BLONDIN

Tome I
Le Héros du Niagara

Biographie de Jean-François Gravelet, dit Blondin, l'un des plus grands artistes du XIX^e^ siècle, méconnu dans son propre pays

Par Jean-Louis Brenac

Illustration de la page de couverture : elle est extraite du livret de la marche composée à Buffalo par Albert Poppenberg en l'honneur de Blondin – Conservée au Niagara Falls Public Library - Canada http://www.nflibrary.ca/nfplindex/show.asp?b=1&id=91352 et dans la Collection of the New York Historical Society, USA. Blondin s'est servi de ce même document pour illustrer la brochure publicitaire intitulée « *Biographical Sketch of Blondin, the Hero of Niagara* » qu'il a fait éditer à Buffalo avant son départ pour l'Angleterre en 1861. La coïncidence, fortuite, est amusante.

« Vraiment, on ne fait pas assez cas de l'acrobate : c'est un artiste sérieux, il tient ce qu'il promet ou il se tue. Ses exploits sont indiscutables et il mérite bien les applaudissements pour lesquels il expose sa vie. Aussi accordons-nous à Blondin, le héros du Niagara, les honneurs du feuilleton. »

Théophile Gautier

Avant-propos

Comme beaucoup de mes semblables, j'ai consacré une partie du temps libre que me laissait ma retraite à établir, en collaboration avec ma sœur Madeleine, la généalogie de notre famille. Le cas de notre trisaïeul Jean-François Gravelet, dit Blondin, qui a été un célèbre funambule, nous a donné du fil à retordre : les documents français et américains dont nous disposions le situaient en même temps en France et aux États-Unis où il était parti pendant 10 ans en tournée en abandonnant femme et enfants !

Pour résoudre cette énigme, il fallait fouiller ; c'est ce que j'ai fait. Je me suis alors aperçu que toute la presse américaine du XIX^{ème} siècle avait été numérisée et était facilement accessible sur Internet moyennant un abonnement modique. Qui plus est, pour faciliter les recherches, elle était indexée ! Il suffisait donc d'afficher un mot pour détecter toutes ses occurrences dans un ensemble de journaux sur une période donnée. Chance supplémentaire, le mot « Blondin » n'a pas d'équivalent en anglais. Toutes les occurrences de ce mot correspondaient donc à notre ancêtre funambule dont les représentations faisaient presque toujours l'objet d'une publicité dans le journal local et très souvent d'un commentaire dans l'édition du lendemain. Je l'ai donc suivi au cours des périodes en question et nous avons pu résoudre l'énigme : il y avait deux Jean-François Gravelet : pendant qu'il était aux États-Unis, un usurpateur remplissait en France des documents d'états-civil en son nom !

Cependant, ces premières recherches avaient éveillé mon intérêt et je les ai étendues à la période de 10 ans au cours de laquelle Blondin a effectué de multiples tournées aux États-Unis avec la troupe des frères Ravel et réalisé aux chutes du Niagara les exploits qui lui ont valu une renommée mondiale. Au cours de cette période prodigieuse qui a précédé la guerre de sécession et qui a vu l'extraordinaire développement de l'industrie et des voies de communication aux États-Unis, j'ai visité toutes les villes américaines d'importance, remonté plusieurs fois le Mississipi jusqu'à la région des Grands Lacs, visité toute la côte est, gagné la Californie à la fin de la ruée vers l'or en passant par le Nicaragua et traversé les Appalaches pour gagner la vallée du Mississipi. À chaque étape, la lecture des journaux locaux m'a fourni un instantané de la vie quotidienne des habitants et chaque fois que j'ai voulu approfondir un sujet, j'ai trouvé sur Internet les documents qui m'étaient nécessaire, souvent sur les sites des grandes Universités américaines qui ont toutes numérisé leurs fonds bibliographiques.

Cette recherche m'a tellement passionné que j'ai décidé de la poursuivre en suivant Blondin par le même moyen tout au long des tournées qu'il a faites autour du monde pendant cette période de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle qui a vu sa complète transformation sous l'effet du progrès technique et de la colonisation.

Cela a été très facile en Grande-Bretagne et dans la plupart des anciennes colonies britanniques qui, depuis quinze ans, ont toutes soigneusement archivé, numérisé et indexé[1] leur presse ancienne, mais plus difficile en Europe, en dehors de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de la Hollande qui a même numérisé et indexé sa presse coloniale ancienne. La France a créé bien tardivement en 2016, sous l'égide de Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, un site dénommé

1 - À l'exception du Canada.

Retronews qui a ouvert à la recherche l'ensemble de la presse française ancienne. La Russie a probablement perdu ses archives de presse au cours de la révolution bolchévique et l'Amérique du Sud ne les pas encore mises en exploitation. Ces sources très abondantes m'ont permis de reconstituer la plupart du temps son parcours avec une grande précision et de me plonger avec un immense intérêt dans l'ambiance de son temps.

A travers les milliers de documents que j'ai ainsi rassemblés à son sujet, j'ai découvert un homme extrêmement attachant, plein d'humour, aimant la vie, d'une volonté d'acier et d'une audace folle tempérée par une grande intelligence. Très attaché à l'argent mais incapable de le garder, il était avant tout soucieux de sa réputation et était doté d'un sens inné de la publicité. Il a été sans conteste l'un des plus grands artistes du XIX^{e} siècle à une époque où, faute de cinémas et de grands rendez-vous sportifs, les spectacles offerts par des saltimbanques comme lui attiraient les foules.

Sa vie a été un roman d'aventure qui restait à écrire. Je disposais de tous les éléments pour le faire ; c'est donc ce que j'ai entrepris ici.

Bien qu'étant romancée, la biographie qui suit est très proche de la réalité. La documentation que j'ai recueillie étant suffisamment riche pour que je puisse me passer d'inventer, je me suis généralement contenté de faire le lien entre les évènements en évitant autant que possible de laisser libre cours à mon imagination[1].

Pour faciliter sa manipulation informatique et sa transmission par Internet, je l'ai divisée en quatre tomes.

Parallèlement à ce travail, nous avons continué, ma sœur et moi, nos recherches concernant Marie Rosalie Blanchery, l'épouse française légitime de Jean-François Gravelet, et sa descendance. Nous avons reconstitué avec difficultés sa vie après le départ de Jean-François aux États-Unis en nous servant de documents d'état-civil et des rares documents d'archives que nous avons pu trouver. Sa biographie et celle de ses descendants, ainsi que l'histoire du procès qu'ils ont intenté à Londres pour essayer de récupérer leur part de l'héritage de Blondin, fait l'objet d'un volume intitulé « Rosalie », qui présente moins d'intérêt que les précédents. Sa diffusion est donc plus particulièrement réservée à ses descendants.

Je remercie tous ceux qui m'ont apporté leur aide : ma sœur Madeleine, qui a fait la plupart des recherches généalogiques en France, mon épouse qui m'a toujours encouragé, mon fils Pierre qui a patiemment corrigé mes écrits et mon frère Jean-Luc qui m'a conseillé et qui a fait éditer et imprimer ces ouvrages.

En espérant que mes petits-enfants auront le courage de me lire ; peut-être lorsqu'ils seront devenus vieux comme moi.

À Chavenay, le 8 novembre 2021,

Jean-Louis Brenac

1 - Je cite toutes mes sources lorsqu'il s'agit de documents d'État-civil. Par contre je ne les cite pas systématiquement lorsqu'il s'agit de journaux car ils sont trop nombreux pour être tous cités, d'autant plus qu'une même information est la plupart du temps intégralement reprise par un grand nombre d'entre eux, sans qu'il soit possible d'en attribuer la primeur.

Chapitre I

Naissance d'un funambule

Danseur de corde la nuit sur une place publique[1]

En 1828, une famille de funambules voyage à travers l'Europe dans une roulotte tirée par un cheval. Le père et la mère sont acrobates et danseurs de corde. Ils vont de foire en foire et s'arrêtent le soir sur la place des villages qu'ils traversent où ils donnent leur représentation sur une corde tendue entre un piquet fiché en terre et le sommet de l'édifice le plus proche. Leur fille ainée, Pauline, qui a huit ans, participe au spectacle et danse gracieusement sur la corde sous les applaudissements des spectateurs. Son jeune frère, Jean-François, qui a quatre ans, doit se contenter de l'admirer. La famille vit des quelques sous que les villageois lancent dans le chapeau du père à l'issue du spectacle.

1- Gravure de Theodor Knesing, peintre et graveur allemand (1840, Leipzig–1885), in *La merveilleuse histoire du cirque*, de Henry Thétard, Éditions Prisma, Paris, 1947 ; réédité en 1978 chez Julliard

Pauline est chargée de s'occuper de son petit frère : c'est elle qui le couche le soir dans la roulotte et le borde après lui avoir fait réciter ses prières ; le matin, c'est encore elle qui le réveille, le lave et l'habille. Jean-François adore sa grande sœur ; il rêve de la suivre sur la corde.

Un soir, la petite troupe s'arrête dans un beau village situé au bord du Rhin et tend une longue corde entre le sol et le clocher. Lorsqu'arrive son tour, Pauline saisit son balancier, salue le public et, après une courbette, gravit la corde tout en dansant avec légèreté. Elle arrive à mi-parcours lorsqu'une bourrasque la déséquilibre. Elle manque lâcher son balancier et pousse un cri d'effroi. Jean-François la croit perdue. Il crie : « *J'arrive !* », échappe à ses parents et s'élance sur la corde. En un clin d'œil, il rejoint sa sœur qui le serre dans ses bras. Elle le maintient contre elle jusqu'à ce que leur père vienne le récupérer. *« Il sera un grand funambule* », dit sa mère en l'embrassant. Son père ajoute : « *Il y va comme un canard va à l'eau. Il doit avoir cela dans le sang.* » L'éducation de funambule de Jean-François débute ce jour-là.

Trente ans après, en 1859, le jeune Jean-François, Gravelet de son nom de famille, accèdera à une renommée mondiale sous le nom de Blondin en traversant les chutes du Niagara sur une corde en présence de dizaines de milliers de spectateurs. Il se produira ensuite pendant une quarantaine d'années dans le monde entier et, bien que méconnu dans son propre pays, sera parmi les Français les plus célèbres de son temps. A l'issue d'une représentation au Plateau de Gravelle, à Paris, un soir de l'été 1866, il racontera au journaliste américain Ernest H. Heinrich[1] l'histoire du petit Jean-François qui a voulu sauver sa grande sœur Pauline.

La marche sur corde est pratiquée depuis la plus haute Antiquité en Europe et en Orient sous trois formes : la danse sur corde courte et basse, qui est la discipline de base ; « l'ascension » sur corde inclinée, tendue entre le sol et un point élevé ; la marche sur corde haute, tendue entre deux points éloignés, situés aussi haut que possible, parfois également appelée par habitude « ascension ».

En France, elle est probablement en usage depuis l'origine des foires[2]. Comme le feront à leur tour les Gravelet des centaines d'années plus tard, les danseurs de corde suivent de ville en ville ces grands marchés populaires et vont dresser leur théâtre sur la place publique ou sur le champ forain. Souvent, ils s'associent à un montreur d'ours ou à quelque jongleur et entrecoupent leur représentation de vente de plantes médicinales ou du chant d'un poème. Ils sont souvent également arracheurs de dents. On trouve leurs traces dès le milieu du XIII^{e} siècle : Albéric des Trois-Fontaines nous apprend qu'aux noces de Robert d'Artois, frère de Saint-Louis, un ménestrel traversait les airs sur une corde. Un peu plus tard, sous Charles V, Christine de Pisan, philosophe et poétesse de la fin du XIV^{e} siècle, raconte : « *Il y avait un homme à Paris, du temps du sage roi Charles, qui avait une telle industrie qu'il sautait merveilleusement, tombait et faisait sur des cordes tendues haut en l'air plusieurs tours qui sembleraient chose impossible si on ne l'avait vu ; car il tendait des cordes bien menues, allant depuis les tours de Notre-Dame de Paris jusques au Palais et plus loin, et par-dessus ces cordes sautait et faisait de tours de souplesse, si bien qu'il semblait voler ; aussi l'appelait-on "*le voleur*". Je le vis, et beaucoup d'autres aussi. On disait qu'il n'avait jamais eu son pareil en ce métier. […] Il vola ainsi plusieurs fois devant le roi. Et comme, quelque temps après, le roi apprit que cet homme, en volant, avait manqué la corde qu'il devait prendre avec le pied, et qu'il était tombé de si haut qu'il s'était entièrement broyé :"*Certes, *dit-il*, il est impossible qu'à la fin il n'arrive malheur à un homme qui présume trop de son sens, de sa force, de sa légèreté ou de tout autre chose[3]." » Les deux plus grands funambules du XIX^{e} siècle, Mme Saqui et Blondin, tous deux morts dans leur lit, feront heureusement mentir ce pronostic.

Du Moyen Age à la Renaissance, les histoires de ce genre abondent : le Génois qui, à l'entrée d'Isabeau de Bavière dans Paris en 1385, se laissa couler depuis les tours de Notre-Dame jusqu'au Pont au Change et vint poser une couronne sur la tête de la nouvelle souveraine qui passait par là ; les prodiges exécutés à Mâcon, sous le règne de Louis XII, par le funambule Georges Menustre qui exécuta les gambades les plus endiablées sur une corde tendue entre la grosse tour du château de Mâcon et le clocher des Jacobins, avant de s'accrocher à la corde par les pieds puis par les dents ; le Turc qui sous Henri II marchait sur une corde et se laissait tomber sur une autre tendue plus bas…

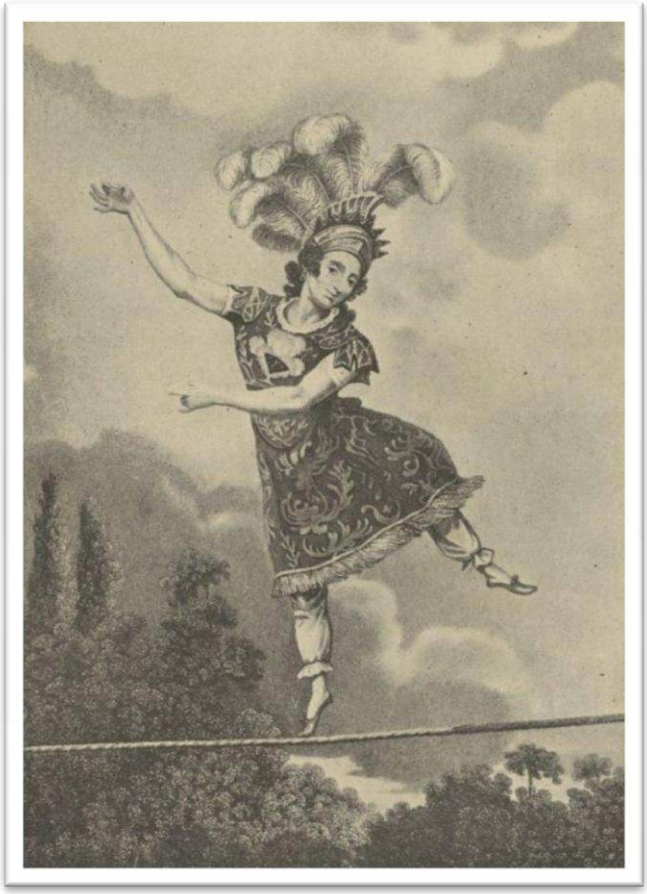
---

1 - *Pittsburg Dispatch*, Pennsylvania USA, 17 novembre 1889. Ne connaissant apparemment pas les prénoms, Heinrich a utilisé dans son récit ceux d'Henri et de Jeanne.

2 - Ce qui suit est tiré de *Tableau du vieux Paris. Les spectacles populaires et les artistes des rues* par Victor Fournel - 1863

3 - Christine de Pisan, *Le livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles*

En 1560, à la demande du clergé, un règlement de police réduisit les acrobates à ne plus se montrer qu'aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent. Celles-ci devinrent le rendez-vous de tous les funambules de France qui y confinèrent leurs exploits dans des baraques. On y vit des artistes prodigieux danser sur la corde, armés de pied en cap, les jambes enchaînées, les pieds enfoncés dans des sabots ou des bottes, en faisant l'exercice du drapeau, en jouant du violon, sur le dos ou sur la tête. Vers la fin du XVII^{e} siècle, à la foire Saint-Germain, un Turc montait tout droit le long d'une corde attachée de haut en bas au bout d'un grand mât dont le sommet allait au plafond du jeu de paume. Une fois arrivé sur le faîte, il attachait son balancier au bout du mât, qui était surmonté d'un rond de bois large comme une assiette, et là il virait de tous les côtés sur lui-même comme une toupie fouettée par un écolier, puis dansait la tête en bas et les pieds en haut, au son des violons ; il descendait enfin debout sur la corde tendue. Bien que renfermée la plupart du temps dans l'enceinte des foires, la danse sur corde se montra pourtant dans la rue en quelques circonstances solennelles du règne de Louis XIV. Un jour, un acrobate intrépide fit tendre une corde de la tour de Nesle à la tour du Grand-Prévôt, et il voltigea là-dessus tant et si bien, il fit tant et tant de tours de souplesse, de gambades, de cabrioles, de pirouettes et de sauts de carpe, qu'il finit par tomber dans la Seine, mais sans se faire autrement mal.



Mme Saqui, d'après une estampe anglaise[1]

A la fin du XVIII^{e} siècle, la danse sur corde courte était en France la spécialité reine. Elle était exercée dans tous les théâtres, et en particulier dans celui de Jean-Baptiste Nicolet, qui formait et employait un grand nombre d'acrobates et de danseurs de corde. Elle connut son apogée à partir de 1772, après que le roi Louis XV eut autorisé Nicolet à appeler son établissement du Boulevard du Temple le « *Théâtre des grands danseurs du Roi* ». Dès lors et jusqu'à la mort de Nicolet en 1796, ce théâtre, rebaptisé Théâtre de la Gaité à la Révolution, ne cessa de grandir : il employait en 1785 jusqu'à trente acteurs, vingt musiciens et soixante danseurs ! Marguerite Lalanne, née en 1786, y fit ses débuts sur les planches, à l'âge de cinq ans, sous le nom de « *la petite Basquaise* »[2]. L'engagement de son père Jean-Baptiste Lalanne, sauteur et danseur de corde, ayant été résilié par Nicolet suite à une mauvaise chute, la famille partit en tournée en Province. Marguerite y apprit la danse sur corde sur les champs de foire, à Tours en particulier. Elle se

1 - Extrait des *Mémoires d'une danseuse de corde, Mme Saqui* (1786-1866) - Paul Ginesty, 1907
2 - Ibidem

montra très douée et son spectacle ne tarda pas à faire fureur dans toutes les villes où elle se produisit. Elle se maria en 1805 avec Pierre Saqui et revint l'année suivante à Paris où elle connut un extraordinaire succès sous le nom désormais célèbre de Madame Saqui. Elle fit en particulier des « *ascensions* » sur corde oblique dans les jardins de Tivoli[1], d'où elle évinça le fameux Frigoli, et traversa la Seine sur une corde arrimée à des bateaux ancrés sur le fleuve. L'Empereur Napoléon fut l'un de ses admirateurs et elle se para sous Louis XVIII du titre de « *première artiste funambule de S.M. le Roi, directrice des fêtes et ascensions du Gouvernement* ». Elle obtint en 1816 le privilège d'occuper une salle au boulevard du Temple, qu'elle appela « *Théâtre de Madame Saqui* », et y connut un succès ininterrompu jusqu'en 1830 en dansant sur corde courte. Des déboires financiers l'obligèrent à vendre son théâtre, mais elle continua d'exercer son métier de danseuse de corde jusqu'en 1861 et se produisit dans toute l'Europe. Elle mourut dans la pauvreté et la solitude à l'âge de quatre-vingts ans[2]. Avec elle, la danse sur corde a connu un renouveau ; elle est encore très à la mode lorsque Jean-François Gravelet se lance dans la carrière.

La famille Gravelais[3] est originaire de Champignolles, dans l'Eure, petit village de Haute-Normandie de 200 habitants, établi sur la rive droite de la Risle, en bordure de la forêt de Conches. Ce village est situé dans une partie relativement pauvre du Pays d'Ouche, où la culture du seigle se pratique sur des parcelles caillouteuses gagnées sur la forêt. Les Gravelais quittent Champignolles au début du XVIII^{e} siècle pour s'établir au Fidelaire, village plus important situé à quelques kilomètres de là. Le grand-père de Jean-François, Pierre Gravelais, né en 1736[4], essaie d'échapper à sa condition de journalier en prenant la route comme marchand ambulant. Il se tourne rapidement vers l'acrobatie et devient saltimbanque[5]. Il se marie en 1774[6] avec Henriette Regnault. De foire en foire, le couple sillonne la proche Normandie, puis la Bretagne, et va jusqu'en Vendée où il établit son domicile permanent à Saint-Maixent-l'Ecole. A l'occasion, il fait route avec Catherine, la sœur d'Henriette, et son compagnon Michel Jiovani Coda, issu d'une famille d'artistes ambulants d'origine piémontaise. Lorsqu'il meurt en 1803[7], à Thiel-sur Acolin, dans l'Allier, Pierre est le « *directeur* » d'une troupe de sauteurs dont font partie ses deux fils Etienne et André.

André est né en 1790[8] à Saint-Maixent-l'Ecole. Il a treize ans à la mort de son père et continue à tourner avec la troupe familiale. Il se marie à moins de dix-huit ans avec Augustine Caudin. En 1809, au cours d'une tournée en Picardie, cette dernière accouche d'un fils[9] qui meurt quelques jours après. La trace trace d'André se perd ensuite pendant une dizaine d'années au cours desquelles sa jeune épouse meurt. Bien que rien ne le prouve, le plus probable est que, devenu de ce fait mobilisable, il a été incorporé pendant cinq ans dans les armées napoléoniennes et a ainsi participé aux campagnes d'Espagne ou de Russie et peut-être même à la bataille de Waterloo. A son retour de la guerre, il reprend ses tournées et se perfectionne dans son métier d'acrobate-danseur de corde. Remarié entretemps avec Eulalie Merlet, il réapparaît le 15 janvier 1818, à Luyne (Indre-et-Loire), lors de la naissance[10] de leur première fille Eulalie Julie qui meurt 11 mois plus tard. Une seconde fille, Julie Pauline nait le 3 janvier 1820 à Nantes[11] et leur premier fils, Jean-François, le futur Blondin, le 28 février 1824[12], à Hesdin, dans le Pas-de-Calais, au hasard d'une tournée. André est alors à la tête d'une petite troupe de danseurs de corde.

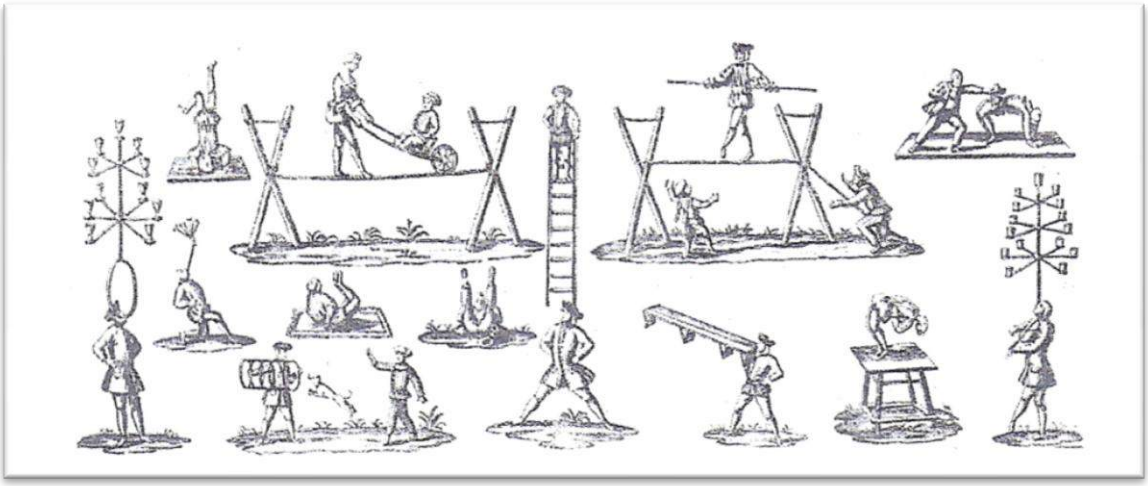
Le roi Louis XVIII meurt le 16 septembre 1824 à Paris. Son frère, le comte d'Artois, lui succède sous le nom de Charles X. Il est très attaché aux conceptions et aux valeurs de l'Ancien Régime et tient à les faire revivre en se faisant sacrer à Reims. Le sacre est prévu à la date du 29 mai 1825 ; les fêtes du sacre dureront quatre jours, du 28 au 31 mai. Le comte d'Artois étant un grand amateur de danse sur corde, c'est là pour André Gravelet une magnifique occasion de se faire connaitre.

---

1 - Magnifiques jardins situés à l'époque à l'emplacement de la gare Saint-Lazare
2 - Elle est enterrée au cimetière de père Lachaise mais sa tombe ne porte aucune marque. Nous avons eu beaucoup de difficultés, Hermine Williams et moi, pour la retrouver lorsque nous avons voulu la fleurir.
3 - A partir d'André, le nom Gravelais se transforme en Gravelet.
4 - Archives départementales de l'Eure /Registres paroissiaux/Le Fidelaire
5 - De l'italien saltimbanco, littéralement : "*saute-en-banc*"
6 - Archives départementales du Calvados/Registres paroissiaux/Caen/Saint Pierre
7 - Archives de l'Allier/Thiel-sur-Acolin/État civil/ Décès le 25 Fructidor An XI – 11/09/1803
8 - Archives départementales des Deux Sèvres/Registres paroissiaux/Saint-Maixent l'Ecole/Paroisse St Léger
9 - Archives départementales de l'Aisne/Vermand/État civil/9 octobre 1809
10 - Archives départementales d'Indre-et-Loire/Luyne/État civil
11 - Archives communales de Nantes/État civil/Naissance
12 - Archives départementales du Pas de Calais/État/Civil/Hesdin/Centre Georges-Besnier

Dans l'interview qu'elle a donnée dans les années 1830 au chroniqueur S. Macaire[1] dans son théâtre du du Faubourg du Temple, Madame Saqui affirme que le comte d'Artois, futur Charles X, frère de Louis XVI, était un danseur de corde très doué. Elle raconte que son père, Jean-Baptiste Lalanne, dit Navarin, premier sauteur de la troupe de Nicolet, étant sorti victorieux d'une confrontation avec un autre sauteur étranger, en avait tiré une telle renommée qu'il fut félicité par le roi Louis XVI et convoqué par le comte d'Artois. Ce dernier lui demanda de lui prodiguer des cours de danse sur corde. Le comte, qui avait alors une trentaine d'année, se montra si doué qu'il devint en peu de temps d'une « *jolie force* » sur la corde, à tel point que Navarin dit plus tard à sa fille : « *Ma chère fille, je ne te souhaite qu'une chose pour faire ton chemin dans la partie que tu veux prendre, c'est une jambe aussi brillante que celle du comte d'Artois : alors, je répondrai de ta fortune.* »

Les 28, 29 et 30 mai, les cérémonies du sacre se succèdent, sans aucun répit. F. M. Miel, le chroniqueur qui a publié la même année un ouvrage relatant ces trois journées extraordinaires[2], raconte que le matin du 31 mai le Roi se rendit au camp de Saint-Léonard où eut lieu à midi la revue des troupes en présence d'une immense population et qu'à trois heures de l'après-midi, il revint dans Reims et se rendit à l'Hôtel de Ville. Miel poursuit *: « L'excursion royale devait se terminer à la Promenade, et ne pouvait se terminer plus heureusement. Il était naturel d'amener en dernier lieu les pas du monarque dans ces vastes et magnifiques plantations, si artistiquement symétriques et noblement régulières, qui font l'orgueil de la ville et l'admiration du voyageur. Là, sur le boulingrin, était établi le Bazar rémois, disposition préparée pour recevoir les produits de l'industrie du département. M. de Jessaint, dont la longue administration s'est attachée à la faire fleurir, avait pensé avec raison que le spectacle de la prospérité publique intéresserait plus Sa Majesté que les funambules, les saltimbanques et les joueurs de gobelets qui accouraient autrefois pendant les fêtes du sacre dans la vue de récréer la cour, les habitants de Reims et les étrangers, par leurs divertissements insipides.* »



Saltimbanques dans les années 1790[3]

M. de Jessaint s'est sans doute lourdement trompé quant aux préférences du monarque, mais heureusement, les acrobates et funambules sont bien présents, même s'ils se sont faits discrets lors de la visite officielle de Charles X au Bazar. En effet, un sieur Paul Dubost, entrepreneur de spectacles lyonnais, a obtenu du maire l'autorisation d'installer un théâtre ambulant sur la Promenade, au lieu dit de la Patte-d'oie. Il a embauché, pour la somme de 200 francs[4], la troupe d'acrobates d'André Gravelet ainsi que des musiciens et divers artistes. Il fait état de vingt-quatre acrobates et funambules dans une lettre envoyée au maire pour réclamer son dû, mais, au vu des pièces archivées[5], ce chiffre est exagéré et inclut tous les artistes. La liste des membres de la troupe d'André Gravelet ne comprend que sept personnes : lui-même, son épouse Eulalie, un dénommé François et trois femmes : Virginie Bousarde, Virginie Perine et une certaine Antoinette. Son fils Jean-François a été ajouté en marge sous le nom de « *petit Gravelet* », puis

1 - *Paris, ou le livre des cent-et-un, Tome 13*, édité à Bruxelles en 1833, p.107 - in *Les petits théâtres du Boulevard* par S. Macaire

2 - *Histoire du sacre de Charles X par* F.M. Niel, 1825

3 - Germanisches Nationalmuseum Nüremberg

4 - En 1838, une écuyère étoile perçoit 300 francs par quinzaine.

5 - Archives communales de Reims

barré. A quinze mois, il est probablement dans une brouette poussée par son père, un grand classique des danseurs de corde que Jean-François infligera plus tard à ses propres enfants. Sa fille Pauline est la septième sur la liste. A l'âge de cinq ans, elle est déjà sur la corde et se montre particulièrement douée puisqu'elle sera deux ans plus tard la vedette du spectacle sur corde inclinée donné pendant trois mois dans les jardins de Sydney, à Bath, en Angleterre, par Baptiste Lalanne, le frère de Mme Saqui, qui sera rejoint par André Gravelet lors de la dernière représentation.

Le Roi visite le Bazar, où sont exposées les productions locales, A 17 heures, il termine sa visite et se rend à son Palais. Miel poursuit : *« Chaque soir, du 28 au 31, la ville fut illuminée. Le 31, jour de la visite au Bazar, la Promenade le fut également. Toutes les allées étaient dessinées par des ifs et des guirlandes de feu. Des orchestres de danse avaient été disposés dans la magnifique allée qui conduit à la patte-d'oie, et pour que la triste idée du besoin ne vînt pas se mêler à l'allégresse générale, des distributions de secours avaient été faites au domicile du pauvre. Dans la soirée, les princes et les princesses allèrent voir les illuminations de la Promenade, et parcoururent les rues de la ville, au milieu des acclamations. Sa Majesté, le sourire sur les lèvres, saluait avec une bonté infinie toutes les personnes qui s'approchaient d'elles. »* André Gravelet et sa petite troupe, qui avaient amusé la foule en ce lieu au cours des trois jours précédents, saisirent cette occasion pour se produire devant le Roi. Celui-ci assista certainement avec beaucoup d'intérêt à leur spectacle et leur manifesta probablement toute sa sympathie, en souvenir des périlleux exercices qu'il avait lui-même exécutés sur la corde trente-huit ans auparavant sous la direction de Navarin. André Gravelet a alors trente-cinq ans et se trouve au sommet de son art ; on peut imaginer qu'il sut se montrer digne de l'immense honneur que lui faisaient ses augustes spectateurs.

Blondin a déclaré à plusieurs reprise : « *Le funambule est comme le poète : il naît funambule mais ne le devient pas.* » Pour avoir fait à l'âge de quinze mois sa première apparition en public sur la corde et avoir montré dès l'âge de quatre ans l'aisance d'un équilibriste, Jean-François semble bien en effet être né sous ces auspices. Il lui reste à apprendre tous les secrets du banquiste[1]. Il ne pouvait espérer pour cela de meilleurs professeurs que ses parents.

D'après Le Roux[2], un auteur spécialiste du cirque qui a écrit un ouvrage à ce sujet à la fin du XIX[e] siècle, l'apprentissage du danseur de corde exige un patient effort. Toute sa puissance siège dans les reins et dans la raideur de la jambe. Il en conclut qu'on ne peut donc faire monter les enfants sur la corde avant une dizaine d'années, une exigence qui n'était absolument pas respectée au début du siècle, les parents ayant hâte de faire participer leurs jeunes enfants à leur spectacle, à l'exemple des Gravelet qui espèrent faire fortune en mettant sur la corde deux jeunes acrobates aussi doués que le sont Pauline et Jean-François.

Pour des raisons de commodité et de sécurité, la danse sur corde s'apprend sur corde courte. L'appareil qui sert à ces exercices est très simple, le même depuis l'antiquité : la corde, longue au plus d'une dizaine de mètres, est portée à une hauteur de deux à trois mètres par deux "*croisés*[3]", deux X de grandeur inégale en bois de frêne ; le croisé de derrière est le plus élevé, afin de soutenir les reins du danseur pendant les repos des reprises ; le second, ou *« croisé de face »* s'élève seulement à hauteur de la corde et porte le « *guidon* » ou « *point de mire* » dont le funambule ne détache pas les yeux ; l'ensemble de l'appareil est maintenu et mis en tension par des moufles fixés au sol à chaque extrémité de la corde.

Lorsque le danseur débutant vient tenter sa première traversée, il est soutenu à droite et à gauche par des « *longes* ». Les yeux sur la mire, il s'applique à poser son pied bien en dehors, sur le talon, puis sur l'orteil. S'il a les reins solides, les progrès sont rapides. Au bout de quelques mois, il est en état de danser la « *sabotière* », qui ne blesse point ses pieds encore tendres.

Blondin a raconté qu'avant de monter sur la corde, il s'était tout d'abord entrainé à marcher sur la tranche d'une planche de bois fixée au sol, remplacée au fur et à mesure de ses progrès par des planches de plus en plus étroites, jusqu'à atteindre la largeur de la corde. Il a également fait l'apprentissage de la voltige sur tapis au cours duquel il a répété sans cesse les mêmes exercices jusqu'à acquérir une parfaite maitrise. Il est devenu à cette occasion un sauteur émérite, spécialiste du saut à la « *batoude* », une sorte de tremplin élastique. Il a ensuite fait les mêmes voltiges sur sa planche avant de monter enfin sur la corde où il a appris à maitriser les mêmes figures en dépit de leur difficulté. Il a ainsi acquis les bases du

---

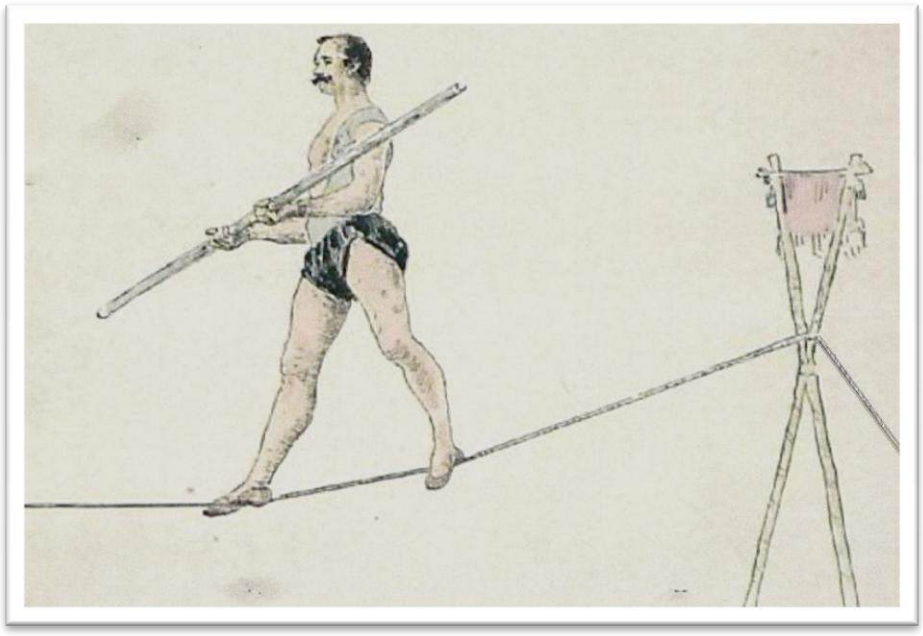
1 - De "*banco*", banc, estrade.

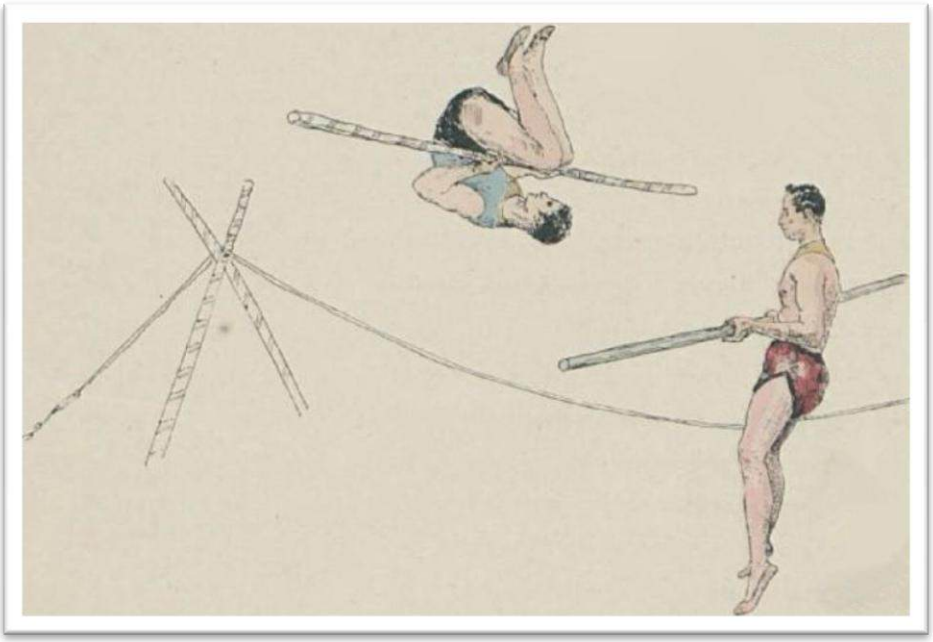
2 - *Les jeux du cirque et la vie foraine* par Hugues Le Roux, 1889.

3 - Se dit également *"croisées"*, au féminin.

métier de danseur de corde : la marche en avant ; la marche en arrière ; le saut périlleux avant ; le saut périlleux arrière ; le saut à cheval ; le saut de pied à pied. On lui a également appris à évoluer sur la corde molle, l'ancêtre du trapèze, constituée par une boucle de corde.

Quand le danseur est passé maître des figures classiques de la danse sur corde, son audace et son imagination peuvent se donner libre cours et il peut alors tenter ce que personne ne fait. C'est là que Jean-François va pouvoir donner toute sa mesure.





Danseurs de corde à l'entraînement[1]

Extraordinairement doué, il fait de rapides progrès. Comme l'avait fait Madame Saqui trente ans auparavant, il se perfectionne de foire en foire et apprend de nouveaux tours en observant les danseurs de corde qu'il y rencontre et en bénéficiant de leurs conseils. Il pratique rapidement la corde oblique, comme sa sœur Pauline, et accède très jeune à la discipline la plus dangereuse : la corde horizontale à grande hauteur, qu'il apprécie tout particulièrement.

[1] - Illustrations de Jules Garnier, extraites du même ouvrage, *Les jeux du cirque et la vie foraine* par Hugues Le Roux, 1889

En 1829, la famille Gravelet est établie à Paris, au 8 rue des Lavandières, dans le premier arrondissement, à une demi-heure à pied de la rue du Faubourg du Temple où opèrent la plupart des danseurs sur corde. Le deuxième fils, Louis André, naît le 23 février 1829[1], à Saâcy-sur-Marne, non loin de Paris, et le troisième, Louis, en 1831, à Montmorot[3] dans le Jura. En 1832, toute la famille se rend à Turin, dans le Piémont, où Jean-François, qui a huit ans, a le grand honneur de donner une représentation « *spéciale* », sur corde haute, devant le roi Charles-Albert de Savoie, roi de Sardaigne, prince de Piémont, duc de Savoie. Ce dernier étant devenu roi le 27 avril 1831, à la mort du roi Charles Félix, il est possible que cette représentation ait été donnée à l'occasion des fêtes de son couronnement, mais cela n'est pas certain, car Blondin, qui a souvent évoqué cet épisode de sa vie, n'a jamais donné de plus amples détails.

Le 3 avril 1837[2], au cours d'une tournée dans le midi de la France, André meurt à l'hospice de Castres à l'âge de quarante-six ans. Ses trois ainés, Pauline, Jean-François et Louis André ont respectivement dix-sept ans, treize ans et huit ans, et travaillent déjà tous les trois sur la corde. Le dernier, Louis a six ans. Il a déjà fait ses premiers pas sur la corde mais mourra quelques mois seulement après son père, le 1er septembre 1837[3], à La-Roque-d'Anthéron, non loin de Salon-de-Provence. Leur mère Eulalie, qui a quarante-sept ans à la mort de son mari, continue à faire tourner toute seule sa petite troupe. L'année suivante, Pauline quitte sa famille pour épouser un peintre en bâtiment, Jean Levôtre, qu'elle a connu à Lyon. Elle l'entraînera sur la route où ils donneront un spectacle ambulant mêlant danse sur corde et comédie lyrique. Ils auront six enfants. Leurs deux dernières filles, Rosalie et Pauline, seront également artistes ambulantes. Elles se marieront dans le même milieu, et perpétueront le mode familial de vie nomade.

Début 1843, à l'âge de dix neuf ans, Jean-François fait la connaissance de Rosalie Blancheri[4], une jeune fille de son âge[5], qui fait les foires et fêtes du midi avec ses deux frères, Pierre et Jean-Baptiste, plus jeunes qu'elle de deux et trois ans. Elle est acrobate ; ils sont comédiens, chanteurs comiques, et à l'occasion, dentistes ambulants. Leur père, Charles Blancheri[6], est un cordonnier piémontais, originaire de Vintimille, qui a immigré en France dans les années 1820 et a longtemps vécu à Bayonne où il s'est marié avec une Française, Suzanne Larre, qui lui a donné six enfants : trois filles et trois garçons. La famille a dû se déplacer dans tout le midi de la France à la recherche de travail. Par esprit d'aventure et dans l'espoir de trouver de meilleures conditions de vie, les trois ainés ont pris la route, comme comédiens et chanteurs ambulants. Rosalie a appris l'acrobatie auprès de banquistes rencontrés dans les foires.

Les deux jeunes gens se plaisent et Rosalie, avec ou sans ses frères, se joint à la troupe Gravelet. Ils ne tardent pas à avoir un garçon, qui nait à Toulon le 13 novembre 1843 et meurt huit mois plus tard dans la même ville, puis une fille, qui naît en cours de tournée, le 14 novembre 1844 à Fréjus, dans le Var, et meurt également onze jours plus tard. Ils ont ensuite un fils, qui naît le 18 juin 1846[6] à Vauvert, dans le Gard, et qu'ils prénomment Aimé, Léopold, appelé Léopold. Ils se marient deux mois après, le 6 août 1846[7], à Tarascon (Bouches-du-Rhône), en présence d'Eulalie qui, à cinquante-six ans, a toujours sa place dans la troupe. Les parents de Rosalie, qui vivent alors à Marseille, n'assistent pas au mariage.

A la fin du mois de septembre de l'année suivante, la troupe Gravelet arrive à Lyon pour donner une série de représentations à l'Hippodrome des Brotteaux, situé à l'emplacement actuel de la place de l'Hippodrome, au confluent de la Saône et du Rhône. Elle comprend maintenant quinze artistes, dont Rosalie et Louis André, le jeune frère de Jean-François, qui est devenu lui aussi, à l'âge de dix-huit ans, un funambule confirmé. Pendant un mois et demi, la troupe attire de grandes foules aux Brotteaux. Jean-François donne un spectacle sur corde haute au cours duquel il fait la traversée en poussant une brouette dans laquelle se trouve son fils Léopold, âgé de quinze mois. Il réalise ensuite le numéro le plus dangereux de son répertoire, qu'il appelle « la chaise périlleuse », et qu'il est le seul à réaliser à pareille hauteur. Ce numéro consiste à mettre une chaise en équilibre sur ses deux pieds, en diagonale sur la corde, et à grimper ensuite sur le siège, puis sur le dossier. Au cours de la représentation du dimanche 17 octobre,

---

1 - Archives départementales de Seine et Marne/État civil/Saacy
2 - Archives départementales du Tarn/État civil/Castres
3 - Archives départementales des Bouches du Rhône/Étatcivil/La-Roque-d'Anthéron
4 - Plus tard "Blanchery". Le seul prénom qui apparaisse dans les pièces officielles est celui de « Marie ». Cependant, elle signe Rosalie, ce dernier prénom étant son prénom d'usage.
5 - Archives départementales de la Haute Garonne/État civil/Toulouse/naissances / 28 juin 1824
6 - Archives départementales des Basses Pyrénées/État civil/Bayonne/ Mariage/9 août 1821
7 - Archives départementales des Bouches du Rhone/Tarascon/État civil/Mariages

un drame a lieu qui a été relaté par *Le Censeur de Lyon*[1] : « *Un tableau féerique de Napoléon recevant son fils dans l'Elysée devait terminer la soirée. Un char sur lequel étaient deux personnages, l'un représentant Napoléon, l'autre l'impératrice Joséphine, semblait être trainé par deux génies (les frères Gravelet). Ce char, tiré par une corde à l'aide d'une machine, roulait sur deux cordes parallèles distancées par d'autres cordes intermédiaires. Ces deux principales cordes étaient fixées d'un côté au sol et de l'autre à un mât de trente mètres d'élévation*[2] *; au sommet du mât était un trône où devait s'asseoir Napoléon. Cette scène devait être éclairée par un feu d'artifice. Au moment où le char allait atteindre son but, le personnage représentant Napoléon, et qui depuis le commencement de son ascension avait plusieurs fois manifesté une frayeur dont il n'avait donné aucune apparence la veille dans les répétitions, a voulu franchir d'un seul saut l'espace qui le séparait du trône ; soit que le char ait fait cahot en passant sur la corde transversale, soit que la crainte ait paralysé les mouvements du personnage, il a fait un faux pas. En tombant il a cassé le timon du char ; ce dernier a tourné. Ce personnage, qui était un ancien garçon de la Rotonde et actuellement ouvrier en soie, est mort sur le coup. On a fait de vains efforts pour le rappeler à la vie. Il est tombé d'une hauteur de cinquante cinq pieds. La jeune personne qui l'accompagnait a été jetée en arrière du char ; par un hasard providentiel, ses pieds sont restés engagés dans les cordes, et elle est demeurée suspendue à une hauteur effrayante pendant l'espace de cinq minutes. On est enfin parvenu à lui faire tenir une corde, avec laquelle elle est descendue sans autre accident. Les frères Gravelet ont aussi couru le plus grand danger. Nous n'essayerons pas de peindre l'état d'angoisse dont la foule s'est trouvée saisie. »*

Malgré cet accident, le spectacle continue jusqu'au début du mois de novembre. Rosalie a échappé à la mort de justesse ; c'est probablement en souvenir de ce miracle qu'elle donnera le prénom de l'impératrice à sa fille Joséphine Émélie, qui naîtra le 26 septembre 1849[3] à Nevers.

Jusqu'à la fin de l'année 1848, la troupe des frères Gravelet tourne dans la région. Elle passe à Bourg-en-Bresse, où Jean-François ose faire le saut périlleux double au-dessus de la « chaise périlleuse », probablement sans balancier, et a l'imprudence de répéter le numéro du char de Napoléon et Joséphine, tiré sur la corde oblique au milieu des feux de Bengale. Il est vrai qu'il précise dans la publicité du spectacle que « *toutes les précautions sont prises pour qu'il n'arrive aucun accident* »,[4] ce qui est tout à fait rassurant ! La troupe donne le 12 décembre une représentation au collège de Thoissey, dans l'Ain, avant de disparaître pendant un an pour réapparaître fin 1848 à Vienne, dans l'Isère, où naît le 1er novembre un second fils de Jean-François et Rosalie, prénommé Aimé Jean-Baptiste, appelé Aimé.

Fin 1849, la troupe est à Nevers, où naît Joséphine Émélie, puis, à une date inconnue, à La Rochelle, où Jean-François donnera un spectacle très applaudi sur la place d'Armes, l'actuelle place de Verdun. A partir du 16 septembre 1850, elle donne six représentations à Limoges, sur la place de la République. Le *Courrier de Limoges* lui consacre deux articles[5] : « *La population de la ville se porte en foule sur ce point point et toutes les croisées sur la place sont occupées. A neuf heures, Gravelet sort de la baraque où il présentait avec sa troupe divers exercices et se dirige vers l'autre extrémité de la place, où se trouve fixée la corde sur laquelle il doit faire son ascension. Au moment où, armé de son énorme balancier, il a paru marchant, pour ainsi dire, dans l'air, au milieu des feux de bengale qui l'escortaient, une pénible sensation a serré tous les coeurs. Et lorsque, arrivé au milieu de son étroit chemin, il s'est mis à genoux sur sa corde et a salué la foule, des applaudissements unanimes se sont fait entendre. Gravelet, continuant ensuite sou chemin, est parvenu au hauban qui surmonte le mât auquel l'autre extrémité du câble est attachée, et bientôt on l'a vu descendre par la périlleuse route qu'il venait de suivre. De nouveaux et plus chaleureux applaudissements se sont fait entendre : on n'avait plus à craindre d'être témoin d'un malheur ; toutes les poitrines venaient de respirer plus à l'aise. Nous avons méme vu un spectateur enthousiaste qui s'est jeté au cou de Gravelet et l'a embrassé !… Il nous a donné six représentations ; chaque jour sa baraque était comble ; la place ressemblait aux jours de notre industrielle foire de la Saint-Loup ; l'argent et le cuivre remplissait les paniers des quêteuses ; il nous a élé dit, nous le rapportons sans en vouloir prendre la responsabilité, qu'à chacune de ces soirées il avait encaissé de 800 à 1 000 francs ; il faut avouer que ce n'est pas trop payé lorsque pendant toute une année,*

1 - *Censeur de Lyon*, numéro 3995 du 18 octobre 1847

2 - C'est la hauteur courante du grand mât d'un voilier de l'époque, qui, il est vrai, était en deux parties. Cela paraît cependant beaucoup, compte-tenu de la machinerie que Jean-François Gravelet y a accrochée.

3 - Archives départementales de la Nièvre/Nevers/ Naissances

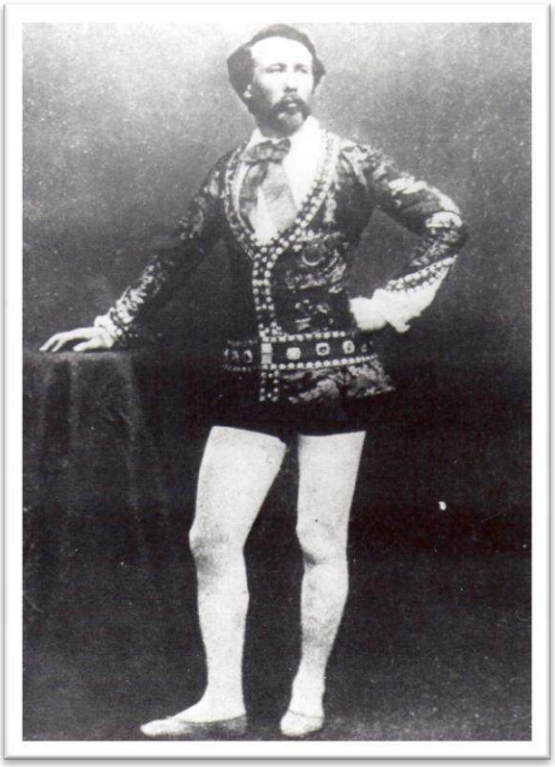
4 - *Le Journal de l'Ain*, 12 novembre 1847

5 - La Province, *Courrier de Limoges* – 16 et 23 septembre 1850

par une multitude de causes, il n'est guère possible de faire plus d'une quarantaine d'ascensions, que celui qui les fait court des dangers aussi grands et qu'il a une nombreuse famille et un matériel considérable à entretenir… M. Gravelet a même été jusqu'à demander si quelqu'une des spectatrices voulait monter dans sa brouette et se faire traîner par lui sur cette nouvelle mais bien périlleuse montagne russe : nous devons constater qu'aucune de ces dames n'a accepté son offre. Hier au soir, il nous a fait, dit-on, ses adieux ; il faut qu'il cède la place à d'autres artistes. »

Jusqu'au début de 1851, La troupe de Jean-François Gravelet continuera à sillonner la France et peut-être même une partie des pays européens proches[1]. Le 19 janvier 1851, elle se trouve à Issoudun, dans l'Indre, où naît une troisième fille prénommée Marie Adèle, qui mourra peu après[2].

A l'âge de vingt-sept ans, Jean-François est un homme de petite taille et de moyenne stature, 1,65 m[3] pour 65 kg, très vigoureux, avec des avant-bras puissants ; ses yeux sont d'un gris bleu très clair ; son regard, filtré par ses paupières, est fin et perçant ; son nez est légèrement de travers ; ses cheveux sont d'un blond ardent ; ses joues sont imberbes, mais il porte l'impériale : moustache tombante et barbichette. Son maintien est celui d'un homme calme et très maître de lui.



Jean-François Gravelet à l'âge de trente-cinq ans[4]

Il est devenu un extraordinaire funambule qui égale, ou surpasse même, Madame Saqui à l'époque de sa splendeur. Il prétend être « *le premier acrobate d'Europe* » et il l'est probablement. Il maitrise tous les tours du danseur de corde : danse en sabot, sur échasse, les pieds dans des paniers ou enchainés, avec sauts périlleux en avant et en arrière ; les mêmes sans balancier, en jouant du violon et du tambour tout en faisant des sauts périlleux. Il a ajouté à ce répertoire des tours de son crû, tels que celui de la « *chaise périlleuse* ». Follement audacieux et entreprenant, doté d'un exceptionnel sang-froid et d'une totale confiance en soi, il bénéficie également d'une parfaite intelligence du spectacle : il a compris le premier que la danse sur corde courte ne se prêtait pas aux larges publics, que l'ascension sur corde oblique avait un champ d'application trop limité, et qu'elles étaient donc toutes deux condamnées. Il en a conclu que la marche sur corde haute, qui pouvait rassembler de grandes foules, avait seule de l'avenir, à la condition toutefois de la pimenter de tours qui tiennent le spectateur en haleine. Il s'agissait donc d'oser réaliser à

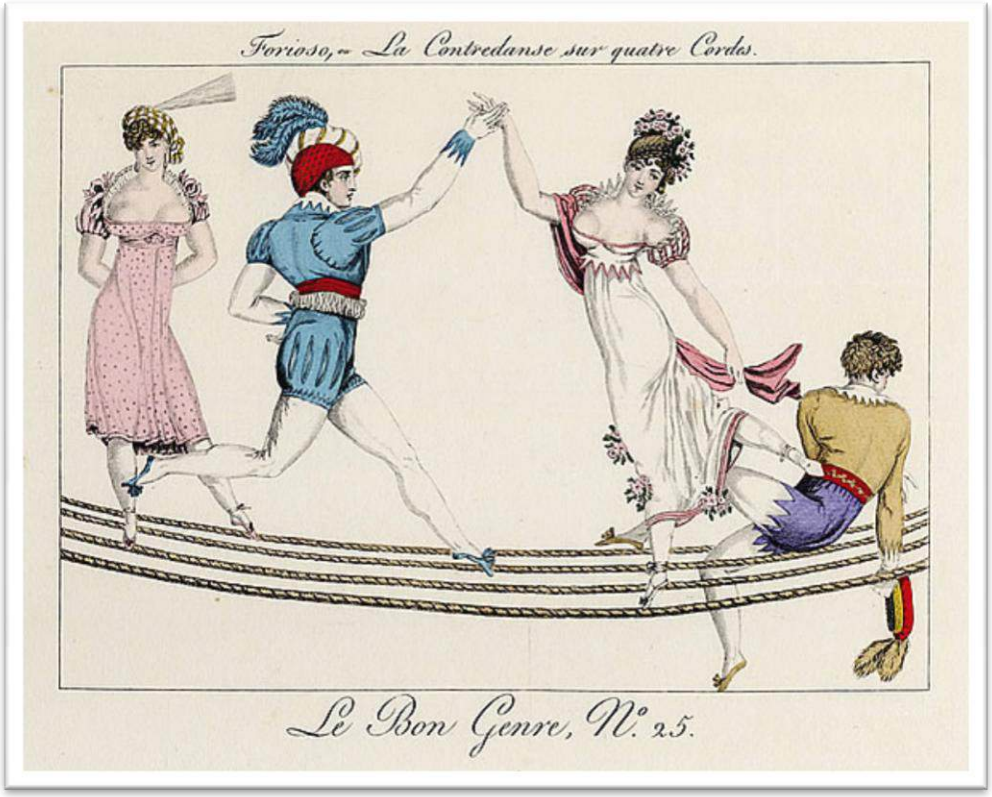
1 - Il faudra attendre la mise en ligne des journaux de province du XIX[e] siècle pour en savoir plus.

2 - Nous n'avons aucune preuve de sa mort, que nous supposons, puisqu'elle le reparait jamais plus.

3 - On lui prête généralement une taille de 1,72 m. Il était en réalité plus petit, comme l'atteste la description signalétique figurant sur le laissez-passer établi par la légation de France à Turin le 9 juin 1864 (Voir tome II).

4 - Photographie probablement prise en octobre 1859, après la remise de médaille par les notables de Niagara Falls.

grande hauteur les tours du danseur sur corde courte. Il a été le premier à le faire et en était très fier. Il a inventé ou adapté des tours spécifiquement dédiés à la corde haute, tels que le portage d'un homme, la marche en aveugle recouvert par un sac ou celle de l'esclave enchaîné, la préparation d'une omelette sur un fourneau, etc. Au cours de sa carrière, les idées les plus folles ont reçu une application immédiate, la plupart du temps sans préparation, comme de faire avancer sa « *chaise périlleuse* » par bonds successifs[1], de rouler en bicyclette sur la corde, d'y pousser un lionceau dans une brouette ou d'y jouer de l'harmonium. Son sens inné de la corde, son souci du détail technique, sa parfaite maitrise de son art, lui ont permis de sortir indemne de ce genre d'expérience et d'acquérir une immense renommée en tenant ainsi constamment son public en émoi.



Forioso dansant la Contredanse à quatre cordes[2]

En ce début d'année 1851, une rencontre va changer le cours de la vie de Jean-François. Il est en représentation à Nîmes[3] quand un homme, qui vient d'assister à son spectacle, demande à le rencontrer ; il se présente : Gabriel Ravel. Tout danseur de corde, connait ce nom : c'est celui de l'une des plus prestigieuses familles de danseurs de corde. Nul n'ignore qu'au début du siècle, vers 1807, deux Ravel, les oncles de l'homme qui se tient devant Jean-François, ont débarqué à Paris, venus de leur Toulouse natal, et ont lancé un défi au fameux Forioso qui régnait alors sans partage sur la salle Montansier, dite « *Opéra de la rue de Richelieu* », qui était située à l'emplacement actuel du square Louvois.[4]

Forioso était alors considéré comme « *l'un des plus merveilleux sauteurs qui se soient jamais vus »*[5] et portait bien son nom car : *« il se démenait sur la corde comme un diable, comme un tourbillon, comme un ouragan ; il effrayait par la hardiesse inconcevable et la rapidité de ses cabrioles.* » Eberlué par tant d'audace, mais persuadé d'écraser facilement ces inconnus, Forioso eut l'imprudence de relever le défi. La lutte s'engagea dans la salle Montansier, devant d'innombrables spectateurs, qui faisaient des paris comme pour une course de chevaux ; peu d'entre eux misèrent sur les Ravel. Hélas ! Forioso fut vaincu deux fois et les deux inconnus repartirent comme ils étaient venus.

---

1 - Ce tour paraît impossible à réaliser. Les témoignages sont pourtant formels, en particulier celui de Théophile Gautier en 1866 au plateau de Gravelle : il se mettait en équilibre sur les extrémités des pieds de la chaise positionnée en diagonale. Par contre, certaines gravures montrent la chaise en équilibre sur ses barreaux inférieurs. C'est peut-être ainsi qu'il la positionnait pour avancer par bonds.

2 - Gravure N°25 extraite de *Le Bon Genre*, édité en 1807, réédité par Albert Levy in1931

3 - Plusieurs lieux sont cités ; celui-ci est le plus vraisemblable.

4 - Cette salle, construite pour la Montansier, a servi de salle d'Opéra à Paris de 1794 à 1820.

5- *Tableau du vieux Paris. Les spectacles populaires et les artistes des rues* par Victor Fournel - 1863

Dès 1832, leur père, Gabriel[1], et Jean, leur troisième frère, décidèrent de partir aux États-Unis où ils acquirent une solide réputation. Quatre des fils de Jean, Gabriel, Antoine, Jérôme et François, prirent leur succession. Depuis, la troupe Ravel se produit tous les hivers à New York au Niblo's Garden et fait tous les ans une tournée à travers les États-Unis. À tour de rôle, les quatre frères rentrent régulièrement à Toulouse afin de prendre l'air du pays et voir leurs parents.

Gabriel, qui a trente-huit ans, est l'ainé des frères et le patron de la troupe. Il s'apprête à repartir pour les États-Unis. Ayant entendu parler de Jean-François, il est venu le voir et a été impressionné par sa prestation. Il a décidé de l'embaucher et lui propose le poste de premier danseur de corde de la troupe Ravel. C'est pour Jean-François un immense honneur et une tentation irrésistible. Gabriel refuse d'amener dans un premier temps la famille de Jean-François aux États-Unis. Malgré cela, l'esprit aventureux de ce dernier prend le dessus ; il se dit : « *Tant pis, je les ferai venir plus tard* » et accepte la proposition, sans même avoir discuté son contrat[2]. Gabriel lui demande alors son nom : « *Je m'appelle Jean-François Gravelet. – Imprononçable pour un Américain ; on ne peut pas mettre un tel nom sur une affiche. Tu t'appelleras Blondin.* » Ils topent là et prennent rendez-vous pour l'embarquement au Havre.

---

1 - *Vaudeville: Old and New* – An *Encyclopedia of Variety Performers in America*– Volume 1- by Frank Cullen 2007

2 - Nous ne savons rien de ce contrat. Par contre, nous connaissons par John A. Pentz (*The Martinetti Family- The History of a nineteenth century pantomime company* – 1996 Ventage Press – New York) la teneur du contrat signé en 1866 entre les Martinetti et les Ravel. Celui-ci est un contrat d'association très précis, écrit à la main en français et signé devant un notaire américain, qui accorde aux Martinetti une part des bénéfices, après constitution d'une provision de garantie. Il contient des clauses de durée, de reconduction et de non-concurrence et paraît assez léonin dans la mesure où il impose beaucoup d'obligations aux Martinetti, et pratiquement aucune aux Ravel. Le premier contrat de Blondin a probablement été un simple contrat de travail qui, au vu du précédent contrat, était certainement très précis et très contraignant. Blondin a probablement bénéficié par la suite d'un contrat d'association du type de celui des Martinetti qui lui donnait vis-à-vis de Grabriel Ravel et/ou Philippe Martinetti des obligations contractuelles très strictes.

Chapitre II

À la découverte de l'Amérique

Le trois-mâts *Germania* en pleine mer[1]

Le 3 avril 1851[2], Jean-François rejoint Gabriel Ravel au Havre, en huit jours de diligence jusqu'à Paris, puis en cinq heures de train par la nouvelle ligne de chemin de fer Paris-le Havre. Ce dernier est accompagné de sa femme Félicie, plus jeune que lui de trois ans, de leur fils Georges, douze mois, et de leur domestique, Marie Prévost, vingt ans. Gabriel lui présente deux danseuses de la troupe qui vont voyager avec eux : Henriette Capel et sa fille Léontine, vingt ans également, qui vient pour la première fois aux États-Unis.

Le *Germania* est à quai. C'est un imposant trois-mâts barque[3] à trois ponts de 997 tonneaux, 170 pieds de long, 35 pieds de large[4] et 20 pieds de tirant d'eau, entièrement construit en bois. Il est sorti l'année précédente des chantiers anglais de Plymouth. Affrété par la compagnie américaine Whitlock's line, il navigue sous pavillon américain. Le *Germania* est commandé par D.H. Wood, avec à son bord un équipage d'une quarantaine d'hommes. Parti de New York le 1er mars, il est arrivé depuis peu. Les

1 - Photographe : George Schultze Brodie - Trobe Picture Collection, State Library of Victoria (Australia)
2 - Date estimée
3 - Les trois-mâts barque ont le grand mât et le mât de misaine gréés en voiles carrées, enverguées sur des vergues horizontales retenues par leur milieu, ce qui facilite le travail des gabiers, cependant que le mât d'artimon est gréé avec une brigantine à corne et un flèche, au contraire des trois-mâts francs (ou carrés) dont le mât d'artimon est également gréé en voiles carrées. A cette époque, la flotte de commerce mondiale comprend 2 000 trois-mâts de ces deux types.
4 - 52 mètres par 11 mètres et 6 mètres de tirant d'eau.

débardeurs ont terminé le déchargement de sa cargaison et sont en train de l'approvisionner pour son voyage de retour.

Sans attendre, les passagers de première classe sont autorisés à monter à bord. Ils sont quinze seulement : les sept Français, membres de la troupe Ravel, deux jeunes Irlandaises, deux Américains, deux Allemands, un Suisse et un Autrichien. Le commissaire de bord les accompagne à leurs cabines, doubles ou individuelles, qui sont simplement meublées mais confortables. Pendant que les femmes s'installent, Gabriel et Jean-François montent sur le pont afin d'assister à l'embarquement des autres passagers. On procède maintenant à celui de la deuxième classe. Ils sont une soixantaine, tous Allemands, à la seule exception d'un Français. Leurs cabines de deux à quatre couchages sont aménagées dans le rouf ; elles donnent sur le pont et présentent donc l'inconvénient d'être directement exposées aux embruns.

L'approvisionnement du navire étant terminé, l'équipage laisse enfin monter les passagers de troisième classe. Dans une joyeuse ambiance, une longue file d'attente se forme qui s'écoule et disparaît lentement dans le ventre du navire. Questionné par Gabriel, le commissaire de bord leur apprend qu'ils sont 350 émigrants à s'entasser ainsi dans les deux entreponts : 250 Allemands originaires de Bavière, de la Hesse et de Baden[1]; 65 Suisses et 35 Français. Gabriel s'étonnant de la quantité de jeunes gens, garçons et filles, et du petit nombre de familles, le commissaire confirme qu'il y a en effet moins d'une quarantaine de familles et pas plus d'une trentaine de personnes âgées de plus de trente-cinq ans.

En fin d'après-midi, Le *Germania* largue les amarres et prend la mer. Accoudé au bastingage, Jean-François regarde la côte française s'estomper au loin. Il pense à sa famille. Il laisse en France sa jeune femme âgée de vingt-six ans et ses trois jeunes enfants[2]. Son frère Louis André, qui a vingt-deux ans, est tout à fait capable de diriger la troupe avec l'aide de leur mère Eulalie qui, malgré ses soixante-deux ans, est toujours active. Il a donc un peu de temps devant lui. Il est sûr de réussir rapidement aux États-Unis ; il pourra donc bientôt faire venir sa famille, à ses frais si nécessaire ; le voyage en 1ère classe coute 100 $[3] ; il ne devrait pas avoir de peine à réunir la somme nécessaire. Tout est allé très vite. Rosalie l'a supplié de revenir sur sa décision, mais il n'a pas cédé. Il lui a laissé le petit capital qu'ils avaient accumulé au cours de ces dernières années et lui a donné comme points fixes l'adresse du Niblo's Garden à New York et celle des Ravel à Toulouse ; ils pourront correspondre par ces intermédiaires. La petite Émélie a beaucoup pleuré mais elle finira par s'habituer à son absence. Tout devrait bien se passer. Il se dit : « *Sur la corde, le funambule qui regarde en arrière tombe ; pour rester en vie, il lui faut regarder au loin, vers l'avant.* » Le spectacle des gabiers en train d'établir la voilure le distrait de ses pensées : ils circulent avec agilité de vergue en vergue en déployant une à une les voiles carrées. Le navire prend de la vitesse ; Jean-François a très envie de les rejoindre.

Le lendemain matin, le temps est maussade, mais le vent est établi et le trois-mâts file vers l'ouest au grand largue, sous 2 000 m^2 de toile. A midi, le repas est servi dans la salle à manger des premières classes. La nourriture est de bonne qualité et abondante. Le soir, Gabriel et sa petite troupe sont invités à la table du commandant Wood. Gabriel Ravel est très connu aux États-Unis, à New York particulièrement, et Mrs Wood[4], qui vit à bord avec son mari, a assisté à son spectacle au Niblo's Garden. Elle est très curieuse de faire sa connaissance et le presse de questions. Le commandant annonce à ses invités qu'ils ont un nouveau compatriote à bord, mais qu'il l'a fait mettre au cachot, à fond de cale. Devant leur air étonné, il les rassure en souriant : l'équipage a découvert ce matin un passager clandestin, caché derrière un rouleau de cordage. Il est français, a vingt ans, et se nomme Henry Brost. Il est monté à bord au Havre, en se mêlant aux débardeurs. Le capitaine est obligé de le livrer à la police en arrivant à New York, mais il ne sera pas inquiété s'il accepte de travailler à bord pour payer son passage. Il leur fait part de ses préoccupations concernant les passagers d'entrepont qui vivent dans un grand inconfort et une effrayante promiscuité. Il craint que des incidents mineurs ne déclenchent des bagarres générales, comme cela arrive souvent, en particulier lors de la distribution de nourriture. Malgré toute sa bonne volonté, il ne peut pas faire grand-chose pour améliorer leur sort. Une mère de famille bavaroise âgée de quarante-cinq ans, Mme Geissler, qui avait embarqué au Havre avec ses six enfants, est morte hier avant l'appareillage. Sa fille ainée, Elisabeth, âgée de vingt-trois ans, s'emploie malgré sa propre douleur à consoler les trois petits

---

1 - L'actuel Baden-Baden

2 - Ses deux fils Léopold et Aimé, âgés respectivement de cinq ans et deux ans et demi et sa fille Émélie, âgée de dix-huit mois.

3 - Vins et liqueurs non compris !

4 - Le 19 février 1856, le *Germania* arrive trop tard pour secourir les 24 hommes d'équipage et les 120 passagers du *John Rutledge*, qui vient de couler après avoir heurté un iceberg. Il récupère un unique rescapé, gravement blessé à la jambe. Mrs Wood, qui est à bord, le sauve de l'amputation grâce à ses soins avisés.

qui ont entre trois et six ans ! Mrs Wood est descendue dans l'entrepont pour les voir : elle a cru comprendre qu'ils allaient rejoindre leur père aux États-Unis. Le commandant apprend à ses hôtes que les Allemands fournissent le deuxième contingent d'immigrants aux États-Unis après les Irlandais ; il ne faut donc pas s'étonner d'en avoir un plein bateau[1]. En fonction du vent et de la mer, le voyage durera entre quatre et sept semaines. Il prévoit d'arriver à New York entre le 5 et le 11 mai, de charger du fret, puis de descendre vers la Nouvelle-Orléans où il embarquera une cargaison de balles de coton à destination du Havre. Ce périple triangulaire lui demandera plus de trois mois. Sur leur demande pressante, il accorde à Gabriel et Jean-François l'autorisation d'exercer leurs talents dans la mâture et ajoute en souriant que les chutes mortelles de gabiers étant très fréquentes, il en manque, et serait donc très heureux de les embaucher.

Scène de Pantomime, par Georges Barbier[2]

Pendant ce voyage interminable, Gabriel Ravel et Henriette Capel ont de longues conversations au sujet du spectacle que donne la troupe aux États-Unis. A force de les écouter et de poser des questions, Jean-François finit par avoir une bonne connaissance de celui-ci et du rôle qu'il va y jouer.

Il s'agit d'un spectacle de pantomime, un genre très populaire en France, que Jean-François connait bien, pour l'avoir souvent vu jouer. Il est basé sur le jeu d'acteurs muets, des mimes[3], qui s'expriment uniquement par des danses, des gestes et des acrobaties au sol ou sur la corde, et qui sont accompagnés

1 - Entre 1841 et 1850, 781 000 Irlandais, 431 000 Allemands, 255 000 Britanniques et 77 000 Français ont rejoint les États-Unis. De 1854 à 1891, les Allemands fourniront le plus important contingent.
2 - George Barbier (Nantes 1882 - Paris 1932) est un peintre, dessinateur de mode et illustrateur français.
3 - Ou "*pantomimes*"

par un chœur et un orchestre. Les saynètes qu'ils jouent sont principalement tirées de la vie quotidienne des gens du peuple. Ce genre très ancien a été remis à l'honneur en France, au Théâtre des Funambules, par Baptiste Deburau, fils de danseur de corde et danseur de corde lui-même, venu à Paris depuis la Bohème dans les sacoches du cheval efflanqué qui le portait ainsi que ses frères et tous les biens de sa famille[1]. Se produisant aux États-Unis sans connaitre les finesses de la langue, les Ravel utilisent la pantomime pour exprimer ainsi, par le seul comique des gestes et des attitudes acrobatiques, les sentiments des personnages qu'ils animent. Ils alternent ces scènes avec des numéros d'acrobates et de funambules de très grande qualité. Leur spectacle a la faveur de la presse et attire partout de nombreux spectateurs, à New York en particulier, où il est très à la mode.

La troupe Ravel ne joue que dans des théâtres, jamais à l'extérieur ; les numéros de funambules sont réalisés sur des cordes basses, installées sur la scène, et sur des cordes obliques tendues entre la scène et la galerie la plus élevée du théâtre. Le spectacle nécessite de nombreux décors et des machineries complexes qui sont créés et mis en œuvre par les artistes eux-mêmes et transportés d'un théâtre à l'autre. Dès l'arrivée à l'étape, chacun se met au travail, la scie et le marteau à la main. Les artistes sont pour la plupart d'habiles mécaniciens et de bons charpentiers. La troupe met en scène une quarantaine d'artistes et parfois jusqu'à cent-vingt-cinq personnes, en prenant en compte les choristes, les musiciens, les danseurs, les acrobates, les figurants et les accessoiristes. Moins de la moitié des artistes sont des permanents et seuls une dizaine ont leur nom à l'affiche. Parfois, la troupe se scinde en deux, chaque groupe faisant sa propre tournée sous la direction de l'un des Ravel.

Par beau temps, Gabriel et Jean-François passent une grande partie de la journée avec les gabiers dans les hunes[2]. Capables de grimper dans les mâtures et les gréements par tous les temps, ceux-ci constituent une petite caste qui reçoit une solde sensiblement plus élevée que les autres matelots en raison des risques qu'ils encourent. Ils sont l'élite de l'équipage et forment un groupe très fermé. Ils ont adopté Gabriel et Jean-François depuis qu'ils les ont vus faire des sauts périlleux avant et arrière sur la grande vergue et des cabrioles dans les haubans. Ces deux derniers s'entendent très bien ; ils sont l'un et l'autre des enfants de la balle et ont eu des enfances semblables. Plus âgé que lui de onze ans, Gabriel considère Jean-François comme son petit frère. Au fil des jours, une solide amitié naît entre eux.

Par les gabiers, les deux funambules savent tout ce qui se passe sur le navire, en particulier dans les entreponts. La situation des passagers de troisième classe empire chaque jour : entassés comme du bétail, ils dorment dans des couchettes superposées disposées en rangs serrés, sans aucune intimité, manquent d'eau et ne disposent pas de commodités en nombre suffisant. La puanteur est rapidement devenue insupportable. Ils essaient pour la plupart d'y échapper en montant par beau temps sur le pont pour respirer l'air pur, mais, dès que le temps se gâte, ils sont obligés de redescendre avant que les matelots ne ferment les écoutilles ; ils doivent alors supporter dans une quasi-obscurité une atmosphère délétère. Deux personnes sont mortes : un jeune garçon et une petite fille. La nourriture, préparée dans d'énormes marmites et servie dans les écuelles fournies par la compagnie, est particulièrement pauvre. La distribution se fait dans le plus grand désordre car la foule se presse autour de la marmite, cependant que les plus forts poussent. Le pain est exécrable, parfois moisi, et les émigrants le rejettent souvent avec colère. Il faut souhaiter que le voyage se termine rapidement et que le beau temps persiste avant que la situation ne se détériore dangereusement.

Enfin, au bout de trente trois jours de navigation, dans l'après-midi du 6 mai 1851, la côte américaine apparaît à l'horizon. Les voiles sont carguées et le trois-mâts manœuvre pour entrer dans l'estuaire de l'Hudson. Il traverse l'Upper Bay, laisse à bâbord Governor Island, et vient s'amarrer au quai réservé aux bateaux d'immigrants, le long de l'East-River, au sud-est de la pointe de Manhattan, près de South-Street. Un officier de santé monte à bord, se fait remettre le manifeste de bord, et s'assure auprès du capitaine qu'il n'y a pas de cas de choléra[3] sur le bateau. Les passagers peuvent alors débarquer et se présenter aux bureaux de l'immigration.

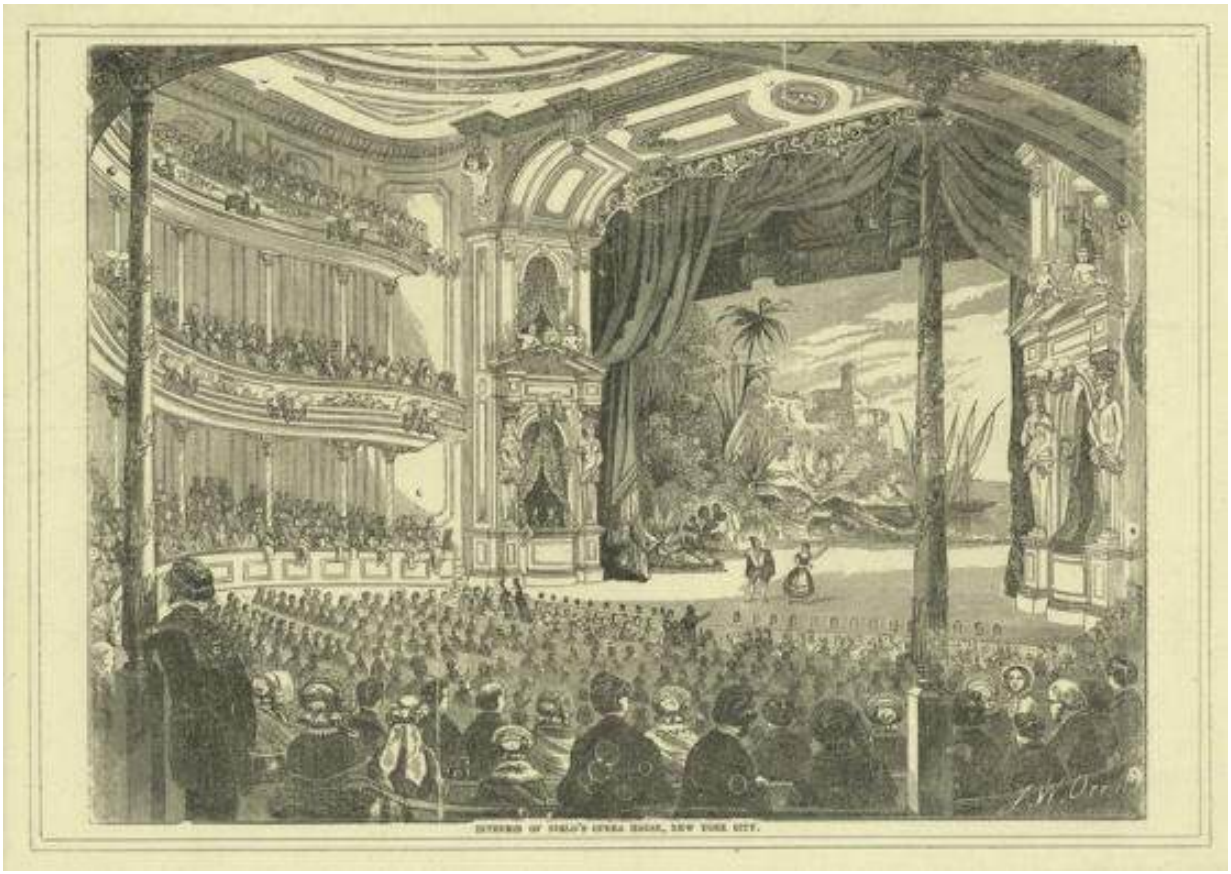
---

1 - En 1816, Deburau fut embauché avec sa famille comme paillasse au Théâtre des Funambules, boulevard du Temple. Il finit par y triompher à partir de 1820 et jusqu'à sa mort, en 1846. Ref : *Deburau : Histoire du théâtre à quatre sous*, en deux volumes, par Jules Gabriel Janin, 1833.

2 - Plate-forme installée sur les grands voiliers, à la tête du bas-mât et au pied du mât supérieur, appelé mât de hune. Son rôle essentiel était d'assembler les éléments des mâts, qui étaient en deux parties, et d'offrir aux gabiers une plate-forme pour entreposer le matériel d'entretien de la mâture.

3 - Les cas de choléra à bord des navires sont fréquents. Dans ce cas, le navire a l'interdiction de s'approcher des quais et il est mis en quarantaine. En 1833, une épidémie de choléra a fait 3 500 morts à New York.

L'arrivée du *Germania* a été annoncée par la presse, qui fera état dès le lendemain de l'arrivée de Gabriel Ravel et de son épouse. Antoine Ravel et quelques membres de la troupe sont venus les accueillir, mais les deux autres frères, Jérôme et François, ne sont pas là : au retour de la tournée que la troupe vient de faire à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, ils sont partis pour la France sans attendre afin de passer une partie de l'été en famille à Toulouse. Ils ne reviendront qu'au début du mois de septembre. Gabriel présente Jean-François à ses collègues sous le nom de « Blondin », qui sera désormais le sien pour toute sa vie. Gabriel lui donne rendez-vous pour le lendemain matin au Niblo's Garden, situé à l'angle de Broadway et de Prince Street, et le fait accompagner en calèche à son hôtel situé non loin du théâtre.

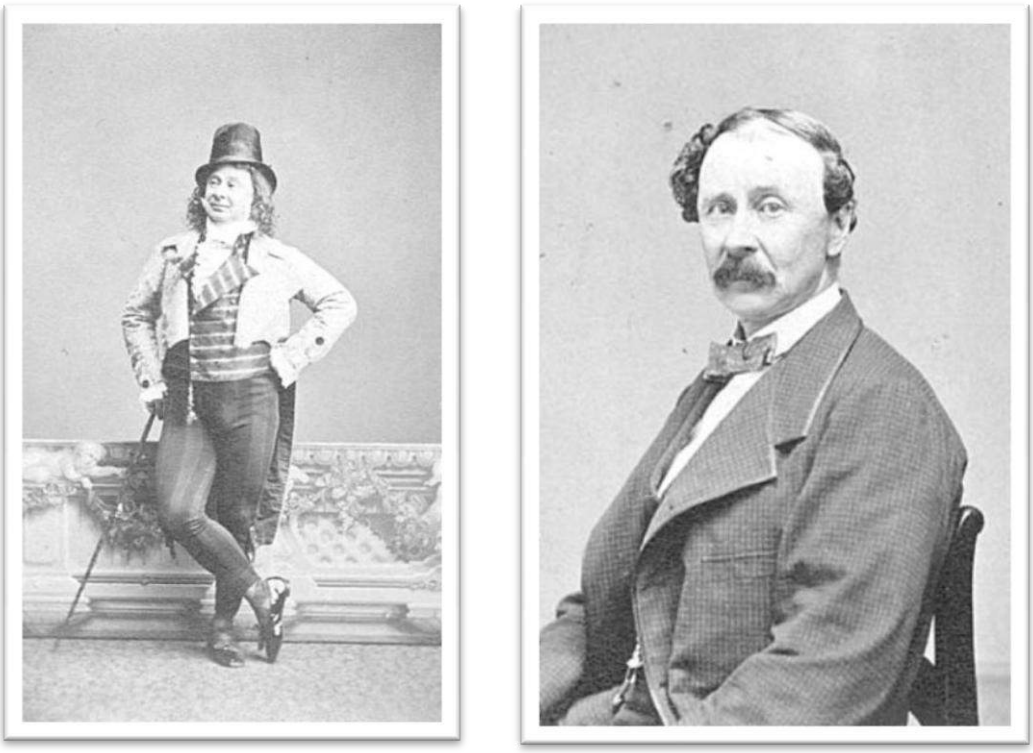


La salle de théâtre du Niblo's Garden[1]

A cette époque, New York est une ville de 530 000 habitants, de très loin la plus peuplée des États-Unis. Son trafic portuaire dépasse ceux de Boston, Baltimore et la Nouvelle-Orléans réunis. Du fait de la proximité du port, la partie sud de Broadway est l'artère la plus fréquentée de la ville. Le lendemain matin, Blondin se rend à pied de son hôtel au Niblo's Garden. Il a de la peine à se frayer un chemin, tant la circulation est dense, rendue difficile et même dangereuse par le chaos des calèches, les attelages de chevaux capricieux, le nombre de piétons et les amas de crottin glissants. Il arrive au Niblo's Garden, entre et pénètre dans la salle de spectacle. Il est ébloui : la salle est luxueuse et gigantesque ; il n'a jamais rien vu de semblable.

Le théâtre précédent a été entièrement détruit par un incendie en 1846. Reconstruit, il a été rouvert au public deux ans auparavant. Il occupe maintenant tout l'espace compris entre Broadway et Crosby Street, avec une entrée sur Broadway, et peut contenir 3 200 spectateurs. Il est le théâtre à la mode, qui produit les pièces et les acteurs les plus populaires d'Europe et d'Amérique sur une scène considérée comme la mieux équipée de New York. Gabriel Ravel a signé avec John Sefton, le directeur du Niblo's, un contrat pour la saison d'été. La première représentation est prévue pour le 31 mai. Elles s'enchaîneront ensuite sans interruption, avec un programme varié d'une vingtaine de pièces puisées dans le vaste répertoire que Jérôme Ravel a mis au point et qu'il enrichit constamment. Il est grand temps de commencer les répétitions.

1 - New York Public Library, Digital Library



Gabriel Ravel dans les années1865[1]

Sur la scène[2], Antoine Ravel est déjà au travail. Il répète, avec des figurants déguisés en soldats, une scène de la pantomime *Le Bédouin arabe* au cours de laquelle un fugitif, entouré de soldats la baïonnette au canon et incarné par Léon Javelli, sauteur confirmé, leur échappe par un bond désespéré en faisant un saut périlleux au-dessus de leurs baïonnettes. L'exercice représente un tour de force dangereux car les baïonnettes ne sont pas factices ; il est donc nécessaire que les figurants restent bien groupés, ce qu'Antoine n'arrive pas à obtenir d'eux. Il commence à s'énerver, cependant que Javelli piaffe d'impatience. Blondin, en costume de ville, les regarde faire. Tout-à-coup, sans avoir rien dit de ce qu'il méditait, il fait cinq ou six pas précipités en avant, prend son élan sur la *"batoude*" et saute par-dessus le groupe entier, Javelli, soldats, baïonnettes et fusils, en exécutant dans l'espace une cabriole complète. Après quoi il retombe sur ses pieds et reprend sa position première, tranquille comme Baptiste. Gabriel et les artistes de la troupe, qui ont assisté à la scène, sont restés pétrifiés, persuadés que l'imprudent allait s'empaler sur les baïonnettes. Léon Javelli est très vexé. Lorsqu'il apprend quelques minutes plus tard de la bouche de Gabriel que Blondin le remplace désormais au poste de premier danseur de corde, il se fâche tout rouge et quitte la scène. Il se fera embaucher le mois suivant non loin de là chez Barnum et sera la vedette de son spectacle[3].

L'épisode ne lui a pas attiré la sympathie de ses nouveaux collègues, mais il leur a inspiré le respect. C'est ce que voulait Blondin. Il lui faudra du temps pour s'intégrer à la troupe. Il y parviendra au bout de quelques mois en démontrant, par la qualité exceptionnelle de sa prestation, qu'il est bien le meilleur et que Gabriel Ravel ne s'est donc pas trompé dans son choix.

L'ouverture début juin de la saison d'été du Niblo's est annoncée dans la presse : elle offrira à son programme les *Nuits Ravel* les lundis, mercredis et vendredis et les *Nuits de Mr Burton et C^o^,* un comédien renommé, les mardis, jeudis et samedis. Le prix des places sera de 50 cts uniformément, et de 5 $ pour les loges privés. Le spectacle des Ravel débutera le lundi 2 juin à 20 heures avec à l'affiche, Gabriel Ravel et les nouveaux venus aux États-Unis : M. Blondin, M. Collet et Mlle Léontine Capel. Après une ouverture en musique, on assistera aux évolutions sur la corde tendue de Gabriel Ravel et de sa troupe, avec de nouveaux tours remarquables. Après quoi sera donnée la pantomime, *La Fugue amoureuse ou le Retour au village* suivie pour finir par *Mr Dechalumeau*.

---

1 - Photographe : Charles D. Fredricks & Co - University of Washington Libraries. Special Collections Division

2 - Il existe plusieurs versions de cette anecdote, à une autre époque et avec des protagonistes différents.

3 - Il sera réintégré plus tard dans la troupe par François Ravel et mourra le 13 juillet 1854, probablement d'un choléra foudroyant, après s'être baigné la veille dans l'Hudson.

Le lundi, Blondin entre en scène pour la première fois aux États-Unis. Il est la vedette du spectacle et donne sur la corde un spectacle éblouissant. Sur corde basse, il exécute tout son répertoire : danse des paniers, des échasses ; sauts périlleux avant et arrière au-dessus de chandelles allumées ; tour de la « *chaise périlleuse* » ; évolutions sans balancier avec le tour du violon, celui des drapeaux, celui des chapeaux, etc. Sur corde inclinée, il effectue une ascension en poussant une brouette remplie de fleurs et une autre au cours de laquelle il effectue divers tours, se couchant sur la corde et se tenant sur la tête, et, pour finir, se laissant glisser sur la corde du sommet des galeries jusqu'à la scène. Les prestations des autres danseurs de corde, dont Gabriel Ravel et Collet, bien qu'étant d'un très haut niveau, n'égalent pas la sienne. Le public ne s'y trompe pas et l'applaudit à tout rompre. La troupe joue ensuite les deux pantomimes annoncées. Les décors et les costumes sont magnifiques, les mimes, expressifs et désopilants. La salle se tord de rire. Le spectacle est brillant, sans une once de vulgarité. Une fois encore, les Ravel ont été à la hauteur de ce que le public new-yorkais attendait d'eux. Il leur fait un triomphe.

Les représentations vont se succéder pendant tout l'été avec un égal succès car elles offrent un programme sans cesse renouvelé : le ballet pantomime *Le Diable à quatre*, la pièce d'Arlequin *Le Monstre vert*, la pièce Le *Ménestrel errant*, la pantomime comique *Jeannette et Jeannot*, le drame populaire *Le Salut*, la fantaisie chinoise *Kin-Ka*, la pièce comique *La Modiste ou le Rendez-vous hongrois*, la pièce en anglais *Le Français aux trois visages*, la pantomime classique *Jocko, ou le singe brésilien* dans laquelle Gabriel Ravel fait cabrioles sur cabrioles, le ballet *Graziella*, les pantomimes comiques *Le Bédouin arabe*, *La Bohémienne*, *Le Gnome rouge et le Guerrier blanc*, *Les Tonneliers*, *Les Trois Gladiateurs*, *Godinski, ou les Patineurs de Wilna*, et enfin les pantomimes de *La Chouette Mazulm* et de *Raoul ou l'Etoile magique*" du grand auteur-compositeur du début du XVIII^{e} siècle, Jean-Ferry Rebel. Au fur et à mesure, de nouveaux artistes apparaissent, tous Français : M. Paul Brilliant, Mme Marzetti, Mlle Célestine Franck, Mlle Berti, Mme Mowat, M. Lehman et Mlle Flore Lehman, etc. Le théâtre ne désemplit pas et John Sefton, qui participe lui-même au spectacle, se frotte les mains.

Le spectacle du 9 septembre, qui voit le retour des trois frères de Gabriel, est donné au bénéfice de Blondin. C'est une curieuse pratique qui consiste à donner la totalité de la recette à l'un des artistes ou même au directeur du théâtre, l'annonce en étant faite sur l'affiche du jour. En fait, c'est probablement le moyen de solder les comptes vis-à-vis de l'un ou de l'autre, Blondin en l'occurrence, mais c'est aussi un témoignage fort de solidarité et d'amitié qui signifie qu'il est enfin adopté par la troupe. Une fois remboursées les quelques dettes qu'il a du contracter pour vivre, Blondin se trouve ainsi en possession d'une somme relativement importante, qui ne doit pas être inférieure à 500 $. C'est le moment de faire venir sa famille : par une simple lettre à ses parents à Toulouse, Gabriel peut donner l'instruction de tenir à la disposition de Rosalie les billets de bateau et l'argent nécessaire à son voyage et à celui de ses trois enfants. Étrangement cependant, Blondin n'en fait rien.

L'explication de cette attitude est malheureusement simple, comme très souvent dans des cas analogues : il y a une nouvelle femme dans sa vie. Celle-ci est une belle jeune fille blonde de quinze ans, Charlotte Lawrence, qui est choriste dans la troupe Ravel. Elle est née à New York ; sa mère Sophia, âgée de trente et un ans, est veuve et Anglaise d'origine. Elles habitent avec un couple de serviteurs dans une maison du 14^{e} Ward, le quartier du Niblo's Garden.

La saison d'été se termine. Le succès des Ravel auprès du public ne faiblissant pas, John Sefton signe avec Gabriel Ravel une prolongation du contrat jusqu'au 7 janvier 1852 ; les représentations continuent donc au même rythme. Le 20 décembre, Lajos Kossuth, le héros de l'indépendance hongroise, en exil aux États-Unis, assiste au spectacle en compagnie de son épouse. En son honneur, les troupes de Burton et des Ravel donnent une représentation commune au bénéfice de la Fondation hongroise.

Son contrat avec le Niblo's une fois terminé, la troupe Ravel se prépare à aller passer comme chaque année l'hiver dans le Sud, à la Havane et à la Nouvelle-Orléans. Blondin obtient de Gabriel Ravel que Charlotte, malgré son jeune âge et son inexpérience, fasse partie de la tournée.

Blondin va ainsi entamer un périple exceptionnel d'une durée de huit ans qui le conduira dans toutes les villes américaines de quelque importance. Au cours de cette période, qui précède la guerre de Sécession, les États-Unis vont connaitre une profonde mutation, grâce d'une part au développement des transports maritimes et des chemins de fer, qui va permettre l'intégration économique de leur vaste territoire en divisant les temps de transport par un facteur de cinq à dix, et d'autre part, à l'accroissement de leur population, due à une forte natalité et à une immigration européenne jeune et ambitieuse. Entre les recensements de 1850 et 1860, la population totale croit en effet de 35,4%, passant de 23,2 à 31,4 millions

d'individus (dont respectivement 3,2 et 4,0 millions d'esclaves), cependant que le nombre de personnes nées en dehors des États-Unis augmente de son côté de 2,2 à 4,0 millions. Ces divers facteurs contribuent au formidable dynamisme du pays. D'une tournée à l'autre, Blondin et ses compagnons vont constater les effets de cette mutation ; c'est pourquoi il est intéressant de les suivre, grâce aux petits cailloux qu'ils ont semés en route : affiches[1], publicités, articles dans les journaux et témoignages de leurs contemporains.

Antoine Ravel dans les années1865[2]

Fin janvier, la troupe, composée de trente-six personnes, embarque pour la Havane. La famille Martinetti en fait partie. Les Ravel connaissent bien cette famille, qui est française et non pas italienne, comme pourrait le faire croire son nom, puisque ce sont eux qui l'ont fait venir en 1848 aux États-Unis. Son registre est différent du leur puisque les trois frères Martinetti, Philippe, Julien et Ignacio, sont avant tout d'excellents danseurs et acrobates, également danseurs de corde, plutôt tournés vers les exercices de force, et ne jouent que des pantomimes individuelles et des ballets simples, très éloignés des ballets-pantomimes très sophistiqués que les Ravel ont introduits aux États-Unis et qui font leur réputation[3].

A cette époque, Cuba est encore sous domination espagnole. Sa population s'élève à 1 000 000 de personnes, dont 450 000 esclaves noirs, 150 000 gens de couleur libres et 400 000 blancs seulement, qui utilisent la main-d'œuvre esclave pour exploiter les mines et cultiver le tabac ainsi que la canne à sucre. Les conditions de plus en plus dures de l'exploitation esclavagiste ont entrainé récemment des soulèvements d'esclaves qui ont constitué dans les montagnes des campements fortifiés qui résistent à toutes les attaques. Alors que l'esclavage reste toujours légal, la traite négrière a été abolie dès 1817 par un traité international. Cependant, elle est plus florissante que jamais. Elle s'est réfugiée dans la clandestinité avec la triple complicité de commerçants et d'aventuriers nord-américains, anglais et

1 - Les réserves de la Historic New Orleans Collection contiennent une collection de cinquante-deux affiches, inaccessibles mais parfaitement répertoriées, qui ont été imprimées à l'occasion des spectacles données par la famille Martinetti dans les villes du Sud au cours des années 1856, 1858 et 1859. Cette collection a été achetée à un descendant d'Angelo Grossi, un danseur ayant appartenu à la famille.

2 - Phot : Charles D. Fredricks & Co - University of Washington Libraries. Special Collections Division

3 - *The Martinetti Family- The History of a nineteenth century pantomime company* de John A. Pentz – 1996 Ventage Press – New York. John Angelo Pentz, universitaire américain descendant par sa mère des Martinetti, a hérité de sa famille un grand nombre de documents, dont une collection de 150 affiches se rapportant au séjour américain des Martinetti, qui lui ont servi de base pour faire un ouvrage très bien documenté au sujet de cette famille. Ces documents complètent fort opportunément ceux que j'ai moi-même recueillis pour la période pendant laquelle Blondin et les Martinetti ont tourné ensemble. À sa mort, ces150 affiches sont venues s'ajouter à celles de la Historic New Orleans Collection. Elles ne sont toujours pas numérisées.

espagnols auxquels se joignent des trafiquants cubains, de hauts fonctionnaires de l'appareil d'État colonial et les membres de la classe des possédants, planteurs, industriels ou financiers qui voient dans ce commerce illégal la possibilité de faire des bénéfices considérables.

Les Espagnols ont voulu que la Havane soit digne des plus belles cités d'Europe ; ils y sont parvenus : les églises, les maisons de la Habana Vieja, les forts de San Salvador de la Punta à l'ouest et de Los Tres Reyes del Morro à l'est, la place de la Cathédrale et le Parque Central, témoignent d'un goût très sûr dans l'ordonnancement des édifices et l'aménagement des places et des promenades. La ville est débordante de vie : « *Au débarqué*[1]*, sur la blancheur du quai, un grouillement ! Nègres court vêtus, Chinois à la longue queue, Cubanos au teint de citron, Espagnols bronzés, vêtus de blanc, coiffés du classique panama. […] Un semis de rues tortes, étroites, pavées d'immondices, surplombées de maisons gaiement concaves, les jalousies des maisons jointes d'un côté à l'autre par des guirlandes de ficelle où l'on met le linge à sécher. Et ce linge, il faut le voir, en loques, rapiécé de rouge, de bleu, de vert ; c'est plus joli. Des coins de peuple amusants, autour d'un guitariste, d'une marchande de fruits, à la porte d'un barbier. Mais tous ces gens-là, vus de loin, vont se battre ; c'est une tuerie ! Oh ! Que nenni ! Ils causent de la pluie et du beau temps : l'habitude du geste, voilà tout.* » C'est dans cette ville joyeuse et pittoresque que la troupe Ravel va donner pendant deux mois une série de trente représentations au Gran Teatro de Tacon, le principal théâtre de La Havane, d'une capacité de 2 000 spectateurs.

Les représentations débutent le 21 janvier. Le public du théâtre connait bien les Ravel qui ne manquent pas de passer par la Havane à l'occasion de chacune de leurs tournées dans le Sud. Il est déçu de ne pas voir Léon Javelli, qui est l'un de ses artistes préférés, et fait un accueil très froid à Blondin qui commence ses exercices dans un silence hostile. Deux ou trois sauts après, l'ambiance change et le tour de la chaise périlleuse se termine sous un tonnerre d'applaudissements. Blondin est acclamé à la fin de son numéro et son succès ira en s'amplifiant d'une représentation à l'autre. Il sera pour beaucoup dans le succès de la troupe qui donnera sa dernière représentation le 14 mars au Gran Teatro de Tacon à son bénéfice et à celui des Martinetti. Un des principaux journaux de la Havane, le *Dario de la Marina*, publie le 16 mars un article dithyrambique pour saluer les Ravel et les assurer que jamais la Havane ne se lassera de leur spectacle. D'après les journaux américains, la troupe aurait encaissé l'énorme somme de 52 500 $ au cours de son passage dans cette ville.

Après ce long séjour à la Havane, c'est l'embarquement pour la Nouvelle-Orléans, sixième ville des États-Unis avec 118 500 habitants. Située au bord du lac Pontchartrain, dans l'embouchure du Mississippi, la ville a été fondée par les Français en 1718. Elle est restée française jusqu'en 1762, a été reprise aux Espagnols en 1800 et revendue aux Américains en 1803, avec la Louisiane. Elle a été jusqu'au début du siècle, avant l'abolition en 1808 de la traite intercontinentale par les États-Unis, le port d'arrivée des esclaves en provenance d'Afrique, en transit vers les plaines du Mississippi. La ville a connu au début du siècle, en deux vagues successives, un afflux important de réfugiés français de Saint-Domingue et de Cuba, blancs, hommes libres et esclaves, qui a fait plus que doubler sa population, de 8 500 habitants à l'époque. Par la suite, 50 000 Français ont transité par la Nouvelle-Orléans, mais la plupart d'entre eux se sont dispersés dans les États du Sud, puisqu'il y a seulement 3 500 Français de souche à la Nouvelle-Orléans en 1850. La ville a conservé une forte empreinte française, particulièrement dans le quartier français du Vieux carré, où les noirs parlent le créole, dérivé du français. Elle est libre, joyeuse, avec ses fêtes, ses bonnes tables et ses danses. La troupe Ravel y séjourne régulièrement avant de prendre le bateau pour pénétrer jusqu'au centre des États-Unis en remontant le Mississippi. Elle s'y plait particulièrement et reçoit à chacun de ses passages un accueil chaleureux de la part du public, en grande partie d'origine française. Cette année, arrivée de la Havane au début de la deuxième quinzaine de mars, elle se produit pendant plus de deux mois au Théâtre Saint-Charles avant de repartir directement pour New York.

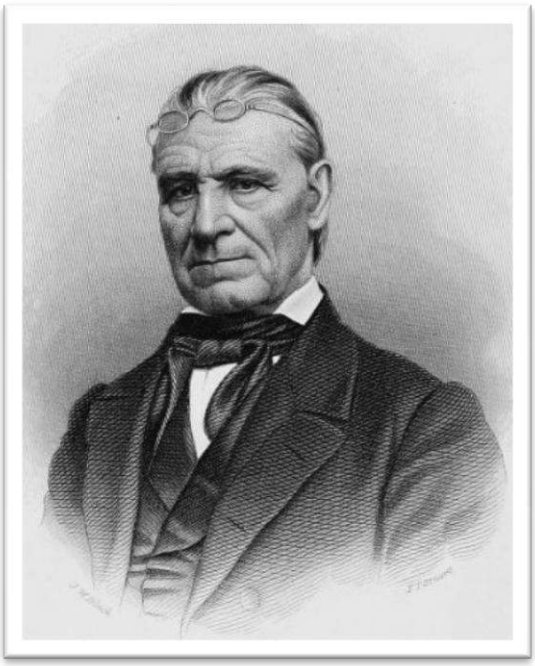
Au mois de juin 1852, la troupe Ravel débarque à Boston, sa ville fétiche, où elle a connu son premier succès aux États-Unis en 1832. Celle-ci, qui compte alors 140 000 habitants, est le deuxième port des États-Unis après New York et rivalise avec lui en tant que foyer intellectuel et culturel de la nation. La troupe donne ses représentations au Howard Athenaeum, le théâtre le plus réputé de Boston, et produit en particulier *Les Quatre Amoureux*, la dernière pantomime comique mise au point par Jérôme Ravel. Son contrat prend fin le vendredi 20 août.

---

1 - D'après *La Havane retour vers le passé : un voyage au XIX^e^ siècle de Georges Caron* - Edité en 1897

C'est au cours de cette période que Blondin conçoit l'une des acrobaties les plus risquées de sa vie, qu'il réalise sans filet, comme à son habitude, dès le lendemain du dernier baisser de rideau : il se marie avec Charlotte Lawrence ! La cérémonie est célébrée le 21 août 1852[1] dans l'église méthodiste de Béthel par le Révérend Edward T. Taylor et leur mariage est inscrit le 10 septembre 1852[2] sur les registres de la ville de Boston.

En dehors de tout jugement moral, c'est un acte insensé. Blondin risque maintenant d'être poursuivi aux États-Unis pour bigamie, adultère[2] et parjure, trois crimes graves passibles de cinq à dix ans de prison chacun. Charlotte encourt de son côté une peine analogue s'il est prouvé qu'elle est complice. Bien évidemment, leur mariage est frappé de nullité. Gabriel Ravel, quant à lui, peut être poursuivi pour complicité de crime puisqu'il est vraisemblablement au courant de l'existence d'une famille française. En Angleterre, la peine encourue par Blondin serait de cinq ans de prison. C'est en France qu'elle serait la plus lourde : entre cinq et vingt ans de travaux forcés[3]. Où qu'il soit, il est désormais à la merci d'une dénonciation.



Le Révérend Edward T Taylor[4]

Comment a-t-il pu être aussi imprudent ? La très forte personnalité du Révérend Edward T. Taylor est certainement en cause. Marin dans sa jeunesse, celui-ci a consacré son ministère aux gens de mer qu'il accueille dans son Église de Béthel et sa maison des marins. Atypique et anticonformiste, il est ouvert au monde, accueillant vis-à-vis des gens de passage et indulgent vis-à-vis des homosexuels et des prostituées. D'une éloquence torrentielle, il sait captiver et émouvoir son auditoire en alternant poésie et jaillissement des flammes de l'enfer. Il est très connu en Nouvelle-Angleterre : Ralph Waldo Emerson[5] le cite et Herman Melville s'inspire de lui pour créer son personnage du Father Mapple dans son roman de *Moby Dick*[6]. Il est vraisemblable que, Charlotte fréquentant l'église de Béthel pendant le séjour de la troupe à Boston, le Révérend l'a convaincue d'échapper au péché en se mariant et que Blondin a préféré faire le grand saut plutôt que de risquer de la perdre. De son côté, pour éviter d'être complice, Gabriel Ravel a fait semblant de croire que Blondin avait vécu maritalement avec Rosalie sans être marié.

---

1 - Collections des actes d'état civil des communes du Massachusetts - Réf : 473300503

2 - A cette époque aux États-Unis, l'adultère est poursuivi par la justice sans que l'intervention de l'époux bafoué soit nécessaire.

3 - Code civil 1810 - Article 340 : Punition de la bigamie - Articles 336, 337, 339 – Adultère de la femme, passible de trois mois à deux ans de prison, n'est poursuivi que sur demande expresse du mari ; celui du mari est punissable d'une simple amende dans le cas seulement où il introduit une concubine au domicile conjugal.

4 - Extrait de *Father Taylor, the sailor preacher and sailor; incidents and anecdotes of Rev. Edward T. Taylor, for over forty years pastor of Seaman's Bethel* Boston 1871, par Haven Gilbert

5- Ralph Waldo Emerson (né en1803 à Boston) est un grand essayiste, philosophe, et poète américain du XIXe siècle.

6- Il est encore connu aux États-Unis de nos jours : la communauté gay américaine célèbre sa mémoire car elle le considère comme l'un des premiers pasteurs libéraux et l'un des siens, ce qui n'est pas certain car il a été marié et a eu des enfants.

Après Boston, la troupe revient à New York où elle donne trois représentations au Castle Garden jusqu'au 1er septembre. Elle part ensuite par train[1], à 150 km au sud-ouest de New York, pour Philadelphie, ville de 125 000 habitants et grand centre financier et culturel, située au fond de la baie du Delaware. Elle s'y produit avant de repartir, à 150 km de là, pour Baltimore, un port très important, centre de construction navale et de sidérurgie et porte d'entrée aux États-Unis de nombreux immigrants. La troupe Ravel a l'habitude de s'y rendre[2] car il est, avec 170 000 habitants, le deuxième centre urbain des États-Unis. Le *25* octobre, elle est, tout près de là, à Washington, la capitale fédérale, ville de 55 000 habitants seulement, où elle fait l'ouverture de la saison au Théâtre National.

François Ravel en Raquinet et Gabriel en Godenski[3].

Au cours de l'hiver 1852-1853, la troupe Ravel fait sa tournée habituelle dans le Sud en compagnie des Martinettis. Elle donne sa première représentation le 9 janvier au Gran Teatro Tacon de la Havane et termine sa tournée dans la "ville des deux fleuves" et capitale du coton : Matanzas, cité de 112 000 habitants, dont 80 000 esclaves, située sur la côte nord de Cuba, à 80 km à l'est de la Havane. Elle regagne la Havane le 1er mars pour embarquer le 3 mars 1853 à bord du très récent vapeur américain *Black Warrior* qui l'amène au port de Mobile, non loin de la Nouvelle-Orléans où elle arrive le 6 mars. Les quatre frères Ravel apparaissent ensuite le 1er juin, sans la famille Martinetti mais avec Blondin, à New York, au *Niblo's Garden*, dont ils ouvrent la saison d'été. Ils sont accompagnés de quarante artistes et jouent leurs grands classiques et en particulier *Le Monstre vert* où Antoine tient le rôle du Cavalier blanc, François celui d'Arlequin et Jérôme celui du Chevalier.

A son arrivée à New York, Blondin a trouvé une lettre de sa femme Rosalie qui lui annonce la mort accidentelle de leur fils ainé Léopold, survenue le 9 novembre 1852 à Saint-Chinian, dans l'Hérault. Il est profondément affecté et saisi de remords.

Le 28 juillet, la famille Martinetti rejoint les Ravel au Niblo's garden. Les deux familles vont faire désormais une longue route ensemble et les Martinetti apprendront ainsi la pantomime-ballet et finiront par égaler leurs maitres dans cette spécialité. Ils jouent dans les nouvelles pantomimes qui apparaissent au répertoire, telles que *La Bohémienne* et *Les Deux Gladiateurs*. De nouveaux artistes sont à l'affiche : Yrca Mathias, l'épouse de François Ravel, Joseph Marzetti et Mme Axel sur la corde.

---

1 - A cette date, 10 000 km de lignes de chemin de fer sont en service dans le nord-est des États-Unis, principalement en Nouvelle-Angleterre ; toutes les grandes villes sont reliées par le rail.

2 - C'est à l'occasion de ces visites que le peintre Alfred Jacob Miller a peint les aquarelles représentant les frères Ravel costumés qui sont reproduites dans cet ouvrage. Elles sont conservées au Walter Arts Museum de Baltimore.

3 - Gouache d'Afred Jacob Miller, Jr.; Norton Asner, Baltimore, 1959 - Walters Art Museum

Le 22 octobre 1853, Antoine embarque pour le Havre sur le vapeur *Humboldt*[1]. Au mois de novembre, la troupe Ravel part pour Cincinnati, une ville de 130 000 habitants, située au sud de l'État de l'Ohio, sur la rive droite de l'Ohio, premier centre de production de porcs du pays, surnommée « *Porkopolis* ». Elle fait le long parcours par train jusqu'à Buffalo, par bateau le long du lac Erié jusqu'à Cleveland, puis par train jusqu'à Cincinnati. Elle y joue au Théâtre National avant de revenir à New York où nait, début 1854, Adèle, le premier enfant de Blondin et de Charlotte

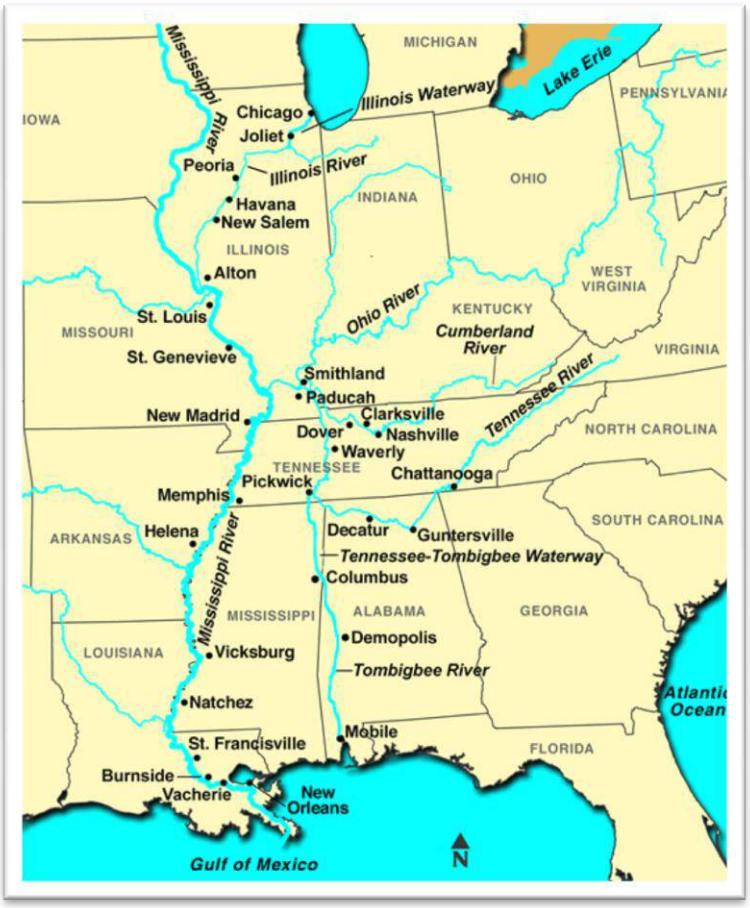
Antoine Ravel en Cavalier Blanc et François Ravel en Arlequin.

Au retour d'Antoine, début mai 1854, la troupe se scinde en deux : la première partie reste sous la direction de Gabriel, avec la famille Martinetti, Blondin, le mime H. Wells et M. Collet, danseur principal, les danseuses Célestine Franck, Francès et Capel ; la seconde passe sous la direction d'Antoine avec Jérôme, François, Yrca Mathias et Paul Brilliant.

La troupe d'Antoine se produit au Niblo's garden à partir du 10 mai. Elle y fait ses adieux à la scène le 11 novembre, au moment du départ d'Antoine et de Jérôme pour la France. A cette occasion, les journaux prétendent que les Ravel ont amassé plus d'un demi-million de dollars depuis vingt-deux ans qu'ils sont aux États-Unis et qu'ils ont investi une grande partie de cet argent en France dans l'immobilier. Resté seul, François part avec Yrca Mathias pour une grande tournée en Californie et en Amérique du Sud. Ils arrivent à la Nouvelle-Orléans en pleine épidémie de fièvre jaune : trente-six personnes en sont mortes la semaine précédente. Le 21 novembre, alors qu'ils viennent de commencer leur engagement aux Varieties, le théâtre de Mr Placide, un incendie se déclare : la scène et les coulisses, avec 3 000 $ de costumes, sont entièrement détruites. C'est une lourde perte pour la troupe de François qui doit renoncer à sa tournée en Amérique du Sud.

Après la scission de la troupe, Gabriel Ravel est parti pour Boston avec Blondin et les Martinetti. Ils passent au cours de l'été au Howard Athéneaum où ils présentent la pantomime chinoise *Kim Ka ou les Aventures d'un aéronaute* ainsi que les pantomimes comiques *Godenski et Le Monstre vert ou le Rêve réalisé*. A la fin de l'année, leur troupe prend le bateau pour faire sa tournée annuelle dans le Sud. Elle arrive à la Nouvelle-Orléans plusieurs mois après celle de François. C'est là que naît, à Jefferson, probablement au cours du mois de mars, Edward, le premier fils de Charlotte et de Blondin. Le 21 avril 1855, à la fin de son contrat à la Nouvelle-Orléans, la troupe embarque sur le vapeur à aube *America* pour remonter le Mississippi à destination de Nashville.

1- Ce même bateau à vapeur, l'un des plus gros de l'époque, fera naufrage six semaines plus tard à Portuguese Cove, Halifax, sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse.



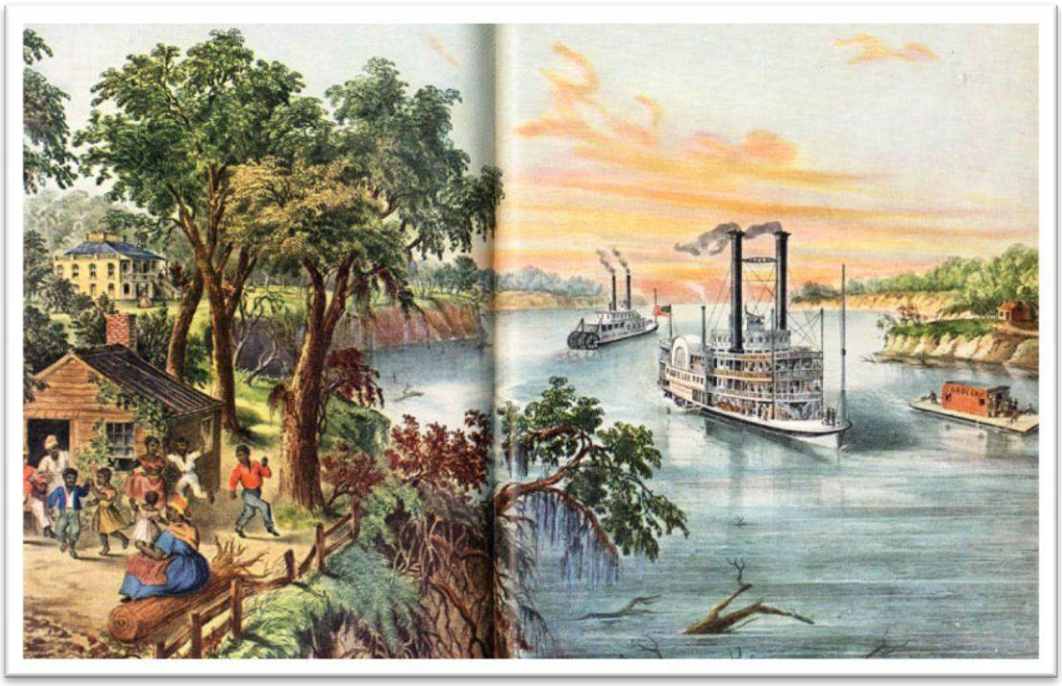
Le Mississippi et ses affluents.

D'une longueur de 6 800 km, le Mississipi-Missouri est la plus longue artère fluviale du monde qui, avec son principal affluent l'Ohio, draine les deux cinquièmes du territoire américain. Navigable sur la moitié de son parcours, il est à l'époque le meilleur moyen d'accéder à la plaine centrale des États-Unis, de son embouchure sur le Golfe du Mexique à la région des Grands Lacs où le réseau naissant de chemins de fer commence à peine à le concurrencer. La navigation sur le fleuve se fait sur des bateaux à vapeur à aube, de faible tirant d'eau. Elle a été immortalisée par Mark Twain, dans *Les Aventures de Huckleberry Finn* et brillamment illustrée par Morris en 1961 dans *En remontant le Mississippi*, la vingt-neuvième histoire de la série des Lucky Luke. Elle est rendue dangereuse par la présence de bois flottants, les « *snags* », qui ont déjà coulé en 1837 le bateau qui transportait la troupe Ravel, entrainant la perte de tous ses biens. Pire que les « *snags* », les incendies et les collisions, le plus grand danger reste cependant l'explosion des chaudières, qui a occasionné plus de cinq cents naufrages depuis le début de la navigation à vapeur sur le fleuve. Jeune matelot à la même époque, Mark Twain se penchait à l'avant du bateau pour sonder, attentif aux ordres du capitaine qui lui criait : « Mark twain ![1] Mark twain ! », d'où son surnom et, plus tard, son nom de plume. Devenu pilote, il a ainsi perdu son frère, mort dans ses bras suite à l'explosion de la chaudière de leur bateau.

Le 28 mai, le vapeur *America* arrive au confluent du Mississippi et de l'Ohio ; il remonte ensuite l'Ohio jusqu'à son embouchure avec la rivière Cumberland, puis celle-ci jusqu'à Nashville, une petite ville de 17 000 habitants, capitale de l'État du Tennessee, qui vit du commerce du coton. Neuf jours d'un voyage très pénible pour Charlotte qui vient d'accoucher d'Edward et doit s'occuper d'Adèle qui a à peine un an.

Du 1er au 11 mai La troupe donne une série de dix représentations au Théâtre Adelphi. Les Martinetti jouent des pièces classiques tirées du répertoire des Ravel : la pantomime comique *Robert Macaire*, les farces *Les Fossés de la route*, *Oncle Sam* et *La Belle de Séville*. Gabriel Ravel joue dans la plupart des pièces et en particulier dans le vaudeville parlé *Le Français aux trois visages* où il interprète cinq rôles en anglais et chante la ballade anglaise *M'aimerez-vous demain autant qu'aujourd'hui* ?

1- Prends deux brasses !



Basses eaux sur le Mississippi[1]

La trace de la troupe de Gabriel Ravel se perd ici, mais il est probable qu'en redescendant la Cumberland, elle a fait escale à Clarksville, 70 km en aval, une ville très semblable à Nashville, qui fait le commerce du coton mais aussi celui de l'avoine, du soja et du tabac. C'est peut-être là que se situe l'anecdote suivante rapportée trente ans plus tard par un spectateur[2] :

« Je me trouvais pour affaires dans une petite ville du Sud. Un soir, étranger dans une ville étrangère et ayant quelques heures à perdre, je rentrais dans le seul théâtre de la ville. Une troupe française s'y produisait, dont le fameux Blondin. La salle était pleine de haut en bas. Une corde avait été tendue au devant de la scène, entre les deux extrémités de la plus haute galerie. Sur cette passerelle étroite, cet athlète habile faisait des aller-retour, dansant, courant, sautant sur un pied, rampant sur les genoux, marchant avec des cruches remplies d'eau placées en équilibre sur ses épaules, et faisant toutes sortes d'autres tours que j'ai oubliés. Vint ensuite le clou du spectacle : la traversée du théâtre en poussant une brouette contenant un enfant de moins d'un an. C'était un des tours les plus difficiles qu'il ait jamais entrepris car, les mains prises par les poignées de la brouette, il ne pouvait s'en servir pour maintenir son équilibre, cependant qu'il devait veiller non plus seulement à sa seule sécurité mais aussi à celle d'un autre, son propre enfant. Les spectateurs avaient pleinement conscience du parfait sang-froid qu'exigeait l'exercice et leurs nerfs vibrèrent lorsque l'audacieux père apparut à l'extrémité de la corde. La brouette était en carton, pas le bébé qui était dedans : un bambin rose et potelé, qui gazouillait et souriait en regardant l'assistance du haut de son perchoir aérien.
« On aurait entendu une mouche voler quand le duo commença sa périlleuse traversée. Nous retenions tous notre souffle alors que, lentement mais surement, le frêle véhicule roulait sur la corde. Les deux tiers du parcours étaient accomplis lorsqu'il s'arrêta brusquement : un obstacle bloquait la roue. Doucement, l'homme revint quelques centimètres en arrière et essaya à nouveau, en vain : un des haubans faisait à cet endroit un trop gros nœud avec la corde et celui-ci ne pouvait passer dans la gorge de la roue. Encore et encore, Blondin essaya de passer l'obstacle, sans y parvenir, alors que le bébé, ravi du balancement, riait de plus en plus fort. Conscient de l'inutilité de son effort, l'homme resta parfaitement immobile, toute son énergie concentrée dans le maintien de son équilibre, beaucoup plus difficile à conserver à l'arrêt qu'en mouvement. Douze mètres plus bas, une mer de visages levés, lèvres serrées et yeux écarquillés, dans un silence de mort. Personne n'osait même crier de peur de perturber le fragile équilibre. Nous gardions les yeux rivés, loin au-dessus de nos têtes, sur le brave funambule qui restait figé comme une statue, si ce n'était un léger balancement de son corps, avec une expression terrible dans les yeux.

1 Auteur inconnu - Current of the past http://xroads.virginia.edu/~am482_04/graffeo/twain/nostalgia.html
2 - *New Era*, repris du *New York Mercury*, 22/01/1885

« Ce spectacle reste imprégné dans ma mémoire : sur ses bras et ses jambes nus, les veines saillaient comme des cordes ; sa tête restait fixe et ses yeux exorbités ne quittaient pas la corde devant lui, cependant qu'il maintenait son équilibre par le balancement de son corps. Son long entraînement, ses nerfs d'acier, sa puissance musculaire, son sang-froid et sa présence d'esprit pouvaient l'aider à tenir, mais il avait désespérément besoin d'une aide. Elle vint enfin : doucement mais sans jamais s'arrêter, un homme se mit à grimper à plat ventre le long du hauban fautif, se hissant brasse par brasse jusqu'à la brouette. Le bambin le vit et lui tendit les bras, la déséquilibrant ainsi. Un cri d'horreur jaillit de la foule mais Blondin avait réagit instantanément, rétablissant l'équilibre. Le brave sauveteur se suspendit d'une main à la corde et, de l'autre, saisit la roue. Doucement, tout en force, il la souleva et la passa de l'autre côté du nœud ; le père et son enfant purent alors reprendre leur chemin.
« Un murmure, comme le vent dans les arbres, s'éleva du public, mais celui-ci le retint jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité dans la galerie et que le sauveteur se soit laissé glisser jusqu'à la scène. Une immense acclamation jaillit alors : les femmes en pleurs criaient et les hommes poussaient des hourras jusqu'à perdre la voix. Blondin se tenait sur la galerie, son enfant dans les bras, nous faisant signe de la main, avec un sourire sur les lèvres mais le visage pâle comme la mort. Les femmes voulaient toutes embrasser le bébé ; j'avais envie de serrer dans mes bras ce père intrépide et son courageux sauveteur mais je les perdis de vue cependant que nous nous dispersions, ravis et encore tout excités. »

L'incident était-il feint ou réel ? Difficile à dire mais, connaissant la maîtrise de Blondin en toutes circonstances, une chose est certaine : à aucun moment il n'a réellement été en difficulté. Ceci ne diminue en rien le mérite d'Adèle, qui s'est montrée adorable, ni celui de Philippe Marinetti, qui a fait là une belle démonstration de force. Le public a été comblé ; c'était le but recherché. Bravo l'artiste !

Après sa halte à Clarksville, la troupe a navigué sur le fleuve jusqu'au Mississippi qu'elle a descendu ensuite en s'arrêtant dans une ou deux villes du bord du fleuve, telles Memphis et Vicksburg. Elle n'est pas partie vers le Nord, en direction de Cincinnati, puisqu'elle est dès le 13 juillet sur la scène du Howard Athénium de Boston pour une série de représentations.

Le 6 août 1855, Gabriel Ravel et sa troupe débutent un engagement au Théâtre Broadway de New York où ils se produisent jusqu'au 7 septembre. C'est alors que Gabriel Ravel décide de faire une tournée en Californie afin de profiter du boom qui a attiré là-bas 300 000 personnes depuis le déclenchement en 1848 de la ruée vers l'or.

Pour y aller, il est hors de question de passer par le Cap Horn, car le voyage, long de 33 000 km, prendrait entre cinq et huit mois. Il n'est pas non plus envisageable de faire la traversée du continent, à travers les États-Unis ou le Mexique, car, en l'absence de lignes de chemin de fer, celle-ci serait trop longue et périlleuse. Restent l'un ou l'autre des deux itinéraires empruntés désormais par la plupart des chercheurs d'or : la traversée par le Nicaragua ou par l'isthme de Panama. En 1855, ces itinéraires, qui étaient dangereux au début en raison des risques de choléra et de la fièvre jaune, ont été aménagés afin de les rendre plus sûrs et plus rapides : au Nicaragua, une route asphaltée a été établie sur la partie terrestre du trajet et, au Panama, une voie ferrée a été construite à travers l'isthme depuis Aspinwall[1], le port situé sur la côte atlantique, jusqu'à Panama, sur la côte pacifique. Les trajets s'effectuent désormais en moins d'un mois. Le trajet par le Nicaragua présente l'avantage d'être plus court de 1 130 km et d'être assuré de bout en bout par la compagnie de transport qui en a l'exclusivité, l'Accessory Transit Company du "*Commodore*" Cornelius Vanderbilt[2], alors que, sur l'autre itinéraire, il arrive que des passagers attendent une semaine à Aspinwall avant de trouver un embarquement pour New York. Gabriel Ravel et ses amis décident donc de passer par le Nicaragua.

Ils ont appris par les journaux qu'une guerre civile avait éclaté quelques mois auparavant au Nicaragua entre les légitimistes et une faction rebelle. Celle-ci a demandé l'aide de William Walker, un célèbre aventurier américain, flibustier et soldat de fortune, dont le rêve est de conquérir l'Amérique centrale, pour son profit et pour celui des États-Unis. Walker a été jugé et acquitté l'année précédente aux États-Unis pour avoir tenté la conquête de la Basse Californie et de la Sonora sur le Mexique. II bénéficie du soutien actif du parti d'extrême droite Know Nothing et de la bienveillance de l'opinion du sud et de l'ouest des États-Unis qui voit d'un bon œil ses tentatives d'expansion. Parti le 4 mai 1855 de San

1 - Colon aujourd'hui
2- Cornelius Vanderbilt, est un entrepreneur et homme d'affaires américain qui a bâti sa fortune dans la construction maritime et les chemins de fer, ce qui lui a valu le sobriquet de “*Commodore*”.

Francisco à la tête d'une centaine de mercenaires américains, Walker a débarqué à San Juan del Sur et, avec l'aide de troupes rebelles, a battu le 1er septembre l'armée nationale nicaraguayenne à La Virgen. Il s'est emparé un mois après de Grenade, la capitale du Nicaragua, et négocie actuellement avec le général Corral, commandant en chef de l'armée légitimiste, pour partager le pouvoir avec lui. Les agents de l'Accessory Transit Company affirment que Walker a la situation en main et que la route est sûre. Les membres de la troupe ne sont pas hommes et femmes à s'inquiéter pour si peu.

On leur décrit le trajet : transport maritime de New York à San Juan del Norte, à l'embouchure du fleuve San Juan sur l'Atlantique ; remontée du San Juan sur 110 km au moyen de petits bateaux à vapeur jusqu'à San Carlos, à l'embouchure du San Juan sur le lac Nicaragua ; traversée du lac sur 90 km par bateau à vapeur jusqu'à Virgen Bay ; parcours à dos de mule des 19 km de route asphaltée qui séparent Virgen Bay de San Juan del Sur, sur la côte pacifique ; transport maritime de San Juan del Sur à San Francisco. Tous les moyens de transport sont fournis par la Compagnie ; durée prévue : 21 jours. Le prix du passage varie de 75 $ à 125 $, suivant la classe.

La troupe embarque à New York le 5 octobre 1855 sur le vapeur *Star of the West*, bateau de 1 172 tonnes et 70 mètres de longueur, à deux mâts et à aube, à destination de San Juan del Norte. Ce dernier sort de quatre jours de quarantaine après un voyage à San Juan d'où il est revenu avec des cas de choléra à bord. Il prend à son bord 595 passagers, dont 430 dans l'entrepont et emporte dans ses cales 300 caisses de fret. Les principales vedettes de la troupe et leur famille, une vingtaine de personnes, figurent sur la liste des passagers en cabine[1] : Gabriel Ravel, Collet, Dubouchet, Blondin, sa femme et un seul enfant, sous le nom de « *Mr Grarlier, wife and child* », Gilles, Toledo, Mlles Celestine Franck, Frances, Capel. Bizarrement, Philippe et Julien Martinetti ainsi que leurs femmes et leurs deux enfants Carlo et Louis n'apparaissent pas sous leur nom, mais sous celui de P. Ravel et de J. Ravel. Ignacio ne figure que sous son prénom. Henry Wells, Grossi, Mlle Désiré n'y figurent pas, ou sous un autre nom. Le reste de la troupe, une vingtaine de personnes, est dans l'entrepont, lieu dangereux car foyer de choléra. Les Blondin n'ont pas amené avec eux leur dernier né, Edward, qui, à moins de huit mois, est trop jeune pour faire un tel voyage. Ils l'ont laissé en nourrice à New York, chez Sophia, la mère de Charlotte.

Le 17 octobre, le *Star of the West* arrive à San Juan del Norte, sur la côte atlantique et jette l'ancre dans l'embouchure du San Juan où cinq ou six petits vapeurs fluviaux l'attendent. Ils l'accostent et les 680 passagers ainsi que le fret sont transbordés. Une fois chargés, les vapeurs entrent dans le San Juan et remontent ses méandres jusqu'aux rapides Castillans. Les passagers et le fret sont alors transférés à dos de mule sur 800 mètres jusqu'à de nouveaux bateaux qui les attendent à l'ancre. Ils passent la nuit à bord. La plupart des passagers, entassés sur les ponts et dans l'entrepont ne dorment guère. A l'aube, les bateaux lèvent l'ancre. La jungle se réveille : des milliers d'oiseaux colorés, pour la plupart des perroquets, volent au-dessus du fleuve ; dans les arbres, des singes capucins et des singes araignées se balancent de branche en branche ; les cris sont assourdissants. Un matelot mizquito montre à Adèle un paresseux, endormi dans la fourche d'un arbre, et un toucan, perché sur une branche. Ils aperçoivent bientôt un troupeau de pécaris venus boire au fleuve et non loin de là, un jaguar, qui ne leur prête aucune attention. Dans l'eau, ils croient apercevoir un boa constrictor. Brusquement, dans une grande gerbe d'eau, un caïman jaillit hors de l'eau et attrape un singe qui s'était aventuré sur une branche située trop près de l'eau. Tous les voyageurs sont sur le pont, fascinés par le spectacle de la jungle. La navigation continue ainsi pendant des heures ; d'un méandre à l'autre, le fleuve se déroule sans fin.

Au milieu de l'après-midi, ils aperçoivent enfin au loin un gros bateau : c'est le *San Carlos* qui les attend à Change Bay. Le transbordement a lieu ; chacun se voit assigner sa cabine. L'ancre est levée ; les roues à aube se mettent à tourner ; le *San Carlos* se dirige vers l'embouchure du fleuve. Les passagers, qui ne veulent pas rater le spectacle de l'entrée du bateau dans le lac, sont pour la plupart sur les ponts. Le bateau s'approche du fort San Carlos qui défend l'entrée. Brusquement, sur le fort, un éclair jaillit, suivi du bruit du canon. Un obus ricoche sur l'eau, percute le *San Carlos* au niveau de la roue à aube et éclate dans une cabine. Des flammes et de la fumée s'élèvent. Les passagers sont pris de panique. Comprenant que son bateau est en danger d'être coulé, le capitaine le fait immédiatement stopper et envoie des signaux vers le fort afin de se faire reconnaitre. En réponse, le commandant du fort lui ordonne de se livrer, ce qu'il fait immédiatement. Pendant ce temps, les matelots éteignent l'incendie et découvrent que

1 - Cette liste ne provient pas du manifeste de bord du *Star of the West* : c'est la liste transposée des passagers de *l'Uncle Sam* à l'arrivée à San Francisco, le 4 novembre 1855, en provenance de San Juan del Sur - *Sacramento Daily Union* du 5/11/1855

l'occupante de la cabine, Mme White, et sa fille de neuf ans ont été tuées et que son fils est gravement blessé au pied.

Très menaçant, le commandant met le capitaine aux arrêts. Il prétend que le *San Carlos* transporte des flibustiers et que, dans ce cas, il n'hésitera pas à le couler. Le capitaine du *San Carlos* apprend alors que deux heures auparavant, *la Virgen*, qui était censée transporter les passagers en transit pour New York, s'est approché du fort avec des flibustiers à son bord. Leur chef, qui prétendait être à la tête de 200 hommes, a réclamé sa reddition au nom de Walker. Reçu à coups de canon, il a fait mine de débarquer sa troupe afin de donner l'assaut au fort, mais une violente averse tropicale l'a obligé à renoncer à son projet et à partir. Le commandant n'accepte enfin de libérer le capitaine que vers minuit, après avoir vérifié qu'aucun flibustier n'était à bord et sur l'engagement formel de celui-ci de revenir lui livrer son bateau après avoir débarqué ses passagers à Virgin Bay. Le *San Carlos* repart alors en direction de Virgin Bay où il arrive le lendemain 19 octobre à 8 heures du matin. Pendant la nuit, le jeune White a du être amputé du pied avec les moyens du bord.

En débarquant à Virgin Bay, les voyageurs du *San Carlos* ont la surprise d'y trouver une foule d'Américains. Il s'agit des 230 passagers en transit pour New York que *l'Uncle Sam*, le vapeur de l'Accessory Transit Company qui assure la liaison depuis San Francisco, avait débarqués l'avant-veille à San Juan del Sur. Ces derniers expliquent à leurs compatriotes qu'à San Francisco, soixante flibustiers, commandés par deux extrémistes américains dénommés French et Fright, étaient montés à bord de *l'Uncle Sam* après avoir échappé au contrôle des autorités américaines, qui en avaient pourtant refoulé trois cents, et avaient voyagé avec eux. Des armes avaient été préalablement cachées à bord. Une fois embarqués sur *la Virgen* à destination de San Carlos, ils avaient pris le contrôle du bateau et, arrivés à San Carlos, avaient réclamé la reddition du fort au nom de William Walker. Repoussés par une salve de six coups de canon qui avait encadré *la Virgen*, ils étaient revenus à Virgen Bay et, après avoir débarqué les passagers, étaient partis rejoindre Walker à Grenade. Le *San Carlos* ne pouvant les amener à San Carlos sous peine de se faire couler, il ne restait plus aux passagers qu'à attendre le retour de *La Virgen* de Grenade, sans avoir aucun abri ni rien à manger.

Après avoir enterré les corps de Mme White et de sa fille et souhaité bonne chance à leurs compatriotes, les 630 passagers du *Star of the West* continuent leur route à dos de mule vers la côte pacifique. Ils croisent en route une colonne de 200 soldats de l'armée légitimiste qui fait mouvement vers Virgen Bay. Les officiers saluent courtoisement les dames en soulevant leurs chapeaux. Arrivés au bout de quelques heures en vue de San Juan del Sur, ils aperçoivent avec soulagement *l'Uncle Sam* qui les attend. Chacun embarque et s'installe. Le départ est prévu pour le soir même. Avant que l'*Uncle Sam* ne lève l'ancre, une terrible nouvelle arrive : les passagers en attente à Virgen Bay ont été massacrés par les troupes légitimistes ; il y aurait des dizaines de morts. Lorsqu'ils débarquent le 4 novembre à San Francisco, les passagers de *l'Uncle Sam* sont assaillis par les journalistes. Certains racontent des scènes d'horreur auxquelles ils n'ont pas assisté et parlent de soixante morts. L'opinion américaine est bouleversée.

On apprendra plus tard la vérité, après que les malheureux passagers ont été récupérés dans un état épouvantable par *la Virgen* et amenés à Grenade : lorsque la colonne de légitimistes croisée en route est arrivée à Virgen Bay, elle est tombée sur un grand nombre d'Américains qu'elle ne s'attendait pas à y trouver ; les officiers les ont pris pour les flibustiers venus à bord de *l'Uncle Sam* et ont ordonné l'ouverture du feu ; les malheureux passagers se sont enfuis dans la jungle. Cinq d'entre eux ont été tués et huit autres blessés avant que les officiers, voyant des femmes et des enfants s'enfuir en hurlant, ne réalisent leur méprise et n'ordonnent le cessez-le-feu.

Fondée en 1776, simple bourgade de 459 habitants en août 1847, San Francisco a pris son essor lors de la ruée vers l'or, se transformant en deux ans, de 1848 à 1849, en une grande ville de 25 000 habitants, dont un grand nombre de Français, car ceux-ci étaient majoritaires parmi les chercheurs d'or. Elle compte 46 000 habitants à l'arrivée de la troupe Ravel et offre tous les services d'une ville moderne dont l'intense activité est centrée autour de son port. Elle est cependant complètement isolée, puisqu'il faut trois semaines au courrier maritime pour atteindre la côte est. Il faudra attendre cinq ans encore pour que le

Pony Express[1] réduise ce délai à dix jours et six ans pour que la liaison télégraphique soit établie. La ligne de chemin de fer intercontinentale est encore une lointaine utopie.

San Francisco vers 1860[2]

L'arrivée de la troupe Ravel est saluée par la presse dans des termes élogieux : « *Une brillante carrière en Californie est promise à cette compagnie d'artistes car son spectacle est parfaitement adapté aux goûts de notre public, très friand d'amusements. La troupe fait ses débuts ce soir au Théâtre American de San-Francisco. La distribution des rôles est la suivante :*

- *Gabriel Ravel, Directeur et acteur principal ;*
- *Henry Wells, premier mime et danseur principal - demi caractère*[3] *;*
- *Monsieur Collet, danseur principal et Maître de Ballet ;*
- *Monsieur Blondin, premier grand funambule ;*
- *Monsieur Dubouchet, deuxième grand funambule ;*
- *Monsieur Grossi, premier mime sérieux.*
- *Monsieur Gilles, chef d'orchestre ;*
- *Monsieur Toledo, chef du chœur ;*
- *Monsieur Philippe Martinetti,*
- *Monsieur Julien Martinetti,*
- *Monsieur Ignacio Martinetti,*
- *Le Petit Carlo Martinetti*
- *Le Petit Louis Martinetti*

« Tous les cinq : danseurs de corde acrobates et mimes ;

- *Mademoiselle Celestine Franck, danseuse principale ;*
- *Mademoiselle Frances, danseuse principale - demi caractère ;*
- *Mademoiselle Capel, deuxième danseuse - demi-caractère ;*
- *Mademoiselle Desiré, deuxième danseuse et mime ;*

1 - Liaison postale à cheval, organisée avec un système de relais répartis entre Saint-Joseph, dans le Missouri, et la côte ouest. Elle fonctionnera d'avril 1860 à octobre 1861.

2- Panoramic Maps Collection, Library of Congress - Artist: Isador Laurent Deroy.

3- En chorégraphie, emploi qui comporte des rôles dans des œuvres non classiques et dans des danses folkloriques

- *Madame P. Martinetti ;*
- *Madame J. Martinetti ;*
- *Madame Blondin ;*

« Toutes les trois : mimes et choristes. »

Lors de sa première représentation, le 7 novembre, la troupe joue *Kim-Ka, ou l'Aventure d'un Aéronaute*, suivie du ballet comique, *Godenski, ou le Patineur de Wilma* et la famille Martinetti donne un spectacle, « *tout en grâce et agilité* ». Le prix des places est plus élevé qu'à New York, variant de 50 cts pour le poulailler à 3 $ pour les fauteuils d'orchestre et 10 $ pour la loge privée. Blondin n'apparaît que le vendredi 9, lors de la troisième représentation. Celle-ci débute par une nouvelle pantomime féérique *La Trompette magique* qui donne lieu, au milieu des feux d'artifices, à des tours, des métamorphoses et des transformations. Blondin, présenté comme « *le plus grand funambule vivant* », donne ensuite un spectacle sur la corde, en duo avec M. Dubouchet. Ils sont finalement rejoints par les trois frères Martinetti et font tous ensemble une inoubliable exhibition de leurs talents. Les représentations se succèdent jusqu'à la fin du mois avec un égal succès, l'intérêt du public étant constamment entretenu par l'introduction de nouvelles pantomimes dans le programme et de nouveaux exercices sur la corde, tels ceux pratiqués par Blondin et les Martinetti sur la « *corde perpendiculaire* », probablement une corde tendue verticalement, une nouveauté introduite dans le spectacle par ces derniers.

Début décembre, la troupe embarque sur l'un des cinquante bateaux à aube qui assurent les transports de voyageurs et de marchandises entre San Francisco et Sacramento, sur 120 km, le long de la vallée du Sacramento. Celle-ci est un véritable jardin d'Eden dont la production agricole nourrit la Californie. Bien que Sacramento ne soit qu'une petite ville de 7 000 habitants, la plus grande partie de la population californienne vit dans cette région, employée dans l'agriculture et l'exploitation des mines.

La première représentation au théâtre Edwin Forrest a lieu le 3 décembre devant une très nombreuse assistance comprenant des Français et des Allemands qui apprécient beaucoup la pantomime du *Vol-au-vent* et le grand ballet de *La Captive.* Les évolutions sur la corde de Blondin, de Dubouchet et des frères Martinetti, accompagnés de leurs deux fils, connaissent également un grand succès. A cette occasion, Charlotte s'aventure pour la première fois sur la corde. Des places à 50 cts sont réservées aux « *personnes colorées* ».

Marysville en 1856 et l'hôtel Golden Eagle où la troupe a probablement logé[1]

Après une dizaine de représentations au Edwin Forrest, la troupe part pour Marysville, une ville située à 60 km au nord de Sacramento, sur un affluent du Sacramento, la Feather River, au pied de la Sierra Nevada. Cette ville est née au début de la ruée vers l'or de 1848-1856, à l'emplacement où les bateaux qui remontaient le Sacramento et la Feather River, en provenance de San Francisco et de Sacramento,

1 - Site internet de la ville de Marysville - Californie

débarquaient les mineurs. C'était le camp de base en toile à partir duquel ils gagnaient les champs aurifères situés le long de la Feather River, dans la Sierra Nevada. A partir de 1851, des bâtiments en bois ont peu à peu remplacé les tentes de toile. Au moment de l'arrivée de la troupe Ravel, Marysville est une cité prospère de 10 000 habitants, l'une des principales villes de Californie. La troupe joue à partir du 18 décembre au Théâtre de Marysville et obtient un grand succès auprès des mineurs de toutes les nationalités qui sont en manque de distractions. Elle regagne Sacramento fin janvier pour donner au Théâtre de Sacramento une série de représentations qui prend fin le 14 février 1856. La nouvelle voie de chemin de fer de Sacramento à Folsom, une petite ville de mineurs située à 37 km en amont sur l'American River, ayant été inaugurée le 22 février, il serait étonnant qu'elle n'ait pas profité de cette inauguration et des fêtes qui l'accompagnaient pour aller donner quelques représentations dans cette ville.

Blondin et ses compagnons doivent penser maintenant à quitter la Californie car celle-ci se limite à l'époque aux villes qu'ils ont déjà visitées. Les journaux annoncent leur départ le 5 mars. Ce jour-là deux bateaux partent à la même heure : l'un pour San Juan del Norte, l'autre pour Panama. Instruits par leur expérience et alarmés par les bruits d'une guerre imminente entre le Costa Rica et le Nicaragua maintenant contrôlé par Walker, nul doute qu'ils aient choisi le passage par Panama. Ce fut une sage décision puisque la guerre éclatera une semaine plus tard. Ces derniers troubles scelleront le sort du Transit nicaraguayen qui tombera rapidement en désuétude au profit du passage panaméen.

La ligne de chemin de fer à travers l'isthme du Panama est achevée depuis un an. Long de 76 km, le trajet de Panama à Aspinwal, sur la côte atlantique, se fait en quelques heures et ne présente aucun danger. Rien à voir avec les six jours éprouvants qui étaient autrefois nécessaires pour remonter avec de petites embarcations le Rio Chagres et parcourir, dans une jungle infestée de moustiques porteurs de malaria et de fièvre jaune, à dos de mule ou à pied, le célèbre Camino de Cruces, pavé au XVIe siècle pour transporter les richesses des colonies espagnoles.

La troupe embarque donc le 5 mars 1856 sur le vapeur *Golden Gate* à destination de la ville de Panama sur le Pacifique. A l'arrivée à Panama, un train les attend sur le quai. Ils embarquent pour Aspinwall où ils arrivent le soir même. Ils ont alors le choix entre la destination de New York ou celle de la Nouvelle Orléans et choisissent cette deuxième destination qu'ils atteignent aux environs du 25 mars 1856. Ils jouent à la Nouvelle-Orléans au cours du mois d'avril avant de remonter le Mississippi. On les retrouve au Théâtre New York de Buffalo le 10 juin 1856[1].

Après huit mois d'absence, Blondin, Charlotte et Adèle regagnent enfin New York où ils retrouvent Edward que la mère de Charlotte a gardé pendant leur absence et qui a maintenant une quinzaine de mois. Ils n'ont guère le temps de pouponner puisqu'ils jouent dès le début du mois de juillet au Théâtre Walnut de Philadelphie. Le 19, Gabriel part pour la France et H. Wells prend sa retraite. Pendant l'absence de Gabriel, les Martinetti et Blondin jouent le 26 juillet à Cleveland, dans l'Ohio[1], au bord du lac Erié, et du 17 septembre au 14 octobre[1] au Théâtre Front Street de Baltimore. Au retour de Gabriel, François Ravel et Yrca Mathias les rejoignent. Ils apparaissent ensemble en novembre au Harvard Athenaeum de Boston où ils jouent à guichets fermés. Début janvier 1857, ils donnent une série de représentations au Théâtre National de Washington où ils présentent les nouvelles pantomimes : *L'Ecolier*, *La Prima Donna* et *Les Bédouins*. Blondin y apparaît pour la première fois sur des échasses. Ils reviennent ensuite à Philadelphie où ils jouent *Asphodel* et sont à partir du 26 janvier au Théâtre Broadway de New York où ils vont connaitre pendant un mois un grand succès grâce à la réunion d'artistes aussi talentueux que les frères Martinetti, Blondin, Yrca Mathias, Gabriel et François Ravel, et à la présentation de nouvelles pantomimes telles que *La Jeune Veuve*, *La Pâquerette*, *La Fortune du soldat*, *Le Rendez-vous hongrois*, *La Défiance*. Dans le même temps, Jérôme Ravel et Antoine Ravel se produisent au Niblo's Garden. Les commentaires des journaux au sujet des Ravel sont unanimes :

Le *New York daily time* du 27 janvier 1857 : *« La Troupe de Gabriel Ravel a débuté hier soir son spectacle au Théâtre Broadway devant une salle comble. Cette branche de la magnifique famille de pantomimes comprend Gabriel, François Ravel et les Martinetti, ainsi qu'un excellent corps de ballet conduit par Mademoiselle Yrca Mathias. Le spectacle donné hier soir était dans leur meilleur style et leur a valu de fréquents applaudissements spontanés. Le comique de François est d'une richesse indescriptible et a fait tordre le public de rire pendant une heure sans interruption. Avec les Ravel et Mr Forrest[2], le succès du Broadway est au sommet.* »

1 - D'après une affiche conservée par John A.Pentz.

2- Artiste passant au Broadway Theatre en alternance avec les Ravel.

Le *New York Times* du même jour : « *La Troupe de Gabriel et François Ravel a commencé hier son engagement au Théâtre Broadway sous les plus brillants auspices. La salle était comble et les performances ont été saluées par des cris d'approbation et des hurlements de rire. Leurs pièces sont excessivement bien faites à tous les points de vue et le temps n'a en rien diminué l'emprise des principaux acteurs sur le public et l'affection que celui-ci leur porte. La Compagnie de Jérôme Ravel est rentrée de Boston et joue au Niblo's avec un égal succès. En fait, les Ravel attirent toujours, quelle que soit la situation du marché de l'art dramatique.* »

Continuant à sillonner sans fin les États-Unis, la troupe de Gabriel et François Ravel est à nouveau début avril au Walnut à Philadelphie. Elle réapparaît fin mai au Saint-Charles à la Nouvelle-Orléans et remonte ensuite la vallée du Mississippi puis la rivière Illinois et le canal Illinois-Michigan, pour déboucher à Chicago où elle joue le 4 août 1857 au Théâtre de Chicago. Cette ville, qui n'est alors que la huitième des États-Unis avec 90 000 habitants, est une ville champignon qui grandit très vite grâce à l'afflux d'immigrés en provenance d'Europe. Elle est devenue très tôt un carrefour de communication, avec l'arrivée du premier chemin de fer dès 1836, l'établissement d'un nœud ferroviaire, terminus d'une dizaine de lignes et arrêt d'une vingtaine d'autres, et l'ouverture en 1848 du Canal Illinois-Michigan qui, débutant sur la rivière Chicago et aboutissant sur la rivière Illinois, permet aux bateaux circulant sur les Grands Lacs de rejoindre le Mississippi en passant par Chicago. Elle est également le plus grand marché de céréales du pays et un centre industriel important. Elle sera la troisième ville des États-Unis à la fin du siècle, après New York et Los Angeles, qui vient à peine de naître !

C'est au cours de ce séjour à Chicago que se produit un incident qui, en donnant lieu à de nombreux commentaires en ville et en suscitant la curiosité du public, fait une large publicité au spectacle. Depuis quelque temps déjà, Blondin a imaginé de donner du piment à son numéro en faisant l'ascension de la scène à la première galerie du théâtre avec un spectateur sur son dos. En général, il n'a pas de peine à trouver un volontaire. A Chicago, un homme se présente spontanément, précisant bien qu'il ne demande rien en retour. Blondin accepte et commence l'ascension avec son fardeau vivant. Quand la paire arrive au milieu du parcours, l'homme se met à rigoler bruyamment.

- *Qu'est-ce qui vous amuse* ? demande le funambule avec étonnement.

- *Oh, une idée comique m'est venue. Je me suis demandé quelle tête vous feriez si, dans les trente secondes, nous tombions tous les deux sur le public.*

- *Mais, nous ne tomberons pas !* répond Blondin pour le rassurer.

- *Oh que si : j'ai décidé de profiter de cette occasion pour me suicider !* »

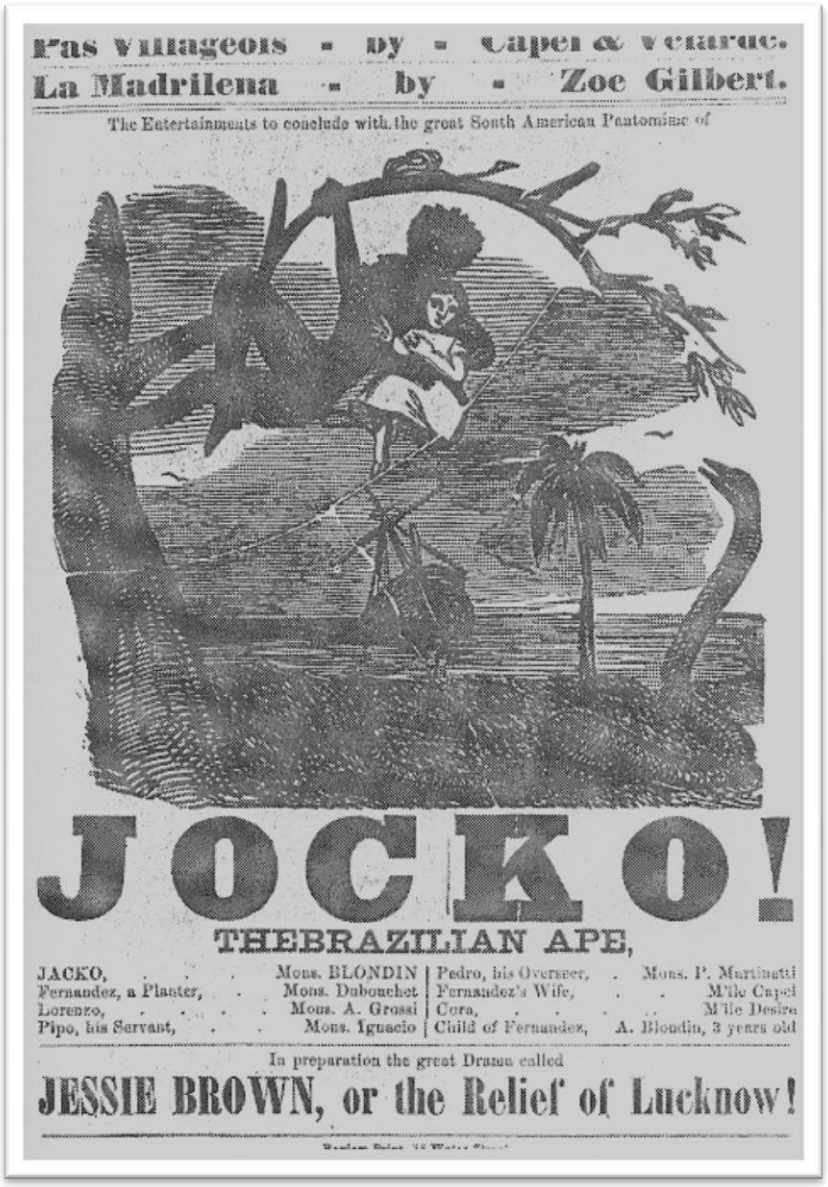
Au même moment, l'homme se met à gigoter, de telle sorte que le funambule manque perdre son équilibre. Il se reprend néanmoins, lâche son balancier et enserre l'homme dans ses bras si fermement que celui-ci est complètement immobilisé. Il termine ainsi son parcours, portant l'homme devenu hystérique. Une fois en sécurité, il le lâche et lui balance deux crochets sur les oreilles, avec une telle force que l'ex-suicidé tombe inconscient. Blondin sera à partir de ce jour plus circonspect dans le choix de ses cavaliers volontaires !

A leur retour à New York, Gabriel Ravel fait part à Blondin et aux frères Martinetti de son intention d'abandonner la direction de la troupe et de rejoindre ses frères : ils ont maintenant une bonne expérience des États-Unis et il est persuadé qu'ils sont tout à fait capables de se débrouiller tout seuls, comme ils l'ont fait lors de son dernier séjour en France. Il leur propose donc de leur vendre la troupe, avec le droit de produire les pantomimes qui font partie du répertoire des Ravel. L'affaire est conclue, probablement par simple abandon des créances des Martinetti et des Blondin pour solde de tous comptes. Le 9 novembre 1857, Gabriel apparaît au Niblo's Garden aux côtés de ses trois frères dans l'interlude comique *Les Quatre Amoureux*.

Philippe Martinetti, ainé des Martinetti et chef de la famille, prend la direction de la nouvelle troupe. C'est un homme de caractère et un bon gestionnaire auquel Blondin, qui déteste s'occuper des problèmes d'argent, laisse bien volontiers le premier rôle. Il décide de partir avec une trentaine d'artistes pour une grande tournée dans le Sud. Celle-ci débute à la mi-décembre par un engagement d'un mois au Crisp's Gaiety de la Nouvelle-Orléans. La critique fait la fine bouche et le public boude : *« Aller les voir avec en mémoire le comique irrésistible des Ravel et leur talent artistique, c'est comme participer à un dîner avec de vieux amis et ne rien trouver de plus fort à boire sur la table que de l'eau fraiche*. » Chaleureusement applaudis l'année précédente lorsqu'ils jouaient sous le nom de Ravel, les « *pseudo-Ravel* » sont considérés aujourd'hui comme un ersatz !

Après une dernière représentation au Théâtre d'Orléans, la troupe embarque pour Memphis, petite ville portuaire de moins de 10 000 habitants, située sur le Mississippi à 965 km en amont de la Nouvelle-Orléans, qui vit du commerce du coton et du bois. Elle y débute le 18 janvier 1858 au Crisp's Gaiety avec les exercices sur corde de Blondin, de Dubouchet et du jeune Paul Martinetti, suivis des figures acrobatiques réalisées pat les frères Martinetti, pour conclure avec la pantomime du *Vol-au-vent*. L'accueil du public est bien meilleur qu'à la Nouvelle-Orléans et les représentations se succèdent jusqu'au 6 février devant des salles pleines.

Les Martinetti-Blondin se sont rapidement débarrassés de l'emprise des Ravel et ont acquis leur propre style, donnant plus de place aux exercices acrobatiques de groupe sur la corde et au sol, tels que des pugilats synchronisés et des pyramides humaines, tout en produisant des pantomimes de grande qualité, tirées du répertoire des Ravel, telles que *Le Carnaval vénitien, Les Sept Nations, Les Diables bleus, Les Duellistes américains, Les Echos tyroliens, Le Cadeau des conjurés, Bon à rien, Le Joyeux Cordonnier, La Fête champêtre, Le Spectre jeune marié, Jobar ou les deux bucherons*.


Fas Villageois - by - Capel & Renaud.
La Madrilena - by - Zoe Gilbert.
The Entertainments to conclude with the great South American Pantomime of
JOCKO!
THE BRAZILIAN APE,
JACKO, . . . Mons. BLONDIN
Fernandez, a Planter, . . Mons. Dubouchet
Lorenzo, ... Mons. A. Grossi
Pipo, his Servant, . . Mons. Ignacio
Pedro, his Overseer, . Mons. P. Martinetti
Fernandez's Wife, . . . Mlle Capel
Cora, ... Mlle Desire
Child of Fernandez, A. Blondin, 3 years old
In preparation the great Drama called
JESSIE BROWN, or the Relief of Lucknow!

Jocko et Adèle[1]

Blondin a trouvé un rôle à sa mesure dans la pantomime de *Jocko, ou le Singe brésilien*, qui avait été jouée jusque là par Gabriel Ravel. Celle-ci raconte l'histoire de la fille d'un planteur brésilien qui part pour Londres avec sa mère et dont le bateau fait naufrage sur la côte de la plantation, sous les yeux de son

1 - Extrait de *The Martinetti Family- The History of a nineteenth century pantomime company* de John A. Pentz – 1996 Ventage Press – New York

père. Elle est sauvée par un singe qui la met en sécurité dans sa caverne. Elle retrouve finalement ses parents mais le singe est tué par le personnel de plantation. Déguisé de pied en cap, Blondin joue le singe ; Adèle, qui a trois ans et demi, est la petite fille naufragée. Les cordes, tendues ou molles, sont des lianes sur lesquelles il se livre à des acrobaties incroyables, pour la plupart tout en tenant Adèle dans ses bras : il saute d'une liane à l'autre, tournoie autour, se pend par les pieds, marche en équilibre. Adèle est ravie et rit aux éclats. Au fil des représentations, il entre de plus en plus dans son personnage et invente de nouvelles singeries. Revêtu de son déguisement, il finit par adopter en tout une démarche simiesque. Ses camarades sont troublés : ils ne savent plus très bien s'ils ont affaire à l'homme ou au singe. Blondin adore ce rôle ; toute sa vie, il le jouera aussi souvent que possible. Quarante-cinq ans après, il a encore son déguisement de singe dans le musée aux souvenirs de sa maison de Niagara House !

La troupe remonte le Mississippi, jusqu'à Saint-Louis, à son confluent avec le Missouri. Cette ville, fondée par les Français, ancienne capitale de la Haute-Louisiane a été vendue en 1803 aux jeunes États-Unis par Napoléon Bonaparte. Elle est la plus grande ville en bordure du Mississippi, à égalité avec la Nouvelle-Orléans, et le troisième port des États-Unis après New York et Boston. La troupe donne jusqu'au 4 mars treize représentations au Théâtre de Saint-Louis[1] au cours desquelles Blondin pousse une brouette sur une corde fixée entre la scène et le plus haut balcon et fait l'ascension enveloppé dans un sac. Elle disparaît ensuite pendant un mois pour réapparaître sur l'Ohio, à Louisville, où elle joue du 5 au 17 avril. Cette petite ville, qui se situe au niveau des chutes de l'Ohio, en aval de Cincinnati et Pittsburg, vivait du portage des marchandises en amont des chutes jusqu'au creusement en 1830 d'un canal équipé d'écluses permettant de franchir les chutes. Elle est devenue depuis un important marché où les esclaves sont vendus pour travailler dans les cultures de coton ou de canne à sucre. Cependant, la liberté n'est pas loin : elle est juste de l'autre côté du fleuve qui marque la frontière entre les États esclavagistes du Sud et les États libres du Nord. Le réseau de l'Underground Railroad[2] aide les esclaves à le franchir et à atteindre le Canada.

Les Martinetti-Blondin remontent ensuite l'Ohio jusqu'à Cincinnati où ils font salle comble au Théâtre New National pendant trois semaines, avant de revenir le 17 mai à Louisville pour une semaine de représentations. Ils achèvent enfin par train leur progression vers le Nord en se rendant à Cleveland, au bord du lac Erié, où ils jouent du 5 au 11 juin. Blondin y fait une démonstration de ses talents de danseur sur corde basse avant de monter jusqu'aux balcons sur une corde oblique, la tête recouverte d'un sac. Puis, ils vont à Chicago, sur la rive sud du lac Michigan, où ils apparaissent le 14 juin pour une série de représentations au Théâtre McVicker's avant de repartir vers l'ouest jusqu'à Détroit, ville de 46 000 habitants située sur la rive nord du lac Erié, au cœur des voies navigables des Grands Lacs, centre logistique du transport lacustre avec de nombreux chantiers navals. Ils y jouent jusqu'au 22 juillet. La troupe revient ensuite à Cincinnati, où elle a signé un nouvel engagement au New National jusqu'au 14 août 1858. Le célèbre écuyer H. Franconi, qui est également en tournée, se joint au spectacle et fait des tours admirables avec son magnifique cheval Johnster.

La troupe, qui comprend maintenant quarante artistes, dont H. Franconi et son cheval, part en train pour Buffalo, très important port de 80 000 habitants situé à l'extrémité Est du lac Erié, relié depuis 1825 à l'Hudson et à New York par un canal de 584 km de long comprenant 83 écluses et permettant le passage de bateaux de 75 tonnes. Elle y donne à partir du 1er septembre pendant près d'un mois une série de représentations au Théâtre Metropolitan avant de partir pour Toronto, au Canada.

La troupe embarque sur le vapeur à aube *Arrow*, qui fait la navette entre Buffalo et Chippawa, le port fluvial canadien situé à l'amont des rapides précédant les chutes du Niagara, à 2 km de celles-ci. A Chippawa, elle prend le train pour Clifton, la petite ville qui se trouve à l'aval des chutes, et fait un arrêt pour les visiter avant de prendre le train de la Great Western Railroad pour Toronto via Hamilton. Blondin, Charlotte et leurs compagnons suivent à pied la rive canadienne du Niagara, le long du Front, jusqu'à Table Rock, d'où le point de vue sur la chute du Fer à cheval est inoubliable. Blondin est fasciné par le spectacle grandiose des masses d'eau qui se précipitent dans l'abîme. Il observe longuement la chute, la rivière, les rives et se persuade que la traversée est possible. Il se tourne alors vers Philippe Martinetti et lui dit simplement : « *Quel magnifique endroit où tendre une corde !* » Ses compagnons ne prennent

1 - Voir John A.Pentz – Ibidem

2 - Ce réseau clandestin aidait les esclaves fugitifs à gagner l'étranger. En vertu du compromis "*Fugitive Slave Act*" de 1850, les esclaves fugitifs pouvaient en effet être poursuivis par leur propriétaire jusque dans les États du Nord.

pas sa réflexion au sérieux, mais depuis ce jour, cette pensée ne le quitte plus et il tourne sans cesse son projet dans sa tête.

En route pour Toronto, la troupe s'arrête à Hamilton, au Canada, sur la rive ouest du lac Ontario, pour y donner quatre représentations à partir du 28 septembre au Royal Metropolitan. Elle joue ensuite au Toronto Lyceum de Toronto avant de prendre le bateau pour descendre le Saint-Laurent jusqu'à Québec où elle donne de nombreuses représentations au Music Hall.

Au terme de ce séjour d'un mois au Canada, les Martinetti-Blondin réapparaissent début novembre 1858 dans le Massachusetts, à Boston, dans le Saint des Saints des Ravel, pour vingt-six représentations, tout d'abord au Howard Atheneaum, puis au Théâtre de Boston. Ils reçoivent les félicitations de la critique « *pour la grâce et le naturel de leurs évolutions saltatoires* ». Ils jouent ensuite, le 2 décembre, non loin de là, au Music Hall de Spingfield, et jusqu'au 9 décembre au Music Hall de Worcester. Blondin joue dans la pantomime *The Magic Trumpet* avec Philippe Martinetti dans le rôle du Clown et interprète le rôle de Jocko dans *Jocko, le Singe brésilien*. M. Franconi et Mme Franconi font partie de la troupe en tant que danseurs ; ils jouent avec les Martinetti, Blondin et Charlotte à Boston dans le *Green Monster*. Leur merveilleux cheval dansant Johnster, sur lequel H. Franconi avait inauguré, le 29 avril 1853, le Franconi's Hippodrome de New York, a disparu, probablement mort au Canada en cours de tournée.

C'est à l'occasion de ce séjour à Boston que la troupe s'adjoint un nouveau membre : il a vingt-trois ans et s'appelle Harry Colcord. Parti de chez lui à l'âge de dix-sept ans, il a bourlingué pendant deux ans dans les régions arctiques à la chasse à la baleine. Il a ensuite fait un tour du monde au cours duquel il a doublé le Cap Horn et le Cap de Bonne Espérance. Au retour, il a embarqué à nouveau pour l'Arctique sur un bateau de pêche. Au bout de sept ans, fatigué de sa vie de marin, il pose son sac à terre à Boston et cherche du travail. Il est doué pour la peinture et sait se faire valoir auprès de Philippe Martinetti qui l'embauche pour créer et peindre les décors. Harry montre rapidement d'autres qualités fort utiles : en tant que marin, il n'a pas peur de travailler en hauteur, sait manier les cordages, faire des nœuds et des épissures. Il devient pour Blondin un partenaire précieux car il l'aide à installer ses cordes et à les tendre. Une totale confiance s'établit entre eux ; ils deviennent amis et vont bientôt accéder ensemble à la renommée.

Le 13 décembre 1858, Blondin, accompagné de sa femme et ses deux enfants, Adèle et Edward, embarque à New York avec toute la troupe, qui comprend désormais H. Franconi[1], sur le petit vapeur *Jamestown* à destination de Norfolk et Richmond. Ils ont décidé de gagner le centre des États-Unis, non pas en remontant le Mississipi, comme l'année précédente, mais par le train, en venant de l'est à partir de la Virginie et en passant par de petites villes dont les 10 000 à 20 000 habitants devraient être friands de spectacles à la mode. Cet itinéraire a été ouvert en 1854 avec la mise en service de la ligne de chemin de fer Chattanooga-Nashville qui opère la jonction entre la vallée du Tennessee et celle de la Cumberland, et sera prolongé dès 1859 par l'ouverture de la ligne Nashville-Louisville qui permettra d'atteindre directement la vallée de l'Ohio en venant d'Atlanta. Trois ans plus tard, tous les lieux qu'ils vont traverser seront mis à feu et à sang par la guerre de Sécession et le contrôle de chacune des lignes de chemin de fer qu'ils vont emprunter sera l'enjeu de batailles acharnées en raison de leur importance stratégique.

La troupe va présenter dans chacune de ces villes un programme à peu près identique, avec des exercices au sol des Martinetti, des évolutions sur la corde de Blondin et du jeune Paul Martinetti et des pantomimes très appréciées du public telles que, *Robert Macaire*, *Vol-au-Vent*, *les Etoiles*, *Les Modistes* et surtout *Jocko, le Singe brésilien*, dans laquelle Blondin fait chaque fois un triomphe dans le rôle du singe.

Extension des voies de chemins de fer à l'Est des États-Unis de 1850 à 1861[2]

Avant de partir, Blondin a fait part à Philippe Martinetti de sa décision de quitter la troupe en fin de tournée afin de tenter sa chance aux chutes du Niagara. Il lui a proposé de lui vendre sa part de la Troupe,

1 - Bien qu'il apparaisse sur la liste des passagers, le nom de H. Franconi n'apparaîtra cependant sur aucune des affiches ou publicités de cette tournée, ce qui prête à penser qu'il jouait un rôle secondaire. Mme Franconi ne figure pas sur la liste des passagers ; elle n'est donc pas à bord. Harry Colcord n'y figure pas non plus, mais il voyage probablement dans l'entrepont.

2 - http://www.lasalle.edu/~mcinneshin/251/wk10/images/exercise/RRUS1861.jpg

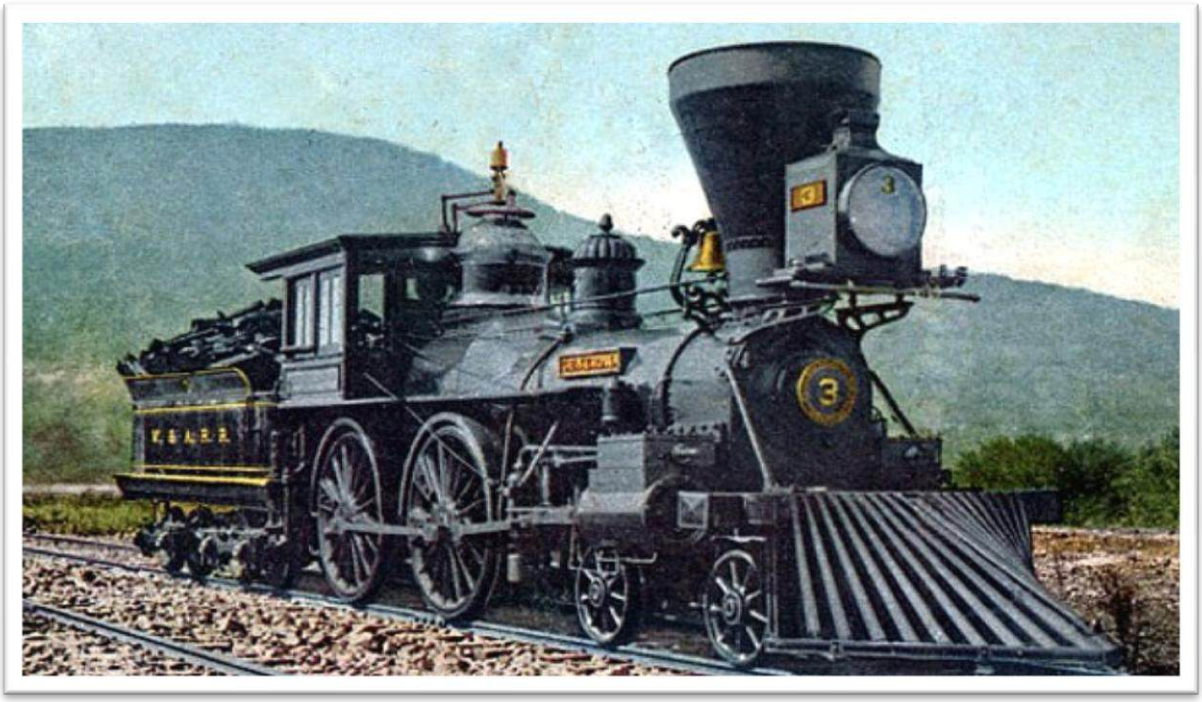
ce que ce dernier a accepté. Ils ont convenu d'une somme modique qui sera versée à Blondin au cours de la tournée, à l'occasion de représentations données à son bénéfice[1].

Après deux jours de navigation, le "*Jamestown*" entre dans Hampton Roads, le plus grand port naturel du monde, et fait escale à Norfolk. Il remonte ensuite l'estuaire du fleuve James jusqu'à Richmond, capitale de la Virginie et future capitale de la Confédération des États-Unis pendant la guerre de Sécession, qui vit principalement du commerce du tabac. La troupe y donne une série de représentations avant de prendre le train de la Wilmington & Weldon Railroad[2] pour aller, 370 km plus au sud, au milieu des champs de tabac, jusqu'au port de Wilmington, situé en Caroline du Nord, sur la côte atlantique. Elle y joue jusqu'au 8 janvier au Thalian Hall.

Elle poursuit ensuite son voyage par la Wilmington-Manchester Railroad et la North Eastern Railroad jusqu'au port de Charleston, en Caroline du Sud, refuge au XVIII^{e} siècle de Huguenots français chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes qui ont fondé dans la ville un quartier français. Elle y joue avec succès du 10 au 22 janvier, applaudie par les nombreux Américains d'origine française qui ne manquent aucune des représentations. La dernière d'entre elles est donnée au bénéfice de Blondin et de Philippe Martinetti.

La troupe gagne ensuite Augusta par la South Carolina Railroad. Cette ville située en Géorgie, à la frontière avec la Caroline du Sud, est un port fluvial situé sur la Savanah, à 240 km de l'embouchure du fleuve. Elle vit principalement du commerce du tabac, mais fait déjà partie de la *« ceinture de coton »*. La troupe y donne six représentations, du 24 au 29 janvier. Elle descend ensuite par train la vallée de la Savannah jusqu'à son embouchure sur l'Atlantique, où se trouve le port de Savannah. Elle y joue au Marchant's Varieties jusqu'au 12 février.

Après Savannah, la troupe prend la Charleston-Savannah Railroad puis la South Carolina Railroad pour gagner Columbia, la capitale de la Caroline du Sud, où elle séjourne du 28 février au 8 mars afin d'y donner six représentations au Kinsler's Hall.



La General, célèbre locomotive à bois qui a fait la conquête des États-Unis[3]

Elle rejoint ensuite Augusta où elle donne quatre représentations au Athenaeum avant de prendre la Georgia Railroad, longue de 275 km, qui l'amène vers l'Ouest à Atlanta, important nœud ferroviaire de

1 - Il est possible aussi que les parts de Blondin aient été rachetées par H. Franconi, ce qui expliquerait la confusion qui est souvent faite quant à l'appartenance de Blondin au cirque Franconi avant sa traversée du Niagara.

2- La plupart de ces compagnies de chemin de fer sont des sociétés privées qui construisent et exploitent une seule ligne. Elle bénéficient pour sa construction d'une subvention au kilomètre. Elles fusionneront plus tard pour former de très grosses compagnies.

3 - Locomotive américaine des années 1855 construite par Baldwin.

10 000 habitants, situé au pied des Appalaches. Cette ville champignon a poussé à l'endroit choisi en 1842 par la Western Atlantic Railroad[1], compagnie de chemin de fer appartenant à l'État de Géorgie, comme point de départ de la ligne de chemin de fer devant traverser les Appalaches vers le nord, jusqu'à Chatanooga, dans la vallée du Tennessee. Celle-ci, longue de 222 km, a été mise en service en mai 1850, après le difficile percement du tunnel de Chetoogeta Mountain, long de 441 mètres. La troupe donne huit représentations à Atlanta du 11 au 18 mars dans les deux théâtres de la ville, l'Atheneaum et le Ralston's Hall.

Le 19 mars, elle monte à bord du train, tiré par une locomotive General, qui part à 8 h 50 du matin à destination de Chattanooga, de l'autre côté des Appalaches, dans l'État du Tennessee. A Chattanooga, elle prend un train de la Nashville & Chattanooga Railroad à destination de Nashville, sur la Cumberland, et traverse le fleuve Tennessee en direction du nord. La construction de cette ligne de 240 km, considérée comme une prouesse, a exigé neuf ans d'efforts pour vaincre les difficultés rencontrées dans la traversée du Highland Rim et du Plateau de Cumberland ainsi que dans le percement d'un tunnel de 679 m prés de Cowan. Elle a été mise en service en 1854 seulement et a ouvert une communication ferroviaire directe entre l'Est des États-Unis et les plaines du centre.

Arrivée à Nashville le 20 mars, la troupe joue dès le lendemain au Crisp's Gaiety et y donne jusqu'au 2 avril une série de douze représentations, dont l'une au bénéfice de Blondin, sous le nom de "World famous Ravels. Martinetti and Blondin Troupe". Une nouvelle pantomime *Pongo, ou le Singe intellectuel* fait son apparition au programme. Le 4 avril, elle est au Crisp's Gaiety de Claksville, un peu plus en aval sur la rivière, où elle donne quelques représentations avant d'embarquer sur un bateau à aubes à destination de Saint-Louis.

Celui-ci descend la Cumberland puis l'Ohio, arrive au confluent avec le Mississippi, et le remonte jusqu'à Saint-Louis où la troupe, rebaptisée "Martinetti Pantomime Troupe", donne le 11 avril son premier spectacle au Théâtre Wood's.

Dans ses mémoires, Stephen W.Reiss, un acteur qui était employé par ce théâtre à cette époque, raconte le passage de la troupe : *« Au cours de cette même semaine, la troupe Martinetti, une compagnie de pantomimes français, fut annoncée et je fus retenu pour une nouvelle période de quatre semaines pour faire le même travail que précédemment. […] La Troupe Martinetti succédait à l'ancienne Troupe Ravel dont Gabriel Ravel, le clown pantomime mondialement connu, était le fondateur. La Troupe de mimes français, qui jouait la pantomime comme seuls les Français savent le faire, avait l'habitude de terminer la saison par un engagement de deux ou trois semaines. Ils étaient considérés comme les meilleurs de leur catégorie et leur jeu différait complètement de celui des idiotes bouffonneries anglaises en gros sabots que nous avons eues depuis car il ne se contentait pas seulement de susciter le rire mais donnait également un très plaisant aperçu des manières, des habitudes et des costumes du soldat et du paysan français qui étaient leurs principales sources d'inspiration. Les pièges, les trucs et les machineries étaient tous fabriqués par les membres de la troupe, qui étaient aussi de bons mécaniciens. Aussitôt qu'ils arrivaient au théâtre, tous les hommes revêtaient leurs vêtements de travail et leurs blouses françaises traditionnelles et se mettaient à scier, à clouer et à monter les décors pour la représentation du soir. Blondine (sic), le fameux funambule du Niagara, en faisait partie. La famille Ravel comprenait de nombreux membres : les frères Martinetti, Dubouchet et un corps de danseurs. Gabriel Ravel était soit mort soit retiré, eu égard à son grand âge, et son digne successeur, Philippe Martinetti, avait réorganisé cette institution avec les meilleurs talents de la troupe antérieure sous le nom de Martinetti Pantomime Troupe. Ils donnaient le même genre de divertissements que la précédente, tels que* Masoulm ou la Chouette nocturne, Jeannette et Jeannot, La recrue, Jocko, le singe brésilien, l'Ecole du village, les Patineurs de la Wilna, *tous parfaitement bien joués devant de larges publics admiratifs. Presque tous les soirs pendant quatre semaines, dès que j'avais achevé mon travail, je me précipitais dans la salle pour assister à la présentation de ces saynètes qui était une excellente école pour un acteur et une occasion de rire aux éclats. Cette Troupe était à mon avis au niveau des Kellers et de Rouzani et, dans sa catégorie, la meilleure que je n'ai jamais vue et que je ne verrai jamais… »*

Le 30 avril 1859, à l'issue de son engagement au Théâtre Wood's, la troupe prend la ligne, longue de 547 km, de l'Ohio and Mississippi Railroad, ouverte depuis deux ans seulement à destination de

1- A l'origine du nom d'Atlanta

Cincinnati. Elle joue à partir du 2 mai une série de six représentations au Théâtre Wood's de cette ville. Pour leurs derniers spectacles, les Blondin sont partout : Blondin fait des exercices sur corde avec les Martinetti, présente ses tours de la chaise périlleuse, de la danse en sabots et les pieds dans des paniers ; il joue le rôle d'Harlequin dans *La Trompette magique* et celui de *Jocko, le Singe brésilien* avec Adèle ; Charlotte, qui est enceinte de sept mois, joue le rôle d'Elvine dans la pantomime du *Mariage secret* et Adèle monte pour la première fois sur les planches pour jouer la pantomime de *La Cracovinne*.

A l'issue du dernier spectacle, le 7 mai 1859, Blondin fait ses adieux à la troupe qui s'apprête à prendre le train pour Louisville. Avec son matériel de funambule et un petit pécule en poche, il part une nouvelle fois, sans douter un seul instant de lui-même et sans regarder en arrière, afin de réaliser le projet complètement fou qu'il a en tête et qui risque de lui coûter la vie. Il laisse à Cincinnati sa femme enceinte, seule avec ses deux petits enfants de quatre et cinq ans.

Son ami Harry Colcord l'accompagne dans son aventure. Il a accepté de le suivre au Niagara avec le titre de « manager » afin de s'occuper de l'intendance et des démarches administratives tout en lui servant d'interprète car, huit ans après son arrivée aux États-Unis, Blondin, qui sait pourtant lire et écrire le français, ne lit pas l'anglais et le parle très mal ; il ne fera d'ailleurs aucun progrès notable en la matière tout au long de sa vie.

Chapitre III

Le Niagara : 1859, première saison

La chute du Fer à cheval en 1828[1]

Long de 53 km, le Niagara est le déversoir naturel du lac Erié dans le lac Ontario ; il coule du sud au nord à travers la péninsule qui sépare les extrémités des deux lacs et délimite la frontière entre le Canada (Province de l'Ontario) à l'ouest et les États-Unis (État de New York) à l'est. C'est un cours d'eau très puissant dont le débit moyen annuel de 6 000 m3/s est 3,5 fois supérieur à celui du Rhône. A sa sortie du lac Érié, il est navigable sur une longueur de 25 km, puis se transforme en rapides sur quelques kilomètres avant de parvenir aux fameuses chutes du Niagara où il va perdre la moitié du dénivelé de 100 mètres qui sépare les deux lacs. En amont des chutes, il est divisé en deux bras inégaux par l'île de Goat Island (la Chèvre). L'eau du bras oriental, qui représente un dixième du débit, descend les 50 mètres de la cascade américaine, large de 322 mètres et parsemée de rochers dans sa partie basse ; celle du bras occidental tombe d'une hauteur de 48 mètres par la magnifique chute du Horseshoe (Fer à cheval), dont l'arc se développe sur 915 mètres avec une corde de 372 mètres de long. Après les chutes, le cours du Niagara, extrêmement violent à l'époque, s'engage sur une distance de 10 km dans une gorge large tout d'abord de 400 mètres, qui se rétrécit progressivement entre des parois d'une hauteur de 70 à 85 mètres

1 - Papier-peint créé en 1824 par la Fabrique Zubler, à partir des dessins, « Vues d'Amérique du Nord », du peintre Jean-Julien Deltil (1791-1863). Cette fabrique, fondée en 1790, est installée à Rixhiem, près de Mulhouse. Les bateaux sortent de l'imagination du peintre.

pour s'étrangler à mi-parcours jusqu'à ne plus avoir que 76 mètres de large, tout en faisant un brusque coude vers l'est, ce qui provoque à cet endroit un terrible tourbillon nommé Whilrpool. A la sortie des gorges, le cours d'eau redevient navigable jusqu'au lac Ontario. Le débit qui passait en 1859 à travers les chutes et dans la gorge était beaucoup plus important qu'aujourd'hui car deux énormes aménagements hydroélectriques, un sur chaque rive, captent désormais une grande partie du débit de la rivière à l'amont des chutes pour le restituer à l'aval de la gorge. Ils ne laissent passer par les chutes qu'un débit réservé, fixé par le traité international signé en 1950 à 2 832 m^3/s[1] de 8 heures du matin à 10 heures du soir en période touristique et à la moitié de ce débit en dehors de cette période. En fait, les chutes ont été complètement dénaturées par ces aménagements et ravalées au rang d'une attraction digne de *Disney Land*. Elles ne sont plus ni effrayantes ni spectaculaires, comme elles l'étaient à l'époque où la lame déversante avait en crête, une épaisseur de six mètres au lieu d'un mètre aujourd'hui, le niveau de l'eau dans la gorge une hauteur plus élevée de dix à vingt mètres suivant les saisons, le courant une vitesse beaucoup plus grande et le *Whilrpool* un aspect véritablement infernal.

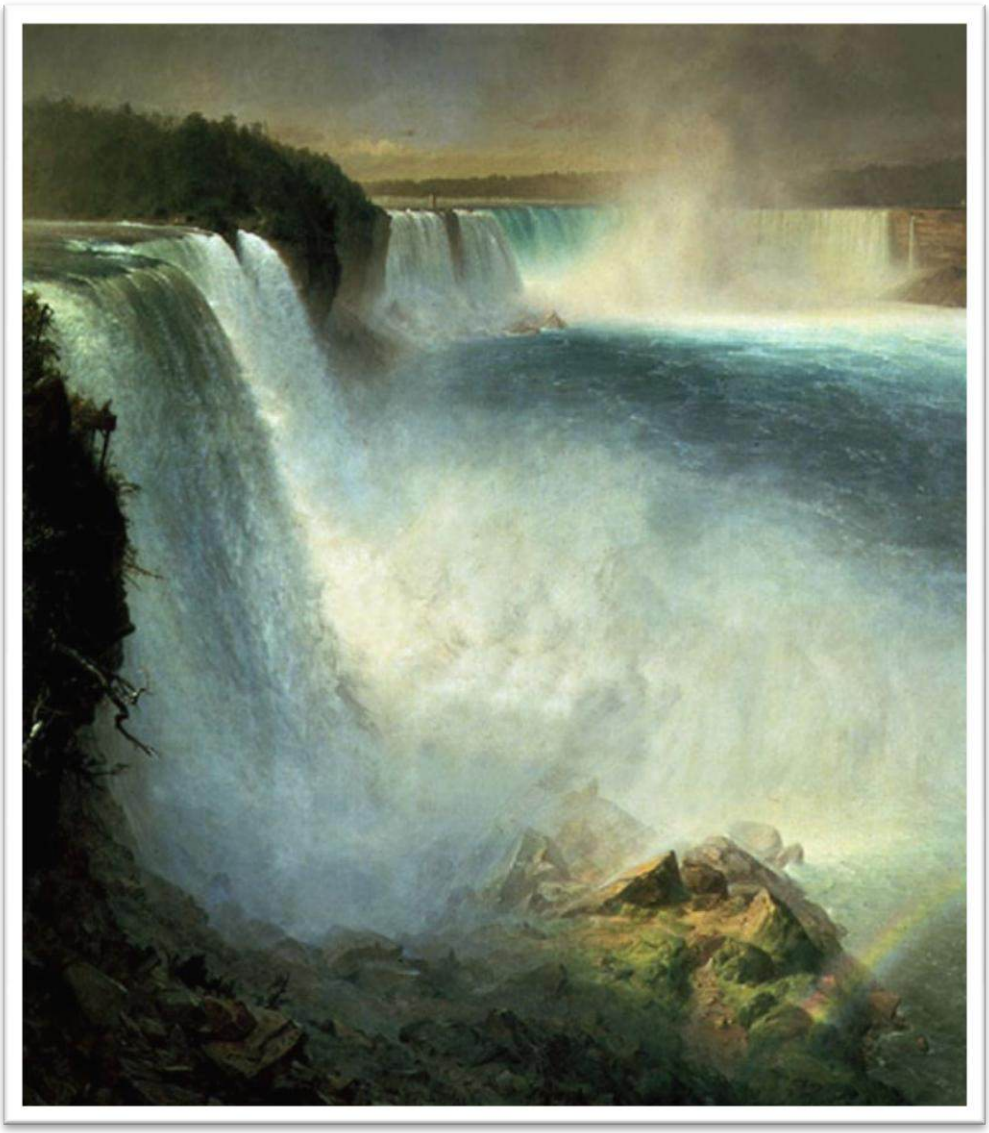
Le pont suspendu international de chemin de fer du Niagara[2]

Les chutes du Niagara et les rapides qui l'environnent constituaient un obstacle majeur pour l'acheminement des marchandises vers l'est des Grands Lacs. A la fin du XVIII^{e} siècle, une « route de portage » à péage, accessible aux charrettes tirées par des bœufs, a été construite sur chaque rive afin de contourner les chutes. Elle est tombée en désuétude après l'ouverture du canal de Welland en 1829 qui a permis de relier le lac Erié au lac Ontario par une voie d'eau de 44 km de long entrecoupée de 40 écluses en bois.

La seule possibilité de traverser le Niagara a longtemps été le bateau à rames. Une ligne de ferryboat desservie par le *Maid-of-the-Mist*[3] a été créée en 1846 au pied des chutes, rapidement concurrencée par la mise en service en 1848 d'un premier pont suspendu à péage lancé au-dessus du Niagara, à un emplacement particulièrement étroit situé à l'amont du Whirlpool, *à* 3 200 mètres des chutes. Ce pont en bois, d'une longueur de 232 mètres et d'une largeur de 2,4 mètres, très sensible au vent, était suspendu à des câbles et pouvait porter des attelages et des piétons sur deux voies séparées. En 1851, la décision est prise de construire un pont de chemin de fer à cet emplacement afin de réaliser la connexion ferroviaire entre les États-Unis et le Canada. La Compagnie binationale du pont en confie la réalisation à John A. Roebling, un ingénieur d'origine allemande qui a proposé un pont suspendu à double tabliers

1 - 100 000 pieds cubes par seconde.
2 - Lithographie montrant le Niagara Suspension bridge, avec les chutes en arrière plan, à gauche la rive américaine et le "*Maid-of-the-Mist*" en amont. Composée en 1856 par Charles Parsons, conservée au United States Library of Congress
3 - "*Vierge des brumes*"

superposés, d'une capacité de 300 tonnes, contreventé par des câbles afin de lutter contre l'emprise du vent particulièrement fort dans la gorge. La construction démarre en septembre 1852 et dure trente mois. Le 8 mars 1855, une locomotive de 23 tonnes fait la traversée inaugurale. Les lignes de chemin de fer qui sont alors créées longent les gorges vers l'amont, de part et d'autre du Niagara, et desservent au passage les gares de Bellevue et de Clifton, à proximité des sites touristiques. Pendant vingt-cinq ans, cinquante trains vont emprunter chaque semaine le Niagara Suspension bridge.

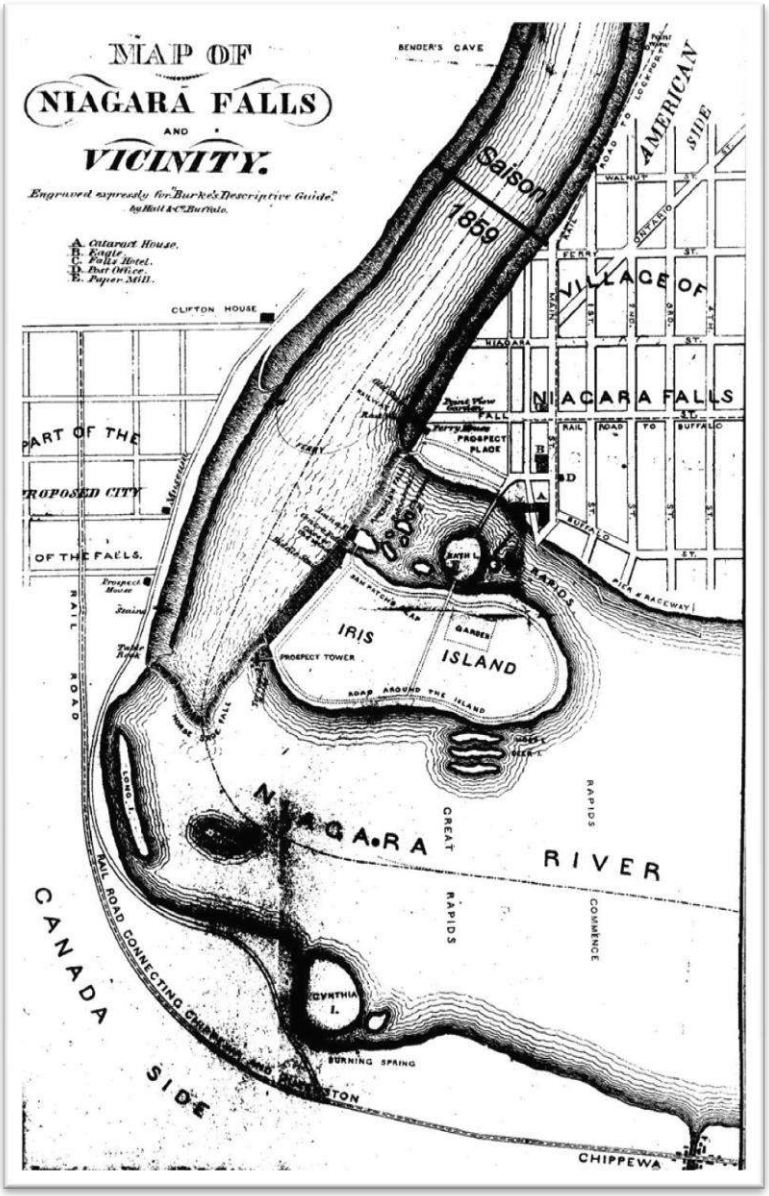


Les chutes du Niagara peintes par Frederick Edwin Church [1]

Au moment de l'ouverture du pont, au delà de l'exploitation des forêts et d'une activité agricole réduite, principalement basée sur la culture du blé, l'activité industrielle dans la région des chutes est en plein essor grâce à de petits aménagements hydrauliques qui captent l'eau à l'amont des chutes pour alimenter en énergie et en eau de nombreux moulins à blé ainsi que des scieries, des forges, des tanneries, des usines à papier et diverses autres fabriques. L'activité touristique est relativement importante, avec plus de 60 000 visiteurs par an, mais elle est handicapée par la brièveté de la saison, qui ne dure que quatre mois, du 15 mai au 15 septembre, en raison d'un climat rigoureux marqué par des hivers très froids au cours desquels il n'est pas rare que les chutes gèlent. Deux villes sont installées de part et d'autre du Niagara, à l'aval des chutes : côté américain, Niagara Falls, qui compte 2 000 habitants environ et une dizaine de bons hôtels ; côté canadien, Clifton qui, bien que plus petite, compte le même nombre de bons

1 - Cette célèbre peinture représentant les chutes du Niagara est basée sur un croquis fait en juillet 1856 à Niagara par Frederick Edwin Church, peintre paysagiste américain très réputé – Huile sur toile- National Gallery of Scotland Edimbourg. On distingue la Tour Terrapin sur la première partie de la chute du Fer-à-cheval. Remarquer également la puissance du courant, à comparer avec ce qu'elle est aujourd'hui.

hôtels, avec vue sur les chutes. L'un d'entre eux, l'Hôtel Clifton House, construit sur la colline au-dessus de l'embarcadère du ferryboat, est très réputé pour son standing et sa situation exceptionnelle. Des aménagements ont été réalisés sur les deux rives afin de faciliter la visite des chutes.



Les chutes du Niagara en 1851[1]

L'ouverture du pont ferroviaire provoque un tel essor de l'activité touristique que celle-ci devient bientôt aussi importante que l'activité industrielle. Les habitants de Niagara Falls et de Clifton s'adaptent rapidement à la nouvelle situation en construisant de nouveaux hôtels et en organisant des excursions à partir des villes voisines pour les remplir. A Niagara Falls, en particulier, le nombre d'hôtels va quadrupler en quelques dizaines d'années et à Clifton, sept hôtels supplémentaires vont être construits à proximité du Niagara Suspension Bridge. Comme leurs prédécesseurs en 1827, les propriétaires d'hôtels sont soucieux de trouver le moyen d'attirer le plus grand nombre possible de visiteurs.

En effet en 1827, trois propriétaires d'hôtels situés sur les deux rives du Niagara se sont entendus pour attirer les foules : ils ont acheté une goélette de lac à la réforme nommée *Michigan* et ont annoncé à grand renfort de publicité que « *le pirate Michigan, avec un chargement de féroces animaux sauvages, passerait les rapides et les chutes du Niagara le 8 septembre 1827 à 18 heures.* » A l'heure dite, 10 000 spectateurs

1- Carte ancienne des chutes du Niagara extraite du guide *Burke's Descriptive Guide; or, the Visitors' Companion to Niagara Falls: its Strange and Wonderful Localities* - By an Old Resident Buffalo: Andrew Burke- Publisher, Bookseller and Stationer, Mansion House Block - 1851 – From The Western New York Library Resources Council

sont au rendez-vous et le *Michigan*, peint en noir et arborant le drapeau à tête de mort, est lancé en amont des rapides. A défaut de lions et de panthères, il a à son bord un buffle, deux petits ours, deux ratons laveurs, deux renards, un chien et une oie. Comme prévu, il file dans le courant en direction de la chute du Fer à cheval, mais il heurte un rocher, déchire sa coque et commence à se remplir d'eau, ce qui ralentit sa course. Les deux ours, sentant le danger, en profitent pour se jeter à l'eau au niveau de Goat Island. Ils gagnent la rive à la nage et disparaissent. Le bateau et les « *féroces animaux* » qui sont restés à son bord font le grand plongeon. Seule l'oie en réchappe. Les spectateurs sont mécontents car ils estiment ne pas en avoir eu pour leur argent.

Blondin ne pouvait donc mieux tomber ! Dès le 8 mai, il arrive à Niagara Falls avec Harry Colcord. Ils prennent deux chambres à 2 $ la nuit à l'Hôtel Falls[1], qui est situé au coin de Main Street et de Falls Street, à deux pas de la rive du Niagara et des chutes américaines. C'est l'un des meilleurs hôtels de la ville, ancien mais confortable, réputé pour l'excellence de sa cuisine et la richesse de sa cave. Ils sont reçus par F. West, le propriétaire de l'hôtel, qui, pour leur souhaiter la bienvenue, les invite à boire un verre. Harry lui fait part de la raison de leur visite à Niagara Falls. F. West regarde Blondin avec stupéfaction, se demandant s'il n'a pas affaire à un fou. Cependant, la référence que fait Harry aux spectacles donnés par Blondin au Niblo's Garden, qu'il connait bien, lui donne à réfléchir. Il se dit que, quelle que soit l'issue de l'affaire pour Blondin, celle-ci aura un effet bénéfique sur la fréquentation de son hôtel. Il leur promet donc toute son aide et propose de leur fournir un guide pour leur visite du lendemain. Il leur conseille de commencer par Goat Island dont la passerelle d'accès se trouve à 200 mètres de l'hôtel.

Comme convenu, un guide les attend le lendemain matin pour les amener à Goat Island[2]. Ils franchissent les rapides américains sur la passerelle métallique de 250 mètres de long qui mène à l'ile, prennent chacun un ticket à 25 cts, et entrent dans un grand parc de 24 hectares au milieu duquel se trouve un vieil ermitage entouré de jardins fleuris où poussent des plantes endémiques rares. Leur guide les conduit vers l'extrémité sud-ouest du parc. Un énorme grondement leur indique qu'ils approchent de la grande chute. Brusquement, ils se trouvent devant elle : l'énorme masse d'eau passe par-dessus la crête à quelques mètres d'eux dans un nuage d'écume. Le mur blanc de la cataracte se développe sur plus de 900 mètres de longueur et 50 mètres de hauteur jusqu'à Table Rock, sur la rive canadienne[3], qu'ils distinguent à peine à travers le nuage d'embruns. Le guide leur propose d'aller jusqu'à Terrapin Tower[4]. Ils empruntent une chaussée en bois, longue d'une centaine de mètres qui les mène à partir de l'amont jusqu'à un rocher qui émerge au bord de la chute, à une trentaine de mètres de la rive. Une tour de quinze mètres de haut y a été construite. Depuis son sommet, la vue sur les chutes est vertigineuse. A cet instant, la décision de Blondin est prise : c'est à partir de là qu'il affrontera la grande chute, malgré le grondement assourdissant et les embruns qui risquent de l'aveugler et de rendre la corde glissante.

L'après-midi, ils demandent à leur guide de les conduire jusqu'à Table Rock, sur la rive canadienne. En bas de Falls Street, ils entrent dans White's Pleasure Grounds, un parc aménagé tout le long de la rive américaine du Niagara, en bordure de falaise. Au sud du parc, à Prospect Point, une plateforme surplombe les chutes américaines. Un peu plus au nord, une petite gare a été construite à partir de laquelle un escalier et un funiculaire mu par la force hydraulique[5] et comportant deux cabines ouvertes accrochées à des câbles, permettent de descendre par un puits incliné les cinquante mètres de dénivelé qui mènent au niveau de l'embarcadère du ferryboat. Ils prennent chacun un ticket à 20 cts pour le passage. Le *Maid-of-the-Mist* est à quai. C'est le deuxième du nom, un bateau à vapeur à deux aubes, à simple cheminée, qui a été lancé en 1854 à l'usage exclusif des touristes qu'il amène jusqu'au pied des chutes. Leur guide présente Blondin et Harry au capitaine Joel Robinson et lui explique la raison de leur présence. Ce dernier, qui est âgé de cinquante-et-un ans, a une carrière de marin derrière lui et n'a pas froid aux yeux. Il le prouvera deux ans plus tard, en descendant les gorges avec le *Maid-of-the-Mist*, à travers le Whirpool et les rapides blancs, au seul prix de la perte de sa cheminée, pour le livrer sur le lac Ontario, à la compagnie canadienne qui l'avait acheté aux enchères lors de la crise qui a précédé la guerre civile[6]. Le projet de

1 - ou Falls House.
2 - Egalement appelée "*Iris Island"*.
3 - La frontière entre le Canada et les États-Unis passe au milieu da la chute du *Fer-à-cheval*
4 - Egalement appelée Prospect Tower.
5 - Les deux cabines évoluent sur deux voies parallèles et sont reliées par un câble qui fait va-et-vient ; un réservoir placé sous le siège de chaque cabine sert de ballast qui se remplit pour la descente et se vide pour la remontée
6 - Il fut payé 500$ pour cela.

Blondin l'enthousiasme d'emblée et il lui propose d'y participer avec son bateau. Il leur fait faire un tour au pied des chutes et les débarque ensuite sur la rive canadienne.

Blondin, Harry et leur guide suivent alors la petite route qui les conduit jusqu'en haut de l'escarpement. Ensuite, comme l'avait fait Blondin un an auparavant avec Charlotte, ils passent au pied de la colline que domine l'Hôtel Clifton House, longent le Niagara vers l'amont en suivant la bande de 20 mètres de large de l'ancienne zone militaire récemment rétrocédée par la Couronne britannique à la province du Haut-Canada (Ontario) et arrivent au fameux Front qui est l'endroit du site le plus fréquenté par les touristes car il offre le meilleur point de vue sur les chutes. Un musée et des boutiques de souvenirs y sont installés et quatre hôtels ont été construits sur la colline au-dessus. Leur guide les met en garde car cet endroit, qui est devenu un piège à touristes et un repère de voleurs, est mal fréquenté le soir[1]. Près de là, un escalier en colimaçon et un chemin escarpé permettent de descendre au bord du Niagara et d'accéder à la voie qui passe derrière les chutes. En continuant à suivre la route, ils arrivent à Table Rock et reconnaissent en face la tour Terrapin.

Pendant le trajet de retour, Blondin échafaude son plan : il va fixer sa corde entre l'extrémité sud-ouest de Goat Island et le Front, à travers la chute du Fer à cheval ; les spectateurs payants seront rassemblés dans White's Pleasure Ground et sur Goat Island ; le *Maid-of-the-Mist* amènera des spectateurs au-dessous de la corde. Seul inconvénient : il ne pourra pas faire payer les spectateurs côté canadien car la rive est située sur un terrain public et les grands hôtels ont une vue directe sur les chutes. Tant pis : les autres spectateurs paieront pour eux. Avec un tel emplacement, le succès financier de l'opération est assuré. Il reste à obtenir l'accord des propriétaires et des autorités britanniques.

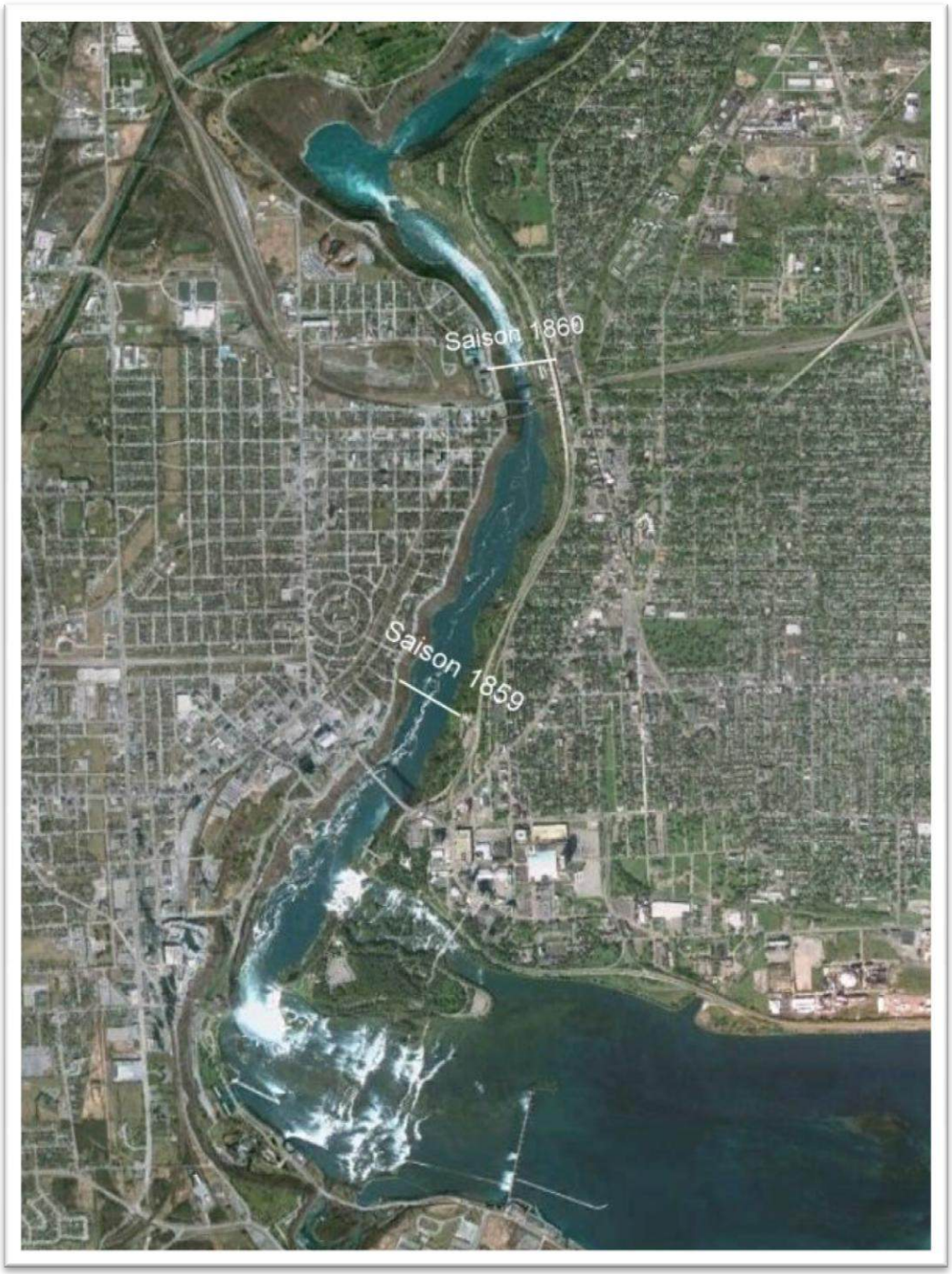
En arrivant à l'hôtel, Harry interroge F. West au sujet des propriétaires de Goat Island. L'ile appartient à la famille Porter, une des familles les plus riches et les plus influentes de Niagara Falls. Les deux frères Porter, Augustus et Peter B. se sont enrichis grâce à l'exclusivité qu'ils ont acquise du transport de marchandises sur la route du Portage. Ils ont commencé à acheter des terres sur la rive américaine du Niagara dès la fin du siècle dernier et se sont servis des droits d'eau attachés à ces biens pour développer toutes sortes d'industries. En 1816, ils ont ainsi acheté Goat Island au gouvernement américain dans le but d'en exploiter les capacités hydrauliques et en ont fait ensuite un lieu de préservation de la nature. Après leur mort, il y a une dizaine d'année, les droits d'eau attachés à Goat Island ont été revendus mais l'ile appartient toujours à leurs enfants. Le colonel Peter A. Porter[2], fils de Peter B. Porter, gère les biens de la famille. Il habite avec sa sœur Elisabeth dans Falls Street. F. West le connait bien ; il accepte de les introduire auprès de lui, mais, compte-tenu des liens affectifs qu'entretient la famille Porter avec Goat Island et de l'attention qu'elle porte à la conservation des plantes endémiques qui y poussent, il doute fort qu'elle accepte d'y voir affluer un grand nombre de spectateurs.

Le lendemain, Harry Colcord et Blondin rendent visite aux deux journaux locaux. Ils rencontrent tout d'abord, William Pool et B.F. Sleeper, les rédacteurs et propriétaires du *Niagara Falls Gazette*, à qui ils font part de leur projet. Ceux-ci, qui ont déjà entendu parler de Blondin, les écoutent avec attention mais expriment des doutes quant à la faisabilité de la traversée du Niagara. Ils se déclarent cependant prêts à les aider mais ne veulent pas engager le crédit de leur journal tant que le projet ne sera pas plus avancé. Ils leur demandent donc de les tenir au courant de l'évolution de celui-ci. L'accueil de Rip Van Winkle, le rédacteur du *Niagara City Herald*, le deuxième journal de la ville, est très froid et même hostile : il les traite de fous et les éconduit.

Deux jours après, accompagnés de F. West, Blondin et Harry rendent visite au colonel Peter A. Porter. Celui-ci les reçoit aimablement mais ne leur laisse aucune illusion : « *Il n'est pas question de reproduire l'expérience que nous avons faite il y a trente ans avec Sam Patch. Ce dernier faisait profession de sauter dans l'eau depuis des hauteurs inimaginables. Avec notre autorisation, il vint à Goat Island le 17 octobre 1829, se jucha sur une petite plate-forme fixée au sommet d'une échelle inclinée au-dessus de la chute et retenue par des cordages, puis sauta d'une hauteur de 30 mètres dans la chute du Fer à cheval. Il réapparut sain et sauf une minute après dans les eaux bouillonnantes et put être récupéré par un bateau à rames. L'année suivante, il fit un saut analogue aux chutes de la Genessee près de Rochester et se tua sur le coup. Nous avons eu très peur rétrospectivement et nous nous sommes jurés de ne plus jamais répéter une telle expérience. Qui plus est, l'ile a été saccagée par les spectateurs. Messieurs, je vous souhaite bonne chance, mais je n'ai aucune envie d'avoir votre mort sur la conscience. C'est non.* »

1 - Le Front sera entièrement rasé à la fin du XIX^{e} siècle pour faire place au Queen Victoria Niagara Park.

2 - Il sera tué cinq ans plus tard, le 4 juin 1864, à la tête de son régiment, pendant la bataille de Cold Harbour en Virginie.



Vue satellite des chutes du Niagara en 2011[1]

Blondin est très déçu mais il n'est pas homme à rester sur un échec : puisqu'il ne peut ancrer sa corde sur Goat Island, il la tendra entre White's Pleasure Ground et un point de la rive canadienne situé au niveau de la colline de Clifton House. Cet emplacement est moins spectaculaire que le premier, mais il permet d'accueillir un plus grand nombre de spectateurs à proximité de la corde. Le propriétaire des lieux est Holis White qui a racheté récemment ce parc, précédemment appelé Point View Garden, à son créateur, Mr. Robertson. Il l'a clôturé, l'a aménagé en aire de jeux et de pique-niques et l'a rebaptisé « White's Pleasure Ground » [2]. Holis White est un homme d'affaire avisé qui fréquente régulièrement le bar de Falls House. Blondin et Harry n'ont aucun mal à l'approcher. Il se montre intéressé par leur projet mais pose clairement ses conditions : il ne met pas un dollar dans l'opération et veut 50 % du montant des entrées à White's Pleasure Ground. Blondin objecte que le marché n'est pas équitable, compte-tenu des

1 - Le premier pont situé à l'aval des chutes est le Rainbow Bridge, mis en service en 1940 en remplacement des ponts précédemment construits à cet endroit après le passage de Blondin.
2 - "Aire de loisirs de White". C'est à cet emplacement qu'a été érigée en 2002 la *Niagara Falls Observation Tower.*

risques qu'il prend et des sommes qu'il va devoir investir ; Holis White ne veut pas en démordre. Blondin demande à réfléchir : avant de prendre une décision, il doit s'assurer que les autorités britanniques lui donneront l'autorisation de s'ancrer sur l'autre rive.

Le pont Niagara Clifton, lancé en 1869 près de l'emplacement où Blondin a tendu sa corde en 1859[1]

Harry rédige immédiatement une demande d'autorisation qu'il adresse au consul de Grande-Bretagne à Buffalo. En attendant la réponse de celui-ci, Blondin fait le métré des cordes et du matériel dont il a besoin pour faire son installation à partir de White's Pleasure Ground : deux rouleaux de 220 mètres de corde en chanvre de diamètre 82 mm (trois pouces un quart), 13 000[2] mètres de cordes de différents diamètres, pour la plupart en 10 mm (trois huitième de pouce) et diverses fournitures, à approvisionner à partir de New York. Il demande des devis à un fournisseur de Buffalo et à Fasset & Saeblenou, le plus gros quincailler de Niagara Falls. Ce dernier devis s'élève à 1 300 $, inférieur au premier de 150 $. Blondin n'a pas cette somme et doit trouver un financement avant de pouvoir passer commande.

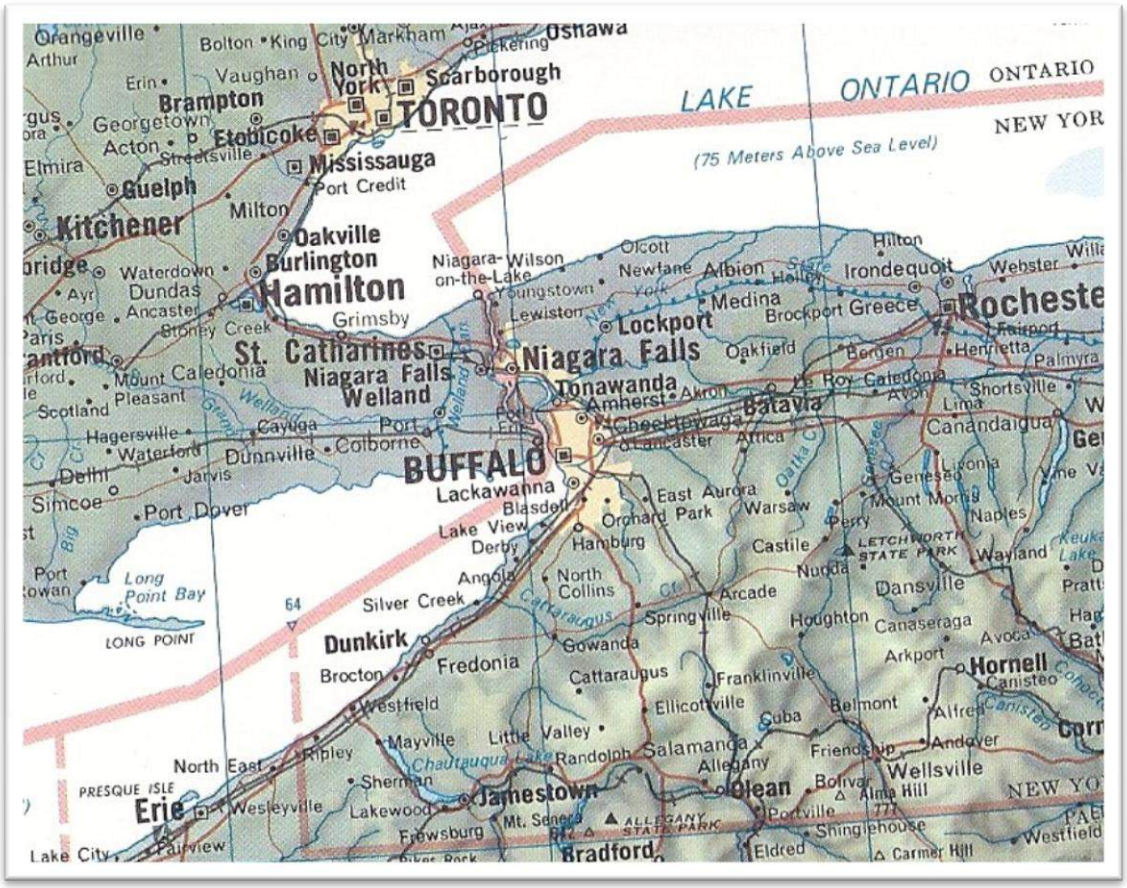
Harry Colcord contacte les banques de Buffalo qui lui répondent toutes que la probabilité de décès du débiteur étant anormalement élevée, l'affaire n'est pas finançable en l'absence de garanties que ni lui ni Blondin, ne sont en mesure de fournir. Les hôteliers de Niagara Falls et Clifton ont de leur côté beau jeu de lui répondre qu'ils ne manquent pas de clients pendant la saison et qu'ils risquent de perdre toute leur mise si Blondin se tue dès la première traversée, ce qui leur paraît le plus probable.

Restent les transporteurs : le vapeur *Zimmerman* qui assurent le trafic des voyageurs entre Toronto et Niagara-on-the-Lake, à l'embouchure du Niagara sur le lac Ontario, et l'*Arrow* qui les transporte entre Buffalo et Chippawa, en amont des chutes ; la compagnie canadienne Fort Erie Railroad qui les achemine ensuite de Chippawa à Clifton ; la compagnie canadienne Great Western Railroad qui draine Toronto et le sud de l'Ontario jusqu'à Clifton ; les compagnies américaines *New* York & Erie Rail Road et New York Central Railroad qui desservent les rives américaines des lacs Erié et Ontario et drainent en particulier les villes d'Erié, Cleveland et Rochester jusqu'à Niagara Falls. Harry les contacte tous ; seule la *New York Central Railroad*, la compagnie américaine la plus importante, répond et propose une réunion le 1er juin sur le Niagara Suspension Bridge, d'où les participants auront un bon point de vue sur l'ensemble du Niagara.

---

1 - Ce pont suspendu, également appelé *Falls View Suspension Bridge*, a été ouvert au trafic le 2 janvier 1869. C'est à l'époque le plus long pont suspendu au monde : 386 m. D'une capacité limité, il ne pouvait porter que des charrettes et des piétons. Il a été détruit par une tempête en janvier 1889 et a été immédiatement reconstruit à l'identique.

2 - En fait, cette quantité a probablement fait l'objet de deux commandes.



Carte de la région de Niagara Falls[1]

Le jour dit, Harry et Blondin rencontrent sur le tablier supérieur du pont les trois représentants de la compagnie, Messieurs Vibbard, Grey et Collamer. Harry leur expose les grandes lignes du projet et fait le point des besoins de financement. Il avance la date du 15 juin pour la première représentation. De l'avalanche de questions qui suit, Blondin ne comprend pas grand-chose si ce n'est que la plupart d'entre elles portent sur la faisabilité de la traversée et qu'Harry a des difficultés pour répondre. Tout ceci commence à l'agacer. C'est alors que, sans rien dire, il enlève sa veste, se dirige vers le milieu du pont, descend sur la poutrelle inférieure et la longe jusqu'à pouvoir atteindre le plus long des câbles qui contreventent le pont à partir des rives. Il fait alors un rétablissement, se hisse sur le câble et, en souliers de ville, sans balancier, se met à le descendre en direction de la rive. Tous les usagers du tablier inférieur, piétons et conducteurs de voitures à cheval, s'arrêtent et se rassemblent le long du garde-fou du pont. Arrivé au milieu du câble, Blondin se suspend par les pieds, tête en bas, au-dessus de la rivière, puis se rétablit à nouveau sur le câble et termine sa descente jusqu'à la rive. Il repart ensuite en sens inverse et fait l'ascension jusqu'au tablier du pont. D'un saut, il se retrouve alors sur la voie et se dirige vers le groupe, un sourire narquois sur les lèvres. Pendant cette démonstration, tous les spectateurs sont restés pétrifiés, dans un silence de mort. Dès qu'il est sain et sauf sur le pont, les acclamations fusent. Il vient de réussir un coup de maître car plus personne ne peut mettre en doute sa capacité à réaliser ce qu'il prétend faire. Les représentants de la New York Central Railroad paraissent impressionnés et promettent de donner un avis favorable à Erastus Corning, le président de la compagnie, dont dépend la décision. Ils promettent une réponse pour le 6 juin.

La promenade de Blondin sur les câbles du pont a fait beaucoup de bruit. Le *Niagara Falls Gazette* se décide à sortir de son silence prudent. Il fait état de ce haut fait et expose le projet de Blondin de traverser le Niagara sur une corde en faisant remarquer que quelqu'un qui est capable de réaliser l'exploit de marcher ainsi sur un câble du Niagara Suspension Bridge est en droit d'être pris au sérieux lorsqu'il annonce qu'il traversera le Niagara sur une corde. Comme promis, ce journal sera désormais un fidèle soutien de Blondin, à l'opposé de ses concurrents, le *Niagara Mail* qui, avant sa première traversée, le

1 - Atlas Universalis

compare au Baron Münchausen[1], et le *Niagara City Herald*, qui préfèrera longtemps l'ignorer, quoi qu'il fasse. William Pool et B.F. Sleeper n'auront qu'à se féliciter de leur courageuse prise de position puisqu'ils verront le tirage de leur journal monter en flèche pendant les trois mois à venir et seront même obligés à plusieurs occasions de passer la nuit à imprimer en urgence des éditions supplémentaires.

Le 6 juin, M. Vibbard transmet la décision de M. Corning qui est négative. Dans le même temps, le consul de Grande-Bretagne à Buffalo répond que les services du Gouverneur Général du Canada-Uni à Québec[2] ne veulent pas prendre de décision et estiment nécessaire d'en référer au Foreign Office à Londres. Blondin et Harry sont assommés. Harry estime que, sans financement et sans autorisation, il ne leur reste plus qu'à abandonner ; Blondin ne veut pas s'avouer vaincu.

Alertés par l'article du *Niagara Falls Gazette*, des journalistes commencent à se manifester. Ce sont, pour la plupart, les correspondants locaux de divers journaux, de Rochester et Cleveland en particulier, mais certains viennent spécialement de Buffalo. Parmi eux se trouve le rédacteur du *Buffalo Republic*, Henry W. Faxon, familièrement surnommé Hank, qui va jouer un rôle décisif dans le succès de l'entreprise de Blondin.

Hank est un homme d'une trentaine d'année, remarquable à beaucoup d'égards. Chaleureux, la main sur le cœur, doté d'une intelligence hors du commun, parlant couramment plusieurs langues, bon musicien, humoriste et caricaturiste redoutable, il est aussi doué en science qu'en littérature. Il a participé aux travaux du Professeur Morse sur la télégraphie et vient d'écrire un conte, *Silver Lake snake story*, qui le fera passer à la postérité. Il a assisté l'année précédente au spectacle donné par la troupe Martinetti-Blondin au Théâtre Metropolitan de Buffalo et a été très impressionné par la prestation de Blondin. Persuadé que celui-ci est capable de réaliser l'incroyable exploit, il est venu pour faire sa connaissance. Blondin et lui discutent en français et le courant passe immédiatement entre eux. Hank propose à Blondin de l'aider à obtenir l'autorisation des autorités britanniques par l'intermédiaire du consul britannique à Buffalo qu'il connait bien. Blondin le remercie vivement et reprend espoir.

Blondin est devenu une personnalité connue et appréciée de tous les habitants de Niagara Falls. Il a organisé un spectacle sur corde courte à White's Pleasure Ground qui a connu un grand succès. De nombreux habitants croient maintenant à son projet et lui manifestent leur sympathie en toute occasion. C'est ainsi qu'au cours de la même semaine, Andrew J. Hamlin, l'épicier de Falls Street, vient le trouver et lui dit : *« Je sais que vous êtes en peine parce que vous ne trouvez pas l'argent dont vous avez besoin pour mener à bien votre projet. Vous êtes un type bien ; j'ai confiance en vous et je serais heureux de vous aider en vous prêtant la somme qui vous est nécessaire.* » Blondin le remercie chaleureusement et avertit immédiatement Hank qui fait le siège du consul britannique. Ce dernier finit par obtenir l'accord officieux de Québec.

Blondin et Harry peuvent enfin passer à l'action : ils signent un contrat avec Holis White sur la base que celui-ci leur a imposée et passent commande à Fasset & Saeblenou pour la fourniture des cordes. Celui-ci s'engage à les livrer au plus tard le 16 juin ; ils fixent en conséquence au 28 juin la date de la première représentation.

Il reste beaucoup de travail à faire avant la livraison de la corde. Blondin a choisi de traverser le Niagara à l'endroit de White's Pleasure Ground où la gorge est la plus étroite. En ce point[3], les deux bords du fleuve, distants d'environ 335 mètres s'élancent presque à pic, à une hauteur de 50 mètres du côté américain, et de 55 mètres sur la rive opposée[4]. « *Au fond de cette crevasse, le Niagara paraît calme, comme fatigué des bonds immenses qu'il vient de faire pour franchir les chutes ; son eau verte est à peine ridée en surface par de puissants remous, mais cette apparence est trompeuse, comme l'indique la rapidité avec laquelle passent les troncs d'arbres qui descendent des cataractes. Telle est en réalité la*

1 - Karl Friedrich Hieronymus, baron de Münchhausen est un officier allemand, mercenaire à la solde de l'armée russe né le 11 mai 1720 et mort le 22 février 1797. Le récit romancé de ses exploits en a fait un des héros les plus populaires de la littérature allemande. Il chevauchait les boulets pour monter à l'assaut de l'ennemi.

2 - Québec reste la capitale du Canada-Uni en attendant qu'Ottawa, désignée par la Reine en 1857, la remplace.

3 - Les documents écrits de l'époque manquent de précision quant à cette localisation. Les photographies, par contre, donnent de précieuses indications.

4 - Mesurés aujourd'hui, ces dénivelés sont supérieurs de 20 mètres à ce qui est indiqué ici, ce qui ne peut avoir que deux explications : soit les mesures anciennes sont fausses, soit le niveau de l'eau était à l'époque plus élevé de vingt mètres. Compte tenu du fait que Blondin et plus tard Farini sont descendus jusqu'au niveau de l'eau et remontés à la force des bras, la deuxième hypothèse est la plus plausible. Un rapide calcul montre que cette surélévation n'est pas impossible, compte tenu du débit de l'époque.

violence de ce courant que personne n'est encore parvenu à trouver le fond de la rivière[1] *: l'eau du Niagara emporte au loin les sondes les plus lourdes, comme un ruisseau ordinaire se jouerait d'un bouchon de liège.* »[2]

Blondin prévoit que la corde fera au centre une flèche de quinze mètres. Il sera nécessaire de la contreventer par de longs haubans ancrés sur les rives afin d'éviter qu'elle ne se balance, ce qui serait extrêmement dangereux en cas de forts vents, fréquents dans la gorge. Les deux amis embauchent quelques hommes pour les aider à préparer les ancrages de la corde et des haubans sur les deux rives. Ils aménagent également de chaque côté une petite cabane dans laquelle Blondin pourra se reposer et se changer.

MONS. J. F. BLONDIN

Great Excitement!

Walking Across Niagara River!

ON A ROPE!

Thursday, June 30th

THE NEW STEAMER

MAID OF THE MIST

Has been engaged to attend Mons. Blondin during hi- Daring Feat, and will secure to a select number of visi tors by far the most

Comfortable and only Perfect View of this

Wonderful Performance!

Mons. Blondin will rest over the centre of the River and drink the health of his patrons in a bumper drawn up from the Steamer.

☞ As only a limited number of Tickets will sold on this occasion they may be had by applying at the Ferry on and after Tuesday.

PRICE ONE DOLLAR

I

O { TIS Well. } S

M

RECORDED.

THE FREE LIST

Will be Suspended on this Occasion.

G. W. SIMS.

Annonce de la première traversée du Niagara par Blondin[3]

Le 16 juin, la corde n'est pas encore arrivée. Ils apprennent qu'elle aura une semaine de retard et décident alors de repousser le spectacle au 30 juin. En attendant, Blondin prend des dispositions pour lancer au travers de la rivière une ligne de halage de diamètre 22 mm[4], qu'il s'est procurée à Buffalo, et qui permettra de tirer la corde d'une rive à l'autre. L'extrémité de cette ligne est accrochée à un petit bateau et deux robustes rameurs tentent la traversée. Au fur et à mesure qu'ils avancent, la ligne, qui trempe dans l'eau, les freine de plus en plus et ils finissent par être emportés par le courant. Ils renouvellent leur tentative en partant chaque fois d'un point situé un peu plus à l'amont, ce qui leur donne plus de chance d'arriver à traverser mais augmente d'autant la longueur mouillée. La ligne est soumise à une telle tension et à de tels frottements qu'elle casse. Il faudra plusieurs jours d'efforts avant d'arriver enfin à la faire passer sans avoir recours au Maid-of-the-Mist, comme cela avait été envisagé.

1 - Probablement de l'ordre de 40 mètres de profondeur au centre.

2 - *Le Courrier des États-Unis*

3 - Publicité parue dans *Niagara Falls Daily Gazette* du 30 juin 1859

4 - C'est le diamètre unanimement indiqué. Je crois que c'est en fait une corde de Ø10 mm qui a été utilisée, beaucoup plus légère et maniable que celle-ci. Elle a servi ensuite à tirer une corde de Ø22 mm. Cela explique pourquoi la corde utilisée a cassé plusieurs fois ; la corde de Ø 22 mm, beaucoup plus forte, n'aurait pas cassé.

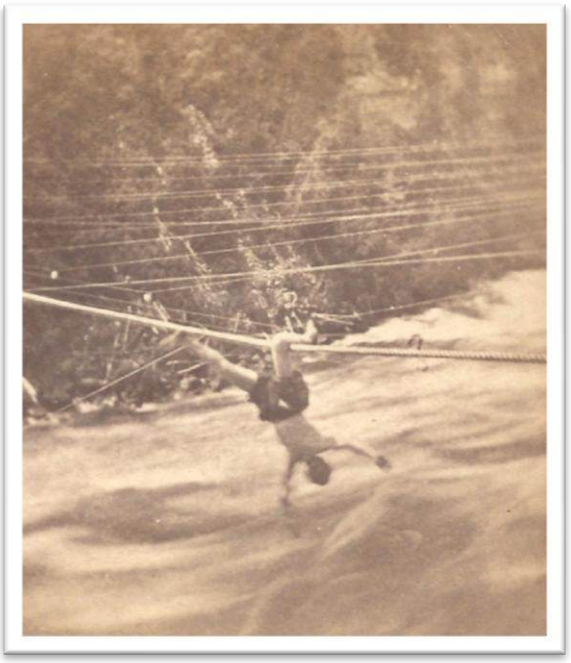
La corde arrive enfin le 22 juin par le train de la New York Central Railroad. Elle est chargée sur une charrette surmontée d'un drapeau français et amenée triomphalement à travers la ville jusqu'au White's Pleasure Ground, sous les acclamations des passants. Le temps presse : il ne reste plus que huit jours avant la représentation. Blondin et Harry se mettent immédiatement au travail pour raccorder les deux rouleaux de corde par une longue épissure. Le lendemain, la plupart des habitants de Niagara Falls et de Clifton ainsi que plusieurs journalistes sont rassemblés sur les deux rives pour assister à la mise en place de la corde. Celle-ci, longue de 425 mètres et terminée par une boucle épissée, est nouée à la ligne de halage déjà en place et tirée à travers la gorge au moyen d'un treuil installé sur la rive canadienne et ancré au sol au moyen de trois axes d'essieu de chemin de fer enfoncés dans des trous forés dans le rocher. Lorsque l'extrémité de la corde n'est plus qu'à 50 mètres de cette rive, il apparaît que la tension est si forte que la ligne de halage risque de casser d'un moment à l'autre si on s'obstine à tirer dessus. *« Elle était tellement tendue qu'elle chantait comme la corde d'une harpe*. » dira plus tard Blondin. Il n'hésite pas : il se noue une deuxième ligne autour de la taille et court avec agilité sur la ligne de halage jusqu'au nœud[1]. Il attache alors la ligne de halage supplémentaire à la boucle épissée puis descend au moyen d'une corde libre jusqu'à la cime de l'un des arbres qui poussent au bord de la rivière. Les deux lignes de halage sont alors tendues sur le treuil et la corde progressivement tirée jusqu'à la rive où elle est solidement fixée à un arbre. Blondin a réalisé cette prouesse avec une totale décontraction qui évoque irrésistiblement celle d'un singe. Les spectateurs sont ébahis. L'exercice auquel ils viennent d'assister leur paraît aussi dangereux et plus difficile à réaliser que la traversée du Niagara elle-même. Plus aucun d'entre eux ne met en doute le succès de son entreprise. .

Une fois installée, la corde, dont la portée est de 335 mètres, accuse une flèche de vingt mètres, supérieure de cinq mètres à celle que Blondin avait calculée ; il renonce cependant à la tendre plus de peur de la rompre. Il doit maintenant mettre lui-même en place les haubans et fixer à chacun d'eux, à un mètre de la corde, un sac de sable de 5 kg destiné à amortir le balancement de la corde et à tirer le hauban vers le bas afin d'éviter que son balancier ne vienne l'accrocher. Pour se déplacer le long de la corde et porter son matériel, il utilise une nacelle suspendue à la corde par des roulettes. Celle-ci se déplace difficilement et doit être halée au moyen d'un va-et-vient manœuvré depuis la rive par des assistants, à partir d'une poulie que Blondin fixe à l'emplacement de chaque hauban, en commençant par la partie centrale, et déplace ensuite vers la rive au fur et à mesure de la mise en place des haubans. Il fixe ainsi à la corde, tous les six mètres, deux haubans de 10 mm de diamètre, longs de 110 à 130 mètres qu'Harry, aidé de quelques hommes, attache ensuite dans la paroi des rives à des arbres ou à des essieux de wagons plantés dans le sol, l'un vers l'amont, l'autre vers l'aval, aussi loin que possible de part et d'autre de la corde. Ils placent 28 couples de haubans à partir de chaque rive, pour une longueur totale de 12 200 mètres, en laissant au centre de la corde une longueur libre de douze mètres. Blondin fixe enfin à la corde principale quatre grosses cordes, distantes les unes des autres de 65 mètres, qu'Harry tend à la verticale et attache sur chaque bord de la rivière à de gros rochers. Ce travail de mise en place des haubans les occupe tous les jours de cinq heures du matin à cinq heures du soir, jusqu'à la veille de la représentation. Blondin est constamment suspendu aux haubans ou à la corde pour faire les nœuds et mettre en place les sacs de sable mais il ne manifeste aucune fatigue et se permet même quelques fantaisies. S'étant assis un instant sur la corde pour contempler la rivière, il enchaine un saut périlleux en se relevant.

L'un des haubans, près du centre, s'étant détaché de son ancrage et trempant dans l'eau de la rivière, il marche jusqu'au hauban défectueux et, au lieu de le remonter, semble pris d'une envie irrésistible et se laisse glisser jusqu'au niveau de la rivière, trente mètres au-dessous. Il laisse alors tremper ses pieds dans le courant, qui est si violent qu'il le balance comme un gros pendule. Il répète deux ou trois fois ce manège qui lui procure manifestement beaucoup de plaisir, puis remonte jusqu'à la corde et s'occupe du hauban. Quand il regagne la rive, quelqu'un lui demande : « *La violence du courant au-dessous de vous ne vous donne-t-elle pas le vertige ? – C'est possible,* répond-il, *si je le voyais, mais je ne le vois pas. Je ne regarde jamais au-dessous de moi ; si je le faisais, je serais perdu. – Mais alors, comment savez-vous où placer vos pieds ? – Oh ! Je laisse mes pieds tranquilles ; ils savent ce qu'ils ont à faire.* » Une dame lui demande ingénument : *« Que se passera-t-il si vous tombez ? – Si je tombe ? Eh bien, Madame, vous avez déjà une chute américaine et une chute canadienne ; vous aurez également une chute française !* »

---

1 - Cela est incroyable mais correspond strictement à ce que les témoins ont rapporté : - The new Era 08/07/1859 : "*he ran along the line as nimbly as a monkey*" – New York daily Tribune 01/07/1859 : "*attaching a rope to his body, he went out on the small rope until he came to the large one "*.



Blondin fait trempette[1]

Pendant une semaine, les habitants de Niagara Falls n'ont rien perdu du spectacle ; l'un d'entre eux, Mr. Ferguson, s'est tellement avancé pour le regarder qu'il est tombé du haut de la falaise, se blessant grièvement. Ainsi installée et mise en tension, la corde présente une déclivité de 15 % à partir de chaque rive et un palier de 100 mètres environ au centre, mais elle est parfaitement stable ; Blondin pourra donc la parcourir en toute sécurité. On retrouve là ce qui caractérise sa pratique du métier de funambule : une audace folle dans l'exécution mais une extrême prudence dans la préparation. C'est à cette dernière qualité essentielle qu'il doit d'avoir survécu au Niagara et d'être mort dans son lit.

Le *New York Times* du 28 juin donne une publicité inattendue au spectacle en publiant sous le titre *Un fou et son exploit*, un article, probablement écrit par son rédacteur en chef, William Henry Hurlburt[2], qui sera repris le lendemain par tous les journaux de la région : *« Un être, probablement un singe, que ses maitres ont affublé du nom humain de "*Monsieur Blondin*", est réputé marcher jeudi prochain au-dessus de l'abîme des chutes du Niagara sur une corde qui a été tendue à cet effet d'une rive à l'autre. […] Si nos soupçons sont fondés, le gouffre entre les promesses de M. Blondin et ce qu'il fera réellement, qu'il soit homme ou singe, sera considérablement plus large que le grand abime de la rivière lui-même.*

« *La mise en péril d'une vie quelconque, d'une façon aussi téméraire et futile que celle-ci, est tout simplement horrible. Des gens irréfléchis, qui ne sont même pas méchants, peuvent vouloir ressentir de l'excitation en regardant un de leur semblable en péril de mort et en frissonnant tout au long de cet indécent spectacle. Ce sentiment grossier en attirera des milliers pour voir un homme traverser le Niagara sur une corde, comme il les attirerait pour voir un combat de chiens ou une course de taureaux. Mais les autorités du lieu ont le devoir vis-à-vis d'elles-mêmes, de la communauté dans laquelle elles vivent et du pays tout entier, de tuer cette chose dans l'œuf, une bonne fois pour toutes. L'État de New York a déjà été suffisamment déshonoré il y a trente ans par les applaudissements insensés qui ont poussé cet idiot de Sam Patch à sauter vers la mort du haut des chutes Genessee à Rochester pour ne pas recommencer !*

« Si M. Blondin est réellement un homme et s'il est pris du désir fou de brader sa vie sur une corde tendue, laissez-le donc se retirer dans une gorge secrète de l'Himalaya pour y satisfaire sa passion morbide sans heurter les plus nobles principes de la société humaine. S'il est un homme, ce n'est en fait qu'un charlatan occupé à escroquer les gens naïfs en se jouant vilement du caractère sacré de la vie. Arrêtez-le avant que le plus noble site naturel du Nouveau Monde ne soit souillé par un spectacle dont même des sauvages auraient honte ! »

1 - Collection de l'auteur

2 - Il est rédacteur en chef par intérim. Henry J. Raymond, le rédacteur en titre et fondateur du journal en 1851, est en Europe où il couvre la campagne d'Italie et, en particulier, la bataille de Solferino.

Le *Niagara Falls Daily Gazette* du 30 juin se charge de répondre au rédacteur en chef du *New York Times :*

« *Bien sûr, tous ne croient pas au succès de l'entreprise de Monsieur Blondin, mais le fait que ceux qui l'ont vu opérer ne doutent pas qu'il soit capable de traverser facilement le Niagara sur une corde est significatif. Le New York Tribune rappelle qu'il a prédit que Monsieur Blondin se promènerait sur la corde avec autant de facilité que s'il parcourait 400 mètres sur une piste de course. A l'opposé, l'éditorialiste du New York Times le traite de fou et écrit qu'il mérite d'être arrêté et que ce serait un scandale qu'il ne le soit pas. Blondin répond que ce monsieur a encore quelque chose à apprendre et offre de lui enseigner quelques rudiments en matière de marche sur corde. Il n'est pas étonnant que ceux qui connaissent fort peu l'homme et la rivière qu'il s'apprête à traverser soient incrédules et traitent la chose avec autant de sévérité que le fait le Times. Nous avons nous-mêmes beaucoup hésité avant d'émettre une opinion et nous attendons avec quelque anxiété l'issue de la représentation. Un fait est certain : Monsieur Blondin est modeste, aimable et courtois ; il a gagné le respect et l'estime de tous ceux qui ont fait sa connaissance. Ils lui souhaitent de tout cœur bonne chance*. »

Le grand jour est arrivé. Le ciel est bleu, le soleil est à peine voilé par quelques nuages paresseux qui filtrent ses rayons, une légère brise rafraîchit l'atmosphère. C'est un temps rêvé pour la journée qui se prépare. Très tôt, la foule commence à affluer. Cinq cents spectateurs, dont les journalistes de Buffalo et plusieurs orchestres de cuivres, ont embarqué à neuf heures trente à Buffalo à bord du bateau à vapeur *Arrow* qui descend le Niagara jusqu'à Chippawa, en amont des rapides, où le train de la Fort Erie Railroad à destination de Clifton attend ses passagers. Chaque train, d'où qu'il vienne, amène son contingent de spectateurs impatients et chaque véhicule disponible participe au rassemblement des milliers de personnes qui sont venues assister à « *l'exploit le plus audacieux des temps modernes* ». A midi, 5 000 personnes sont déjà là. Les trains de la mi-journée amènent une affluence accrue qui va se maintenir jusqu'à quatre heures de l'après-midi. On estime alors l'assistance à 12 000 personnes, inégalement réparties : 8 000 du côté canadien ; 4 000 seulement du côté américain. Cette différence est probablement due au fait que les spectateurs américains doivent payer 25 cts pour entrer dans White's Pleasure Ground, alors que le spectacle est gratuit côté canadien. En effet, le Front étant dans le domaine public n'a pu être clôturé, ce qui n'a pas empêché des particuliers d'installer aux meilleurs endroits des petits gradins avec des sièges qu'ils louent fort chers et de dresser un peu partout des baraques où ils vendent à prix d'or boissons et nourriture. A titre de précaution, Vincent Cornwell, le maire de Clifton, a fait installer en bordure de falaise, sur une bonne longueur, une solide barrière en bois afin d'éviter les chutes. De nombreux spectateurs se sont répartis dans les hôtels pour déjeuner ; beaucoup piqueniquent sur l'herbe en attendant le spectacle. Harry Colcord est là pour accueillir les journalistes, venus principalement de Buffalo et de Toronto, et les conduire jusqu'au petit enclos réservé à Blondin, où une estrade entourée de gradins, une table et des sièges sont installés. Hank est parmi eux ; Harry le conduit au point d'accrochage de la corde et lui explique en détail les caractéristiques de l'installation.

A seize heures, Blondin arrive en boghey dans l'enceinte de White's Pleasure Ground au milieu des acclamations. Il porte un maillot rose, des brodequins en daim jaunes, et a les reins serrés dans une élégante tunique en soie jaune, ornée à profusion de broderies d'or et de paillettes. Il termine de se préparer dans la cabane qui lui sert de vestiaire. Andrew J. Hamlin vient le voir afin de lui prodiguer ses derniers encouragements. Il le trouve en train de jouer du flageolet[1], aussi décontracté en apparence que s'il s'apprêtait à faire une promenade. Il lui dit : « *Blondin, laissez tout tomber si vous vous sentez un tant soit peu nerveux. C'est de mon plein gré que j'ai payé la corde ; ne mettez pas votre vie en danger pour cela.* » Blondin le remercie de ces mots qui lui vont droit au cœur et qu'il n'oubliera jamais[2]. Il lui affirme ne ressentir aucune peur. Ils se serrent la main et Blondin sort de sa cabane afin de rejoindre tous ceux qui l'attendent.

Autour de l'arbre auquel est accrochée la corde, les invités se pressent. Ils sont pour la plupart des amis que Blondin et Harry se sont faits pendant les deux mois qu'ils ont passés ici. Parmi eux, de nombreux journalistes venus des villes avoisinantes et un envoyé du *New York Tribune* venu spécialement de New York. Blondin se mêle à eux. Des rafraîchissements leur sont offerts. A quatre heures et demie, il prend son balancier et monte sur la corde basse qui a été installée à proximité.

---

1 - Sorte de flûte qui connait son âge d'or au XIX^{e} siècle en devenant l'instrument des bals et des fêtes parisiennes.

2 - Trente-cinq ans plus tard, lors d'une interview, Blondin évoquera ces paroles d'A.J. Hamlin et exprimera toute sa gratitude pour son geste. In *Le Chevalier Blondin - English Illustrated Magazine* Vol.11 Page 546 à 554 - mars 1894

Blondin au milieu de la traversée

Il fait son numéro de danseur de corde, enchaînant des sauts périlleux avant et arrière, faisant des sauts de plusieurs mètres de long avant de retomber sur la corde dans diverses positions. Il recueille à chacun de ses tours des applaudissements enthousiastes. L'heure approchant, l'impatience de l'assemblée est à son comble. Tous les spectateurs se massent au bord du précipice et jouent des coudes afin de bénéficier de la meilleure vue possible. Sur 1 000 mètres de part et d'autre de la corde, les deux rives sont bordées d'une foule joyeuse et multicolore qui brandit des drapeaux et des banderoles ; les cuivres des orchestres étincellent ; un train rempli de passagers, tous massés aux fenêtres, s'arrête en pleine vue sur la rive américaine et fournit un arrière-plan coloré. Partout, les pickpockets sont à l'œuvre : pour mieux voir, Mr. O. Tuner, de Rochester, veut monter sur sa chaise ; son voisin lui tend une main secourable pour l'aider et, de l'autre, le déleste de 98 $. Certains spectateurs font des paris, d'autres se contentent d'émettre des pronostics, généralement pessimistes. Il ne semble pas que la vertueuse exhortation du *New York Times* ait eu un quelconque effet car, à entendre les commentaires, le plus grand nombre est effectivement attiré sur les lieux par l'espoir de voir l'intrépide acrobate faire un faux pas et disparaître dans le gouffre sur lequel il voltige. Beaucoup pensent que le câble ne sera pas assez fort pour supporter en son milieu le poids d'un corps humain de 65 kg et de son balancier, d'autres, qui n'ont jamais entendu parler de l'agilité extraordinaire de Blondin, se demandent comment il pourra franchir la dénivellation de vingt mètres qui subsiste au centre de la corde. Seuls, au milieu des 12 000 spectateurs, les habitants de Niagara ne doutent nullement du succès de l'acrobate ; ils savent ce qu'il peut faire l'ayant vu déjà à l'œuvre dans des circonstances non moins difficiles.

A dix-sept heures[1], Blondin se place à l'extrémité de la corde et s'adresse à la foule : *« Gentlemen, quelqu'un veut-il traverser avec moi ? Je le porterai sur mon dos.* » Bien entendu, personne ne se présente. Après quelques plaisanteries, II donne enfin l'ordre au canonnier de tirer puis fait signe à l'orchestre : celui-ci lance un air entrainant qui contribue à dissiper le sentiment d'angoisse qui commençait à peser sur l'assistance. Il saisit alors son balancier de 11 mètres de long, qu'il manie sans difficultés en dépit de son poids de 22 kg grâce à ses avant-bras très puissants, et commence à descendre d'un pas sûr, face au soleil qui l'aveugle, la pente qui le mène au-dessus du précipice. La corde tremble légèrement sous son poids, mais elle ne balance pas, malgré la force du vent qui souffle dans la gorge. En

1 - Ce texte fait de larges emprunts au récit fait de cet évènement par *Le Courrier des États-Unis*, reproduit dans *Le Journal des curés des villes et villages du 21/07/1859*.

le voyant marcher ainsi le long de cette corde qui, sur ce gouffre, fait l'effet d'un fil, les plus intrépides frémissent, toutes conversations cessent, les respirations sont suspendues, et dans cette scène grandiose, on croirait qu'il n'y a de vivant que Blondin et les cataractes dont le rugissement sert d'accompagnement à sa danse. Car l'acrobate danse sur ce câble comme il le ferait au milieu des décors du Niblo's Garden. Tantôt se balançant sur un seul pied et tantôt bondissant, se couchant sur le dos le long de la corde, se relevant par un saut de carpe sans l'aide de ses mains, tournant, retournant et se mettant à califourchon, il arrive ainsi jusqu'à la moitié du chemin. Il s'arrête alors et fait signe au *Maid-of-the-Mist* qui navigue non loin de là avec à son bord un grand nombre de passagers à 1 $ la place. Celui-ci manœuvre afin de se placer sous la corde, la proue vers l'amont, et se maintient à peu près immobile en faisant tourner à pleine puissance ses roues à aube. Debout sur sa corde au-dessus de lui, légèrement penché sur l'abîme, Blondin se met à dérouler tranquillement une longue ficelle. Le capitaine Joe Robinson en saisit le bout et y attache une bouteille de vin que Blondin remonte aussitôt jusqu'à lui. Saluant ensuite les 12 000 personnes qui le regardent, il boit à leur santé, et, après avoir lancé la bouteille dans la rivière, il reprend le chemin du Canada, où il arrive dix-neuf minutes après son départ de la rive américaine.

Harry Colcord s'aventure de quelques pas sur la corde à la rencontre de Blondin et lui donne l'accolade. Le bruit des hourras et des bravos qui 1'accueillent lorsqu'il saute à terre, couvre pendant quelques instants la grande voix des cataractes elles-mêmes. Un orchestre joue *Get out of the Wilderness*. Des centaines de mains se tendent pour le féliciter. Il semble fatigué et son maillot est trempé de sueur. Hank et ses collègues journalistes l'attendent sur l'estrade de la presse. Chacun le congratule ; Mr. Kavanagh, le propriétaire de l'Hôtel Great Western, offre un très bon champagne en son honneur. Il doit se contenter d'un verre d'eau mais trinque joyeusement avec les journalistes et plaisante un moment avec eux. Blondin s'adresse ensuite dans son anglais très approximatif à la foule rassemblée autour de lui et à tous ceux, fort nombreux, qui le regardent depuis les fenêtres des hôtels : *« Mes amis, je suis passé sain et sauf. Je vois que vous êtes contents ; moi aussi. J'espère que vous ne m'oublierai pas car je suis pauvre. Je ne sais pas bien parler anglais, mais tout va bien. Je reviendrai bientôt.* » Ses paroles sont couvertes par un tonnerre d'acclamations. Henry W. Faxon annonce ensuite que les amis de Blondin vont faire une collecte à son bénéfice et recommande à chacun d'être généreux. Blondin remercie tout le monde et se retire dans sa cabane pour se changer et se reposer un instant.

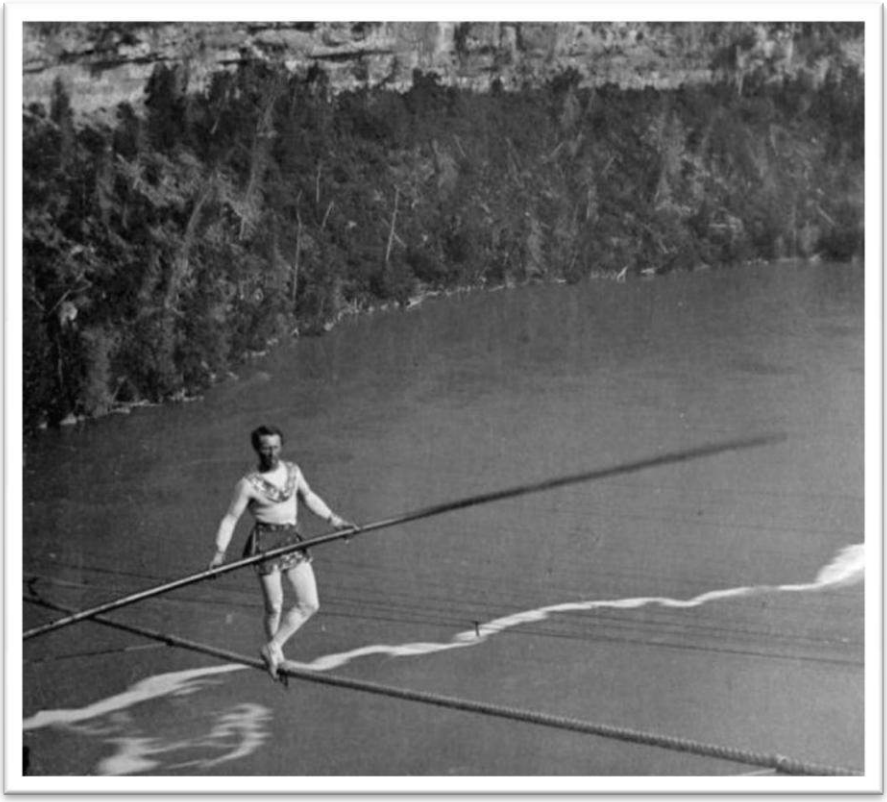
A six heures dix, il ressort et descend l'escarpement sur quelques mètres afin de vérifier un hauban. Sur la plateforme, Hank, comme à son habitude, parle haut et gesticule, tournant le dos au précipice. Blondin, émerge du versant derrière lui. Hank ne soupçonne pas sa présence. Blondin met un doigt sur les lèvres afin que personne ne l'avertisse. Brusquement, il le saisit sous les coudes, soulève ses 75 kg, se tourne, et le maintient pendant une ou deux secondes au-dessus du vide. Lorsqu'il le ramène sur la rive et le lâche, Hank s'écroule sur le sol, pétrifié de peur. Tout heureux de son coup, Blondin prend son balancier, lui fait un petit signe amical, et monte sur la corde pour effectuer le trajet du retour. Hank se remet à grand peine de sa frayeur.

Cette traversée, plus facile car il a maintenant le soleil dans le dos, est beaucoup plus rapide que la première : huit minutes seulement. Son arrivée est saluée par le *Yankee Doodle*[1], joué par l'orchestre, couvert par les cris et les applaudissements des spectateurs et par les sifflets des locomotives arrêtées le long des rives et sur le Niagara Suspension Bridge où un train entier, rempli de voyageurs, est arrêté depuis le début du spectacle. Au retour de Blondin sur le sol américain, l'enthousiasme des spectateurs ne connait plus de bornes ; on l'entoure, on lui serre les mains, chacun veut voir le grand homme, le toucher, lui parler ou lui donner une preuve quelconque d'admiration. Au milieu de ce délire général, Blondin seul conserve son sang-froid. Il annonce qu'il répétera cette traversée dès le lundi suivant 4 juillet et invite les spectateurs à revenir le voir car de nouveaux tours seront au programme. Rien dans sa physionomie ou dans sa voix ne trahit la plus légère émotion ; on n'est pas plus tranquille après l'acte le plus indifférent. Enfin, le colonel Lum Smith, commandant des pompiers de Buffalo, s'empare de lui, le place sur ses épaules et le promène au milieu de la foule dont les vociférations vont toujours grandissantes. Il le met ensuite dans une voiture et le cortège prend le chemin de Falls House. Blondin invite ses admirateurs les plus irréductibles à boire un verre, remercie le colonel, et lui dit : « *Monsieur, vous m'avez porté, je vous suis redevable. Pour être quitte, si vous en êtes d'accord, je vous porterai à mon tour, mais ce sera sur une corde.* » L'idée soulève l'enthousiasme général. Le colonel blêmit mais ne peut se défiler ; il se voit

1 - Chanson anglaise datant de la guerre de Sept Ans. D'abord chantée par les troupes britanniques pour railler les colons américains (*doodle* voulant dire "bouffon"), elle est ensuite utilisée comme chant patriotique par les Américains.

déjà au-dessus du Niagara ! Son poids trop élevé, 75 kg, le sauve. Il est fort soulagé lorsque Blondin lui donne rendez-vous prochainement au Théâtre Metropolitan de Buffalo.

Blondin est très déçu car la recette est mauvaise. Seuls 2 000 spectateurs ont acheté leur ticket d'entrée à White's Ground Pleasure ; les autres sont passés à travers la clôture ! Il a une explication orageuse à ce sujet avec Holis White, dont la presse se fait l'écho. La collecte côté canadien n'est pas mauvaise et les hôteliers canadiens ont versé une contribution volontaire de 300 $, mais beaucoup de spectateurs n'ont rien donné. Par contre, Les compagnies de chemin de fer s'en sont mis plein les poches, sans bourse délier. Une fois payés la part de Holis White et les 10% d'Harry Colcord, il lui reste 600 $ et beaucoup de factures à régler.



Blondin sur sa corde

Le lendemain et les jours suivants, tous les journaux américains se font l'écho de l'exploit de Blondin : le *New York Tribune* lui consacre un long article, bien documenté, de son envoyé spécial ; beau joueur, le *New York Times* reproduit intégralement le très bon papier écrit par Henry W. Faxon pour le *Buffalo Republic* dans lequel celui-ci « *célèbre la plus magnifique prouesse jamais réalisée par un homme, qui a exigé un savoir-faire inégalé, une adresse et une intelligence hors du commun, alliés à un courage exceptionnel et à des nerfs à toutes épreuves.* » Cela n'empêche pas l'éditorialiste du *New York Times* de déverser son fiel en rappelant qu'on avait également salué à l'époque l'exploit de Sam Patch, ce qui ne l'avait pas empêché de se tuer l'année suivante… Les journaux locaux, dans chaque État, reprennent les articles des journaux de Buffalo et du *New York Tribune*. Toute l'Amérique est au courant, mais l'exploit paraît si extraordinaire que beaucoup restent incrédules.

Les journaux de Londres tarderont à se faire l'écho des journaux américains et, malgré l'article enthousiaste que *Le Courrier des États-Unis*, journal français publié à New York, a consacré à cet évènement, la nouvelle ne fera pas la une des journaux parisiens. Un seul des grands quotidiens français, le *Journal des débats politiques et littéraires*, reprendra l'article du *Courrier des États-Unis*, comme le feront également quelques revues périodiques telles que la *Semaine des familles*, la *Gazette de l'Industrie et du Commerce*, le *Journal des curés des villes et des villages* ou *l'Illustration*, dont le rédacteur, M. Paulin, s'écrie : « *C'est un Français qui a étonné le monde, c'est un Français, c'est un Français, soyons fiers d'être Français* ! » Les autres grands quotidiens tels que la *Presse*, le *Siècle*, *le Constitutionnel* ou *le Figaro* persisteront à ignorer l'existence même de Blondin.

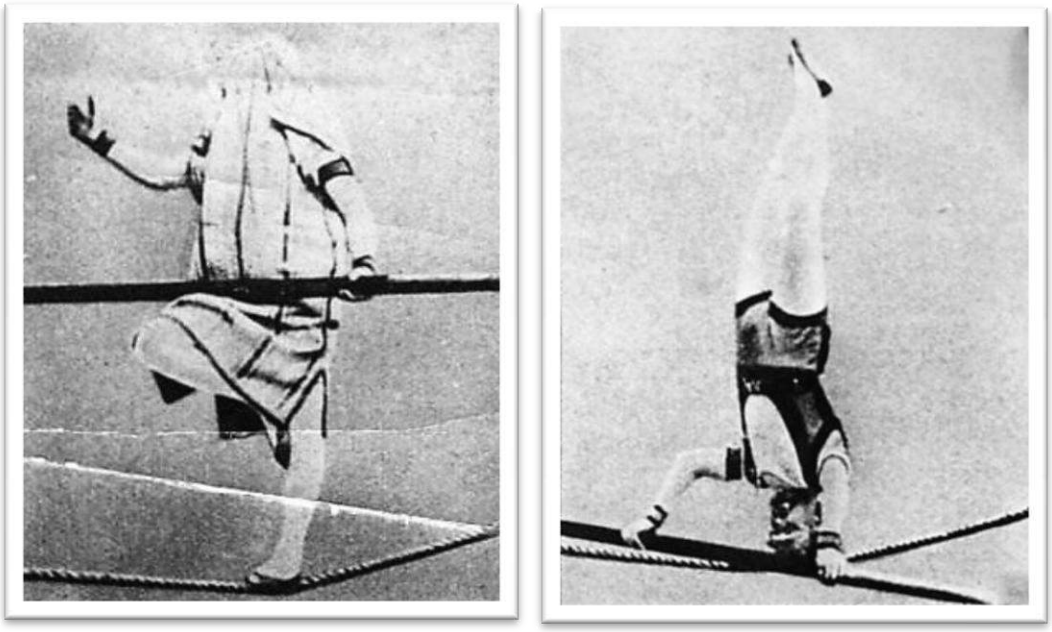
Retour de Blondin, en arrière plan, la foule à White's Pleasure Ground[1]

Le 4 juillet, jour de la célébration de l'Indépendance américaine, le temps est calme et le ciel splendide. De toutes parts et par tous les moyens, les spectateurs affluent en plus grand nombre que la fois précédente, avec leurs banderoles et leurs orchestres, pour assister à la deuxième représentation de Blondin. Le nombre de tickets vendus à l'entrée de White's Pleasure Ground est en forte augmentation, ce qui laisse supposer que le nombre des resquilleurs a diminué d'autant. Après une démonstration sur corde courte, aussi éblouissante que la précédente, avec entre autres l'exercice de la chaise périlleuse, Blondin part à 17 heures de White's Pleasure Ground, à reculons et sans balancier. Il progresse ainsi rapidement sur une longueur de 70 mètres environ. Il s'arrête alors, se met en équilibre sur un pied et se penche en avant, le corps et la jambe à horizontale. Il semble réaliser tout à coup qu'il a oublié son balancier et revient à la rive pour le prendre. Il gagne ensuite le centre de la corde, s'assied, se couche sur le dos, s'assied à nouveau et fait une cabriole[2] sur la corde. Puis, il se relève d'un saut de carpe et marche rapidement vers la rive canadienne. Rendu à vingt mètres environ de celle-ci, il s'arrête, salue gracieusement la foule et fait la pause pour permettre à un photographe de le prendre en portrait. Il prend ensuite son élan et atteint la rive en faisant un saut gigantesque. Après s'être rafraîchi et reposé un long moment, il enfile par la tête un sac fait de couvertures indiennes colorées qui lui descend jusqu'aux mollets et qui comporte deux trous par lesquels il passe ses bras. Ainsi recouvert de la tête à mi-mollets, il ne peut rien voir. Il monte sur la corde en tâtonnant, saisit son balancier et commence la traversée. Les spectateurs n'en croient pas leurs yeux ; pour eux, il est clair qu'il est en train de tenter l'impossible et qu'il va se tuer. Ses amis de Niagara Falls ont d'ailleurs tenté de le dissuader de faire cet exercice fort risqué, mais il n'a rien voulu entendre, prétextant qu'il s'était engagé auprès du public et devait donc le faire. Au bout d'une cinquantaine de mètres, il glisse ; un cri d'horreur jaillit de la foule ; il se retrouve à califourchon sur la corde[3]. Il repart ; son balancier se coince sous un hauban et il manque perdre l'équilibre. Le même incident se répète à plusieurs reprises. Les spectateurs n'en peuvent plus ; leur angoisse est à son paroxysme ; des femmes lui crient de s'arrêter, d'arracher ce maudit sac qui va causer sa perte.

1 - Earl Brydges Public Library, Niagara Falls, N.Y. Niagara Falls Heritage Foundation Collection

2 - "*Caboulot*", en termes de funambule. Voir *Traité du funambulisme*, par Philippe Petit, chez Actes Sud.

3 - Tout au long de sa carrière, il use et abuse du procédé, qu'il exécute à la perfection, qui consiste à faire semblant de perdre l'équilibre.



Blondin sur sa corde[1]

Il s'arrête enfin, se couche sur la corde, lève ses pieds, s'assied les deux pieds d'un même côté et, d'un coup de reins, se retrouve debout et repart[2]. Quand il arrive à la rive américaine, un cri de soulagement jaillit de toutes les poitrines, suivi d'une immense clameur qui éclate sur les deux rives, aussitôt couverte par le sifflet assourdissant des locomotives. Les spectateurs se bousculent pour arriver jusqu'à lui, le toucher, lui dire à quel point ils ont été inquiets pour lui. L'un d'eux lui serre vivement la main en lui disant qu'il préfère cet honneur à celui de l'étreinte du premier souverain du monde : « *Ce sont là deux hommes de genres différents*, répond Blondin. - *M. Blondin*, réplique l'autre, *vous êtes grand comme les chutes*. - *Pardon*, riposte ce dernier, *vous voyez bien que je leur suis supérieur*. » A un journaliste qui lui demande comment il fait pour garder son équilibre, sans repère, avec un sac sur la tête, il explique qu'il est guidé par le contact de ses pieds avec la corde et qu'il apprécie la verticalité de son corps en ressentant l'aplomb du sac autour de ses mollets.

Le rendez-vous avec le colonel Lum Smith a été fixé au samedi 9 juillet. Hank s'est arrangé avec Thomas Carr, le directeur du Metropolitan, pour que l'ascension de Blondin et du colonel ait lieu à 23 heures, à la fin du spectacle actuellement à l'affiche. Une corde a été tendue du fond de la scène jusqu'à la troisième galerie ; elle fait une pente de quarante degrés. A l'heure dite, les spectateurs, pour la plupart, restent à leurs places cependant que le théâtre est envahi par tous les pompiers de la ville qui s'entassent dans les travées. Le rideau se lève sur Blondin et le colonel Lum Smith, follement applaudis par l'assistance. Blondin charge le colonel sur son dos et lui recommande de le laisser faire en se contentant de bien s'accrocher à sa taille et à son cou, sans toutefois l'étrangler. Il pèse 10 kg de plus que lui, c'est pourquoi Blondin a pris son balancier le plus lourd. Il s'engage sur la pente raide et monte lentement mais régulièrement, en quelques minutes, jusqu'à la troisième galerie. La performance est saluée par des applaudissements et des hourras. La descente paraît beaucoup plus périlleuse et le colonel Lum Smith montre des signes évidents d'inquiétude. Blondin entreprend la descente ; après quelques pas, il trébuche et semble être sur le point de perdre l'équilibre. La salle frémit ; le colonel devient livide, plus pâle que ses hommes ne l'ont jamais vu, même au milieu des flammes, la lance à incendie en main. Quand Blondin le dépose à terre sur la scène, il est trempé de sueur. Il se reprend immédiatement et donne à Blondin une chaleureuse accolade, puis, radieux, il se tourne vers ses hommes qui l'acclament et lève les bras en signe de victoire. L'affaire se termine au bar du théâtre. En une soirée, Blondin s'est fait cinquante amis ! Les spectateurs estiment que la performance à laquelle ils viennent d'assister était plus difficile à réaliser que la traversée du Niagara elle-même.

---

1 - Gettyimages – Hulton collection

2 - Ce tour est incroyable. Il est pourtant rapporté tel quel par un témoin oculaire, le journaliste du *Niagara Falls Gazette*, qui est très précis dans ses descriptions. Il raconte : Blondin est sur le chemin de retour, il a son sac sur la tête qui lui arrive aux genoux et son balancier en main ; "*here he sat down, laid down, threw up his feet, sat with both feet on one side, jumped up and continued his journey*."

La représentation suivante a lieu le 14 juillet, comme annoncée. Elle est donnée au bénéfice de Blondin, ce qui lui permet de récupérer les sommes que lui doit Holy White. Les hôtels sont pleins. Les mêmes trains, les mêmes bateaux déversent leurs cargaisons de spectateurs enthousiastes qui s'entassent dans les rues et aux terrasses des hôtels. Les habitants de Buffalo sont venus en masse ; la moitié de Lockport est là. On estime à 12 000 le nombre des spectateurs. La compagnie de sapeurs-pompiers Eagle Hose N°2 de Buffalo est à bord du *Arrow* ainsi que son invitée la compagnie Perseverance Hose N°5 de Philadelphie, qui comprend trente-sept membres dont le Pump's Cornet Band, son orchestre de dix musiciens. Les ponts du navire sont noirs de monde. Les orchestres des deux compagnies se relaient sans discontinuer depuis le départ de Buffalo jusqu'à l'arrivée à Chippawa où de longues files de voitures attendent les voyageurs. La plupart sont des wagons de transport de sable réaménagés en transport de voyageurs par la simple addition de rangées de sièges. Arrivées en gare de Clifton, les deux compagnies se mettent en rang et marchent au pas cadencé jusqu'à Clifton House pour boire un coup. Au bout d'une demi-heure, elles reforment les rangs et descendent à l'assaut du *Maid-of-the-Mist* qui les fait passer de l'autre côté du Niagara. Elles sont accueillies au débarcadère par la compagnie locale Cataracts Hose qui les escorte jusqu'à Cataract House où leur est servi un repas somptueux. Le repas terminé, les trois compagnies, en pleine forme, fanfares en tête, partent pour le combat du jour : la grande ascension de Blondin. White's Pleasure Ground est comble ; les déléguées d'une convention des droits de la femme sont là. Les rives américaines et canadiennes sont occupées sur une longueur de 1 500 mètres par une masse compacte. Les spectateurs se bousculent pour accéder aux bonnes places ; certains descendent à mi-pente, dans les rochers. Trois ou quatre mille personnes sont rassemblées sur la rive américaine, plus du double en face. Il fait une chaleur étouffante ; la foule étanche sa soif en absorbant un mélange explosif de limonade à l'acide tartrique et d'un tord-boyaux de whiskey, au prix exorbitant de 25 cents le verre.

A quinze heures, Blondin apparaît devant Falls House. Il monte dans un boghey avec deux amis et se promène dans le village. Il entre ensuite dans l'enclos du White's Pleasure Ground. A seize heures il fait une démonstration sur une corde molle installée entre deux arbres dans le parc. Une demi-heure plus tard, il monte sur la corde pour commencer la grande ascension. Il s'engage à reculons dans la traversée en tenant entre ses mains son balancier et un chapeau que lui a confié un spectateur. Au bout de soixante-dix mètres, il fait une pause, s'allonge sur la corde, se relève, gagne le centre et s'assied. Il tient le chapeau en l'air. Le capitaine Trevis, un fameux tireur au pistolet, est à bord du *Maid-of-the-Mist*. A une distance de quatre-vingt mètres, il vise le chapeau et tire. Blondin passe le doigt dans le trou fait par la balle dans le chapeau et le descend avec une ficelle jusqu'au tireur afin qu'il puisse contrôler lui-même la justesse de son tir. Quelques spectateurs crient à la supercherie, d'autres les font taire. Blondin repart ensuite, toujours à reculons, fait une courte pause allongé sur la corde, le balancier en travers de la poitrine, puis repart et gagne rapidement la rive canadienne. Il a fait ainsi le trajet en vingt minutes ! Il boit un rafraichissement avec des amis, puis s'enferme dans sa cabane-vestiaire. Il réapparaît à cinq heures trente, déguisé des pieds à la tête en Jocko, le singe brésilien, faisant des grimaces et gambadant, tout en poussant une petite brouette vivement colorée. Celle-ci est en bois ; sa roue, d'un diamètre de trente-huit centimètres comporte une gorge de huit centimètres de profondeur. Elle pèse quatorze kilogrammes et a été construite par Thomas Duncan, le machiniste du Théâtre Metropolitan de Buffalo. Ses poignées sont accrochées à une ceinture que Blondin porte autour de la taille, ce qui le laisse libre de manier son balancier. Il s'engage sur la corde et marche avec précaution afin de franchir sans encombre les fixations des haubans. Il se repose à trois reprises, adresse maintes grimaces aux spectateurs, et regagne la rive américaine en dix minutes. Toutes les locomotives, qui sont en attente sur les rives, se mettent à siffler pour appeler leurs voyageurs et la foule se disperse rapidement afin de ne pas manquer le départ fixé à dix-huit heures. Blondin continue à faire ses singeries dans le boghey qui le ramène à son hôtel.

Le lendemain, Henry Faxon relate dans le *Buffalo Republic* le spectacle donné le 14 juillet à Niagara Falls et termine son article en transmettant deux messages de la part de Blondin :

- le premier est que celui-ci estime avoir réalisé tout ce que le public était en droit d'attendre de lui et n'avoir reçu en retour qu'une maigre rémunération ;
- le second est que si le public veut le revoir, il faudra que les compagnies qui assurent le transport des voyageurs lui fassent une proposition équitable.

Il manifeste ainsi sa mauvaise humeur et met les compagnies de transport devant leur responsabilité : il en a assez d'être le dindon de la farce et préfère arrêter plutôt que de continuer à être ainsi exploité.

Afin de donner du poids à sa menace, Blondin suspend ses représentations en attendant le 3 août, date de la représentation qu'il a promise à l'Association américaine des dentistes qui s'est servie de son spectacle pour attirer un plus grand nombre de ses membres à Niagara Falls où elle tient cette semaine-là sa Convention Nationale. Probablement dans l'intention de montrer qu'il n'a rien contre la population de Niagara Falls dans cette affaire, il publie un encart dans le *Niagara Gazette* pour la remercier de l'accueil qu'elle lui a réservé, du soutien qu'elle lui a apporté, et de l'amitié qu'elle lui manifeste. Le journal se fait l'interprète de tous pour l'assurer qu'il a un admirateur et un ami en chaque citoyen de Niagara Falls. Il salue sa gentillesse et sa modestie, si inhabituelles de la part d'un artiste, et la simplicité de son attitude, si éloignée des « *French airs* » habituels. Il termine en saluant en lui le gentleman, digne de l'estime que tous les citoyens de la ville lui portent.

Blondin quitte Niagara Falls le 15 juillet pour aller chercher sa famille à Cincinnati. Seule depuis près de deux mois et demi avec Adèle et Edward, Charlotte, qui a accouché le 10 juillet[1] d'une petite fille prénommée Iris, l'attend avec impatience. Elle vit dans l'angoisse et se précipite chaque matin sur les journaux afin de savoir si son mari est toujours en vie. Elle a suivi ses exploits et a compris qu'il mettait la barre un peu plus haut à chaque représentation afin de tenir son public en haleine ; son angoisse a donc cru avec le temps. Jean-François de son côté s'est bien accommodé de cette séparation et a beaucoup tardé à venir. En vérité, il était content de pouvoir se concentrer sur son challenge sans avoir à se préoccuper de sa famille. De passage à Cincinnati pendant le séjour de Blondin, les Ravel donnent une représentation au Théâtre National à laquelle Blondin assiste avec Charlotte dans une loge. Le public le reconnait et lui fait une ovation à laquelle il répond par quelques mots d'un mauvais anglais et par beaucoup de gestes. Toute la famille prend enfin le train puis le bateau pour Niagara Falls où Blondin l'installe dans la maison qu'il vient de louer au centre ville.

Sur l'invitation de Wellington Meech, le nouveau directeur du Théâtre Metropolitan de Rochester, il ne tarde pas à repartir avec Harry pour cette ville de 48 000 habitants située au bord du lac Ontario. Celui-ci désire conclure un contrat avec lui pour qu'il se produise dans son théâtre à la fin de l'année et veut le mettre en contact avec G. V. Hotchkin, le propriétaire de Falls Field[2], un parc de loisir situé au bord des grandes chutes de la rivière Genessee, à 80 km en train au sud de Rochester. Le public boude les courses de bateaux et les spectacles de cirque que ce dernier organise depuis plusieurs années dans son parc de loisir et il cherche une nouvelle attraction pour le relancer. Blondin et Harry se rendent sur place et envisagent avec lui, sans rien conclure, une première traversée des chutes de Genesee le 2 août, et d'autres par la suite, en alternance avec celles du Niagara. En repassant par Rochester, le 21 juillet, ils prennent soin d'informer le R*ochester Union* de ces projets ; celui-ci en fera état dans son édition du lendemain.

Cette visite à Rochester et les divers bruits qui courent au sujet d'éventuels engagements à New York et d'un démontage prochain de la corde à Niagara Falls ont probablement pour but de mettre sous pression les hôteliers de Clifton et de Niagara Falls, les compagnies de transport, et Holis White afin d'obtenir d'eux une rémunération plus équitable. Rien n'a filtré d'éventuelles discussions avec les transporteurs et les hôteliers ; par contre, on a su que les négociations avec Holis White avaient dépassé le point de rupture lorsque Blondin a commencé le 29 juillet à démonter les haubans et déclaré qu'il allait placer sa corde en aval de Niagara Suspension Bridge. Un accord a finalement été trouvé dans la nuit et un nouveau contrat a été signé, qui prévoit une série de représentations au White's Pleasure Ground. En conséquence, Blondin a remis les haubans en place dès le lendemain. Il faut croire que le résultat global de ces négociations a été satisfaisant pour lui, puisqu'il n'a pas donné suite à son projet de représentations au-dessus des chutes de la Genessee.

La quatrième représentation de Blondin à Niagara a lieu le 3 août, comme promis aux dentistes. L'affluence est considérable, plus importante que lors du précédent spectacle. Certains l'évaluent à 20 000 personnes. En plus des centaines de dentistes présents à Niagara Falls pour leur Convention et des Canadiens amenés par un train spécial de la Great Western Railroad, d'autres trains amènent des milliers de spectateurs depuis toutes les villes des environs : Lockport, Rochester, Buffalo, Cleveland, Erié, etc. Une compagnie des Washington Greys de New York, une prestigieuse unité militaire qui est en tournée dans la région, est présente avec ses quatre-vingt-dix hommes, ses drapeaux, sa section de tambours et son orchestre composé de vingt musiciens. Elle est arrivée la veille à Niagara Falls et a paradé dans la

1 - Source : *Everybody's heard of Blondin* p.49 par Ken Wilson - Pond View Books – 1990
2 - Egalement appelé "*Genesee Falls Park*"

ville avant de faire son entrée dans White's Pleasure Garden, drapeaux et musique en tête. Les militaires ne seront pas déçus car ils vont assister à un spectacle exceptionnel.

Blondin en octobre 1859

Blondin apparaît au White's Pleasure Garden à 16 h 30, habillé en Indien. Il court tout au long du trajet aller, se contentant de faire quelques arrêts pour se reposer. A plusieurs reprises, son balancier se prend sous les haubans. Arrivé à la rive canadienne en moins de six minutes, il se rafraîchit et se repose une quinzaine de minutes avant d'effectuer le trajet retour pour lequel il a réservé toutes ses acrobaties et qui va éclipser tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Il s'engage sur la corde et, arrivé au quart du parcours, il s'arrête, fait des sauts périlleux avant et arrière, se met en équilibre sur la tête, son balancier en mains. Il effectue dans cette position divers exercices, balançant et agitant ses pieds de toutes les manières. Il reprend son parcours, s'arrête à nouveau et répète ses exercices. Il fait soudainement un saut périlleux arrière et deux pirouettes autour de la corde qui donnent des palpitations de cœur à tous les spectateurs et arrachent des cris de frayeur aux dames. Un peu plus loin, il s'étend sur le dos avec beaucoup de décontraction, tient son balancier à bout de bras en travers de la corde et, d'un coup de reins, projette son corps en arrière par-dessus le balancier pour se retrouver à califourchon sur la corde. Il marche ensuite jusqu'au dernier hauban, y attache son balancier et gagne la portion centrale de la corde dépourvue de haubans. Il se transforme alors en singe, faisant une pirouette autour de la corde, se suspendant à celle-ci par les mains et par les pieds et se déplaçant ainsi avec une grande vélocité. Il se met à plat ventre et nage sur la corde, se pend par un seul pied, puis par une seule main, tout en se balançant au-dessus de l'abîme. Il se met ensuite debout et marche sur la corde jusqu'à l'emplacement de son balancier. Il se suspend à nouveau par une seule main, puis sous les épaules, fait à plusieurs reprises un tour sur lui-même en lançant ses pieds par-dessus sa tête entre ses bras et en restant ainsi suspendu, les épaules désarticulées. Il tient ensuite son corps en position horizontale, en arrière, en se tenant par les bras, un exercice qui réclame une grande force. Il se suspend à nouveau par les deux jambes, puis par une seule, tourbillonne autour de la corde, fait à nouveau des sauts périlleux et des cabrioles, se tient une nouvelle fois sur la tête. En fait, il exécute, trente mètres au-dessus des tourbillons du Niagara, les figures les plus périlleuses du répertoire des danseurs de corde, habituellement réalisées à trois mètres du sol. Il donne ainsi un spectacle d'une audace inouïe, le plus extraordinaire qui ait jamais été produit. Les spectateurs, qui ont beaucoup de peine à se remettre de leurs frayeurs, sont abasourdis et, même les plus exigeants d'entre eux en matière de sensations fortes, sont pleinement satisfaits. Ils lui font un triomphe et réclament un discours. Il refuse, disant en être incapable, et annonce simplement qu'il portera un homme sur son dos au-dessus du Niagara le 17 de ce mois. Un détachement d'honneur des Washington Greys le raccompagne jusqu'à son hôtel.

Blondin invite le soir même leurs officiers à sa table. Les relations qu'ils nouent entre eux à cette occasion sont si bonnes et leur admiration pour lui si grande qu'il sera fait membre honoraire de leur unité.

Son annonce a eu un énorme retentissement. Comme d'habitude, la veille au soir, les hôtels affichent complet et, le mercredi matin 17 août 1860, les habitants de Niagara Falls et de Clifton voient affluer une foule immense, qui débarque des trains et remplit les rues. Le vapeur *Arrow*, en provenance de Buffalo, a débarqué 1 200 personnes à Chippawa ; le vapeur *Zimmerman*, en provenance de Toronto, en a débarqué le même nombre à Niagara-on-the-Lake. Des trains spéciaux en provenance de Buffalo, Rochester et Lewiston ont acheminé cent-dix wagons de voyageurs, tellement bondés que beaucoup d'entre eux ont voyagé debout. La Great Western Railroad a organisé des connections avec la Detroit & Milwaukee Railroad et la Michigan Central Railroad pour amener par trains spéciaux à demi-tarif des spectateurs de Chicago et de Detroit ainsi que des villes situées sur la rive sud du lac Michigan. La foule ainsi rassemblée est estimée à plus de 25 000 personnes. Elle se tasse sur les deux rives du Niagara, si dense et excitée que des disputes éclatent, chacun essayant de se placer pour mieux voir ; au cours d'une bousculade, un homme de 60 ans, Mr. Solwel, est projeté dans la rivière du haut de la falaise et se tue.

Aux environs de 16 heures, Blondin entre dans White's Pleasure Ground. Il est tête nue et porte son justaucorps en soie habituel et ses chaussures en peau de daim. Il prend son balancier et monte sur la corde. Au bout de 150 mètres, il le coince sous un hauban et se tient droit, la tête reposant sur le balancier. Un peu plus loin il se tient à nouveau sur la tête. Il gagne ensuite le premier hauban côté canadien auquel il fixe son balancier avec son mouchoir. Il revient au centre, à l'endroit où la corde est dépourvue de haubans, et se balance, accroché par les mains. Il passe et repasse son corps entre ses bras, en avant et en arrière. Il se suspend ensuite par une jambe, puis par les deux, puis par un seul bras. Il repart, fait encore quelques acrobaties, récupère son balancier et poursuit sans s'arrêter jusqu'à la rive canadienne où il est accueilli par des acclamations qui sont reprises par les spectateurs de la rive américaine.

Beaucoup dans l'assistance sont persuadés que la traversée que s'apprête à faire Blondin est vouée à l'échec et qu'il va tomber. Ils sont venus pour voir ça et, en attendant, ils prennent des paris. La côte de Blondin n'est pas fameuse et la plupart parient sur sa chute. On dira plus tard que beaucoup d'argent avait changé de main à la fin de la représentation et que les mêmes avaient fait grise mine. Nul ne sait encore qui aura le redoutable privilège d'être le cavalier de Blondin. On a beaucoup parlé du capitaine Travis, le tireur au pistolet, qui est un de ses amis et qu'il a déjà porté lors d'un spectacle à Toronto l'année précédente. D'autres avancent le nom du colonel Lum Smith. C'est bien naturellement Harry Colcord, son impresario et ami, âgé de vingt-quatre ans et pesant 65 kg, que Blondin a choisi pour réaliser avec lui le dangereux exploit.

Depuis une semaine, Blondin prépare Harry à cette épreuve. Pour le mettre en confiance, il l'a mis au défi de le faire tomber d'une corde accrochée à faible hauteur. Harry a tout essayé mais n'y est pas parvenu. Il lui a montré comment se positionner sur son dos, en serrant sa taille entre ses cuisses tout en s'accrochant à son cou, sans toutefois l'étrangler, et en faisant porter son poids sur ses épaules, sans jamais entraver ses jambes. Cette position est très fatigante pour Harry, ce qui les obligera à faire des haltes pour qu'il puisse reposer ses bras. Il lui a surtout recommandé de le laisser faire, de se contenter d'être un poids mort, et de n'essayer en aucun cas d'influer sur leur équilibre, surtout dans la partie centrale de douze mètres, dépourvue de haubans. Certains ont prétendu que Blondin et Harry étaient reliés par une fine corde attachée à leur taille et que Blondin avait montré à Harry comment, en cas de chute, se jeter de part et d'autre de la corde. D'autres ont indiqué que Blondin portait des sangles accrochées à son cou, qui faisaient office d'étriers dans lesquels Harry engageait ses pieds[1]. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais fait état de ces dispositifs. Harry a reconnu plus tard avoir eu terriblement peur et n'avoir pu dormir, ni la nuit précédant la traversée, ni à son retour à l'hôtel, où il est resté prostré pendant des heures dans son lit. Il a même avoué, quarante ans plus tard, revivre encore dans ses cauchemars ces instants où il se trouvait au-dessus des eaux bouillonnantes du Niagara. Cependant, comme les gens vraiment courageux, il a su dompter sa peur et n'en a rien montré.

Harry enfonce son chapeau de paille sur sa tête, monte sur le dos de Blondin, serre ses cuisses autour de sa taille et s'accroche à son cou. Blondin s'engage alors sur la corde et descend avec précaution la déclivité de celle-ci. Dans la première moitié du parcours, il s'arrête à cinq reprises sur la demande d'Harry et celui-ci descend chaque fois sur la corde et se tient à Blondin qui assure leur équilibre. Après

1 - Il utilisera ce dispositif l'année suivante, lors de la traversée devant le Prince Edward.

vingt et une minutes de traversée, ils arrivent à la moitié du chemin, et s'engagent dans la partie dépourvue de hauban. Ils n'ont pas parcouru cinq mètres que la corde se met à se balancer : quelqu'un secoue violemment le hauban central ! Blondin manque lâcher son balancier ; il est en perte d'équilibre ; il cherche à le récupérer en se servant du balancier qu'il incline de droite à gauche ; en vain, car la corde continue à se balancer. Il fonce alors vers le prochain hauban ; au moment où il met le pied sur sa fixation, le hauban casse. Dans un effort désespéré, il court jusqu'au hauban suivant où il peut enfin se stabiliser. Il dit alors à Harry : « *Descend, vite !* » Il reprend haleine ; il a cru un instant que tous les haubans allaient être secoués les uns après les autres, jusqu'à lui faire perdre son équilibre ! Heureusement, Harry a gardé son sang-froid ; sans quoi, ils étaient perdus. La foule n'a pas exactement réalisé ce qui vient de se passer, mais elle a cru qu'ils allaient tomber. Spontanément, un cri de terreur a jailli de toutes les poitrines. Ils se reposent un moment, Blondin est couvert de sueur, il dit seulement : « *Allons !* », Harry s'accroche à son cou et ils repartent. Après plusieurs haltes, ils atteignent la rive. Les spectateurs sont agglutinés à l'extrémité de la corde et empêchent Blondin de prendre pied. Celui-ci lâche alors son balancier, saisit les jambes d'Harry et fonce dans la foule pour se mettre en sécurité. Il est complètement épuisé et mettra plusieurs minutes avant de reprendre son souffle et pouvoir parler. La traversée a duré quarante-deux minutes en incluant les sept pauses. Réalisée dans ces circonstances, cette performance constitue un exploit surhumain. La foule les porte en triomphe et accompagne le boghey qui les ramène à leur hôtel.

Un homme a été vu sur la rive américaine en train de secouer le hauban central et on a constaté que le hauban suivant avait été coupé au couteau. Le signalement du saboteur a été donné à la police mais elle ne retrouvera pas le coupable, certainement un parieur qui avait misé gros sur la chute de Blondin et Harry.

Leurs amis du *Buffalo Republic* et du *Niagara Falls Gazette*, qui n'étaient pas favorables à une telle prise de risque, se disent soulagés et expriment leur souhait que Blondin, qui n'a pas besoin de cela pour attirer les foules, ne renouvelle pas cette expérience. Tous les journaux des États-Unis, de New York jusqu'à la ville la plus reculée du plus petit État, se font l'écho de cet exploit et lui donnent une dimension démesurée. C'est une véritable Blondin mania qui se répand en Amérique. On observera avant la fin de l'été une recrudescence des bras cassés chez les jeunes Américains imitateurs de Blondin et, malheureusement, au moins un accident mortel. Il est désormais parmi les trois Français les plus connus aux États-Unis, avec Lafayette et l'aéronaute Eugène Godard, qui est devenu célèbre dans ce pays entre 1855 et 1858 en faisant des ascensions en ballon dans les plus grandes villes de l'Union, parfois dans des conditions très périlleuses.

Très déçus de la défection de Blondin et mécontents de son double jeu, G. V. Hotchkin et le *Rochester Union* sont bien décidés à prendre leur revanche. Antoine Delave, un funambule français âgé de vingt-trois ans, va leur en donner l'occasion, au prix d'une guerre picrocholine entre Niagara Falls, soutenue par Buffalo, d'un côté, et Rochester de l'autr.

Ce dernier a fait un numéro de funambule dans le spectacle donné le 1er août par le cirque américain Metropolitan Circus, de passage à Niagara Falls. Il a prétendu à cette occasion affronter Blondin au-dessus du Niagara et lui a lancé par voie de presse un défi mettant 500 $ en jeu ; celui-ci a eu la sagesse de ne pas répondre. Le *Niagara Falls Gazette* s'en est chargé : il s'est étonné des prétentions de Delave qui, au vu de sa prestation au cirque le 1er août, n'est pas au niveau de ce défi. Delave a ensuite proposé 200 $ à Blondin pour utiliser sa corde ; celui-ci lui a fait répondre qu'elle n'était pas à louer. Le *Niagara City Herald* s'est empressé de jeter de l'huile sur le feu et le *Rochester Union* est alors entré dans la danse, aussitôt contré par le *Buffalo Republic*. G. V. Hotchkin a sauté sur l'occasion pour passer un contrat avec Delave et profiter ainsi de la publicité qui lui a été faite. La première représentation de Delave aux chutes de la rivière Genessee a lieu le 16 août, la veille de la traversée du Niagara par Blondin et Harry. Les chutes font 29 mètres de haut, la corde est tendue obliquement, sa longueur est de 215 mètres et son point le plus bas est à trente-trois mètres au-dessus de l'eau. Une foule énorme, évaluée à 18 000 personnes, est rassemblée sur les rives de la Genessee. De nombreux habitants de Niagara Falls, dont Blondin, Harry et leur ami, le capitaine Travis, sont là. Un orage éclate qui douche les spectateurs pendant une heure mais ne refroidit pas leur enthousiasme. Blondin vient saluer Delave avant qu'il ne parte pour faire sa traversée. Entouré de journalistes, celui-ci est pâle comme un linge. Dans un souffle, il dit distinctement en français : « Je n'y arriverai pas. » Blondin l'a entendu et lui dit : *« Fort bien, Delave, ne traversez pas, je le ferai à votre place, comme je suis : en chemise, pantalons longs et bottines de cuir. J'ai juste besoin de votre balancier.* » Dans un sursaut d'orgueil Delave se redresse, saisit son balancier et

s'avance vers la corde, comme le condamné à mort va à l'échafaud. Dès qu'il monte sur la corde, celle-ci, mal sécurisée faute de haubans en quantité suffisante, balance dangereusement. Delave a de la peine à maintenir son équilibre mais il continue à avancer courageusement et finit par atteindre le toit de la scierie auquel la corde est accrochée. Il repart en sens inverse, avec les mêmes difficultés, et s'arrête en route pour faire quelques exercices. A son arrivée, il est acclamé et porté en triomphe

Les chutes de la Genessee en 1797[1].

Le lendemain, les journaux de Rochester saluent la performance de Delave, estimant qu'elle est même supérieure à celle de Blondin puisqu'elle a été réalisée dans des conditions techniques bien plus défavorables. Ils prétendent que, pendant la représentation, des inconnus ont tenté de faire tomber Delave en secouant deux haubans. Ils mettent en cause les partisans de Blondin et leur font savoir que les habitants de Rochester ne veulent plus les voir à Genessee Falls et qu'ils sauront protéger Delave contre eux. Le *Niagara Falls Gazette* s'indigne de ces accusations et affirme que, lors de sa visite à Delave, Blondin a du être protégé par ses amis contre les "*gros bras*" de Rochester qui l'agressaient. Les journaux de Buffalo soulignent le manque de professionnalisme de Delave et lui prédisent un accident. La polémique enfle et les esprits s'échauffent, à Niagara Falls comme à Rochester. Cette même semaine, dans la nuit du samedi au dimanche, le feu est mis à la rive du Niagara dans le but évident de faire bruler la corde de Blondin et les journaux annoncent que dix-neuf haubans ont été coupés au couteau, ce que Blondin dément. Désormais, les installations des deux funambules sont surveillées nuit et jour et les habitants de Niagara Falls et de Rochester se regardent comme chiens et chats.

Delave persistera à vouloir rivaliser avec Blondin en reproduisant tous ses tours. Cependant, bien qu'excellent funambule, il n'a ni le professionnalisme ni la maitrise de ce dernier et frôle en permanence ses propres limites. Le 10 septembre, au cours d'une traversée, il tombe dans l'eau près de la scierie, en amont des chutes. Il ne parvient pas à regagner la rive et doit être secouru par un bateau. Le 28 septembre, il décide d'égaler Blondin en portant à son tour un homme sur son dos au-dessus des chutes. Quand ils arrivent au milieu de la traversée, le balancement de la corde est tel que Delave comprend qu'il va tomber. Il lâche son balancier et s'accroche par les mains à la corde. Son cavalier, désarçonné, réussit en tombant à le ceinturer. Ils demeurent ainsi quelques instants jusqu'à ce que l'homme parvienne à se hisser jusqu'à

1 - Peint en 1823 par le duc de Monpensier - New York Historical Society

la corde. Ils regagnent ensuite piteusement la rive en « *cochon pendu* ». Suite à ces incidents et à la mort accidentelle d'un jeune spectateur, tombé de la falaise, le maire de Rochester prend la décision d'interdire les représentations de Delave, ce qui met un terme à son contrat. En 1866, ce dernier refera son apparition à Niagara Falls, au retour d'un long séjour au Mexique et en Amérique du sud, arborant une décoration décernée par l'empereur Maximilien[1] et se présentant désormais sous le nom de « *L'aigle américain* ». Il projette de traverser le Niagara en portant sa femme et son fils de huit ans, avec sur son dos un grand aigle en cuir dont il fait battre les ailes de plumes largement déployées. Les édiles de la ville, qui ne l'ont pas oublié, le prient d'aller faire voler son aigle ailleurs.

Pour la sixième traversée de Blondin, le 24 août, la foule, évaluée à 15 000 personnes, est toujours au rendez-vous. Il apparaît déguisé en « *esclave sibérien* », des fers aux pieds reliés par des chaines à une ceinture en fer et d'autres aux mains reliés à un collier, ce qui ne l'empêche pas de faire ses acrobaties habituelles et même plusieurs sauts périlleux. Au retour, il est habillé en cuisinier, la toque sur la tête, à la française. Il charge sur son dos un petit fourneau pesant 25 kg sur lequel sont fixés un soufflet, une poêle, et des ustensiles. Il l'amène au centre, le met en équilibre sur la corde et le fixe sur les haubans. Il a de la difficulté à allumer le feu car le vent souffle ses allumettes les unes après les autres. Il actionne le soufflet : une fumée noire sort par la cheminée. Il prépare ensuite une pâte dans une casserole avec de la farine et de l'eau. Il casse deux œufs, les mixe, et les ajoute à la pâte en même temps que l'assaisonnement. Il fait cuire ainsi deux omelettes qu'il descend avec une ficelle jusqu'au pont du *Mid-of the-Mist* qui, en raison du courant, a eu les plus grandes difficultés à se positionner au-dessous de la corde. Les passagers se jettent sur les omelettes comme des chiens se disputent un quartier de viande. Les uns avalent en hâte leur morceau avant qu'on ne le leur prenne, d'autres l'enveloppent dans leur mouchoir afin de le garder comme souvenir. Blondin remonte une bouteille de champagne qu'il fait semblant de boire avant de la jeter dans la rivière. Sa cuisine terminée, il s'assied, range ses ustensiles et place le fourneau sur son dos. Ainsi chargé et le balancier en mains, il se relève avec peine. Son fardeau brinquebalant sur son dos, plus semblable à un porteur d'eau qu'à un vainqueur du Niagara, il gagne alors sans encombre la rive américaine où il est accueilli avec enthousiasme par son public qu'il a su encore une fois surprendre et ravir.

Le 31 août[2], l'avant-dernier spectacle de la saison a lieu de nuit. Des trains spéciaux de la Fort Erie Railroad et de la New York Central Railroad amènent des milliers de spectateurs, mais la presse de Toronto note que le *Zimmerman*, qui avait à l'occasion de chaque représentation des centaines de passagers à bord, n'en avait cette fois-ci qu'une douzaine. Cependant, une fois encore, les hôtels sont pleins et, dès 19 heures, les rues sont encombrées d'une foule excitée qui converge en direction de White's Pleasure Ground pour assister au nouvel exploit de Blondin le Grand. Le soleil a disparu, la nuit tombe ; les pickpockets font des affaires[3]. Les rives sont illuminées par les phares des locomotives et le *Maid-of-the-Mist*, étincelant de lumières, passe et repasse sous la corde. Un peu avant vingt heures, le départ de Blondin est annoncé par une fusée. Il quitte la rive ; des lampions de diverses couleurs sont attachés à chaque extrémité de son balancier. Malheureusement, peu après son départ, ceux qui se trouvent d'un même côté se détachent et tombent dans le gouffre, ce qui diminue beaucoup l'effet recherché. Les autres lampions continuent heureusement à briller jusqu'à ce qu'il arrive à mi-chemin, de sorte qu'il reste longtemps en vue. Au centre du câble, il s'assied et se repose un moment, puis se tient sur la tête avant de reprendre sa marche. Lorsque la dernière lumière s'éteint, il disparaît dans les ténèbres et les spectateurs restent abandonnés à leur imagination. Peu après, une acclamation partie de la rive canadienne annonce qu'il est arrivé à bon port. Après un bref arrêt, il commence son retour, enveloppé d'un véritable volcan de feu vomi par un grand nombre de chandelles[4] romaines dont il est entouré. Le spectacle est magnifique. Les feux d'artifice durent jusqu'à ce qu'il parvienne à la moitié environ de la corde. Là, il s'arrête de nouveau, se tient sur la tête et se suspend par les pieds. Il reste ainsi pendu la tête en bas jusqu'à ce que la dernière chandelle soit brûlée, et c'est dans cette position qu'il disparaît aux yeux

1 - Empereur du Mexique de 1864 à 1867.

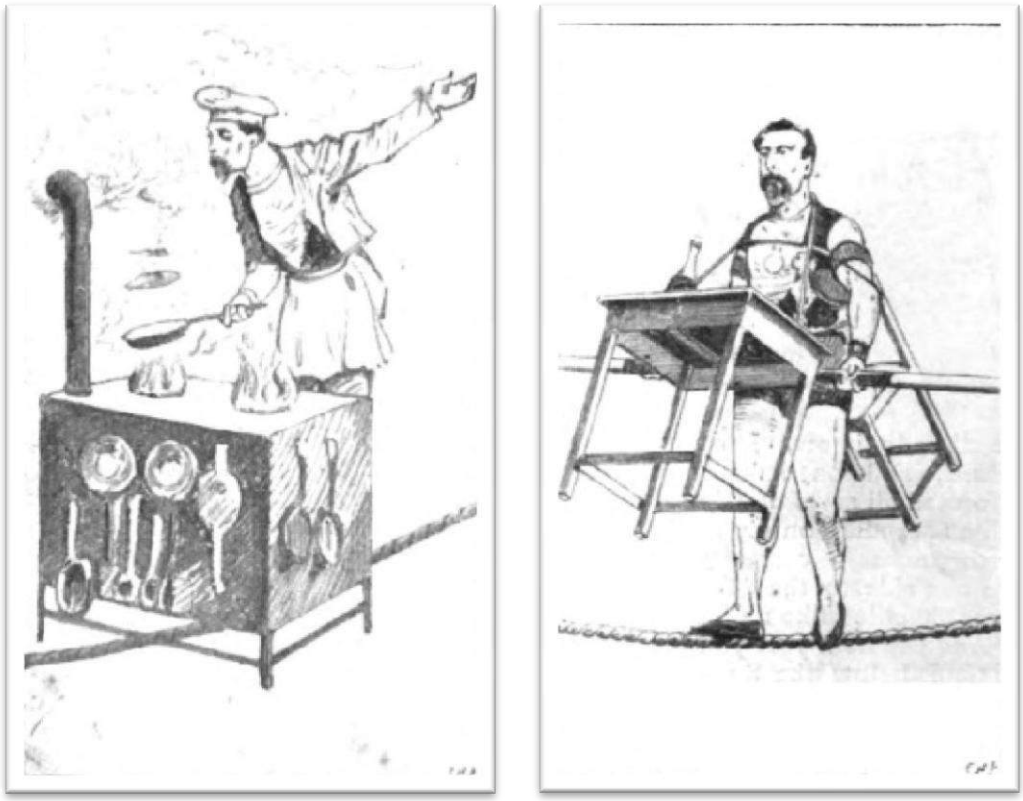
2 - 2 - Ce texte fait des emprunts au récit fait de cet évènement par *Le Courrier des États-Unis* du 6 septembre.

3 - Le *Buffalo Republic* a suggéré que la ville de Buffalo envoie un contingent de policiers à Niagara Falls afin de reconnaitre et arrêter les pickpockets connus d'elle, venus spécialement de Buffalo pour profiter de l'occasion. Le *Niagara Falls Gazette* s'est indigné de cette suggestion et a ajouté : « Et pourquoi ne pas envoyer, tant que vous y êtes, la police de Rochester ?! »

4 - Dispositif pyrotechnique d'origine italienne composé généralement d'un tube de carton, appelé mortier, chargé de plusieurs projectiles (étoiles ou bombettes) empilés les uns sur les autres et séparés par une bourre. Une mèche lente met les charges à feu les unes après les autres et les propulse dans lesairs à cadence régulière, produisant des effets pyrotechniques lumineux sonores et synchronisés appelés comètes.

des spectateurs. Néanmoins, la foule ne paraît pas éprouver d'inquiétude. Elle attend patiemment que l'intrépide acrobate émerge de l'obscurité, et il ne se passe pas longtemps avant que les acclamations n'apprennent aux spectateurs du rivage canadien que Blondin est sain et sauf. Les sifflets des trains spéciaux appellent les voyageurs qui se dépêchent de les rejoindre.

La huitième et dernière représentation de la saison a lieu le 8 septembre devant un public plus restreint, évalué à 6 000 personnes. Blondin fait la traversée en treize minutes, les pieds enfermés dans des paniers d'osier, s'arrêtant deux fois pour faire quelques uns de ses exercices habituels. Après une brève halte sur la rive canadienne, il réapparaît, portant une chaise et une petite table sur laquelle se trouvent une bouteille de champagne, une timbale, une assiette de gâteaux, des confiseries, etc. Arrivé au tiers de son parcours, il s'arrête pour prendre la collation qu'il a préparée. Il installe la table en équilibre et s'apprête à s'asseoir lorsque la chaise lui échappe des mains et tombe dans le précipice. Il doit se résigner à prendre sa collation assis sur la corde. Il recharge ensuite la table sur son dos et regagne la rive américaine où ses amis s'empressent de terminer la bouteille de champagne à laquelle il n'a guère touché. En l'absence d'Harry et d'Hank, qui se trouvent sur l'autre rive, Julius Spertzell, l'adjoint de ce dernier, se charge de faire un petit discours pour annoncer que cette représentation est la dernière de la saison, que la prochaine aura lieu le 1er juin prochain et qu'à cette occasion Blondin fera la traversée sur des échasses. En quelques mots simples, Blondin remercie les spectateurs qui l'applaudissent.



Extraits de l'Illustrated English Magazine

Le soir même, Monsieur et Madame Blondin donnent une soirée de gala dans la salle de bal de Clifton House, devant une nombreuse assistance, principalement composée d'amis et de notables des villes de Niagara House et Clifton, ainsi que de pensionnaires des hôtels. Une corde courte a été installée sur laquelle Madame Blondin fait, avec beaucoup de grâce, quelques évolutions avec son mari. Ce dernier donne ensuite un éblouissant spectacle de danseur de corde, reprenant la plupart des tours effectués au-dessus du Niagara, et en faisant de nouveaux, les pieds chaussés de sabots ou juché sur des échasses. Le public est charmé et les applaudit avec chaleur.

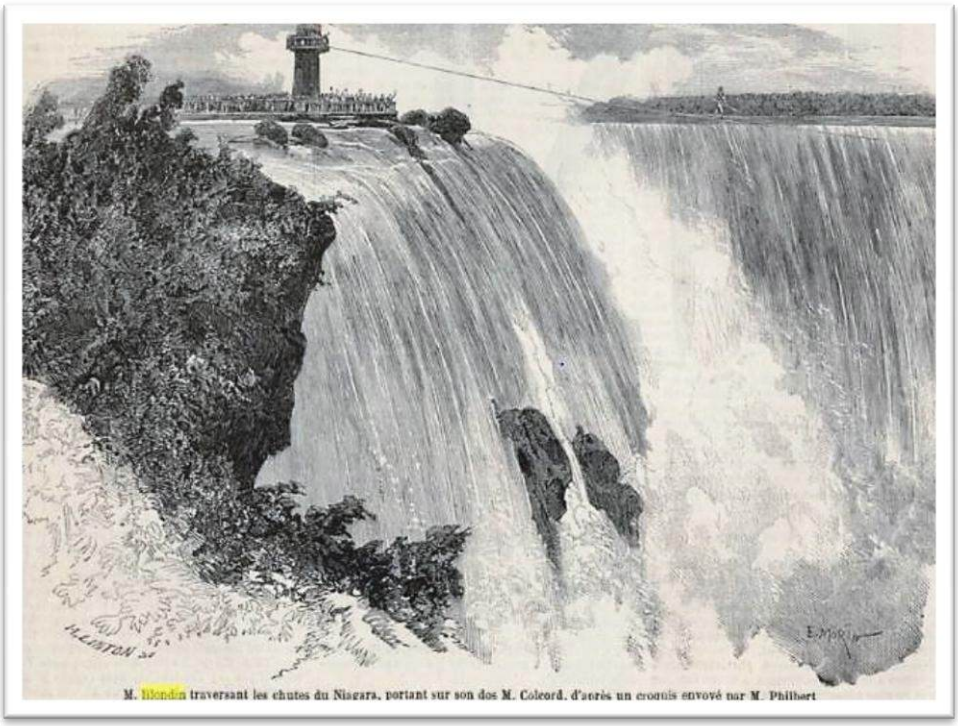
Le sujet qui nourrit toutes les conversations est celui de la lettre envoyée au *New York Times* par un soi-disant habitant de Niagara, signant R.E.P, que ce journal a publié le 29 août en l'accompagnant d'un commentaire très tendancieux de son éditorialiste. Ce correspondant affirme dans sa lettre qu'il n'y a eu personne du nom de Blondin à Niagara Falls durant cette saison ; qu'aucune corde n'a été tendue au-dessus du Niagara ; que tout ceci n'est qu'un canular monté par les hôteliers de Niagara Falls et de Clifton, suite au pari fait par l'un d'entre eux d'amener aux chutes en une semaine plus de monde que

pendant toute la saison. Il estime en conclusion qu'il y a une limite à toute plaisanterie et qu'il était de son devoir de dénoncer la « *supercherie Blondin* ».

Dans sa dernière édition, le *Buffalo Express* a répondu au *New York Times* sur le mode humoristique, déclarant que « *le sac ayant été ouvert et le chat s'étant échappé* », il ne lui restait plus qu'a avouer sa complicité et celle de toute la population de Buffalo qui prétend avoir assisté cet été au spectacle de Blondin. Les commentaires vont bon train dans l'assistance ; la plupart se disent persuadés que la lettre a bien été écrite par l'un de leurs concitoyens et beaucoup soupçonnent Rip Van Winkle, le rédacteur du *Niagara City Herald*, qui n'a cessé de dénigrer Blondin depuis son arrivée.

Des dizaines de milliers de spectateurs ont assisté aux représentations de Blondin qui ont été couvertes par les envoyés spéciaux des journaux les plus réputés, tel le *New York Tribune*. Ce « *canard* » fait donc rire les Américains mais n'est pris au sérieux par personne, d'autant moins qu'un deuxième volatile ne tarde pas à se poser sur les eaux de l'Hudson quelques jours après la dernière représentation de Blondin lorsque le *New York Adviser* annonce son décès accidentel au Niagara et ses obsèques en grande pompe à New York.

Cette histoire a par contre des répercussions inattendues en France où les exploits de Blondin n'ont pourtant guère soulevé d'intérêt. Le *Journal des débats politiques et littéraires*, qui a été le seul des grands quotidiens parisiens à tenir ses lecteurs régulièrement informés des exploits de Blondin, tourne brusquement casaque dès qu'il prend connaissance de la lettre publié par le *New York Times*. Il écrit le 20 septembre[1] : « *On se rappelle que depuis quelque temps les colonnes des journaux américains étaient remplies de récits merveilleux au sujet d'un acrobate nommé Blondin qui aurait traversé le Niagara sur une corde tendue. Le* New York Times *du 30 août publie une lettre dont l'auteur, qui a résidé auprès des chutes du Niagara pendant l'été, déclare que toute cette histoire n'est qu'un conte imaginé pour attirer les voyageurs à Niagara. Les habitudes de mensonge de la presse américaine font que les assertions du fauteur de la lettre ne sont nullement invraisemblables.* »



Dessin paru dans le Monde illustré du 17 septembre 1859

Dans le numéro du 24 septembre de son journal, Jules Noriac, le rédacteur en chef du *Figaro*, étrille brillamment, comme à son habitude, les naïfs qui ont cru à « *l'immense pochade jouée par la jeune Amérique pour mystifier l'ancien monde* ». Épargnant le *Journal des débats* qui est venu à temps à

1 - Il faut une dizaine de jours pour que les journaux américains soient livrés sur le continent européen. Le télégraphe fonctionne depuis 1851 aux États-Unis et en Europe, mais le premier câble transatlantique entre l'Irlande et Terre-neuve n'a été terminé qu'en 1858 et n'a fonctionné que quelques mois. Ce n'est qu'en juillet 1866 que la liaison télégraphique entre l'Europe et les États-Unis deviendra opérationnelle.

résipiscence, il ridiculise ceux qui ont rapporté les "exploits de Blondin" et, en particulier, *l'Illustration* et le très sérieux *Monde illustré*, qui a eu l'imprudence d'écrire le 17 septembre un long article très élogieux décrivant les faits d'armes de Blondin au-dessus du Niagara, accompagné d'une gravure le représentant dans ses œuvres. Jules Noriac conclut : « *A l'heure qu'il est le monde entier serait au Niagara, si tout d'un coup un bruit n'eût éclaté dans l'air. Blondin n'est pas un acrobate, disait ce bruit, c'est un canard. En effet, mille lettres arrivant du Nouveau-Monde apprenaient que Blondin n'avait jamais existé, que les habitants avaient inventé ce fallacieux acrobate pour attirer l'humanité sur leurs rives. […] Grâce à la finesse et à la profondeur de l'esprit national, il a suffi de vingt-quatre heures pour que la France fût désabusée d'une croyance qu'elle nourrissait avec amour depuis deux mois. Mais c'est égal, aucune puissance humaine ne pourrait m'empêcher de dire qu'en cette occasion la jeune Amérique a manqué de délicatesse, et ce n'est pas la première fois que cela lui arrive.* »

Le *Monde illustré*, piqué au vif, demande à son correspondant à New York de faire une enquête et patiente jusqu'au 29 octobre pour faire une réponse cinglante au Figaro, qui laissera sans voix son rédacteur en chef :

« Encore Blondin,
« […] Un grand journal qu'on ne nomme qu'entre personnages graves, en expiation du grand serpent de mer servi si souvent à ses abonnés, s'est fait tueur de canards et braconne un peu à l'aveugle sur le terrain de ses confrères ! Blondin n'a pas trouvé grâce devant ce fanatique catéchumène de l'authenticité, et nous a attiré, à cause de notre gravure représentant Blondin dans la pratique de ses plus incroyables audaces, les coups de batte de plusieurs de nos aimables confrères. Ces charitables attaques ne pouvaient que nous confirmer dans notre conviction personnelle ! Mais ce qui nous suffisait à nous n'aurait peut-être pas contenté nos lecteurs ! C'est pourquoi, ne voulant pas même encourir le soupçon d'avoir une seule fois mystifié le public, nous avons écrit à notre correspondant de New York.
« Sa réponse nous est arrivée quand le présent numéro était déjà sous presse. Nous avons suspendu notre tirage et opéré un remaniement de mise en page pour l'insérer. Blondin renaît en chair et en os, et cesse d'être un esprit, un farfadet, entrevu par l'imagination des Américains sur l'arc-en-ciel du Niagara. »

« New York, 30 septembre
« Cher directeur,
« Je me hâte, selon votre désir, de vous envoyer la lettre que je viens de recevoir de la ville de Niagara et qui vous servira à établir d'une manière irréfragable l'authenticité des prouesses de votre compatriote Blondin. Puisque mon témoignage n'a pas suffi, en voici un autre dont l'expression ne laissera, je l'espère, aucun doute dans l'esprit de vos lecteurs. Je vous envoie l'original et la traduction littérale.
signé : Philibert »

« Niagara, Waterfalls' hôtel, le 28 septembre 1859.

« Mon cher monsieur Philibert,

« Vraiment ! Pour être des incrédules, les Français sont bien naïfs. On a pu répandre, sans être démenti, que Blondin était une création des landlords de Niagara, pour attirer dans leurs hôtels phalanstères les Américains dégoûtés à la longue de la monotonie des chutes ; ils ne méritaient, en vérité, ni tant d'honneur, ni si peu d'estime. Si Niagara était une ville perdue au fond de la prairie ou dans les forêts inextricables du Texas, je comprendrais, à la rigueur, un aussi grossier artifice de réclame. Mais Niagara est à dix-sept heures de New York ; on traverse, pour y aller, les pays les plus habités de l'Union. Y attirer les promeneurs par un Blondin imaginaire, serait aussi impossible que d'appeler les Parisiens à Lyon par l'espoir de voir courir les chamois sur les pentes neigeuses du mont Blanc. Cette fois, en nous accusant d'un canard, les journaux français ont pris la figure de cet intéressant animal.
Si nous avions inventé Blondin, croyez bien qu'il s'appellerait Blounding. Le fameux acrobate est de votre pays ; son accent en fait foi. Et puis les Américains, pour qui la corde n'a rien de riant, attendu que le juge Lynch en fait un usage assez sérieux, n'oseraient jamais s'aventurer à danser sur cet engin fatal. J'ai vu manger le dieu ! Il loge, comme moi, à l'hôtel des Waterfalls ! Trois fois par jour il consomme une soupe aux huîtres ; et le soir, pour se reposer de ses fatigues et de ses triomphes, il aspire avec recueillement un sherry cobler au milieu d'un cercle d'admirateurs. Il ne sort jamais de ce petit régime.
« Il est bon, gracieux, avenant et poli comme tous les hommes sortis de la foule par le don d'une faculté éminente. Hier, j'ai causé avec lui pendant une heure chez le coiffeur de l'hôtel, dont le grand fauteuil

transforme pour nous en une heure de volupté la dure obligation de se raser le menton et de consolider notre chevelure. Il m'a raconté sa vie, très excentrique, très intéressante, à la vérité ! Chaque jour, il reçoit vingt ou trente propositions de mariage. Comment, dira-t-on, un pareil homme n'est-il pas resté en France ? C'est que les battements de mains chez vous ne valent pas le cliquetis de nos dollars ! Chez nous, l'opinion fait toutes les gloires égales. Un grand acrobate est aussi considéré qu'un grand général ou qu'un grand écrivain ! En France, Blondin serait resté un vulgaire danseur de corde : chez nous, c'est un grand homme. Notre sublime Washington n'aurait pas eu de succès en France. Si on ne l'avait pas guillotiné, comme Bailly, on en eût fait quelque obscur comptable : plût à Dieu que Blondin fût un mythe, comme vous le dites, ma femme ne serait pas en ce moment malade d'émotion et ma fille toute nerveuse !
« La tribu voisine des sauvages du Canada a fait présent à Blondin d'un costume complet, avec lequel il doit paraître dimanche prochain, manœuvrant sur son câble une pirogue à roulettes, et décochant des flèches à un daim de carton. Puisque les Français ne croient pas à Blondin, nous le garderons ; l'Amérique est assez grande pour consommer votre superflu d'illustrations de tout genre.
« A vous,
« William Glover. »

Merci, cher Monsieur Glover ; en trente lignes, tout est dit[1]. Décidément, en cent cinquante ans, rien n'a changé : ni le respect des Américains pour la réussite individuelle, ni la morgue des Français et leurs préjugés, ni la suffisance, sous un nom ou sous un autre, du « *grand journal qu'on ne nomme qu'entre personnages graves* ».

Dès le lendemain de la soirée de gala, Blondin et Harry entreprennent de démonter l'installation, ce qui leur demande plusieurs jours avec l'aide de quelques ouvriers. Blondin décroche ou coupe sans difficulté les haubans qui sont ensuite récupérés à partir des rives. Le démontage de la corde est plus délicat car il faut éviter qu'elle ne tombe dans l'eau ce qui, compte tenu de la violence du courant, aurait rendu sa récupération impossible. Il faut donc utiliser la même technique que pour sa mise en place en se servant du treuil installé sur la rive canadienne. Une fois récupérée, elle est coupée en plusieurs morceaux qui seront vendus pour un bon prix à des collectionneurs.

Compte-tenu de la déclaration de biens que Blondin a faite le 29 juin 1860 à l'occasion du recensement américain de 1860 et de ce qu'on sait des dépenses qu'il a financées sur fonds propres au début de la saison 1860, on peut estimer son gain net pour la saison 1859 au Niagara à une somme comprise entre 7 500 $ et 8 000 $, en prenant en compte la revente de la corde, à comparer avec l'estimation donnée par quelques journaux de l'époque qui varie entre 5 000 $ et 7 100 $, hors revente de la corde. Cette somme ramenée aux quelques 80 000 spectateurs qui ont assisté à ses exploits représente moins de 9 cts par spectateur, ce qui est bien peu et explique la déception de Blondin. Elle n'est cependant pas ridicule puisqu'elle correspond à vingt-cinq fois le salaire annuel moyen d'un ouvrier, qui était à l'époque de 300 $.

Cependant, Blondin ne se contente pas de cela et se tient à l'affût des opportunités qui se présentent dans la région. Le 17 septembre, moins de dix jours après sa dernière traversée du Niagara, il se produit au Pike's Opera House de Cincinnati où il exécute la totalité de son répertoire de danseur de corde : exercices sur échasses, danse des paniers, acrobaties, sauts périlleux avant et arrière au-dessus de chandeliers allumés, exercice de la chaise périlleuse, évolutions sans balancier avec le tour du chapeau, celui des drapeaux, celui du violon etc. Madame Blondin apparaît sur la corde où elle fait de « *gracieuses évolutions* ». Pour finir, Blondin fait deux ascensions depuis la scène jusqu'à la plus haute galerie : l'une en poussant une brouette, l'autre en portant un homme qui est, soit Harry, soit plus probablement, comme il en a l'habitude, le directeur du théâtre lui-même. Auréolé de ses exploits au Niagara, il connaît un formidable succès.

Un terrible accident survient le 28 septembre à Albion, une ville située entre Niagara Falls et Rochester, le long du canal Erié, le jour même où Delave manque se tuer aux chutes de la Genesee en voulant porter, à l'égal de Blondin, un homme sur son dos. Un jeune émule de Blondin a tendu une corde d'une longueur de 70 mètres environ entre deux bâtiments qui se trouvent de part et d'autre du canal, à quelques dizaines de mètres en amont du pont principal de la ville qui enjambe le canal. Il annonce qu'il

1 - M. Glover a un peu tordu la vérité en la décalant d'un mois et demi : lorsqu'il écrit sa lettre, Blondin a terminé ses représentations et il n'est plus pensionnaire de Falls House depuis un mois et demi, même si, comme c'est probable, il y conserve ses habitudes.

traversera le canal à 17 heures. A l'heure dite, de nombreux spectateurs se massent sur le pont. Le jeune funambule est au milieu de sa traversée lorsque, sous la charge excessive, l'arche métallique du pont se casse en deux, précipitant dans le canal hommes, femmes et enfants ainsi que plusieurs chevaux et leur attelage. Les secours ont bien de la peine à dégager les vivants et les morts de l'enchevêtrement de poutrelles métalliques tordues. On décompte quinze morts et une dizaine de blessés. Certains affirment que le jeune funambule a perdu l'équilibre à la vue de l'accident et a été emporté par le courant, d'autres qu'il a lâché son balancier et assisté à l'effondrement du pont, assis sur sa corde.

Trois jours après ce drame, William Henry Hurlburt, le rédacteur en chef du *New York Times,* qui n'a pas pardonné à Blondin d'avoir acquis une immense notoriété aux États-Unis tout en faisant mentir ses prédictions, déverse toute sa hargne dans un article vengeur qui le rend directement responsable du drame qui vient de se produire. Il écrit en substance que, si la justice des hommes poursuit les constructeurs du pont, la justice immanente doit, quant à elle, pointer le doigt sur Blondin, « *l'homme-singe* », le « *danseur de la mort* », qu'il soit un mythe ou un homme, qui est le premier responsable de cette offense à la vie… La charge est tellement excessive que peu de journaux la reprennent ; certains, cependant, s'inquiètent de la Blondin mania qui s'est répandue dans le pays et craignent l'escalade que va déclencher chez ses émules son projet fou de traverser l'année suivante le Niagara sur des échasses.

A son retour de Cincinnati, Blondin réalise son rêve : il achète une maison. Celle-ci, qui lui coûte 4 000 $, est une jolie maison meublée dotée de dépendances, située dans Niagara Falls, non loin de la rivière. Il peut y loger sans difficulté sa famille, Harry Colcord et leurs deux domestiques : une bonne d'une vingtaine d'année et une gamine de douze ans qui garde les enfants. L'écurie abrite une vache, ses deux chevaux, une carriole et un boghey. Ils ont pour voisin le receveur des postes et trois familles d'instituteurs. Pour la première fois de sa vie, Blondin est chez lui ; il se sent bien à Niagara Falls où il est très apprécié et a beaucoup d'amis. Début octobre, il fait une expédition de chasse avec quelques uns d'entre eux à Baptiste Creek, dans l'Ontario, où ils tuent une quantité de bécassines, de faisans et de canards. A leur retour, ils organisent un grand festin de gibier auquel ils convient tous leurs amis.

Blondin le 10 octobre 1859[1] après la remise de sa médaille.

Le 10 octobre, une cérémonie est organisée par une vingtaine d'entre eux dans les salons de l'hôtel International au cours de laquelle une médaille en or lui est remise. Celle-ci, un peu plus grande qu'une pièce de 20 $ or est du même poids que celle-ci. Sur l'une des faces est gravée une vue de Blondin

1 - Collection personnelle de l'auteur

traversant les chutes du Niagara éclairées par le soleil couchant, avec pour seule inscription « *August 17th, 1859* », sur l'autre face est gravée l'inscription suivante, en anglais : « *Remise à M. Blondin, par les citoyens de Niagara Falls en témoignage d'admiration pour un acte qui, jusqu'à présent, n'a jamais été tenté par un autre homme que par lui, celui de passer avec succès sur le terrible abîme de Niagara avec un homme sur son dos.* » Maître E. Davis, le « *village attorney* »[1], fait un discours élogieux au nom des donateurs ; Blondin le remercie en français. Après la cérémonie, ce dernier invite les participants à passer dans la salle à manger où le champagne leur est tout d'abord servi, suivi d'un excellent repas.

En possession de cette médaille, il ne lui reste plus qu'à régler un compte pour clore dignement cette glorieuse année. Il est un lecteur assidu du *Courrier des États-Unis*[2]. Il a donc suivi la polémique qui a opposé des journaux français à son sujet et sait l'écho qu'a eu en France l'annonce de son faux décès. Il a compris que certains journaux français avaient pour lui le plus grand mépris, en dépit de la notoriété qu'il a acquise aux États-Unis. Il profite donc d'un voyage à New York avec Charlotte, qui est allée voir sa mère, pour demander un rendez-vous au rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis.* Il se présente : « *Je suis Blondin, j'existe, je suis vivant, j'ai traversé les chutes du Niagara en portant un homme sur mon dos, en voici pour preuve la médaille qui m'a été offerte par les citoyens de Niagara Falls. J'ai acheté une belle maison à Niagara Falls ; je suis heureux, connu et respecté dans ce pays et je m'apprête à donner l'année prochaine un nouveau spectacle au-dessus du Niagara*. »

Le *Courrier des États-Unis* s'empresse de rapporter cette entrevue et décrit avec une évidente délectation la médaille en or qui constitue la preuve irréfutable qui met fin à toute polémique. Les journaux français ne manquent pas de manifester leur aigreur, telle la très catholique *Semaine des familles* du 10 décembre, dont l'article mérite d'être intégralement cité :

« Encore Blondin !
« Il y a deux mois, une discussion s'est élevée dans les journaux des États-Unis, de nature à donner d'assez bons motifs au scepticisme en histoire, surtout à l'endroit des faits uniquement établis par le témoignage des journaux.
*« Les uns racontaient les hauts faits d'un acrobate qui avait passé le Niagara sur une corde tendue au-dessus des cataractes si admirablement décrites par Chateaubriand. Blondin, c'était le nom ou le surnom de cet illustre héritier de madame Saqui, avait, disaient-ils, traversé sans sourciller cet espace immense en présence de cinquante mille spectateurs accourus de tous les points du pays pour voir un homme suspendu sur un câble étroit au-dessus de l'abîme béant et mugissant. "*Caesar, morituri te salutant*", cette apostrophe désespérée n'a pas vieilli, et sa majesté la multitude, qui est un César à sa manière, applaudit de grand cœur les gladiateurs de toutes les espèces qui l'amusent aux dépens de leur honneur ou de leur vie. Aussi la popularité de Blondin devint-elle grande : elle menaça de prendre les proportions de celle de Washington. Il occupa les esprits des deux côtés de l'Atlantique, disputa l'attention générale à la guerre de la Cochinchine, et son étoile ne commença guère à pâlir que devant l'aurore éclatante de la guerre d'Italie.*
« C'était tous les jours quelque tour nouveau. Chaque paquebot apportait un bulletin de victoire de l'acrobate. Il avait ses Fontenoy et ses Austerlitz, ou, si vous aimez mieux, ses Magenta et ses Solferino. — Savez-vous la nouvelle ? Blondin, le fameux Blondin, a passé et repassé le Niagara sur une corde tendue, et, arrivé au milieu de sa course, il a bu une bouteille de vin à la santé de l'assistance et dansé la Catacoua. Vivat Blondin! — Savez-vous la nouvelle ? Blondin, le grand Blondin, s'est senti appétit en faisant sa promenade aérienne accoutumée au-dessus du gouffre ; en homme de précaution, il avait emporté des œufs et un poêle portatif ; arrivé au milieu de sa course, il a allumé son poêle et s'est préparé une omelette qu'il a mangée de fort bon appétit, ma foi, au milieu des applaudissements enthousiastes de l'assemblée, qui n'avait jamais vu déjeuner un homme si bien et si haut. Honneur aux grands hommes ! Gloire à Blondin ! — Savez-vous la nouvelle ? — Non. — Eh bien, Blondin, l'auguste Blondin, a traversé le Niagara sur la corde tendue, en portant sur son dos son camarade, M. Colcort, nom de mauvais augure, qui, cependant,, ne leur a pas porté malheur. Les États-Unis sont dans le silence de la stupeur et de l'admiration devant ce clown unique. On parle d'une récompense nationale à lui donner. — Savez-vous la nouvelle ? Hélas ! Blondin, l'immortel Blondin ! — Il est mort ? — Précisément. Mort, ce grand homme ! Mort, cet immortel sauteur ! Il était moins bien disposé ce matin-là que les jours précédents. Sans doute il avait vu apparaître son mauvais génie, comme

1 - Aux États-Unis, en 1860, Le *Village Attorney* est un officier public qui représente légalement le village et conseille le maire et ses adjoints du point de vue légal.
2 - A Londres, il se fera livrer tous les matins les journaux français.

Brutus avant la bataille de Philippes ; on remarqua qu'il était pâle, et que sa cabriole avait quelque chose de pensif, et que son entrechat se nuançait de mélancolie. Arrivé au milieu de la corde, au moment où il se préparait à faire la culbute, il eut le vertige. On le vit vaciller ; puis, tout à coup, il tomba ! Un cri immense s'éleva sur les deux rives. Deux jours après, à trois milles plus loin, le Niagara rendit le corps, et on fit à l'infortuné Blondin de magnifiques funérailles auxquelles vingt mille spectateurs assistèrent!

« Alas ! Poor Blondin ! comme Sterne disait : Alas ! Poor Yorik !

*« Ainsi parlaient les journaux des États-Unis, et déjà l'on commençait à se consoler de la mort de Blondin, comme on s'est consolé de celle de Christophe Colomb, quand une feuille d'outre-Atlantique arriva ici, annonçant que la chute, la mort, les funérailles de Blondin, tout était un conte bleu, une véritable histoire de l'autre monde. "*Blondin, assurait ce journal, va à merveille, on l'a vu fumer tranquillement son cigare depuis son enterrement*". Or le goût du tabac, malgré ses progrès, ne s'est pas encore répandu parmi les vampires et les revenants. Donc, Blondin vit. Ce grand homme prépare encore, dans le silence de la méditation, des culbutes monumentales et des cabrioles sublimes, qui doivent laisser en arrière tout ce qu'on a vu jusqu'ici. II a surpassé tous les autres, il va se surpasser lui-même.*

« Là-dessus, toute une polémique. — Blondin est mort ! Répètent les uns. — Blondin n'est pas mort ! Reprennent les autres ; lorsqu'un troisième journal arrive avec un nouveau thème : — Qui parle de Blondin ? Blondin n'est pas mort. — Alors il vit. — Non, Blondin ne vit pas. — Et comment cela ?— Tout simplement parce qu'il n'a jamais vécu. — Quoi ce passage du Niagara sur une corde tendue serait... — Une fable. — Et cette bouteille de vin si bravement bue ? — Une plaisanterie. — Et l'omelette ? — Purement fantastique. — Et les milliers de spectateurs ? — Visibles seulement dans les colonnes des journaux. — Et Blondin ? — Un mythe, comme le grand serpent de mer et le crocodile de la Seine ! — Et toute cette histoire si bien circonstanciée, les applaudissements, la chute, la mort, les funérailles, les larmes ? — Une mauvaise plaisanterie.

« Blondin vit encore, Blondin est mort, Blondin n'a jamais vécu, nous étions en présence de ces trois affirmations assez difficiles à concilier, lorsque le Courrier des États-Unis de New York nous est arrivé, annonçant que Blondin s'était présenté en chair et en os dans ses bureaux, pour bien faire constater son existence devenue l'objet d'une controverse. Il a acheté une maison sur les bords du Niagara avec le fruit de ses pirouettes aériennes. Il a même montré au rédacteur du journal américain la médaille d'or qui lui a été décernée par la « population reconnaissante du Canada.» C'est presque l'épigraphe du Panthéon : "Aux grands hommes la patrie reconnaissante !" On voit, sur un des côtés, Blondin dansant au-dessus de l'abîme, pendant que le soleil, jaloux sans doute de l'acrobate, se noie dans l'horizon brumeux. Au-dessus est gravée, au milieu d'une auréole, la date du 17 août 1859, qui rappelle le passage de Blondin avec Colcort sur ses épaules. Le revers de la médaille porte l'inscription suivante en anglais :"Présentée à M. Blondin, autrement dit Gravelet, par les citoyens des cataractes de Niagara, comme témoignage d'admiration pour un acte qui, jusqu'à présent, n'a jamais été tenté par d'autre homme que par lui, celui de passer avec succès sur le terrible abîme de Niagara avec un homme sur son dos".« Les citoyens du Niagara sont de drôles de gens, et il faut qu'on n'ait plus rien à faire de son admiration aux États-Unis, pour la donner ainsi à des exploits d'acrobates. Ô Washington, Franklin, Adam, Jefferson, et vous tous, illustres fondateurs de l'Union américaine, que diriez-vous si vous voyiez à qui vont cet enthousiasme et ces honneurs que vous n'avez pas toujours obtenus, et si vous assistiez à cette décadence morale de votre république, qui devient aussi folle et aussi étourdie que celle d'Athènes, sans être aussi spirituelle, aussi aimable et aussi polie ?

« Quant à Blondin, je puis vous dire d'avance la fin de son histoire. Il a vécu, il vit encore, puisqu'il n'est pas mort, cette fois ; mais, enivré de ses succès, il compte renouveler au printemps contre la mort une gageure qu'on ne gagne pas toujours ; il veut justifier cet adage : "De plus en plus fort, comme chez Nicolet". Il passera donc le Niagara sur une corde tendue, monté sur des échasses ; je conseille aux journaux américains qui ont décrit la chute, la mort et les funérailles de Blondin, de conserver leurs articles : tout vient à point à qui sait attendre, ils trouveront leur place. Vous avez un vigoureux jarret, Blondin, mon très cher, l'œil sûr, de l'aplomb, du sang-froid, vous êtes un équilibriste de première force, un acrobate consommé, cela n'est pas douteux, et je vous estimerais infiniment si vous employiez ces avantages et si vous déployiez la moitié de cette intrépidité à sauver la vie d'autrui, au lieu de risquer inutilement la vôtre. Vous connaissez le fort et le faible du balancier, à la bonne heure ; mais connaissez-vous ce proverbe que je recommande à vos méditations, comme à celles de vos admirateurs : "Tant va la cruche à l'eau qu'elle se brise" : « Faites-en votre profit !

« René. »

THÉATRE DES VARIÉTÉS.—Blondin, traversant le Niagara, douzième tableau de *Sans Queue ni Tête*, revue en dix-huit tableaux, de MM. Théodore Cogniard et Clairville.

Théodore Cogniard, directeur du Théâtre des Variétés et auteur à succès d'un grand nombre de vaudevilles et opérettes, s'amuse de ces canards journalistiques. Il présente le 17 décembre 1859 sous le titre de *Sans queue ni tête*, une joyeuse revue qui met en scène Blondin. Au douzième tableau, celui-ci, qui vient enfin de monter sur sa corde, se trouve soudain entouré d'une nuée de canards…
Le chœur entonne sur l'air de *la Favorite* :

O miracle !
Quel spectacle !
Sans obstacle,
Le voilà
Qui s'exerce,
Se renverse,
Et traverse
Le Niagara !

Les quinze « Mimi Bamboches »[1] se mettent alors à danser cependant que Blondin est obligé de déranger les nombreux canards posés sur sa corde pour terminer sa traversée.

L'hiver approche. A la mi-novembre, les premières neiges apparaissent. C'est le moment d'aller à Rochester pour honorer le contrat signé avec Wellington Meech et se réconcilier avec ses habitants. Blondin se produit pendant quinze jours au Metropolitan sur une corde courte et porte à chaque représentation Wellington Meech sur ses épaules, de la scène jusqu'à la galerie la plus haute. Les spectateurs sont enthousiasmés et lui montrent par la chaleur de leurs applaudissements qu'il a remplacé Delave dans leur cœur.

En décembre, le Niagara se couvre de glace en amont des chutes. Les habitants de Niagara Falls s'adonnent au patinage qui est, en cette saison, leur divertissement favori. Blondin, Charlotte et le petite Adèle découvrent ce sport et font leurs premières évolutions sur la surface gelée de la rivière. Ayant observé que de nombreux patineurs sont victimes d'entorse de la cheville, Blondin met au point un modèle de patins qui évite la torsion du pied sans nuire au patinage. Il en équipe sa famille ; séduits, de nombreux patineurs l'adoptent. Très fier de son invention[2], il la fera breveter, mais il ne prendra pas le temps de la commercialiser.

1 - Les « pom-pom girls » d'aujourd'hui.
2 - Il en est si fier qu'il ne manque pas d'en faire état dans la brochure publicitaire qu'il publie en octobre 1860, avant de partir pour l'Angleterre.

Chapitre IV

Québec : L'exploit manqué[1]

L'anse Tibbits, terminus du Grand Tronc. En face, la citadelle de Québec ; à droite, la Pointe Levi[2]

Au Canada, la grande affaire de l'année 1860 est la venue de l'héritier du trône d'Angleterre, Albert Edward, Prince de Galles, fils ainé de la reine Victoria, qui répond à l'invitation faite à sa mère par le Parlement du Canada-Uni pour qu'elle assiste à l'inauguration du nouveau pont Victoria de Montréal. Ne pouvant répondre elle-même à cette invitation, la Reine a demandé à son fils de la représenter à cette cérémonie.

C'est la première visite officielle d'un membre de la famille royale depuis la guerre de 1812, qui opposa pendant 32 mois les États-Unis au Royaume Uni allié à ses colonies et fit 4 000 tués et 8 000 blessés de part et d'autre, et l'acte de l'Union de 1840, qui fusionna le Haut et le Bas-Canada en une seule colonie. Elle revêt une importance particulière car elle est l'occasion pour la Couronne d'Angleterre de rendre hommage aux 1 600 combattants britanniques morts au cours de cette guerre sur les champs de bataille situés dans la région des Grands Lacs et d'affirmer son autorité sur le territoire canadien face aux ambitions expansionnistes des États-Unis. Elle permet enfin aux populations d'origine britannique et française de manifester leur attachement à la famille royale et à l'Empire britannique.

---

1 - La presse canadienne étant peu développée à l'époque et sa numérisation étant encore très partielle, je n'ai disposé pour écrire ce chapitre que des quelques sources que je cite intégralement. La plupart des situations décrites ici sont donc imaginaires..

2 - Carte postale de 1856. Les Archives du Photographe - Québec

Le Prince Edward, surnommé par tous « Bertie », a 18 ans et porte beaucoup plus d'intérêt aux femmes et à ses toilettes qu'aux affaires du royaume. Agacée par sa frivolité, sa mère a décidé de l'envoyer en voyage de représentation autour du globe afin de lui inculquer le sens de ses devoirs vis-à-vis du Royaume et de l'obliger à mûrir. Ce voyage en Amérique du Nord est son premier voyage officiel avant bien d'autres, puisqu'il devra attendre jusqu'en 1901, à la mort de la reine Victoria, pour monter sur le trône sous le nom d'Edward VII. Il aura ainsi tout le temps de parvenir à la maturité, sans se départir toutefois de sa légèreté. Sa mère a nommé le *« formidable »* Secrétaire d'État aux colonies, Henry Pelham-Clinton, cinquième duc de Newcastle, pour l'accompagner au cours de ce voyage de quatre mois et lui servir de mentor.

Portrait officiel du Prince Albert Edward à l'âge de18 ans

Début janvier, avant même que la Reine ne réponde à l'invitation du Parlement du Canada-Uni en lui faisant savoir que son fils Edward la représenterait, Blondin a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette visite : se produire devant la Reine est la chance de sa vie ; la façon la plus sûre de la saisir est de lui présenter son spectacle dès son arrivée à Québec. Pour réussir cela, il a une idée, et décide, afin de la mettre en œuvre, de se rendre immédiatement dans cette ville avec Charlotte et Harry Colcord.

Charlotte et lui conservent un souvenir émerveillé de la croisière qu'ils ont faite sur le Saint-Laurent fin septembre 1858, lors de leur première tournée au Canada en compagnie des Martinetti. Partis en train de Toronto, ils étaient arrivés en fin de matinée à Kingston, à l'embouchure du Saint-Laurent, où ils avaient embarqué sur un luxueux bateau à aube. Celui-ci avait descendu le fleuve jusqu'à Brockville, traversant sur 80 km la merveilleuse région des Mille Iles, que Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, décrivait en 1673 comme étant la plus belle région du monde et que les Amérindiens surnommaient « *le jardin du Grand Esprit* ». Après une navigation de 280 km sur le fleuve, leur bateau était entré le lendemain matin dans le canal de Lachine, qui contourne depuis 1825 par la rive nord les rapides situés immédiatement à l'amont de Montréal et débouche directement dans le port. Après une escale dans cette ville, située sur une île en bordure nord du Saint-Laurent, ils avaient emprunté l'un des nombreux vapeurs qui sillonnent le fleuve et avaient atteint Québec en une journée, au terme d'une agréable navigation de 245 km au fil du fleuve, au cours de laquelle ils avaient traversé le lac Saint-Pierre et fait une brève escale à Trois-Rivières.

Cependant, au mois de janvier, les conditions de voyage sont toutes autres : le Saint-Laurent est « *englacé* » depuis fin novembre. La navigation sur le fleuve est interrompue et ne sera pas rétablie avant fin avril.

Quelques années auparavant, le voyage de Blondin, Charlotte et Harry aurait été long et très fatiguant car le transport des voyageurs au Canada pendant cette période était exclusivement assuré par des diligences long-courrier équipées de patins qui circulaient sans trop de difficultés à une vitesse de trois lieues par heure[1] sur les rivières gelées et les chemins enneigés. Par contre, dès l'arrivée du printemps, chaque voyage se transformait en odyssée car le « *déglaçage* » rendait la circulation sur les rivières impossible, cependant qu'il transformait les chemins en fondrières dans lesquelles les diligences, qui avaient remplacé leurs patins par des roues, s'embourbaient jusqu'à la caisse, obligeant les voyageurs à creuser, soulever, tirer et pousser, enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux[2].

En 1860, les voyages sont heureusement bien plus rapides et confortables, même en plein hiver, car le Canada est entré dans l'ère des chemins de fer. La Compagnie ferroviaire canadienne du Grand Tronc[3] assure désormais en toutes saisons le transport des voyageurs et des marchandises le long des axes essentiels grâce à l'ouverture de plusieurs lignes : en 1853, entre Montréal et le port américain en eaux libres de Portland dans le Maine ; en 1855 entre Montréal et Pointe Lévi, face à Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent ; en octobre 1856, entre Montréal et Toronto, en suivant les rives nord du Saint-Laurent et du lac Ontario.

Le 9 janvier 1860, à 16 h 15, Blondin et ses compagnons de voyage montent à Suspension Bridge dans le train de la Great Western Railroad qui les conduit à 22 h 10 à Toronto. Après une heure d'attente, ils prennent la correspondance du Grand Tronc pour Montréal où ils arrivent le lendemain en fin de soirée. Après une nuit de repos, ils repartent le lendemain matin pour Québec à bord d'un train de la même compagnie. C'est le moment que Blondin attendait avec impatience : après une minutieuse vérification de la fermeture de toutes les fenêtres, le train s'engage quelques minutes après son départ dans le tunnel métallique[4] du nouveau pont Victoria, long de 2 790 mètres, qui enjambe le Saint-Laurent et qui est ouvert à la circulation des trains depuis un mois seulement. Cet ouvrage tubulaire, qui repose sur 24 piles en maçonnerie protégées par d'énormes brise-glaces métalliques, est le plus long pont ferroviaire au monde ; les Canadiens le considèrent comme la huitième merveille du monde. Sa construction, qui a demandé cinq ans et demi, a été une tâche titanesque dont beaucoup doutaient qu'elle puisse être menée à bien. Avant sa mise en service, les marchandises et les voyageurs devaient utiliser pendant la belle saison des « *traversiers* »[5] pour franchir le fleuve et en hiver, un chemin de fer temporaire lancé sur la glace ou des véhicules munis de patins. Désormais, Montréal, qui est, avec 90 000 habitants, la plus grande ville de l'Amérique britannique, est reliée en toutes saisons par chemin de fer, sans rupture de charge, aux Grands Lacs et au port en eaux libres de Portland, sur l'Atlantique. C'est un avantage considérable qui assure sa suprématie économique et culturelle au Canada.

Le même jour en fin d'après-midi, le train arrive à l'anse Tibbits, terminus du Grand Tronc, située en amont de l'escarpement de la Pointe Lévi, en face de Québec. Cette dernière est une ville de 57 000 habitants, établie sur la rive gauche du Saint-Laurent, au fond de son estuaire. Ses activités principales sont le commerce du bois et la construction navale. Elle est lourdement handicapée par le blocage de son port pendant les quatre ou cinq mois de « *glaçage* » de l'estuaire du Saint-Laurent et par sa situation sur la rive nord qui, en l'absence de pont[6], rend très difficiles les échanges commerciaux avec Portland et Montréal.

Fin décembre, après une période de froid très vif où le thermomètre est descendu à -16°C, la glace s'est trouvée bloquée pendant plusieurs jours dans l'entonnoir du Cap Rouge, en amont de Québec. La

---

1- Au cours de l'hiver, les transporteurs garantissent une vitesse de trois lieues par heure, soit 14,5 km/h, sur le trajet Montréal-Québec en diligence ; la vitesse minimum imposée aux cochers sous peine de pénalités est de 10 km/h. Á comparer à la vitesse de croisière des trains prise en compte par l'armée au cours de la guerre civile : 15 miles/h, soit 24,1 km/h.

2 - Source "*Les anciennes diligences du Québec : le transport en voiture publique au XIX^{ème} siècle*". Par Pierre Lambert – 1998 - Editions du Septentrion (Québec).

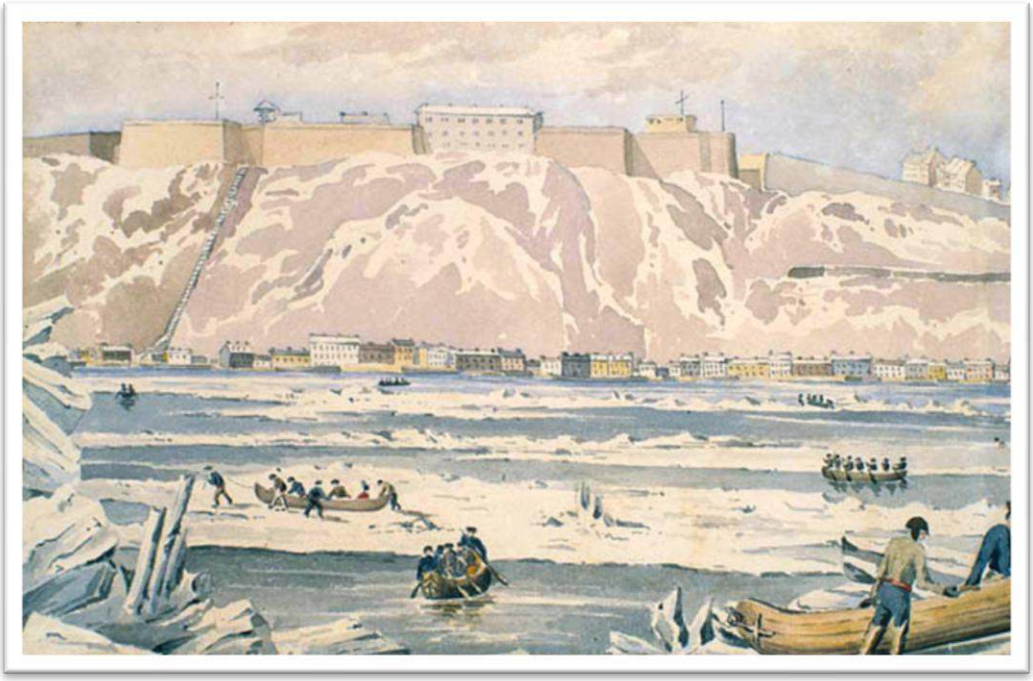
3 - Nom usuel de la compagnie.

4- Au cours des années 1870, le charbon remplace progressivement le bois dans les foyers des locomotives. Ce changement cause des problèmes techniques pour la traversée du pont Victoria : la fumée de charbon endommage l'acier de la structure tubulaire et les voyageurs sont beaucoup plus incommodés qu'auparavant par la fumée. Temporairement, des ouvertures sont effectuées dans la structure afin de permettre l'aération du pont. En 1897, le tube est remplacé par une structure métallique ; le pont est élargi à cette occasion.

5 - Embarcations nautiques

6 - Il faudra attendre septembre 1917 pour qu'un pont relie les deux rives du Saint-Laurent. Le pont en construction s'effondra par deux fois : une première fois en 1907, faisant 76 victimes parmi les ouvriers, et une seconde fois en 1916, faisant 13 victimes. La liaison par chemin de fer Québec-Montréal par la rive nord du Saint-Laurent, qui désenclavait enfin Québec pendant l'hiver, ne sera ouverte qu'en 1879.

traversée du fleuve en traîneaux légers sur un « *pont en glace fine* » devant Québec est devenue possible, cependant que, plus en aval, des passages « *en eaux clair*es » entre Québec et la Pointe Lévi permettaient la traversée en bateaux à vapeur. Les Québécois ont espéré que la glace s'épaissirait suffisamment pour former un pont de glace pérenne d'au moins trois mètres d'épaisseur, comme cela arrive seulement une fois tous les trois ou quatre ans. Malheureusement, le barrage s'est rompu quelques jours avant l'arrivée de Blondin sous l'effet d'une marée de cinq mètres et il n'y a désormais plus aucune chance de le voir se rétablir au cours de cet hiver. Le fleuve charrie maintenant d'énormes glaçons et seul le « *canot à glace* » permet la traversée qui est chaque fois une épreuve sportive risquée.



La traversée du Saint-Laurent en canot à glace à Québec[1]

Les voyageurs descendent au bord du Saint-Laurent où les attendent une vingtaine de longs canots alignés sur la grève, servis par des équipages de cinq à dix canotiers[2], suivant la charge à transporter. Blondin, Charlotte et Harry embarquent avec leurs bagages sur l'un d'entre eux. L'équipage de cinq hommes pousse le canot à l'eau et met le cap, à 1 500 mètres de là, sur l'autre rive, dominée par le promontoire rocheux de Cap Diamant au sommet duquel est édifiée la citadelle de Québec. Le canot ne tarde pas à rencontrer un grand glaçon qui descend au fil du courant. Les hommes débarquent sur la glace, tirent le canot hors de l'eau et le font glisser jusqu'à l'autre côté du glaçon, où ils le remettent à l'eau après avoir sauté à bord. Ils rament ensuite à contre-courant jusqu'au glaçon suivant, qui est encore plus grand que le précédent et couvert de blocs de glace enchevêtrés. Ils l'accostent et répètent la manœuvre. Blondin et Harry, qui sont descendus du canot pout l'alléger et aider les canotiers à le hisser de bloc en bloc, se prennent au jeu et finissent par s'intégrer à l'équipage. De glaçon en glaçon, le canot progresse et atteint enfin la rive québécoise, au terme de plus d'une heure d'efforts[3]. Une fois débarqués, l'équipage et ses passagers se retrouvent dans un bistrot de la rue Champlain pour se réchauffer en buvant quantité de verres de "Caribou"[4], une gniole typiquement québécoise, faite à base de vin rouge, de whiskey et de liqueur de fruits, qui se sert très chaude. La nuit est déjà tombée lorsque, accompagnés par deux canotiers qui portent leurs bagages et un troisième qui les éclaire, Blondin, Charlotte et leur ami Harry, un peu gris et les pieds encore trempés, montent d'un pas hésitant l'escalier Casse-cou pour gagner la Haute-Ville où

1 - George St. Vincent Whitmore, aquarelle, 1836.
2 - A l'époque, 200 canotiers assurent le service. Ci-après le lien vers un film tourné en 1902 lors de l'arrivée du nouveau Gouverneur général Lord Pinto et de son épouse : https://www.youtube.com/watch?v=utpIdKY3lf4&list
3- Le canot à glace est devenu un sport traditionnel pratiqué dans tout le Québec. Chaque hiver, des courses de canots à glace sont organisées, en particulier lors du carnaval de Québec. Elles opposent des équipes de cinq canotiers. A cette occasion, le "Caribou" coule à flot.
4 - A l'origine, pour préparer cette boisson, les coureurs des bois mélangeaient du sang de caribou avec de l'alcool et des baies sauvages, d'où son nom.

se trouve leur hôtel, Le Clarindon, le meilleur de la ville, situé rue Sainte-Anne, derrière la Place d'Armes.

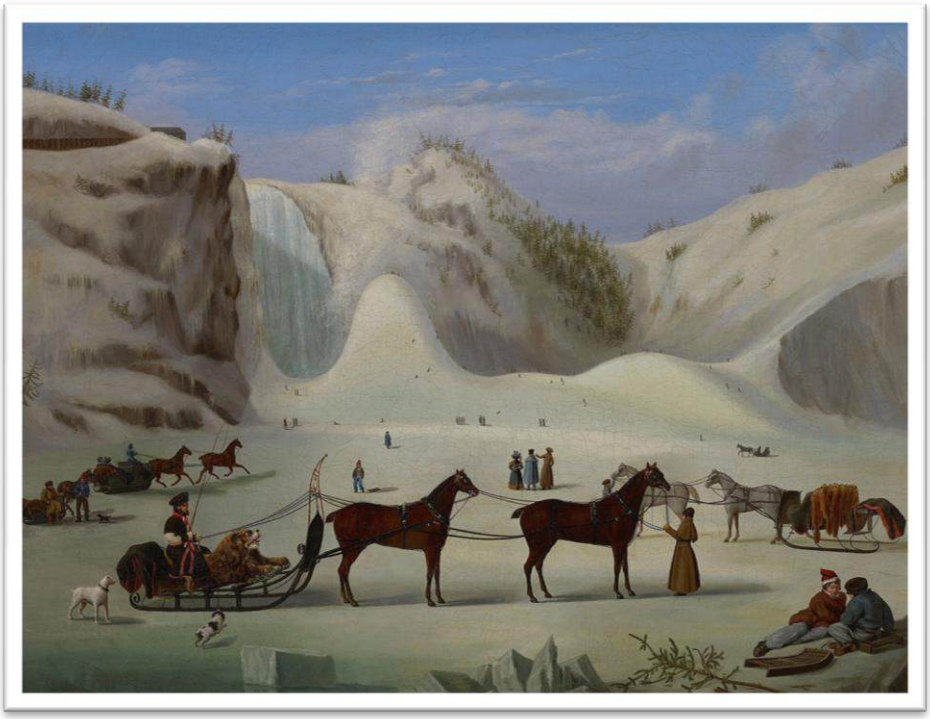
Le lendemain, alors qu'avec Charlotte ils admirent depuis la citadelle le panorama sur le Saint-Laurent, Blondin dévoile son projet à Harry : il a l'intention de traverser le fleuve sur une corde tendue entre la Citadelle et la Pointe Lévi, au moment même où le bateau de la Reine se présentera devant le port de Québec, et de la saluer en agitant l'Union Jack. Harry est pétrifié, tant le projet lui paraît fou ! La distance est de 1660 mètres ; cinq fois plus grande qu'au Niagara ! Les altitudes de la Citadelle et de la Pointe Lévi sont respectivement de 95 mètres et 76 mètres. Blondin pense qu'il est possible de tendre une corde entre ces deux points en s'appuyant sur les mâts de trois bateaux à l'ancre dans le Saint-Laurent. Il est en train de réfléchir à un système de pendules lestés pour la stabiliser et se sent capable de surmonter son balancement, quel qu'il soit. Harry a tellement l'habitude de voir Blondin réaliser l'impossible qu'il se laisse convaincre, mais à moitié seulement…

Le jour même, Blondin demande un rendez-vous à Hector-Louis Langevin, le maire de Québec. Curieux de connaitre la raison de sa visite, celui-ci le reçoit immédiatement et l'accueille avec amabilité. Le maire a de la peine à cacher sa stupéfaction lorsque Blondin lui expose son projet, mais il n'ose pas émettre le moindre doute, tant la réputation de ce dernier est grande. Par ailleurs, il sait que ses représentations attirent les foules, ce qui ne peut qu'être bénéfique pour sa ville. Il se déclare donc favorable au projet et se dit prêt à le faciliter en renonçant à tout prélèvement pour le compte de la ville. Il met cependant Blondin en garde : tout ce qui concerne le voyage royal est du ressort exclusif d'Edmond Walter Head, le Gouverneur Général du Canada-Uni ; il est donc indispensable qu'il obtienne son autorisation préalable. Il confie à Blondin que ce dernier attend d'un jour à l'autre une dépêche du Secrétariat d'État confirmant officiellement ce qu'il sait déjà : la Reine ne viendra pas mais se fera représenter par son fils, le Prince Edward, accompagné du duc de Newcastle, Secrétaire d'État aux Colonies. En raccompagnant Blondin à sa porte, H.L. Langevin lui glisse avec malice : « *Dans le cas où vous auriez de la difficulté à tendre votre corde au-dessus du Saint-Laurent, je vous conseille de vous intéresser à Sault-Montmorency : c'est un site magnifique, qui est plus facile, et qui a l'avantage d'être situé tout près de Québec. Allez voir de ma part George Benson Hall, le propriétaire de la chute. C'est mon ami ; il est l'un des échevins de la ville et vous accueillera avec plaisir.*» Blondin saisit l'opportunité au vol et demande au maire de lui ménager une entrevue avec Benson Hall, si possible sur place. Par ailleurs, il sollicite le soir même une audience auprès du Gouverneur Général. Celui-ci l'adresse à un membre de son Conseil exécutif qui le reçoit avec Harry dès le lendemain. Il est anglophone et peu bavard et se contente de leur dire que leur demande sera étudiée et qu'une réponse leur sera donnée en temps opportun.

Les terrains situés à la Pointe Lévi appartenant à Grand Tronc, il faut obtenir l'accord de cette compagnie pour ancrer la corde sur la rive sud. La rencontre avec son représentant se passe fort bien : il ne sera pas difficile de trouver un accord avec lui car il est très intéressé à l'idée de transporter et d'accueillir des milliers de spectateurs. Blondin et Harry rendent enfin visite à la grande corderie du quartier Saint-Sauveur afin de s'enquérir des disponibilités, des prix et des délais de fabrication des cordages dont ils auront besoin.

Le vendredi soir, le maire leur fait savoir que Benson Hall accepte de les rencontrer et qu'il les attend le lendemain en début de matinée dans sa résidence de Kent-House, située à l'embouchure de la rivière Montmorency, à 12 km de Québec. Tôt le matin, une calèche sur traineau, attelée de deux chevaux, vient chercher les trois compagnons à leur hôtel. La journée est ensoleillée, la température, de -5°C, est particulièrement clémente pour la saison. Le cocher sort de Québec en franchissant le pont sur la rivière Saint-Charles et longe vers l'Est la rive nord du Saint-Laurent sur cinq ou six kilomètres avant d'arriver à la hauteur de la pointe ouest de l'Ile d'Orléans. Il engage alors la calèche sur la glace et descend le bras nord du fleuve, qui contrairement au bras sud, est gelé. Au bout de trois kilomètres, il s'arrête à Bas-du-Sault, à 600 mètres en aval de la chute, au confluent de la rivière Montmorency et du fleuve Saint-Laurent. Le site est splendide. C'est un des lieux de promenade favori des Québécois ; c'est pourquoi, malgré l'heure matinale, de nombreuses calèches sont stationnées là. La chute, qui fait 84 mètres de hauteur et 80 mètres de large, est gelée. Cependant, l'eau continue à couler sous la glace et un nuage d'embruns s'élève de sa base. En se solidifiant sous l'effet du gel, ce nuage a constitué un énorme cône de glace. Des visiteurs sont assis dans la neige et contemplent la chute, d'autres poussent des enfants sur des traineaux. Les plus audacieux grimpent les pentes du cône, certains jusqu'à son sommet, et se laissent glisser, en traineau ou sur le ventre. L'ambiance est très joyeuse. Le cocher connait bien l'endroit car il y

vient souvent. Après avoir laissé ses passagers admirer la chute à leur convenance, il revient sur ses pas et prend un chemin pentu qui contourne l'escarpement situé en rive droite de la rivière. Les chevaux ont de la peine à tirer la calèche jusqu'au plateau. Au sommet, le chemin entre dans un grand parc. Il conduit à une magnifique maison blanche qui surplombe la falaise à l'ouest de Sault-Montmorency et offre une vue panoramique sur le Saint-Laurent et l'Île d'Orléans.



Le cône de glace de Sault-Montmorency, Québec[1]

C'est là que Benson Hall habite depuis 1851 avec sa femme et leurs dix enfants. Cette dernière, Mary Jane Patterson, a reçu de son père en héritage cette demeure prestigieuse, qui a été la résidence estivale du gouverneur de la colonie en 1780 et celle du duc de Kent en 1791, lorsqu'il fut appelé au commandement des troupes britanniques en Amérique. Elle est probablement la plus belle résidence du Canada. Marie Jane a hérité également du domaine de Montmorency et de ses forêts, qui faisaient partie de l'ancienne seigneurie de Beauport, ainsi que des scieries et des ateliers de son père. Benson Hall a repris l'exploitation familiale et, grâce à sa gestion intelligente et énergique, en a fait l'une des premières maisons de négoce de bois du pays. Agé de 50 ans, il a bâti une immense fortune et procure du travail à 800 familles de Bas-du-Sault. C'est un protestant, un philanthrope mais aussi un redoutable homme d'affaires.

A leur arrivée, Benson Hall accueille ses visiteurs sur le perron avec une grande cordialité. Il les fait entrer dans un salon magnifiquement meublé et leur fait servir une tasse de thé. C'est un homme robuste, au regard direct et à la grande barbe grisonnante. De père britannique mais de mère canadienne-française, il parle un mauvais français avec un épouvantable mélange d'accent anglais et québécois. Il se montre très curieux et pose à Blondin une quantité de questions au sujet de son métier. Plusieurs de ses amis ont assisté à son spectacle à Niagara et le lui ont raconté. Il lui témoigne beaucoup de considération et n'oublie pas de louer Harry pour son courage. Il en vient ensuite au vif du sujet : « *Alors, Monsieur Blondin, il paraît que vous voulez maintenant traverser le Saint-Laurent, et peut-être la Montmorency ?* » Blondin lui parle de son projet et de l'autorisation qu'il vient de solliciter du Gouverneur général : « *Hum ! Ce n'est pas gagné. Sir Edmond est très raide. Il vous faut espérer que votre idée lui plaise ! En attendant, allons voir ensemble ce que vous pourriez faire ici.* » Il les entraîne sur la terrasse aménagée sur la façade est de la maison, qui domine de 65 mètres la vallée de la Montmorency. Blondin contemple le panorama grandiose : la chute sur sa gauche ; la vallée à ses pieds ; l'embouchure sur le Saint-Laurent à sa droite. Il a le coup de foudre et se tourne vers son hôte : « *Monsieur, c'est depuis votre terrasse que je veux traverser ; droit vers l'escarpement en face !* » Benson Hall éclate de rire : « *De ma terrasse ! Vous n'y pensez-pas ! Vous voulez transformer ma maison en cirque ? Je vous propose un meilleur*

1 - Peinture à l'huile - Robert Clow Todd - 1866

emplacement plus près de la chute, où vous ne piétinerez pas mes plates-bandes. Suivez-moi ! » Il les conduit à moins de 100 mètres de la maison jusqu'à un promontoire situé à 150 mètres en aval de la chute. La rive opposée est à 430 mètres environ, 100 mètres de plus qu'au Niagara. L'emplacement est parfait. Blondin ne cache pas son enthousiasme. Benson Hall lui dit : « *Voilà un premier point réglé. Reste à parler affaires. Jamais devant les dames, comme le disent les Français ! Je serai lundi à Québec ; nous nous verrons et je vous ferai connaitre mes conditions. Maintenant, allons faire un tour. Si cela vous intéresse, je vais vous faire visiter mes installations.* »

Le Sault-Montmorency. En face, Kent House, au fond Québec[1]

Il leur montre la conduite taillée au flanc de l'escarpement qui amène l'eau du haut de Sault-Montmorency jusqu'aux moulins à scie situés en contrebas. Il les précède ensuite avec son boghey jusqu'aux ateliers situés à Bas-du-Sault, en bordure du Saint-Laurent. A la belle saison, les trains de bois descendent le fleuve en provenance de ses rives et de ses nombreux affluents en amont de Québec, jusqu'au lac Champlain. Ils alimentent les ateliers où sont fabriqués à l'année des madriers, des planches, des seaux, des allumettes, des jalousies, des bardeaux et des manches à balai. Les ouvriers travaillent douze heures par jour et six jours par semaine dans des bâtiments éclairés au gaz obtenu par la combustion du charbon. Outre les moulins à scie et l'usine de gaz, les installations comportent plusieurs ateliers, une forge, un four à chaux, un moulin à farine et une boulangerie.

Benson Hall est attendu dans ses bureaux. Il les salue et s'adresse à leur cocher avant de les quitter : « *S'ils ont une heure à perdre, amenez donc cette dame et ces messieurs au "*Pain de sucre*"... »* Le cocher acquiesce d'un air entendu. Il conduit sa calèche au plus prés du cône et fait descendre ses passagers. A cet endroit, le monticule de glace se divise en deux parties[2] : le pain de sucre proprement dit et un plateau moins élevé qui s'élargit dans la direction du fleuve. Le cocher les précède sur le plateau et les fait entrer dans une grotte taillée à une hauteur de 20 mètres dans le flanc du cône, par une espèce de crevasse qui aboutit à une porte cintrée ouvrant sur une première salle de cinq mètres de long et trois mètres et demi de large. Un comptoir a été taillé et sculpté dans la glace vive, avec des tablettes en dedans et une armoire en arrière pour stocker les provisions. Plusieurs personnes y sont accoudées. De cette pièce, on passe dans une autre de quatre mètres cinquante sur cinq mètres où se trouvent une table centrale et un sofa, taillés également dans la glace et artistiquement travaillés. Cette seconde pièce, comme la première, est ornée de sapins placés avec goût le long des parois et le sol est couvert d'une épaisse couche de sciure. La grotte est éclairée par des bougies dont la lumière, réfléchie par la glace claire et transparente, produit un effet merveilleux. Les constructeurs sont deux habitants de Bas-du-Sault, Pierre Souci et Ferdinand Gravel, qui ont exécuté le travail avec une pelle et une herminette et qui reçoivent les clients avec l'aide d'un serveur. Blondin et ses compagnons s'assoient à la table de la grande salle, auprès de quatre convives un peu

1 - James Pattison Cockburn (1779-1847) 1833, Musée MacCord

2 - Cette description est tirée d'un article du *Canadien*, en date du 7 mars 1864.

éméchés, et commandent un verre de *Caribou* suivi du plat unique qui mijote sur un feu de bois dont la fumée s'échappe à travers un trou percé dans la glace : un ragoût traditionnel de pattes de cochon arrosé de sirop d'érable. Benson Hall leur racontera que Grégoire Tremblay, le curé de Beauport, considère cet endroit comme un lieu de perdition car il est le soir le rendez-vous des fêtards venus de Québec, mais lui-même le tolère car il est en hiver une source de revenu pour les habitants de Bas-du-Sault. Blondin y passe un moment magique en compagnie de Charlotte et Harry avant d'aller glisser le long des pentes du pain de sucre sur des traineaux loués sur place. Ils regagnent Québec en fin d'après-midi, au terme d'une journée inoubliable. En chemin, Blondin informe ses compagnons de sa décision d'abandonner le Niagara cette année pour consacrer son temps et toutes ses économies aux traversées du Saint-Laurent et de la Montmorency. En attendant l'autorisation du Gouverneur Général, il va signer l'engagement pour la soirée du 13 avril que lui propose la Salle Musicale[1] et attendra cette date pour passer commande des équipements et signer les contrats avec Benson Hall et Grand Tronc.

Le lundi matin, Blondin et Harry revoient Benson Hall. Les prétentions initiales de celui-ci sont très élevées, mais au bout d'une heure de discussions, leurs positions finissent par se rapprocher : il reste exigeant, mais il est prêt à financer en partie la traversée du Saint-Laurent, en avance sur la part des recettes de Blondin à Sault-Montmorency. Ce dernier réserve sa réponse jusqu'à son retour dans trois mois. Ils voient ensuite le représentant de Grand Tronc avec qui ils s'accordent. N'ayant pour l'instant plus rien à faire à Québec, ils repartent tous les trois dès le lendemain pour Niagara Falls.

Dans l'intervalle, Blondin donne pendant plus d'un mois, avec sa femme et leur petite fille Adèle, une série de représentations au Théâtre Metropolitan de Buffalo. Blondin traverse le théâtre sur des échasses cependant que Charlotte chante des chansons romantiques et qu'Adèle « *se montre précoce* » pour ses six ans… Il accomplit le 2 mars un nouvel exploit en portant sur ses épaules Thomas Carr, le directeur du théâtre, depuis la scène jusqu'au troisième gradin, à quinze mètres de hauteur. L'exercice serait banal si Thomas Carr ne pesait près de 135 kg, soit plus du double de Blondin !

Le 13 avril, Blondin est de retour à Québec, toujours accompagné de Charlotte et Harry. Il donne une seule représentation en soirée à la Salle musicale. Celle-ci a été annoncée par voie d'affiche et dans la presse. L'affluence est considérable, comme le rapporte *Le Canadien* du 16 avril : *« Cette merveille du funambulisme est venue vendredi soir faire pâmer d'admiration une des salles les plus combles qui se soit jamais trouvée au Music Hall. Inutile de reconnaitre la véritable supériorité de ce magicien de la souplesse et de la pirouette qui fait des cabrioles au-dessus des gouffres et traverse des abîmes en sabots et en panier sur la corde tendue. Blondin a promis à la fin du spectacle de vendredi soir qu'il marcherait sur son câble de la Citadelle à la Pointe Lévi, si on lui en donnait la permission, et qu'il pirouetterait sur le Sault-Montmorency, comme il l'avait fait sur le Niagara si M. Hall, le maître de la place, voulait bien être de son avis moyennant bonne et valable considération. Blondin se croit le droit de jouer sa vie comme Icare. Ce n'est pas à nous de l'en empêcher ; mais nous croyons toujours que ce défi jeté au péril ne devrait pas être encouragé par une société chrétienne trop avide des spectacles et des émotions que repousse le sentiment d'humanité.»*

Sûr de lui, Blondin a déjà annoncé pour le 1er juin sa première représentation au Sault-Montmorency. Aucune difficulté ne saurait l'arrêter et pas un instant il ne doute d'être capable d'accomplir les fabuleux exploits qu'il projette, dont le moindre des deux surpasserait celui qu'il a accompli un an auparavant au Niagara.

Blondin et Harry ont rendez-vous quelques jours plus tard avec le Conseiller exécutif qu'ils avaient vu au mois de janvier. Celui-ci leur annonce qu'aucune autorisation ne sera accordée à Blondin pour se produire en plein air au Bas-Canada. Blondin est assommé ; Harry proteste et demande à voir le Gouverneur Général afin de plaider leur cause. Le Conseiller leur fait alors remarquer qu'ils devraient avant tout remercier le Gouverneur Général pour avoir consenti à fermer les yeux sur leur activité au Haut-Canada. La menace est claire. Ils prennent congé.

Consulté, Benson Hall leur conseille de se résigner sans faire de tapage. Il commente la décision du Gouverneur : « *Il n'avait pas le choix : un échec par accident aurait terni la visite du Prince ; un succès l'aurait éclipsée. Le duc de Newcastle ne lui aurait pardonné ni l'un ni l'autre*.»

1 - Music Hall

SALLE MUSICALE, RUE ST. LOUIS.

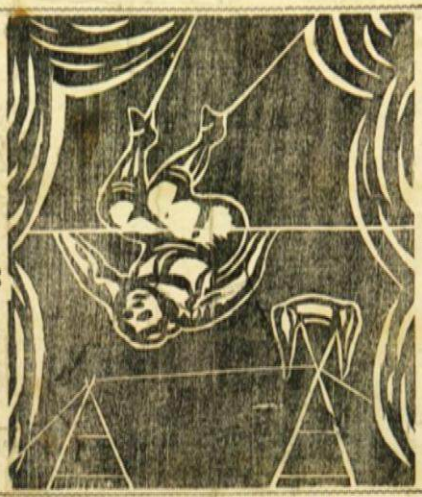
MONS. BLONDIN !

LE PLUS CELEBRE DANSEUR DE CORDE DU MONDE.

POSITIVEMENT POUR UNE SOIRÉE SEULEMENT.

Sous le patronage du Col. GORDON et des OFFICIERS de la Garnison, et avec permission, la BANDE du 17e Régiment y assistera.

Mr. Blondin comme il apparait faisant un Soubresaut



Avec des Echasses, sur la Corde tendue.

Vendredi Soir, 13 Avril.

Le Spectacle commencera par les exploits suivants :

1.—LA CELEBRE DANSE DES PANIERS.—Mons. Blondin est le seul artiste qui ose faire cette tentative sur la corde.

2.—La Danse Grotesque des Sabots.

3.—DANSE EXTRAORDINAIRE avec des Echasses. Dans cette danse Mons. Blondin défit l'Univers de lui opposer un rival.

INTERMEDE DE CINQ MINUTES.

4.—Grande évolutions, avec l'aide du balancier.

5.—Sauts et Soubresauts surprenants.

6.—Sauts en arrière et en avant, par dessus des Chandelles allumées, et soubresauts en arrière de pieds sur pieds pardessus les Chandelles.

7.—Jeux surprenants de la Chaise, dans lesquels Mons. Blondin n'a pas d'égal.

INTERMEDE DE DIX MINUTES.

8.—*Evolution surprenantes* sans l'aide du balancier, consistant en "*Le Tour du Chapeau*" (comic-sérieux). Danse, s'accompagnant avec une Tambourine et en dansant et faisant des Soubresauts, il **jouera un air favori sur le violon.**

Jeux remarquable en jouant du Tambour.

Le tout se terminera par son jeux agile en se suspendant par les pieds à la corde, tournant en la manière d'un chat jetée en l'air et retombant sur ses pattes.

La Bande exécutera des morçeaux de musique choisis pendant la soirée.

ADMISSION :—dans toutes les parties de la Salle, pour un Monsieur, **2s. 6d.** Pour un Monsieur et une Dame, **3s. 9d.** Enfants au-dessous de 12 ans, **1s. 3d.** On pourra se procurer des cartes d'admission aux magasins de MM. Brousseau, Sinclair, Crémazie et La Rue & Cie., et à la Salle Musicale.

Les portes s'ouvriront à SEPT heures et demie, et le Spectacle commencera à HUIT heures.

On pourra se procurer des siéges réservés en s'adressant à Mr. Wheeler, de 10 à 4 heures, en payant 25 cents extra.

St. Michel & Darveau, Imprimeurs, 11, Rue Lamontagne.

Collections de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Déçu et meurtri, Blondin décide de quitter Québec pour ne jamais y revenir. Il embarque le 18 avril à bord du *Napoléon III*, qui est cette saison-là le premier bateau à ouvrir la navigation entre Québec et Montréal. Il ne fait aucune déclaration à la presse avant de partir et celle-ci, de son côté, semble oublier la promesse qu'il a faite ce 13 avril aux Québécois. Étrangement, elle n'y fera jamais aucune allusion, même quelques mois plus tard, lorsqu'elle rapportera ses nouveaux exploits au Niagara[1].

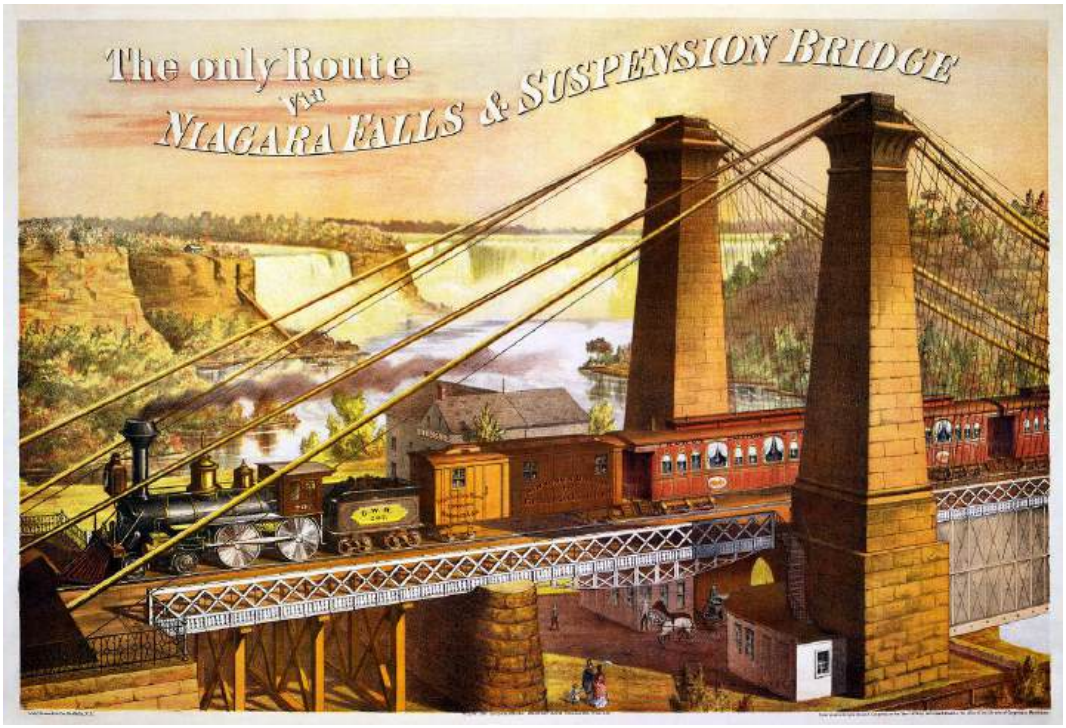
Nous ne saurons jamais si Blondin était capable de tendre une corde au-dessus du fleuve Saint-Laurent et de le traverser. Cet exploit, qui aurait eu un retentissement mondial s'il l'avait accompli, semble aujourd'hui encore impossible à réaliser. Il était cependant décidé à le tenter et l'aurait peut-être réussi puisque, tout au long de sa vie d'acrobate, il a toujours fait ce qu'il avait annoncé et n'a jamais échoué dans aucune de ses tentatives…

---

1 - L*'Album Universel* canadien en date du 1er juillet 1905 indique faussement page 264 que Blondin a traversé le Sault-Montmorency et ajoute : « *Celui du Niagara a été, sans conteste, le plus téméraire exploit tenté par le fameux Blondin, mais il a maintes fois renouvelé l'expérience du Sault-Montmorency. Les représentations que donnait périodiquement Blondin à cet endroit constituaient même l'une des plus belles attractions de Québec, dont la population raffolait.».* Aucun article de journal de l'époque ni aucune déclaration de Blondin par la suite ne vient étayer ces affirmations. L'ouvrage de Jean-François Simard *Montmorency : histoire d'une communauté ouvrière* édité en 2001 par les Editions du Septentrion à Québec n'y fait lui non plus aucune référence.

Chapitre V

Le Niagara : 1860, seconde saison



Le Niagara Suspension Bridge[1]

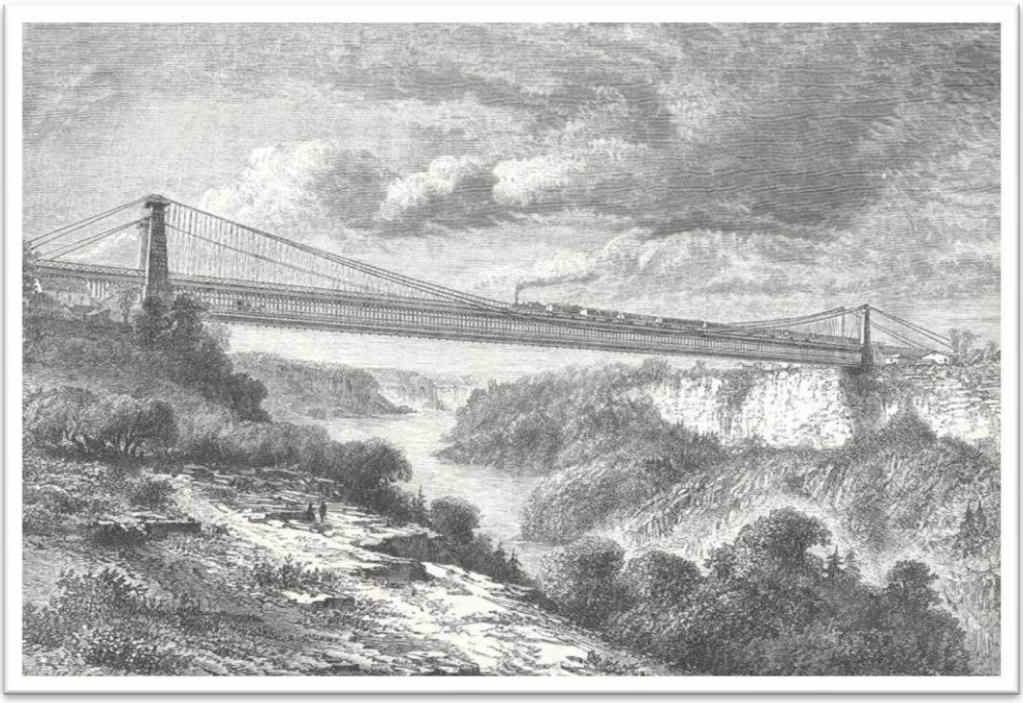
Rentré chez lui, Blondin n'a plus qu'une seule idée en tête : présenter son spectacle au Prince Edward à Niagara Falls afin d'effacer l'humiliation que lui a fait subir le Gouverneur Général à Québec. Le programme officiel de la visite princière n'est toujours pas connu, mais on sait que le Prince se rendra à Queenston, à quelques kilomètres en aval des chutes, afin d'honorer les vétérans de la guerre de 1812 et, en particulier, le Major-Général Sir Isaac Brock, tué le 13 octobre 1812 lors de la bataille de Queenston Height, alors qu'il repoussait l'envahisseur américain qui cherchait à établir une tête de pont sur la rive canadienne de la rivière Niagara. Il serait étonnant que le Prince ne s'arrête pas à cette occasion à Clifton afin de visiter les chutes. Blondin veut installer sa corde au-dessus du Niagara et attendre sa venue, en espérant qu'il se laissera tenter et assistera à son spectacle.

Harry est réticent car il craint que le public ne soit lassé et, qu'en conséquence, cette deuxième saison ne soit un échec. Blondin lui rétorque qu'il a encore plusieurs tours dans son sac et qu'il se fait fort d'attirer le public en renouvelant son spectacle. Sa décision est prise ; Harry se soumet. Blondin estime avoir été l'année précédente le dindon de la farce. Il doit changer l'emplacement de sa corde s'il ne veut

1 - Publicité de la Great Western Railway pour le voyage via le Niagara Falls Suspension Bridge – 1976 – Library of Congress - Wikipedia

pas engraisser à nouveau à ses dépens Olis White, les hôteliers du Front et les compagnies de chemins de fer. Il entretient de bonnes relations avec le colonel Porter et n'a pas abandonné l'espoir d'obtenir son autorisation pour faire la traversée au-dessus de la chute du Fer à cheval, entre Terrapin Tower et Table Rock. L'année précédente, celui-ci est venu assister à son spectacle avec son fils âgé de six ans. Blondin a fait monter Peter A. Junior sur sa plate-forme de départ. L'enfant a cru qu'il allait l'emmener avec lui au-dessus du gouffre et s'est mis à brailler. Son père a eu de la peine à le calmer[1]. Blondin rend visite au colonel et réitère la demande qu'il lui avait faite un an auparavant. Celui-ci lui répond : *« Il y a un an, je ne vous connaissais pas, et cependant, je n'ai pas voulu prendre le risque d'avoir votre mort sur la conscience. Aujourd'hui, je vous connais et je vous estime. Mon remord serait plus grand encore. Je sais que votre talent est immense mais je ne veux pas prendre ce risque. Je suis donc au regret de devoir vous dire non*. » Après ce refus, Blondin décide de tendre sa corde à l'aval de Suspension Bridge, comme il l'avait déjà envisagé au mois juillet 1859, lorsqu'il avait été sur le point de rompre avec Olis White.

Le pont a été construit à l'endroit où la gorge du Niagara se rétrécit jusqu'à une largeur de 230 mètres, sur une longueur de 1 700 mètres, avant d'amorcer un coude à 90° vers l'est. Lorsqu'elle s'engouffre dans ce passage, la rivière se transforme en un rapide impétueux et crée un énorme tourbillon lorsqu'elle se heurte à la paroi de la cuvette qu'elle a creusée dans le coude. Le spectacle de ces eaux tumultueuses qui se ruent entre les rives abruptes, hautes de 80 mètres, avant d'entrer dans ce tourbillon véritablement infernal est sans équivalent dans le monde. Il rivalise par sa force brutale avec celui des cataractes elles-mêmes. A défaut de pouvoir marcher au-dessus du Fer à cheval, Blondin a trouvé là un endroit idéal pour exercer ses talents.



Emplacement de la corde de Blondin à l'aval de Suspension Bridge[2]

Dès la construction du premier pont en 1848, deux petits villages se sont créés à chacune de ses extrémités : le village d'Elgin du côté canadien, qui a été incorporé en 1856 à la ville de Clifton, et le village de Bellevue du côté américain, plus communément appelé Suspension Bridge. Ces villages ont beaucoup grossi après la construction du pont actuel, lorsque les compagnies de chemins de fer y ont établi leurs gares de voyageurs et leurs dépôts. Une dizaine d'hôtels ont été construits de part et d'autre du Niagara. Le plus luxueux d'entre eux est le Monteagle, un hôtel de 100 chambres situé 400 mètres en aval du pont, sur la rive américaine, qui exploite une source chaude et propose un grand choix de balnéothérapies pour une pension journalière de 3 $. La rivière est bordée par un terrain municipal du côté canadien et par un champ appartenant à une scierie située plus à l'aval du côté américain.

1 - Quarante ans plus tard, devenu propriétaire du *Niagara Falls Gazette*, Peter A. Junior racontera cette anecdote qui a marqué son imagination.

2 - Why not Suspension Bridge - Lithographie de Lewis Buttery (1855 environ)

Blondin a choisi de tendre sa corde une centaine de mètres en aval du pont, 200 mètres en avant du Monteagle. Dès le mois d'avril, il s'occupe avec Harry de l'obtention des autorisations nécessaires. Vincent Cornwell, le maire de Clifton, leur accorde sans difficulté la libre disposition du terrain municipal et le propriétaire de la scierie accepte de leur louer son champ pour une somme modique. Ils rencontrent ensuite William H. Merritt, le Président de la Niagara Falls Suspension Bridge Company, avec qui ils passent un accord : la Compagnie leur permet d'utiliser le pont inférieur qui peut accueillir 1 500 spectateurs et s'engage à interdire le stationnement des trains sur le pont supérieur pendant les représentations ; en contrepartie, elle se réserve pour chaque spectacle un contingent de 1 000 billets à 25 cts qu'elle vendra directement à ses clients. Blondin est très satisfait : il a réussi à éliminer les profiteurs et pourra facilement clôturer le site afin de se protéger des resquilleurs. Il passe commande à New York d'une corde en chanvre de Manille de 400 mètres de long et 63,5 mm (2,5 pouces) de diamètre ainsi que d'une grande longueur de cordes de différents diamètres pour un montant de 1 500 $. Puis, en attendant leur livraison et l'arrivée du beau temps, il donne à partir du 1er mai plusieurs représentations avec sa femme et sa fille Adèle au Saint-James Hall de Buffalo.

Blondin au travail[1]

Les cordes sont livrées à mi-mai. La première tâche consiste à tendre la corde principale en travers de la gorge. En 1847, dans l'impossibilité de traverser la rivière à cet endroit en raison du courant et des remous, les constructeurs du premier pont avaient promis 5 $ à celui qui, le premier, arriverait à passer une ficelle au-dessus du gouffre au moyen d'un cerf-volant. Un jeune Américain nommé Homan Walsh avait gagné la compétition dès le second jour en opérant à partir de la rive canadienne. Sa ficelle avait servi a tirer une cordelette et ainsi, une corde tirant l'autre, à passer un câble d'acier. Dans l'interview qu'il a donnée en mars 1894 au *English Illustrated Magazine*, Blondin raconte qu'il avait tout d'abord tenté de passer une ligne en la tirant au moyen d'un canot barré par un équipage de quatre rameurs mais qu'il avait dû la laisser filer avant qu'elle ne les entraîne par le fond. Il avait ensuite tenté de passer la corde avec le *Maid of the Midst*. Elle avait manqué le faire chavirer et il avait dû la couper *in extremis* pour sauver le navire. Il termine en disant, sans plus de précision, qu'il avait finalement réussi à passer une ligne de 25 mm (1 pouce) de diamètre. Il a vraisemblablement enjolivé son récit afin de souligner la difficulté de l'opération et magnifier son rôle. Aucun bateau n'aurait pu à l'époque passer sous le Suspension Bridge sans être entraîné dans le tourbillon et il est douteux qu'un équipage de rameurs ou même le capitaine Joël Robinson, en dépit de sa témérité, aient pu prendre un tel risque. En fait, Blondin s'est probablement servi du pont pour passer sa ligne de traction, ce qui, bien que moins glorieux, a du être particulièrement difficile compte tenu de la présence des câbles de contreventement qu'il a dû probablement escalader les uns après les autres. La ligne a ensuite été attachée à la corde et tirée jusqu'à l'autre bord au moyen d'un treuil. Une fois tendue, celle-ci a été fixée, faute d'arbres, à des pieux d'acier profondément enfoncés dans le sol. Blondin a ensuite installé de chaque côté 32 couples de haubans qu'il a équipés de lests et qu'Harry et son équipe ont ancrés dans la paroi des rives. Ce travail s'est révélé

1- New York Public Library (1860)

beaucoup plus dangereux que l'année précédente en raison de la hauteur des rives et de leur verticalité. Blondin raconte avoir manqué y laisser la vie. Ainsi tendue et maintenue par les haubans, la corde a une portée de 305 mètres et une flèche au centre de 15 mètres. Son point le plus bas se trouve à 60 mètres au-dessus de l'eau.

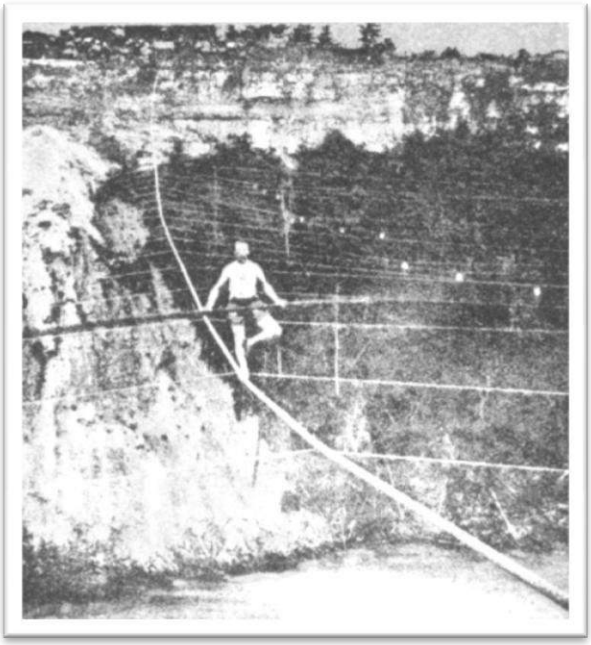
Blondin entreprend ensuite l'aménagement du futur théâtre de ses exploits. Il érige de hautes palissades tout le long des rives afin de protéger le site des regards extérieurs et aménage un enclos de chaque côté. Des bancs en bois disposés en gradin et pouvant accueillir 10 000[1] spectateurs y sont installés. Côté canadien, la corde aboutit à un bungalow qui a été aménagé en loge pour recevoir des invités privilégiés. Le correspondant du *New York Times* raconte les préparatifs auxquels il a assisté : « *Cette portion de la rivière, où se déroulera le présent spectacle, a été plus judicieusement choisie que la précédente, située plus près des chutes, où la corde avait été tendue l'été précédent. L'exploit de l'audacieux acrobate est plus impressionnant à cet endroit car les eaux y sont plus agitées et forment un bruyant rapide - c'est plus loin du pied de la chute et tout près du tourbillon. Ici, jamais un bateau ne croise, alors qu'en amont le* Maid of the Mist *et des bateaux à rames font fréquemment la navette en parfaite sécurité. L'été dernier, le petit bateau à vapeur était par moment directement sous Blondin pendant qu'il traversait. Dans l'esprit des spectateurs, une certaine idée de sécurité était associée à sa présence, bien qu'il ne puisse lui être d'aucune aide en cas de chute car il aurait été immédiatement entrainé au loin par les rapides. Tout ceci est changé désormais ; le* Maid of the Mist *reste à son mouillage, à distance de sécurité de ces eaux dans lesquelles il ne peut s'aventurer. Parmi ceux qui pendant des jours ont travaillé à élever les clôtures et à épisser les cordes sur les lieux du spectacle d'aujourd'hui, était un homme vêtu comme un ouvrier, de petite stature, solidement bâti, avec un cou profondément enraciné entre de larges épaules, les muscles et les tendons saillants sur ses bras nus. La partie inférieure de son visage, quelque peu brulée par le soleil, arborait une moustache très claire mais très épaisse et une impériale, coupée dans le style de Louis Napoléon. Une chevelure également claire, sans boucles ni ondulations, était plaquée sur son front quelque peu dégarni, ses yeux étaient bleus et perçants, son teint rubicond et ses joues avaient la teinte colorée que donne une robuste santé. C'était Blondin. Plus actif qu'aucun des hommes dont il a loué les services, il a planté des piquets, attaché des cordes et suspendu des toiles au bas de Suspension bridge, contraint pour ce jour à une triple tâche : obstruer par ces moyens la vue de ceux qui voudraient voir le spectacle sans payer ; installer 1.000*[2] *spectateurs autorisés à se tenir là pour l'occasion ; et plus généralement, faciliter le déplacement des véhicules, des hommes et des bêtes. Le héros du jour – pour autant qu'il y ait de l'héroïsme à marcher sur une corde – a été occupé de 5 heures du matin à 5 heures du soir à des tâches de ce genre.* » La mise en place de bâches au-dessous du pont inférieur est confirmée par d'autres journaux ; elles n'apparaissent cependant pas sur les photographies prises à l'époque, car elles ont probablement été emportées sans tarder par des coups de vent, fréquents dans la gorge. Le résultat est satisfaisant : les places assises, facturées 50 cts, sont confortables, sans bénéficier cependant de l'ombre des arbres comme l'année précédente ; les places debout, sur le pont inférieur, bien que facturées à mi-tarif, sont cependant les meilleures car elles jouissent d'une vue rapprochée et sont à l'ombre. Tous ces aménagements ont couté 2 000 $ supplémentaires. Blondin a ainsi engagé tout l'argent qui lui restait de ses gains de l'année précédente après l'achat de sa maison. Fin mai, Harry Colcord annonce dans les journaux que Blondin donnera des représentations un mercredi sur deux pendant tout l'été et que la première de celles-ci aura lieu le 6 juin. Il confirme qu'une des traversées se fera sur des échasses, sans préciser laquelle.

Le jour dit, tout est prêt. Le début du spectacle est prévu à 16 heures. Les spectateurs arrivent pour la plupart de Buffalo, directement par train, ou via Chippawa, après avoir pris le nouveau vapeur *Clifton* qui dessert la ligne Buffalo-Chippawa. Suivant leur provenance, ils débarquent d'un côté ou l'autre du pont, à une centaine de mètres des enclos. Ils sont peu nombreux du côté canadien, car les hôtels du Front sont encore loin d'être pleins, la saison étant à peine entamée. Quatre cents personnes seulement ont pris place sur le pont. De nombreux resquilleurs sont montés sur les toits des maisons qui encadrent ses extrémités. Au total, 2 000 à 2 500 personnes sont venues assister à ce premier spectacle qui commence avec près d'une heure et demie de retard, le balancier de Blondin ayant disparu. Un orchestre venu de Buffalo est présent dans l'enclos américain. Il fait patienter les spectateurs et accompagnera toute la représentation.

---

1 - La publicité passée dans le *Niagara Falls Gazette* et plusieurs fois répétée fait état de 100 000 sièges. C'est une coquille, il y a évidemment un zéro de trop.

2 - 1 500 en fait.



Première traversée de Blondin en 1860[1]

Le correspondant du *New York Times* poursuit son récit : « *Un cri le salua sur la rive américaine quand, sortant du local où il s'était métamorphosé en chef indien, il s'avança vers la corde. Il portait un collant couleur chamois, un maillot blanc par-dessus, un collier et une courte tunique indienne, ainsi qu'une coiffe garnie de plumes colorées. Après avoir discuté un petit moment avec ceux qui l'entouraient, il saisit son balancier, d'un poids de 45 livres*[2], *et, marchant avec légèreté sur la corde, il commença à descendre rapidement vers son centre. Vu du rivage canadien, une autre silhouette, sur un autre câble, semblait danser derrière lui et descendre avec lui. C'était l'Ombre - car le soleil, brillant et clair, éclairait directement son visage. À ce moment, Blondin s'arrêta, il se tint sur un pied, toucha la corde avec le balancier, puis continua. À nouveau, il se tint immobile, s'assit, enleva sa coiffure et la jeta au loin. Quand il atteint le milieu de la rivière, il se coucha sur le dos, et le* Maid of the Mist*, loin à l'amont, lui lança un salut strident. La foule sur les deux rives ne fit aucune manifestation bruyante. Certains respiraient difficilement. Il ne resta pas longtemps dans cette position allongée ; pas à pas, sans lenteur mais surement, il fit l'ascension de la corde vers la rive canadienne, stoppant une seule fois en chemin, et fut bientôt en train de serrer les mains de ses amis. Quand il posa à nouveau le pied sur la terre ferme, j'essayais en vain de déceler dans ses mouvements ou dans sa manière de parler le plus léger signe du soulagement qui fait suite habituellement à un effort excitant et difficile. Il descendit*[3] *de la corde en riant et parla à ses amis avec une totale nonchalance, comme s'il ne venait pas d'accomplir quelque chose qui faisait de lui la merveille du moment. Il avait traversé en huit minutes. Après un bref repos, occupé principalement à converser, sans s'asseoir un seul instant, il prit un verre de limonade et repartit pour l'Amérique. Dès qu'il fut descendu assez loin pour ne plus être dans l'ombre de la rive, un coup de pistolet retentit suivant un plan préconçu, un signal pour lui d'avoir à rester immobile ; sa photographie fut prise*[4] *; un autre coup fut tiré ; il s'assit ; se remit sur pied et continua sa promenade sans un faux pas et sans incident, jusqu'à la rive américaine ; et là, prit fin le spectacle*. » Après avoir si longtemps attendu, les spectateurs trouvent celui-ci bien court et sont déçus.

Blondin s'attendait à une faible affluence, mais celle-ci a été encore moindre que prévu. Mille deux cents billets seulement ont été vendus. De fort mauvaise humeur, il est très irrité lorsqu'il apprend que l'inévitable Delave, qui l'avait harcelé au cours de la saison précédente, reprend son manège. Ce dernier, avant de partir pour le Mexique, exerce ses talents non loin de là au-dessus de la chute de la rivière Passaic, près de Patterson, dans le New-Jersey. Il a le culot de lui lancer un nouveau défi dans un communiqué envoyé au *Newark Daily Advertiser* du 10 juin et immédiatement repris par le *Niagara Falls*

1 -Par O.B. Evans New York Public Library - From Robert N. Dennis collection of stereoscopic views.
2 - 20 kg.
3 - "*La plate-forme des fildeféristes et danseurs de corde se trouve au-dessus du fil, ils descendent sur leur fil, tandis que les funambules, eux, montent sur leur câble*." Philippe Petit -*Traité du funambulisme*, Actes Sud.
4- La photographie de Blondin, prise par O.B. Evans, de Buffalo, est mise en vente au prix de 25 cents dans les principaux hôtels.

Gazette. Il propose que l'enjeu de celui-ci soit de 1 000 $ à 1 500 $, au choix, et qu'il se joue n'importe où, « *sur les fleuves, les vallées, les rapides, les tourbillons, les gouffres, les abîmes, les chutes, les cataractes, à fleur d'eau ou à la hauteur qu'on voudra* », et de préférence sur les cordes déjà installées au-dessus du Niagara et de la Passaic. Les journaux font des gorges chaudes de cette rivalité, ce qui indispose Blondin qui ne supporte pas de se voir comparer à un Delave. Apprenant à la lecture du *Courrier des États-Unis* que celui-ci fait sa traversée sur la Passaic en « ayant *deux petits paniers à fond de cuir aux pieds* », il se lance dans une polémique, qui trahit son agacement et ne le grandit pas, en demandant à Colcord d'écrire au journal afin de lui signaler que *« Delave ne fait pas du tout la "*basket business*" : il coupe le fond de ses paniers et le remplace par du cuir, sur lequel il est facile de se tenir en équilibre sur la corde, de sorte que Delave joue un tour au peuple, mais n'en fait pas un qui soit digne d'admiration. A la bonne heure, s'il se servait des paniers de M. Blondin, avec leur fond de bois ou d'osier, ce serait différent ; mais il n'osera pas. »* Harry Colcord lance la publicité pour le spectacle du 20 juin :

Unparallelled

TIGHT-ROPE

Ascension,

BY THE INTREPID

BLONDIN

AT NIAGARA FALLS,

ON

Wednesday, June 20.

ON THIS OCCASION MONS. BLONDIN will execute

one of the most daring feats ever performed by man, that of

Walking the Entire Length of his Rope,

Which is 1,000 feet, and 200 feet above the boiling hell of Niagara River
BLINDFOLDED, AND TIED UP IN A SACK

From head to foot. Mons. Blondin will also

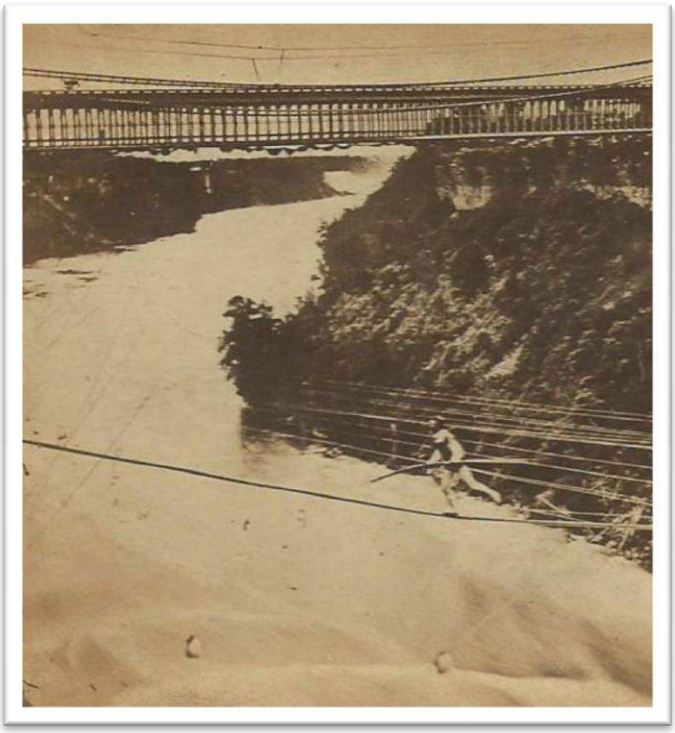
STAND ON HIS HEAD

when in the centre of his rope, and directly over the fearful rapids.
Photographs of Mons. Blondin, by O. H. Evans of Buffalo,
N. Y .for sale at all tbe principal Hotels at Niagara Falls for 25 cts each-
June 10,1860 HARRY COLCORD-Agent.

Malgré cet alléchant programme, la foule n'est pas au rendez-vous. Le long train en provenance de Buffalo arrive à 15 h 35, à moitié vide. En tout, deux mille personnes seulement sont venues assister au spectacle, dont 500 sur le pont et 300 sur la rive américaine. L'enclos canadien est mieux garni que l'enclos américain car un certain nombre de pensionnaires des hôtels du Front, maintenant pleins, se sont déplacés en dépit de la distance. Il y a beaucoup d'étrangers parmi eux. Des resquilleurs ont réussi à pénétrer en grand nombre dans les enclos.

Blondin part à 16 heures de la rive américaine, habillé d'un maillot et d'un caleçon de velours cramoisi. Il avance rapidement. Parvenu au quart de son trajet, il s'étend sur la corde, puis se relève. Il place ensuite son balancier en travers de la corde, se jette les pieds en l'air et se tient pendant quelques secondes sur la tête tout en se contorsionnant et en agitant ses membres dans tous les sens, faisant apparemment tout pour perdre l'équilibre. Des femmes hurlent de terreur et ferment les yeux pour ne pas le voir tomber. Blondin répète deux fois ce tour de force avant d'atteindre la rive canadienne où Charlotte l'attend dans la loge privée en compagnie de nombreuses connaissances. Ayant fermement refusé l'été dernier d'être témoin des exploits de son mari, elle le voit traverser le Niagara pour la première fois aujourd'hui et vient d'imaginer son corps tournant sans fin dans le tourbillon, comme celui des nombreux

noyés déjà emportés par la rivière. Elle a eu la peur de sa vie et lui jure qu'il ne l'y prendra plus. Après un court repos, il se fait bander les yeux avec un mouchoir et s'enveloppe dans un sac qui lui descend jusqu'aux genoux, lui laissant seulement les bras libres de manœuvrer le balancier. Il repart alors vers la rive américaine. Bien qu'aveuglé, il marche sans hésitation, un peu plus lentement cependant qu'à l'aller, et émaille son voyage de retour des mêmes exploits que précédemment. Quatre fois, il se tient la tête en bas sur l'abîme grondant au-dessous de lui. Il atteint la rive américaine en 12 minutes sous les applaudissements de la foule. Certains considèrent qu'il vient d'accomplir le plus audacieux de ses exploits. Harry Colcord annonce que le prochain spectacle aura lieu les 4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Blondin sera déguisé en Jocko et fera une démonstration de corde molle au-dessus du Niagara. Il fera le même soir une traversée au milieu d'un grand feu d'artifice.



Blondin courant sur sa corde

Quelques jours plus tard, le programme de la visite du Prince Edward est enfin publié : son embarquement à destination de Terre Neuve à bord du HMS[1] *Hero*, navire de guerre à hélices de 91 canons, est prévu pour le 10 juillet 1860 ; après une traversée d'une quinzaine de jours, il visitera les colonies atlantiques, puis remontera l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'à Québec où il est attendu les 17 et 18 août ; il inaugurera le 26 août à Montréal le nouveau pont Victoria sur le Saint-Laurent, avant de se rendre à Ottawa pour poser la pierre d'angle du nouveau Parlement canadien et à Toronto pour poser celle du socle d'une statue de la reine Victoria ; à mi-septembre, il se rendra dans la région du Niagara pour honorer les combattants de la guerre de 1812 et en profitera pour faire une halte de trois jours afin de visiter les chutes et se reposer ; son voyage se terminera par une visite privée aux États-Unis où il est invité par le Président James Buchanan.

La visite du Prince aux chutes du Niagara est donc confirmée, mais elle est très tardive, en fin de saison touristique. Blondin a maintenant compris qu'Harry avait raison : il doit abandonner tout espoir d'attirer les mêmes foules que l'an passé. A plusieurs centaines de kilomètres à la ronde, tous les spectateurs potentiels ont déjà vu son spectacle. Leur curiosité est satisfaite et ses nouveaux tours, qu'il prend soin de rendre de plus en plus périlleux au fil des représentations, ne suffisent plus à les attirer car ils savent que, quoiqu'il fasse, il ne tombera pas. Un handicap supplémentaire est l'éloignement des grands hôtels de Niagara Falls et de Clifton, proches l'année précédente. Il n'est donc pas étonnant que les recettes des deux premiers spectacles aient été maigres et il y a de fortes chances pour que les suivantes le soient aussi. Cependant, Blondin n'est pas homme à se contenter de si peu en restant

1 - Her Majesty Ship

tranquillement assis sur sa corde au-dessus du Niagara dans l'attente du Prince. Il demande à Harry de trouver des spectateurs ailleurs, dans l'intervalle des représentations à Niagara.

Le recensement national du 29 juin le trouve chez lui, à Niagara Falls. Le Marshall note le nom des habitants libres de la ville de Niagara présents dans la maison N° 285, famille N° 285 :

- John F. Blondin, 35 ans, funambule, né en France, possède 3 500 $ en propriétés immobilières et 700 $ en liquidités ;
- Charlotte Blondin, 22 ans, actrice, née à New York ;
- Adèle Blondin, 6 ans, née à New York ;
- Edward Blondin, 5 ans, né en Louisiane ;
- Iris Blondin, 10 mois, née dans l' Ohio ;
- Harry Colcord, 25 ans, né à New York ;
- Mary Bentz, 20 ans, servante, née à Baden ;
- Ellen Sweedy, 12 ans, servante, née au Canada.

A cette date, Blondin n'a effectivement que 700 $ en poche et peu d'espoir de récupérer sa mise. Il est donc agréablement surpris lorsque Harry lui annonce le 4 juillet, avant le début du spectacle, que 5 000 spectateurs sont présents, dont 1 200 sur le pont. A 14 h 30, il s'élance sur la corde le cœur plus léger. Après s'être arrêté à plusieurs reprises pour faire ses tours habituels, il arrive au milieu de la gorge, déroule le filin qu'il porte autour de la taille et fixe ses deux extrémités à la corde, à 15 mètres de distance l'une de l'autre. Celui-ci forme ainsi une boucle qui descend à une dizaine de mètres au-dessous de la corde. Après avoir attaché son balancier à un hauban, Blondin se laisse glisser jusqu'au centre de la boucle. Il exécute alors un extraordinaire numéro de corde molle, avec autant d'audace et de décontraction que s'il était sur la scène d'un théâtre : il se suspend à la corde au moyen de sangles fixées aux chevilles et tournoie comme une toupie, la tête en bas, 50 mètres au-dessus des rapides ; il tourne sur lui-même à toute vitesse[1] une vingtaine de fois de suite, cul par-dessus tête, comme une roue. Après d'autres tours encore, il se tient debout sur la boucle en équilibre et salue les spectateurs qui l'acclament. C'est alors que, brusquement, il se laisse choir dans le gouffre. La foule pousse un cri de terreur. « *On a cru qu'il allait disparaître dans les rapides ; mais c'était une "*agréable surprise*" que l'acrobate ménageait à ses spectateurs ; une lanière en cuir qu'il avait à la ceinture l'a retenu à la corde, suspendu à quelques pieds au-dessus de l'abîme. Puis Blondin est remonté gaillardement, à la force des poignets ; il a été jusqu'à la rive canadienne, faisant la roue vingt fois de suite[2] sans s'arrêter, comme un gamin alerte sur une grande route, ou comme un clown au beau milieu d'un cirque.* »[3] Il entre dans le bungalow et réapparaît quelques minutes plus tard déguisé en Jocko, le singe brésilien, poussant une brouette. Il se dirige ainsi vers la rive américaine en imitant la démarche et les mimiques du singe avec un tel réalisme qu'un grand rire s'élève de l'assistance. Harry Colcord annonce que le prochain spectacle aura lieu le mercredi 18 juillet. La foule se disperse, très satisfaite de la représentation. Le feu d'artifice que Blondin avait prévu de tirer au-dessus du Niagara depuis sa brouette est annulé en raison d'une violente pluie.

Toujours soucieux de se ménager les faveurs de la presse, Blondin invite ses proches et des journalistes, dont beaucoup sont ses amis, à assister le 16 juillet en compagnie de leur épouse à un spectacle qui leur est réservé. Flattés par cette attention et s'attendant à assister à un « *best of* » de ses numéros, ceux-ci viennent en nombre. Les journaux de New York et des villes avoisinantes sont bien représentés, avec parmi eux : Henry W.Faxon, du *Buffalo Republic*, Albert Chester, du *Buffalo Express*, David Gray, du *Buffalo Courier*, Erastus Brooks, du *New York Express*, Augustus Rawlings, *d'Illustrated News*, Ward, du *Frank Leslie's Paper,* ainsi que les indépendants, William Hard et R.B. Coleman. La presse britannique est également présente, en la personne de Nicholas Woods, l'envoyé spécial du *London Times*, qui s'apprête à couvrir le voyage du Prince Edward[4]. D'énormes nuages lourds menacent. Ils sont chassés par un vent très fort, qui ne cessera pas de souffler pendant toute la représentation, faisant vibrer les haubans de la corde et menaçant d'emporter les bâches tendues à l'amont du pont. Blondin ne

1 - D'après certaines descriptions il s'agit de pirouettes rapides autour de la corde, ce que Philippe Petit appelle "*tourbillon*" ; d'après d'autres, il s'agirait de véritables sauts périlleux enchainés, sans balancier, sur la corde molle, ce qui paraît impossible à réaliser. Dans l'impossibilité de trancher, nous nous tenons cas par cas à la description faite par l'observateur.

2 - A notre connaissance, Blondin n'a jamais fait la roue en courant sur la corde tendue. Le journaliste fait une confusion avec les vingt tours que Blondin a faits sur la corde molle.

3 - *Le Courrier des États-Unis*

4 - Nicholas Augustus Woods réunira ses articles parus dans le *Times* dans un ouvrage sous le nom "*The Prince of Wales in Canada and the United States*"- London : Bradbury & Evans - 1861

prête attention ni à la pluie ni au vent. Il court sur sa corde, atteint la rive canadienne et repart en sens inverse, bouclant l'aller-retour en six minutes. Puis, il noue au centre de la corde un filin d'une quinzaine de mètres de long qu'il laisse pendre. Il se laisse glisser jusqu'en bas et fait alors toutes sortes d'exercices, la plupart la tête en bas. Remonté à la force des poignets, il donne pendant une demi-heure un récital de ses meilleurs tours. Ses invités l'applaudissent longuement. Blondin leur donne rendez-vous à 19 h au Monteagle pour le diner. Ils sont accueillis par le directeur de l'établissement, le Colonel Cook, qui leur fait servir un somptueux repas. Qu'on en juge :

Menu de la Table d'hôte[1]

Soupes

Soupe d'huitres
Soupe de tortue mock[2]

Poissons

Truite saumonée bouillie, à la sauce de langouste
Poisson blanc au four, à la sauce au vin

Plats froids

Jambon Langue Bœuf pressé[3]

Viandes bouillies

Jambon Langue
Patte de mouton, sauce aux câpres

Viandes rôties

Agneau, sauce à la menthe
Jambon au four, sauce au Champagne
Cochon, sauce aux pommes
Beef Poulets Dindes

Entrées

Coquelets grillés
Macaroni au fromage, au four
Canard d'élevage à la gelée de groseille
Côtelettes de veau
Salade de langouste
Jambon grillé
Salade de poulet

1 - Cet extraordinaire menu a été servi dans ce même restaurant à l'occasion du repas de gala des dentistes réunis en congrès à Niagara Falls.
2 - Soupe anglaise faite avec la cervelle, la tête et le pied de veau
3 - Préparation britannique typique du milieu du XIXe siècle : Bœuf salé, roulé, bouilli avec des aromates, pressé dans un linge, garni de gelée et servi froid.

Légumes

Pommes de terre entières	Tomates au four	Patates douces
Purée de pommes de terre	Tomates à l'étouffé	Chou-fleur
Haricots en grain	Maïs doux	Choux
Haricots verts	Succotash[1]	Riz bouilli
Betteraves	Oignons	Courge

Pudding

Plum Pudding, à la sauce au Brandy[2]
Pudding à la farine, sauce au vin

Tartes

Pomme, groseille, cœur de palmier, potiron, gelée au rhum,
blanc-manger[3], truffe au chocolat, doigts de dame[4].
Ice-cream Bouchées

Fruits

Pommes, amandes, melon vert, melons d'eau,
Raisins, Figues, gingembre, prunes

A la fin du repas, vient le moment des discours. Henry W. Faxon prend la parole : il remercie Blondin pour le spectacle et l'excellent repas qu'il leur a offerts et fait l'éloge des qualités humaines de son ami. Emu, celui-ci remercie Hank ainsi que l'assistance et annonce qu'il quittera prochainement Niagara Falls pour répondre aux invitations qu'il a reçues, mais qu'il sera là lors de la visite du Prince et qu'il sera très fier de lui présenter le meilleur de ce qu'il sait faire. Il espère que le message lui sera transmis !

Le surlendemain, mercredi 18 juillet, le spectacle est prévu à 16 heures. Il pleut. Blondin fait la tournée des grands hôtels, en commençant par l'Hôtel International, afin d'annoncer que son spectacle est reporté au lendemain. Dès son arrivée à la réception de l'hôtel, les clients, qui l'ont reconnu, l'entourent et le pressent de le maintenir quel que soit le temps. Au premier rang, les dames, munies de leur parapluie, se montrent les plus résolues. Ebranlé par un tel enthousiasme, il cède : le spectacle aura lieu à 17 h, si la pluie s'arrête avant. A 16 h 30, la pluie cesse. Les omnibus et les carrioles sont pris d'assaut, chacun voulant gagner au plus vite Suspension Bridge. Celui-ci est plein : les spectateurs se pressent d'un bout à l'autre du pont, sur deux files. Les tribunes sont bien garnies. L'assistance est cependant moins nombreuse que la fois précédente. A 17 heures, Blondin apparaît du côté canadien. Il fait ses exercices habituels, se couchant sur la corde et se tenant en équilibre sur la tête, puis il gagne le centre de la corde où est installée une corde molle. Il descend dans la boucle et refait les tours qui avaient terrifié les spectateurs quinze jours auparavant, avec le même résultat. Remonté sur sa corde, il gagne la rive américaine où il chausse de grands paniers d'osier, une sorte de sabots dont la semelle, épaisse de 5 cm, est en bois et non en cuir, ce qui rend la marche délicate car le pied ne peut pas "*sentir*" le contour de la corde. Ainsi équipé, la marche entravée par la taille des paniers, il commence la traversée. *« Au moment où il arrive au milieu du câble, un coup de pistolet claque sur le pont, assez près de lui, et l'oblige à tourner la tête. Ce mouvement involontaire aurait pu lui faire perdre l'équilibre et lui coûter la vie mais, grâce à son sang-froid, il n'en est rien, au grand désappointement sans doute du triple sot qui a tiré. Il poursuit son chemin jusqu'à la rive canadienne, enlève ses paniers et repart à reculons. A l'arrivée de l'acrobate sur le bord américain, la foule est dans un tel état de surexcitation qu'une douzaine de ses*

1 - Le succotash est un plat de la cuisine américaine traditionnelle dont les principaux ingrédients sont les haricots de Lima et le maïs, éventuellement accompagnés de morceaux de viande ou de poisson salés
2 - Dessert de type pouding traditionnellement servi le jour de Noël au Royaume-Uni
3 - Entremet sucré, à base de lait aromatisé et épaissi avec de la fécule de pomme de terre ou de maïs, qui se présente comme un flan et qui doit son nom à sa parfaite blancheur.
4 -Okra, légume de forme hexagonale, long et creux, qu'on peut fourrer et couper en tranches.

admirateurs veut l'enlever de terre pour le porter sur leurs épaules. Mais comme il est aussi modeste qu'intrépide, il se soustrait à ces démonstrations et regagne son logement comme un simple mortel, à pied, son balancier sur l'épaule, bien plus ému de l'enthousiasme qu'on vient de lui témoigner que du danger auquel il a échappé. »

Blondin accroché à sa corde par les jambes

Sa septième représentation de la saison est pour Blondin l'occasion de réaliser un extraordinaire exploit. Les journaux annoncent qu'il exécutera le 1er août au-dessus du gouffre du Niagara le numéro de la « *chaise périlleuse* » qu'Harry Colcord décrit avec précision dans la publicité qu'il a rédigée sous sa dictée : *« A cette occasion, Monsieur Blondin réalisera le numéro de la chaise, de renommée mondiale : il s'assiéra et se tiendra dans diverses positions, la chaise reposant sur la corde, sur un pied seulement ; il la placera devant lui sur la corde, grimpera sur son dossier et s'y tiendra tout droit ; il exécutera également avec elle de nombreux autres tours d'équilibre. »* Depuis qu'il est aux États-Unis, Blondin a souvent fait ce numéro sur des scènes de théâtre mais il ne l'a jamais fait à grande hauteur, au-dessus d'un tel gouffre. Il devra pour le réaliser faire preuve d'un sens de l'équilibre admirable et d'un sang-froid inhumain. Le spectacle est programmé pour le mercredi 1er août. Bien décidé à ne laisser passer aucune occasion de faire recette, Blondin donne trois jours auparavant une représentation en avant-première à l'attention des pensionnaires des hôtels qui partiraient avant cette date.

Le 1er août, une assistance de 4 000 à 5 000 personnes se rassemble, dont 1 000 environ sur le pont. Le Clifton et des trains de diverses provenances ont été spécialement affrétés pour amener des spectateurs. A 16 h 30, Blondin saisit son balancier et marche rapidement vers la rive canadienne, s'arrêtant seulement deux fois pour se tenir en équilibre sur la tête, se coucher sur la corde et faire un saut périlleux arrière. Ceux qui l'ont déjà vu faire ces exercices n'éprouvent aucune crainte car ils le voient comme un écureuil sur la branche d'un arbre ou comme un chat marchant sur le sommet d'une palissade ; ils ne vont pas tarder à déchanter. A 17 h, il transporte sur la corde un appareil stéréoscopique et prend des photos de ses amis sur la rive américaine. Il apparaît ensuite, portant une chaise sur son dos, s'arrête au centre de la corde et la place sur un seul pied. Equilibré par son balancier, il s'assied sur la chaise, puis grimpe sur son dossier et fait ainsi divers exercices d'équilibre. Un silence de mort pèse sur l'assistance. Chacun retient son souffle. La vie de l'acrobate dépend du contact entre le pied de la chaise et la corde. Il prend un risque immense et cependant, il continue à sourire, aussi indifférent aux rapides qui grondent au-dessous de lui que s'il évoluait sur la scène d'un théâtre. Il redescend sur la corde. Les spectateurs reprennent leur souffle et commencent à applaudir. Ils s'interrompent lorsqu'il place la chaise sur ses deux pieds arrière et recommence ses exercices. Il s'assied sur le dossier, se balance, se met debout. Lorsqu'il redescend enfin, un immense cri de soulagement monte de la foule. Les applaudissements l'accompagnent jusqu'à son

arrivée sur la rive américaine où il est accueilli par des admirateurs enthousiastes. Certains, sceptiques, viennent vérifier la chaise et doivent se rendre à l'évidence : c'est une chaise normale, qui n'a fait l'objet d'aucune préparation. L'exploit auquel les spectateurs viennent d'assister restera gravé dans leur mémoire ; il ne sera jamais surpassé par personne.

TREMENDOUS EXCITEMENT!

—AT—

NIAGARA FALLS,

NEW AND DARING FEATS BY THE INTREPID

BLONDIN.

EXTRAORDINARY FEATS

OF

BALANCING.

—ON—

Wednesday, Aug. 1st, at 4 P. M.

ON this occasion Mons. Blondin will perform the world renowned

Chair Feat,

Sitting and standing in various postures, with only one leg of the chair resting upon the rope; placing the chair upon the rope before him, and climb over the back and stand erect in the chair. Also numerous other feats of bal ancing with the chair

Mons. Blondin will also, as he returns from the Canada side, take with him an instrument, and when in the centre of the rope take a

Stereoscopic View

Of the Thousands upon the American Side.

☞ This view will positively be made by Mons. Blondin while he is standing upon the rope. Extraordinary as it may appear, he will balance the instrument steady enough to make a perfect picture.

☞ Tickets 25 cents; Reserved Seats 25 cents extra Doors open at 3 o'clock P. M.

HARRY COLCORD, Agent.

Extrait de Niagara Falls Gazette du 31 juillet 1860

Deux jours après la représentation, Blondin et Harry partent pour Chillicothe, une petite ville de 7 600 habitants située sur les premiers contreforts des Appalaches, dans une région de forêts et d'élevage. Etablie sur les bords de la rivière Scioto, un affluent de l'Ohio, elle est devenue un port fluvial très actif après l'ouverture en 1831 du canal Ohio-Erié. La municipalité organise les 7 et 8 août un festival de musique classique doté de prix, qui rassemblera de nombreux orchestres, dont le Manter's, célèbre entre tous aux États-Unis. Pour attirer le public, les organisateurs ont engagé Blondin pour deux représentations le 8 août, en matinée et en soirée. Après une nuit de navigation sur le lac Erié à bord du très confortable *Western Metropolis,* qui fait la ligne Buffalo-Cleveland, les deux amis prennent le train à Cleveland pour Chillicothe, située au sud-est, à 300 km. Ils arrivent dans cette ville le matin du 5 août, fatigués par 12

heures de train passées dans une voiture poussiéreuse, serrés dans des sièges étroits, les os rompus par les cahots de la voie ferrée et les yeux, la bouche, ainsi que le nez, pleins de suie de charbon mêlée à du sable fin, comme toujours après un long trajet de nuit en chemin de fer. Après quelques heures de repos, Blondin s'occupe avec l'aide d'Harry à tendre sa corde au centre ville, entre la tour du Palais de Justice et le Masonic Hall, un édifice de brique de deux étages qui sert tout à la fois de loge maçonnique, de théâtre, de salle de concert et de piste de danse. Une fois tendue, elle fait 180 mètres de long et se trouve à 25 mètres de haut. La compagnie Marietta and Cincinnati and Hillsboro Railroad, qui dessert la ville, a prévu des trains supplémentaires et offre pour le festival des billets aller-retour à demi-tarif valables deux jours. Le matin du 8, les trains arrivent bondés et Blondin donne sa représentation alors que de nombreux spectateurs ne sont pas encore arrivés. Il se contente d'offrir un répertoire de ses numéros les plus classiques. Le soir, à la sortie du concert, les gens se rassemblent dans la rue et attendent son spectacle qui est prévu pour 22 heures. La foule ne cesse de grossir. Le *Cleveland morning Leader* l'estime à 20 000 personnes, le *Cincinnati daily press* à 75 000 ! Des lumières Drummond[1] ont été installées sur la tour du Palais de Justice et des lumières bleues et rouges sous la corde. La nuit est noire. A 22 heures, Blondin fait son apparition près de la tour. Il marche rapidement, s'arrêtant seulement deux fois pour faire ses exercices habituels. Arrivé au Masonic Hall, il s'attelle à une brouette remplie de feux d'artifice, la même qu'il avait préparée pour fêter le jour de l'Indépendance au Niagara, et la pousse sur une trentaine de mètres. Il s'arrête alors et se tient immobile. Soudain, la brouette s'embrase. Elle est pendant cinq minutes environnée de feux multicolores, cependant que des chandelles romaines lancent de toute part des fusées bleues, jaunes rouges et vertes. Blondin, immobile, entouré de feu, se métamorphose en une belle statue lumineuse. Tous les spectateurs admirent le tableau. Lorsque le volcan se calme, Blondin reprend sa course. Il arrive à mi-chemin lorsqu'il s'aperçoit que ses vêtements sont en feu. Ne pouvant pas lâcher sa brouette, car elle risquerait de tomber sur la foule, il n'a pas d'autre choix que de continuer à la pousser jusqu'au Palais de Justice, au risque d'être rôti comme un poulet. Une fois là, il peut enfin lâcher sa brouette et arracher ses vêtements. Son dos est largement brûlé. Harry lui demande : *« Qu'auriez-vous fait si cela vous était arrivé l'autre jour au milieu du Niagara ? – Eh bien ! J'aurais lâché ma brouette et mon balancier et je me serais suspendu à la corde pour me déshabiller. Ensuite, j'aurais couru tout nu sur la corde jusqu'à la rive et connu mon plus grand succès* ! » Lorsqu'il descend de la tour du Palais de Justice, Blondin est accueilli par de nombreux admirateurs qui le portent en triomphe au milieu des acclamations jusqu'à Valley House, l'hôtel de ville, où il est accueilli par le maire qui le félicite chaleureusement. Les trains appellent leurs voyageurs qui s'entassent joyeusement à bord, ravis de leur soirée. C'est à ce moment-là seulement que Blondin accepte de se faire soigner. Le médecin applique des onguents sur la brûlure et la panse. Il souligne la gravité de la blessure et lui ordonne de se tenir quelque temps tranquille en attendant sa cicatrisation.

Blondin et Harry rentrent à Niagara Falls le vendredi 10 août, en fin de journée. Charlotte les attendait avec impatience. Elle leur montre le numéro du jour du *Niagara Falls Gazette* : à côté de la publicité pour le spectacle de Blondin du mercredi 15 août, qui passe quotidiennement depuis une semaine, vient de paraître une publicité concurrente d'un signor Farini, qui annonce une ascension le même jour à la même heure, « *à quelques dizaines de mètres des chutes et non pas à 4 kilomètres, sur une longueur de corde de 600 mètres, double de ce qui a jamais été fait* » et qui promet qu'à cette occasion, *« il réalisera l'exploit le plus audacieux jamais accompli au monde : la descente tête en bas, le long d'une corde, jusqu'au pont d'un vapeur positionné 50 mètres au-dessous, et le retour par la même voie. »* Un court article de l'un des rédacteurs accompagne l'annonce, affirmant que, si Farini tenait parole, son exploit éclipserait tous les exploits passés de Blondin. La veille, le même journal avait informé ses lecteurs que le Signor Farini avait presque terminé ses enclos de chaque côté de la rivière et qu'il venait de recevoir sa corde par le train de New York. Avant leur départ pour Chillicothe, Blondin et Harry avaient entendu parler d'un jeune Italien et de son agent, qui s'agitaient beaucoup en ville, prétendant concurrencer Blondin, et qui auraient même passé une commande de cordes chez Newman & Scoville, l'un des quincaillers de la ville. Blondin n'avait pas pris au sérieux ces rodomontades, qui lui rappelaient trop

1 - La lumière Drummond, dite également *lumière oxhydrique* est émise par un bloc de matière réfractaire porté à l'incandescence par la flamme d'un chalumeau oxhydrique (combinaison d'oxygène et d'hydrogène). La douceur de la *lumière oxhydrique*, son bon indice de rendu de couleur et sa vivacité en font à partir des années 1830 un moyen d'éclairage de choix dans les théâtres et autres lieux de spectacle où elle remplace l'éclairage au gaz, dangereux et malodorant. Pour sa production, on a recours à deux soufflets chargés de poids de fonte contenant l'un de l'hydrogène, l'autre de l'oxygène. Par l'intermédiaire de deux tuyaux, ces gaz sont mélangés dans le rapport de un sur deux dans un bec spécial disposé de manière à lancer son jet enflammé sur un petit cylindre de chaux ou de magnésie calcinée ; il acquiert alors tout son rayonnement. Ce moyen d'éclairage des théâtres sera progressivement remplacé à partir de 1880 par la lampe à incandescence développée par Thomas Edison.

celles de Delave. Il ne s'attendait absolument pas à ce que ce jeune concurrent ose lui porter une attaque aussi frontale en prétendant avec une telle agressivité le surpasser sur son propre terrain. Curieux, il se rend dès le lendemain sur place afin d'observer ses préparatifs.

Signor Farini

....AT....

NIAGARA FALLS

THIS MOST CELEBRATED GYMNAST AND FUNAMBULIST will make his

First Ascension

ACROSS NIAGARA RIVER, ON

Wednesday, 15th of August, 1860,

Punctually at four o'clock P. M.; immediately at the Falls. The widest part of the river being

2000 Feet Wide!

Double the length of any rope ever stretched across the Mighty Niagara.

Starting from the American side, in crossing over, will Stand on his Head, lay at full length on his back, hang by his heels and toes.

Returning he will perform the

MOST DARING FEAT

ever witnessed in the world! He will actually draw a rope up from the Maid of the Mist, fasten it to his cable, start head foremost and

Go down onto the Deck of the Steamer, 150 Feet Below, returning the same way.

☞ Remember, Farini is within a few rods of the Falls—not two miles and a half below, as has been advertised for the Falls; where, from his enclosure, can be had the best view of the Horse Shoe and American Falls.

☞ Admission 25 cts; Reserved Seats 25 cts. extra. FRANK SOPER, Agent.

ANOTHER

GRAND & NOVEL

ASCENSION!

OVER THE BOILING HELL

....OF....

Niagara River,

....ON....

Wednesday, Aug. 15, at 4 P. M.

FIRST APPEARANCE THIS SEASON OF

MONS. BLONDIN

AS THE

Siberian Slave!

CHAINED FROM HEAD TO FOOT!

Showing how he could elude pursuit if he should have occasion. He will also, by particular request, repeat once more, and positively the last time, the

WONDERFUL BASKET FEAT!

MONS BLONDIN will, as he returns from the Canada side, appear also for the first time this season in his inimitable representations of the

French Cook,

Taking with him an ordinary COOK STOVE, cooking utensils, and all the ingredients for making splendid omelet expressly for several distinguished guests who have kindly accepted an invitation from Mons. Blondin to dine with him down below in the rapids. Mr. Blondin is to serve his guests from the centre of his rope.

☞ The daring and novel feats to be performed this day will be the most attractive bill of the season.

☞ Tickets 25 Cents. Reserved seats 25 cents extra.

HARRY COLCORD, Agent.

Extraits du Niagara Falls Gazette du 10 août 1860

Lorsqu'il arrive, Farini et son équipe sont en train d'installer leur corde à l'endroit où la gorge est la plus large, à la hauteur du débouché du Canal Hydraulique dans White's Pleasure Ground, un peu plus en amont qu'il n'avait installé la sienne l'année précédente. Elle se trouve donc à peu près à la même distance des cataractes que cette dernière et non pas à quelques dizaines de mètres, comme il le prétend. Par ailleurs, elle est loin d'avoir, comme il l'écrit, une longueur double de la sienne, puisqu'elle fait 550 mètres de long environ, quand la sienne faisait 335 mètres. Les rives ont des hauteurs équivalentes aux deux endroits. La déflexion de la corde de Farini est de 25 mètres environ, supérieure de 5 mètres à celle qu'avait sa propre corde, ce qui est tout à fait normal compte tenu de sa plus grande longueur. Il en résulte que son point le plus bas se trouve entre 25 et 30 mètres au-dessus de l'eau, comme dans son cas, et non pas à 45 mètres, comme il l'annonce. Cela fait beaucoup d'affirmations trompeuses ; les journalistes et le public seront juges.

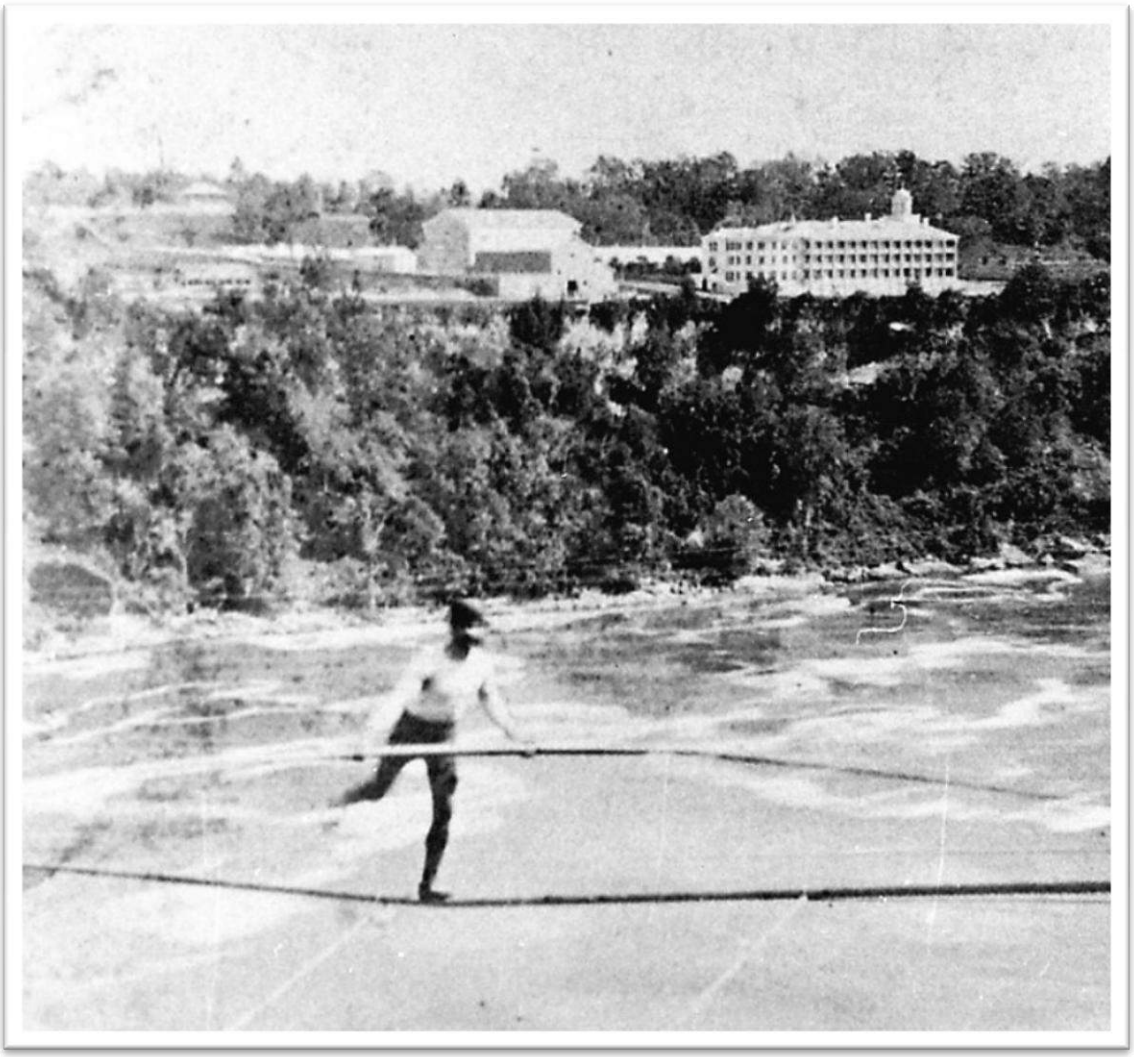
Blondin n'a aucune peine à repérer Farini parmi les hommes qui s'affairent. Celui-ci est un bel athlète d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, les épaules larges, qui se déplace avec une grande aisance sur sa corde. Il est en train d'installer les haubans et progresse comme un singe de l'un à l'autre. Il donne des ordres en anglais à ses aides, sans le moindre accent italien, mais avec un très fort accent canadien, ce qui fait supposer à Blondin qu'il n'est pas plus Italien que lui-même. Il vient d'installer les haubans centraux, que ses aides ont ancrés sur les bords de la rivière, et commence la mise en place des haubans latéraux. Blondin constate avec étonnement qu'il les ancre dans le talus situé au-dessus du niveau des deux points d'accrochage de la corde, ce qui est certes plus facile que de les ancrer dans la pente abrupte, mais présente un énorme inconvénient pour sa sécurité : les haubans vont former une sorte de vallée dont il va constamment heurter les pentes avec son balancier en marchant, avec de grandes chances d'être déséquilibré et de tomber. Il faut qu'il soit bien inconscient et inexpérimenté pour prendre un tel risque.

Harry, de son côté, est parti faire son enquête en ville. En interrogeant les représentants des compagnies de chemins de fer, il apprend que celles-ci font de la publicité pour le spectacle de Farini dans les villes qu'elles desservent, en particulier au Canada, et qu'elles attendent un grand nombre de voyageurs. Quatorze wagons spéciaux sont prévus à partir de Buffalo, un plus grand nombre à partir d'Hamilton, au Canada, d'autres encore par le New York Central Railroad. Quatre orchestres ont été engagés. En faisant le tour des hôtels, il constate que ceux-ci se mobilisent autour de cet évènement et incitent leurs pensionnaires à y assister. Il finit par apprendre que Frank Soper, l'agent de Farini, a conclu des accords avantageux avec Holis White et avec le propriétaire du *Maid of the Mist*, ainsi qu'avec les hôteliers et les compagnies de chemins de fer qui rêvent de retrouver l'affluence de l'année précédente et comptent pour cela sur l'attrait d'une compétition entre Farini et Blondin. Ils sont tous par ailleurs enchantés de donner une leçon à Blondin qui a cru pouvoir leur échapper. Frank Soper a parfaitement compris la situation et a su l'exploiter intelligemment.

Au cours des jours suivants, Farini cherche à se faire de la publicité en provoquant Blondin. Il prétend être capable de faire en tout mieux que Blondin et qualifie de "*minable*" son dernier numéro de la chaise périlleuse. Il le raille pour avoir utilisé son balancier pour se tenir debout sur la chaise en équilibre, et prétend que lui, Farini, n'en aurait même pas eu besoin pour se tenir, non sur les pieds, mais sur la tête. Les journaux s'amusent à jeter de l'huile sur le feu en rapportant ces propos, ou peut-être même en les inventant, tout en prétendant s'inquiéter de la funeste issue que risque d'avoir une compétition ainsi exacerbée. Blondin se garde bien de répondre et attend Farini sur la corde.

Le 15 en début d'après-midi, Blondin prend son fourneau et ses ustensiles, qu'il s'apprête à utiliser le jour même pour faire une omelette sur la corde, et va avec Harry les exposer dans le hall du Clifton House. Il est aussitôt entouré par les pensionnaires de l'hôtel qui le congratulent. Comme à chaque occasion, de nombreuses dames lui demandent de leur dédicacer sa photographie. Harry en profite pour s'enquérir des intentions de chacun pour l'après-midi. Ils déclarent unanimement avoir l'intention d'assister au spectacle du nouveau venu. C'est ce que Blondin voulait savoir. Il annonce qu'il décale son spectacle à 18 heures afin de permettre à ceux qui le désirent d'assister aux deux ascensions et reste lui-même sur place afin d'observer Farini.

Petit à petit, les spectateurs remplissent les gradins aménagés sur les deux rives du Niagara et se répartissent sur une longueur de 400 mètres, la plupart sans payer. Le *Niagara Falls Gazette* estime à 10 000 le nombre de spectateurs ainsi rassemblés, soit un nombre à peine inférieur à celui que la première représentation de Blondin avait attiré l'année précédente. Le *Buffalo Courier* explique fort bien cet engouement : *« La voie que Blondin avait ouverte, lors de sa première traversée du gouffre du Niagara, à l'accomplissement de miracles de toutes sortes sur le chanvre de Manille, semblait depuis s'être refermée. "*Monsieur*" avait beau se surpasser chaque semaine et ajouter en permanence de nouvelles et incroyables complications à ses exploits, le sensationnel, qui, à ses débuts, avait amené à lui des dizaines de milliers de spectateurs, avait perdu petit à petit son pouvoir d'attraction, à tel point que chacune de ses "*ascensions*" était devenue aussi commune que celle d'une fusée de feu d'artifice. Chacun avait reconnu sa domination sur ces espaces aériens situés au-dessus des cataractes, et chacun également, y compris "*Monsieur*" lui-même, avait considéré qu'il en était le seul souverain. Hier cependant, on a assisté à une nouvelle flambée de la vieille passion pour la marche sur corde. Une excitation nouvelle a surgi ; le désir d'une nouvelle expérience est né. La tentative d'usurpation du titre de Blondin par le Signor Farini a soulevé un immense intérêt, et ce dernier exerce à son tour une "*grande attraction*". »*



Le Signor Farini sur sa corde. A gauche, à l'arrière plan : Clifton House[1].

Peu après 16 heures, le Signor apparaît dans l'enclos américain. Il est vêtu d'un collant couleur chamois, porte des sandales de caoutchouc et tient un balancier long de 12 mètres et pesant 27 kg. Il enduit ses sandales de résine et monte sur la corde. Un orchestre attaque un air entrainant et il commence sa descente vers le centre, doucement, avec beaucoup d'hésitations, car la corde, qui est mal tendue, balance dangereusement. Au bout de quelques mètres, un incident se produit qui aurait pu lui être fatal : son balancier, trop long et trop souple, vient de se planter sous un hauban. Il a toutes les peines du monde à l'extraire, s'y prend trop violemment et manque perdre l'équilibre. Il repart et plante encore. A cet instant, la foule pense qu'il est perdu : jamais il ne pourra arriver au bout sans tomber ! C'est probablement ce qu'espère une grande partie des spectateurs, mais le Signor a du courage et de bons nerfs. Après avoir ainsi bataillé un long moment, il s'arrête et s'assied. Ayant récupéré, il se remet debout et se tient en équilibre sur la tête. Puis il continue prudemment, plante encore et répète le même manège, jusqu'au centre de sa corde où les haubans étant fixés vers le bas ne le gênent plus. Il fait alors toutes sortes d'exercices, s'accroche par le coup des pieds, par les coudes, se couche sur le dos et finalement, se tient debout en équilibre sur un pied sans balancier. Il continue ensuite sans trop de difficultés vers la rive canadienne où il est accueilli au son d'un orchestre par une foule enthousiaste. Son parcours a duré une demi-heure. Il donne immédiatement à ses aides l'ordre de donner du mou aux haubans latéraux et monte se rafraichir avec ses amis au Clifton House. Il réapparaît à 17 h 20 et gagne le centre de la corde. Celle-ci, haubans relâchés, se balance de plus en plus sous l'effet du vent, sans que cela paraisse trop le gêner. Le *Maid of the Mist*, chargé de passagers, vient se placer à la verticale. Il descend une ficelle plombée que le mécanicien du vapeur attrape et attache à une grosse corde qu'il remonte. Il noue cette corde à la sienne, hésite un instant et renonce : contrairement à ce qu'il avait annoncé, il se laisse glisser une brassée

1 - Collections de la New York Library.

après l'autre le long de la corde, les pieds, et non la tête, en avant, s'arrêtant de temps en temps pour saluer de la main ses amis sur la rive. Il débarque sur le pont du *Maid of the Mist*, salue les passagers et boit un verre avec eux. Après quoi il entreprend de remonter, ce qui est une toute autre affaire. Il s'arrête sans cesse, paraît maintes fois sur le point de décrocher, et finit par arriver sur sa corde, à bout de force. En chemin pour la rive américaine, il esquisse un pas de danse afin de montrer que ces épreuves ne l'ont nullement affecté. La foule lui fait un triomphe. Les spectateurs, pour la plupart, lui pardonnent sa reculade. Ils considèrent que le courage et la ténacité dont il a fait preuve face aux difficultés qu'il a rencontrées compensent ses faiblesses ainsi que son manque d'expérience et font de lui un digne rival de Blondin. Plusieurs journaux de Buffalo, repris par le *Courrier des États-Unis*, n'ont pas la même indulgence *:* ils estiment avoir été trompés et accablent de sarcasmes le *« pseudo-rival de Blondin* ». Le *Niagara Falls Gazette*, de son côté, publie un plaidoyer embarrassé pour défendre le nouveau champion de ses amis hôteliers. Il souligne en particulier qu'il a réalisé un exploit sans précédent en descendant jusqu'au niveau de la rivière, oubliant que Blondin a fait de même sans difficultés l'année précédente, pour le seul plaisir de se tremper les pieds. Ce dernier, quant à lui, se contente de dire : « *Ce garçon est extrêmement doué. Espérons que sa témérité et son inexpérience ne lui coûtent pas la vie.* » Aucun journaliste n'ayant assisté à son propre spectacle, nous ne savons rien de celui-ci. Il avait prévu, malgré sa brûlure et contre l'avis de son médecin, de traverser le Niagara, déguisé en esclave « *libérien* » et enchaîné des pieds à la tête, puis de cuire une omelette sur son fourneau. Il l'a certainement fait et n'a probablement pas eu de difficultés à partager son omelette entre les quelques spectateurs qui lui seront restés fidèles.

La première manche est en faveur de Farini. Pour la seconde, Blondin met la barre à une toute autre hauteur : il déclare qu'il fera sa prochaine traversée du Niagara le mercredi 29 août en portant un homme sur son dos. Farini s'empresse de dire qu'il fera de même.

Sur ce, Blondin part quelque jours plus tard pour New York avec Harry afin de conclure un contrat avec Valentine Mager, le propriétaire du parc de loisirs de Jone's Wood, pour y faire une série d'ascensions à partir de la mi-septembre. Ce parc boisé d'une vingtaine d'hectares est situé sur l'ile de Manhattan, au bord de l'East River[1], à l'est de l'extrémité sud du nouveau Central Park. Il comprend des terrains de sport, des aires de piquenique, un pavillon de danse et un hôtel de classe moyenne, le Jone's Wood Hotel. Accessible à partir de New York en bateau et en train, il est fréquenté par la classe populaire. C'est l'un des seuls endroits de Manhattan où il est possible de s'amuser en toute décontraction. Valentine Mager propose de payer à Blondin un fixe et un pourcentage sur les entrées. La corde sera tendue sur une longueur de 600 mètres le long de l'East River, au-dessus de la cime des arbres, entre deux poteaux de hauteurs inégales dont le plus haut fera 60 mètres. Après discussions, un accord est trouvé et la première représentation est fixée au 10 ou 12 septembre, en fonction de la date de passage du Prince Edward à Niagara Falls.

Blondin profite de sa présence à New York pour aller saluer les journalistes du *New York Tribune* qui l'ont constamment soutenu au cours de ces deux années. Ils l'accueillent en lui demandant s'il est rôti à point ! Ceux qui ne le connaissaient pas sont frappés « *par ses yeux bleus perçants, aussi vifs et aiguisés que ceux d'un aigle, sa poignée de main, aussi ferme et puissante qu'un étau, et son allure fière, qui est celle d'un homme qui ne connait pas la peur* ». Il leur annonce sa traversée du Niagara le 29 août, une femme sur le dos (il pense probablement à Charlotte car Harry, qui ne s'est pas remis de l'annonce d'une prochaine traversée, risque de faire défaut) et leur fait part également de son projet d'ascension à New York, à Jone's Wood, le 10 ou 12 septembre, sur une longueur de 600 mètres, la plus longue qui ait jamais été parcourue. Il leur dit également de son intention de retourner ensuite au Niagara pour accueillir le Prince sur des échasses de 1,20 mètres de haut.

Blondin et Harry sont de retour à Niagara Falls lorsque plusieurs journaux New Yorkais font le régal de leurs lecteurs en reproduisant le texte d'une lettre pleine d'humour que Blondin aurait adressée le 22 août au duc de Newcastle pour inviter le Prince et sa suite à assister à son spectacle au-dessus du Niagara :

1 - Entre les actuelles 63ème rue et 68ème rue.

« Niagara Falls, le 22 août 1860

« A sa Grâce le Duc de Newcastle,

« Cher Monsieur,

« Il est important que l'entrée du Prince de Galles aux États-Unis produise une impression digne de lui et de son pays.
« Il arrivera probablement parmi nous par la voie des chutes du Niagara, où le plus grand phénomène naturel de ce continent coule depuis 6 000 ans en préparation de cet évènement.
« Afin de donner le maximum d'éclat à cette traversée, je propose de porter gratuitement l'héritier du trône dans une brouette afin de lui faire franchir les chutes sur une corde.
« Le parcours sera agrémenté de feux d'artifice et d'acrobaties, au gré du Prince de Galles.
« De cette façon, des milliers d'admirateurs pourront le voir arriver, qui n'en auraient pas eu la possibilité s'il avait utilisé le chemin de fer ou des moyens classiques.
« Si cela plait à votre Grâce, je serais très heureux de vous porter également ainsi que tout membre de la suite du Prince que celui-ci voudra bien me désigner.
« Si, par accident, son Altesse ou un membre de sa suite était précipité dans l'abîme au-dessous (ce qui, je vous l'assure, à fort peu de chance d'arriver), les sommes déboursées par les spectateurs leurs seraient immédiatement et complètement remboursées.

« Je vous prie de soumettre ma proposition à son Altesse et de bien vouloir me faire la faveur d'une réponse au plus tôt, à votre convenance.

« Je suis, votre Grâce, le plus obéissant et le plus humble de vos serviteurs.

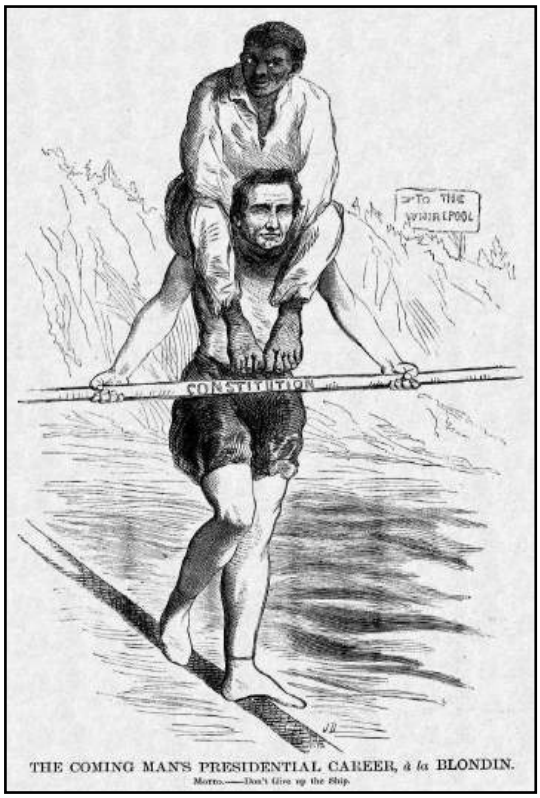
« M. Blondin.

Il s'agit bien entendu d'un lâcher de canards, tel que les aiment les journalistes new-yorkais. Beaucoup de lecteurs le prennent au sérieux[1] et admirent le culot de Blondin. Ce dernier s'en amuse, tout comme le Duc de Newcastle et le Prince Edward, que des journalistes de leur suite se sont empressés de mettre au courant.

Un autre palmipède prend son envol à Londres et traverse l'Atlantique à tire d'aile. Plusieurs journaux londoniens, dont l'*Illustrated Times* et l'*Evening Herald*, rapportent que Blondin est sous les verrous : alors qu'il donnait un spectacle au *Portobollo Garden* de Dublin le 24 août, les mâts qui soutenaient la corde se sont effondrés ; le funambule, resté sur la corde, est arrivé au sol sans dommage, mais les deux personnes qui, juchées sur une plate-forme au sommet des mâts, tenaient des lanternes, ont été projetées au sol et ont perdu la vie ; son agent et lui ont été déclarés responsables de leur mort et écroués. Dans un premier temps, le don d'ubiquité de Blondin n'est pas mis en doute et les commentaires vont bon train. Les journalistes du *New York Tribune*, qui lui ont serré la main quatre jours auparavant, s'étonnent. On s'aperçoit finalement que ce Blondin n'était qu'un faux[2], tout comme la « Madame Blondin » qui a commencé au début du mois ses ascensions à l'Hippodrome de Paris.

Le 25 août, Blondin a une nouvelle fois l'honneur d'une citation en bonne place dans la presse New Yorkaise : le *Harper's Weekly*, l'un des journaux les plus lus aux États-Unis, qui soutient Stephen A. Douglas, l'adversaire démocrate d'Abraham Lincoln à l'élection présidentielle du 6 novembre, publie une caricature le représentant sous les traits de Lincoln. Ce dernier traverse le Niagara sur une corde, portant un esclave sur les épaules, tenant en équilibre grâce à la constitution américaine, et menacé d'être entraîné dans le tourbillon en cas de chute. Au bas de la caricature, ce commentaire : « *La carrière présidentielle à la Blondin de l'homme qui vient* » et, encore au-dessous, la devise de la marine américaine : "*N'abandonnez pas le navire*". Elle ressemble à une caricature du même genre parue le 9 juin dans le *Vanity Fair*, un journal satirique de moindre diffusion, sous le titre « *Chancelant* »

1 - Le professeur Alun Hughes, de l'université de Brock (Ontario), qui a publié une monographie intitulée *The Prince of Wales at Niagara*, s'est lui aussi laissé prendre et a rapporté cette anecdote au premier degré. Les journaux de l'époque confirment le "*canard*".
2 - Encore aujourd'hui, des auteurs imputent à Blondin cet accident.



Caricatures parues dans le Harper's Weekly et le Vanity Fair

En l'absence de Blondin, Farini a donné plusieurs représentations. Il n'a pas modifié la position de ses haubans et s'obstine à travailler sur une corde lâche, très instable, sensible au vent et à son propre poids. Le 17, il s'est suspendu à des anneaux pendus au-dessous de la corde et a fait quantités d'exercices périlleux. Au retour, les balancements de sa corde ont pris une telle amplitude sous l'effet du vent qu'il a été obligé de s'arrêter et de s'asseoir sur sa corde dans l'attente d'une accalmie. Le 22, il a fait la traversée, enveloppé de la tête aux pieds dans un sac qui lui libérait seulement les bras. Il a fait une partie du trajet à reculons et s'est tenu droit sur la tête. Il a maintenant pris de l'assurance et paraît plus à l'aise sur la corde qu'il ne l'était lors de sa première représentation. Le public, qui vient principalement des hôtels, ne lui ménage pas ses encouragements. Du jour au lendemain, il est devenu une célébrité très entourée, principalement par de jolies dames en villégiature. William Glover racontait l'année précédente que Blondin refusait vingt à trente demandes en mariage par jour ; lui, par contre, ne refuse rien. Il se comporte comme un jeune renard dans un poulailler et fait un carnage.

Farini étant très bavard et se confiant facilement à ses conquêtes, on ne tarde pas à tout savoir de lui[1]. Le Signor Guillermo Antonio Farini se nomme en réalité William Leonard Hunt. Il est américain, a 22 ans, est né en juin 1838 à Lockport, dans l'État de New York, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Niagara Falls. Lorsqu'il avait 5 ans, ses parents, qui sont épiciers, ont déménagé à Port Hope, au Canada, sur l'autre rive du lac Ontario, pour finir par s'établir non loin de là, à Bowmanville. Ils voulaient qu'il soit médecin ; il a préféré le cirque. Très rebelle, il s'est entraîné à leur insu avec un cirque local, apprenant à faire toutes sortes d'exercices et en particulier à monter sur la corde. Ayant assisté à plusieurs reprises au cours de l'été 1859 aux ascensions de Blondin au-dessus du Niagara, il l'a pris pour modèle et s'est promis de le dépasser. Il a fait sa première ascension en public le 1er octobre 1859 au-dessus de la rivière Ganaraska à Port Hope et a pris à cette occasion le nom de Farini. Après avoir quitté sa famille, il a essayé de lancer lui-même un cirque, puis a travaillé avec le cirque flottant Dan Rice's sur le Mississippi où il s'est spécialisé dans la marche sur corde. Après s'être entrainé à réaliser tous les tours de Blondin, il est venu le défier à Niagara Falls, accompagné d'une bande d'amis originaires de

1 - Voir en particulier Pierre Berton, *Niagara, a history of the Falls* publié en 1992 chez MacClelland et Stewart Inc – The Canadian Publishers. Pierre Berton s'est beaucoup intéressé à Farini. II a eu accès à ses mémoires, non publiées, dans lesquelles ce dernier se montre très prolixe au sujet de ses conquêtes féminines au Niagara.

Bowmanville. Il est très content de son coup et se vante d'avoir amassé en moins de 15 jours un pactole supérieur à 10 000 $.

William Leonard Hunt, dit Guillermo Antonio Farini[1]

Le mercredi 29 août, Farini choisit à nouveau la confrontation directe avec Blondin en programmant son spectacle à la même heure que lui. Ce dernier maintient son heure, estimant que, la curiosité des spectateurs étant maintenant satisfaite, seule la minorité d'entre eux qui vient uniquement dans l'espoir d'assister à la chute du funambule et de son cavalier lui préférera son concurrent. Sa prévision s'avère exacte puisque 4 000 spectateurs se rassemblent dans ses deux enclos et sur le pont, alors que 1 500 spectateurs seulement se répartissent aux alentours de la corde de Farini.

Blondin part de la rive américaine à 16 heures précises, salué par la musique d'un orchestre militaire installé sur la rive canadienne. Il fait en route ses exercices habituels, puis s'arrête au milieu de la traversée, accroche son balancier à la corde, et descend sur la corde molle qui est installée là à demeure. Il tourne alors seize fois à toute vitesse autour de la corde, arrachant des cris d'horreur aux spectateurs ! Il remonte ensuite et gagne la rive canadienne où l'attend Harry Colcord, qui a revêtu une veste à queue de pie. Jusqu'au dernier moment, celui-ci, fiévreux, est resté alité, malade de peur probablement, mais il a tenu à se lever et à venir, par fidélité à la parole donnée à Blondin. Pendant une demi-heure, ce dernier règle les haubans, puis Harry monte sur son dos et ils entament la traversée. Deux fois, ils s'arrêtent et Harry se laisse glisser avec précaution sur la corde. Ils reprennent leur souffle quelques instants puis Harry reprend sa place et ils repartent. A cent mètres de la rive, Blondin s'arrête brusquement, incline vivement son balancier de droite à gauche, puis repart. Ils arrivent finalement sans encombre à la rive américaine après 14 minutes de traversée. *« L'infatigable "*petit Français*" saute sur la terre ferme avec la nonchalance et la légèreté qu'il aurait sur une scène.*[2]» Le public les ovationne. Blondin offre de faire traverser quiconque le voudra, mais aucun volontaire ne se présente. Harry reprend des couleurs et lui demande : « Que *vous est-il arrivé ? – J'ai été sur le point de vous lâcher, vous et le balancier, afin de rattraper ma médaille que j'avais sentie glisser. J'aurais eu tort car elle est toujours là*. » Et il montre, épinglée sur sa poitrine, la médaille en or que lui ont donnée les citoyens de Niagara Falls à la fin de la

1 - Niagara Falls Public Library Canada
2 - David Gray, *Buffalo Courier*

saison précédente. Le malheureux Harry se décompose à nouveau. Il est 17 h, le spectacle a duré une heure ; il a enchanté les spectateurs : *« Le programme a été exécuté à la perfection, avec grâce et agilité. Il est apprécié comme une valse parfaitement jouée, ou encore, comme le "*pas de seul*" d'une danseuse accomplie. C'est toute la poésie de la danse sur corde – la témérité faite science.*[1] »

Colcord fait sa première traversée de la saison

De son côté, Farini apparaît comme prévu à 16 h sur la rive américaine et s'avance sur la corde en même temps que Blondin. Il n'a toujours pas modifié l'ancrage de ses haubans et s'est contenté de remonter de 2,5 mètres le point d'accrochage de la corde afin de diminuer d'autant la profondeur de la « *vallée* ». Ce faisant, il a augmenté sa déflexion sans améliorer sa stabilité. Il passe une heure à vérifier les haubans et à les régler, ajoutant ici et là des poids afin de les abaisser. Les spectateurs s'impatientent, s'étonnant qu'il n'ait pas fait ces réglages auparavant. Certains le soupçonnent même d'attendre qu'une chute de Blondin ne le dispense de l'épreuve. Des parieurs mettent à profit ce retard pour s'affairer. Farini va enfin chercher son cavalier qui l'attend avec flegme, couché dans l'herbe. Ce dernier est Canadien, originaire de Bowmansville, et se nomme Rowland McMullen. Il est grand et maigre, plus lourd que Colcord cependant, et affiche une parfaite maîtrise de soi. Il monte sur le dos de Farini, met les bras autour de son cou et glisse les pieds dans des étriers accrochés à ses épaules. Farini s'engage sur la corde avec beaucoup de précaution. Il semble apeuré et ses membres tremblent sous la charge. Au bout d'une quinzaine de mètres, il se trouve en péril : son balancier s'est bloqué sous un hauban et il tente désespérément de le dégager. McMullen se laisse glisser et prend pied sur la corde. Le balancier une fois dégagé, ils se mettent à marcher pas à pas l'un derrière l'autre, McMullen s'appuyant sur les épaules de Farini. Leur équilibre est précaire car la corde se balance. Les spectateurs retiennent leur souffle. La moindre maladresse de McMullan peut les précipiter dans le gouffre. Ils font ainsi en duo un quart de la distance, McMullan, *« aussi froid qu'un concombre* », regardant autour de lui et faisant des commentaires.

1 - idem

Le balancement de la corde les oblige à s'arrêter. Ils s'assoient à califourchon sur la corde et tiennent un conciliabule. McMullen agite son chapeau pour saluer leurs amis qui les encouragent depuis la berge. Ils se relèvent et un autre parcours à la file indienne les emmène au milieu de la corde. Ils se reposent à nouveau puis Farini se suspend à la corde et passe sous son compagnon afin de se retrouver face à la rive américaine d'où ils viennent. Il charge McMullan sur son dos et ils repartent en sens inverse. A maintes reprises, le cavalier descend de sa monture et ils parcourent à la queue leu-leu une dizaine de mètres avant qu'il ne remonte. Lentement, ils gravissent ainsi la pente du retour et arrivent sains et saufs, 45 minutes après leur départ, à la plate-forme où les attendent leurs amis. Loin de les siffler, comme on pourrait s'y attendre, les spectateurs les acclament. Ils ont eu leur dose d'adrénaline et sont satisfaits, car « *ce n'est pas une danse sur corde qu'ils sont venus voir au Niagara, mais la danse de la Mort.* » Ils ont été servis !

Ce même soir, au même moment, les deux funambules donnent un spectacle pyrotechnique au-dessus du Niagara. La rivière est illuminée par les feux de Bengale et les chandelles romaines. Ce magnifique spectacle clôt brillamment la compétition qui les a opposés. Blondin conserve sa couronne ; Farini a perdu. Albert Chester, du *Buffalo Express*, conclut : « *Farini a peut-être du cran, mais il manque de finesse et d'expérience. Il peut bien rêver d'être appelé "*Farini, le rival de Blondin*", mais à présent, il doit accepter d'être connu tout bonnement comme son imitateur*. »

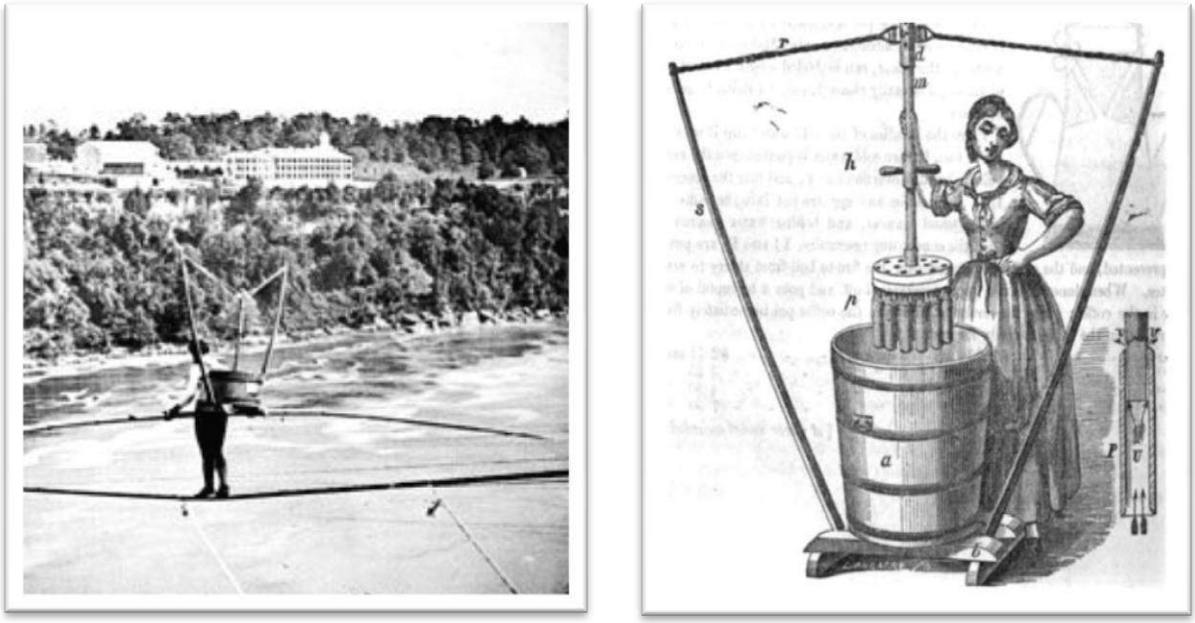
Il est cependant un domaine dans lequel Farini a surpassé Blondin, c'est celui des affaires : il a amassé en un peu plus de quinze jours deux ou trois fois plus d'argent que ne l'a fait celui-ci depuis le début de la saison.

Une semaine après, Blondin et Harry partent pour Cincinnati, par bateau jusqu'à Cleveland, puis par train, afin de participer les 6 et 7 septembre à la foire agricole du conté de Hamilton, dans la banlieue de cette ville. La corde est tendue entre deux édifices, sur une longueur de 365 mètres et une hauteur de 18 mètres. Des trains spéciaux amènent chaque jour entre 4 000 et 6 000 spectateurs à partir de Cincinnati et de Carthage. Blondin fait ses tours les plus classiques, sur la corde tendue et sur la corde molle, où il fait de nombreux sauts périlleux. Il traverse ensuite les pieds dans des paniers. Le public lui réserve une ovation.

La visite du Prince est annoncée pour le samedi 15 septembre. Blondin a tout juste le temps de réaliser sa première ascension au Jone's Wood, fixée au jeudi 13 septembre. Dès son retour de Cincinnati, il part à New York avec Harry afin de terminer les préparatifs de celle-ci. La veille de la représentation, alors qu'ils sont en train de régler les haubans, ils se trouvent mêlés au grand meeting que Stephen A. Douglas, l'adversaire démocrate de Lincoln, tient ce jour-là à Jone's Wood devant 20 000 partisans enthousiastes. Ceux-ci reconnaissent Blondin et lui font fête. Harry et lui sont invités à participer à l'énorme barbecue qui fait suite aux discours, au cours duquel plusieurs bœufs sont rôtis à la broche. Le lendemain, à 16 h, devant une foule de 3 000 personnes, Blondin grimpe avec agilité le long de l'immense mât haut de 60 mètres et s'avance au milieu de la corde. *« Il est si haut que, vu du sol, il paraît être collé au firmament. Il fait alors une série de tours merveilleux qui coupent le souffle : il se couche sur le dos, se suspend par les jambes et fait des sauts périlleux sans balancier*[1] *sur une balançoire attachée à la corde. Le vent souffle si fort que l'acrobate a de la peine à garder son équilibre et ne peut plus avancer. Il est obligé de revenir en arrière et d'écourter son programme*.[2]» Certains journaux républicains ironisent : « *Le "*petit Français*", bien qu'il ait stupéfié la foule, comme il le fait chaque fois, a eu de la peine à égaler les impressionnantes pirouettes de son grand rival, le politicien acrobate et funambule Stephen A. Douglas, qui s'est produit la veille au même endroit à l'occasion des obsèques d'un bœuf rôti.* »

Pendant leur absence, Farini a multiplié ses traversées du Niagara. Le 5 septembre, il a eu l'idée géniale de transporter sur son dos une machine à laver de marque « *Empire* » et de l'installer au milieu de la corde. Il a puisé ensuite de l'eau dans le Niagara au moyen d'un seau et a lavé la douzaine de mouchoirs que lui avaient confiés ses admiratrices. Il s'est taillé un bon succès : ces dames se précipitent désormais pour lui faire laver leurs effets. Elles trouvent cela autrement plus excitant que de se disputer les omelettes de Blondin !

1 - Il s'agit probablement en fait d'un "soleil" autour de la corde, accroché par les mains.
2 - *New York Tribune*

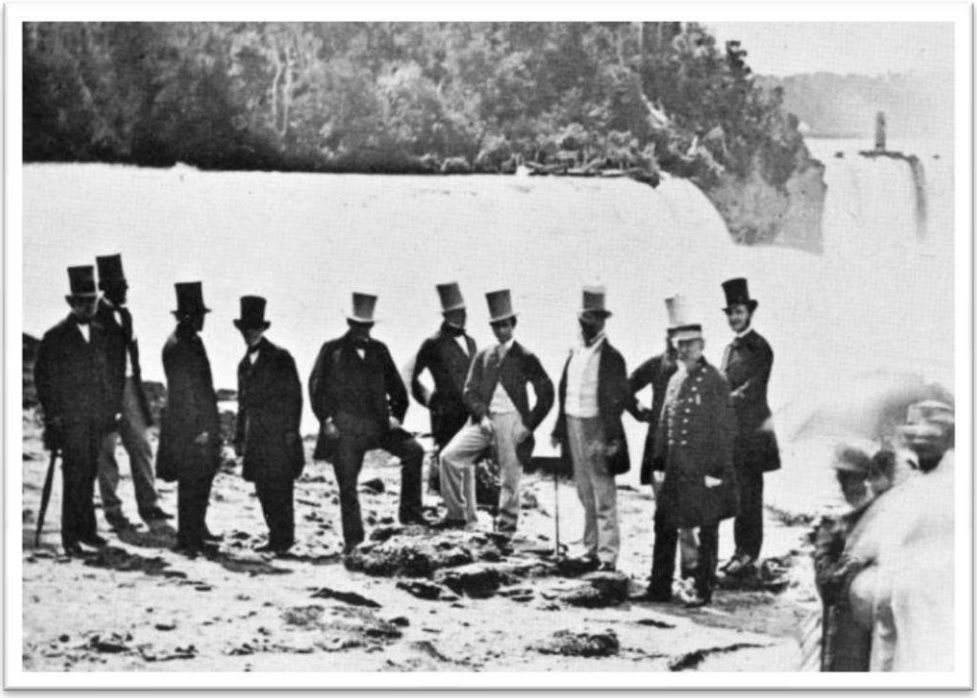


Farini portant sur son dos une machine à laver "*Empire*", brevetée en 1858, vendue 10 $

Après plusieurs arrêts et autant de cérémonies, le Prince arrive à Paris où il change de train pour monter dans le wagon de grand luxe spécialement construit à son intention par la Buffalo and Lake Huron Railroad. Il s'arrête pour déjeuner à Brantford, où il est accueilli par un essaim de jolies filles qui déposent des bouquets de fleurs à ses pieds, et escorté jusqu'à Kirby House par des pompiers et des Indiens Mohawks, peints, emplumés, et armés de tomawaks, d'arcs et de flèches. A Dunville, une compagnie de chasseurs à pied lui présente les armes et un millier de personnes l'acclament. Le train passe ensuite à Port Colborne et arrive enfin à 16 h 30 à Fort Erié, à l'embouchure du Niagara. Une voiture emmène le Prince aux ruines du vieux fort, où il est accueilli par une foule de 5 000 personnes, constituée en majorité d'Américains venus de Buffalo. Il a juste le temps de jeter un regard sur le lac Erié et sur la ville de Buffalo en face, avant de redescendre au bord du Niagara pour embarquer sur le vapeur *Clifton*, salué par une salve tirée par la batterie américaine de 21 canons postée sur l'autre rive.

Sous le commandement du capitaine Kingman, le bateau s'engage sur le Niagara à destination de Chippawa, à une heure de navigation. Kinahan Cornwallis, le correspondant du *New York Herald*, décrit cet instant, si reposant après une journée de train harassante[1] : « *C'est une délicieuse fin d'après-midi : la rivière a la sérénité d'un lac italien et l'éclat rougeoyant du soleil couchant fait jaillir de son sein un flot brillant de lumières multicolores. Cette scène aurait fasciné Turner, le peintre des couchers de soleil… Le Prince reste sur le pont supérieur pendant tout le voyage ; il fume en contemplant tout d'abord Buffalo, puis le paysage qui défile le long des rives. Des portraits de son père et de sa mère ont été disposés dans la cabine, mais il ne descend pas pour les voir. Il agite son chapeau pour répondre à un salut en provenance du fort américain, et se promène seul sur le pont, tous les membres de la suite royale, jusqu'au dernier valet, étant occupés dans l'entrepont à lire le courrier qui vient d'arriver. Il pense que c'en sera fait de Blondin si celui-ci tente demain de marcher au-dessus des chutes. Il parle beaucoup de cela à ses amis lorsque ceux-ci remontent et court au bastingage pour tenter d'apercevoir le nuage d'embruns qui s'élève du Niagara.* » Il fait nuit lorsque le *Clifton* entre dans l'étroite crique de Chippawa, guidé par les deux énormes feux qui éclairent la passe. Une procession accompagne la voiture du Prince à la lueur des torches jusqu'à une sorte de temple, érigé pour cette occasion, illuminé par des feux de Bengale, où un discours de bienvenue lui est adressé. Il est conduit ensuite jusqu'à la magnifique résidence Zimmerman, située au milieu d'un parc, à courte distance de Clifton House. C'est là qu'il dînera ce soir et logera au cours de son séjour. A 22 heures, après le repas, il se rend à Table Rock d'où il assiste à la première illumination jamais faite de la chute du Fer à cheval, au moyen de 200 feux de Bengale, blancs puis rouges, disposés au fond de la gorge et derrière la chute. Le spectacle est *« grandiose, magique, brillant et magnifique, au-delà de tout ce que les mots peuvent exprimer*[2]. »

1 - *New York Herald* des 15 et 20 septembre 1860
2 - Nicholas Augustus Woods, *Times of London*



Le Prince et sa suite à Prospect Point. Il a le pied posé sur un rocher.[1]

Samedi 15, au lever du soleil, le Prince est salué au canon par une compagnie d'artillerie. A 10 heures, il gagne l'amont des chutes et navigue longuement sur les rapides à bord d'un yacht. Il termine la matinée, la plus agréable qu'il ait passée depuis son départ d'Angleterre, par une promenade à cheval dans le parc situé en bordure du Niagara. En début d'après-midi, il descend au fond de la gorge par l'escalier qui est aménagé dans la falaise et passe derrière la chute du Fer à cheval. Il se fait tremper comme un vulgaire touriste et n'apprécie guère la visite.

A 16 h, le Prince et sa suite montent à cheval pour aller assister au spectacle de Blondin. En longeant le Niagara, ils passent à la hauteur de l'enclos de Farini, où quelques spectateurs sont rassemblés. Celui-ci, habillé d'un justaucorps rouge, marche sur sa corde en direction de la rive canadienne, faisant quelques exercices en attendant le passage du Prince. A sa vue, il fait un saut, lui arrachant une exclamation admirative. A la grande déception de Farini, la troupe ne s'arrête pas. Elle continue jusqu'au Suspension Bridge et entre dans l'enclos canadien réservé au Prince et à sa suite où les journalistes l'attendent depuis un moment déjà. Une foule de plus de 2 000 personnes est rassemblée sur le pont et sur l'autre rive. Le bruit a couru que Blondin porterait le Prince et personne n'a voulu rater ça, ce qui explique pourquoi les enclos de Farini sont déserts. Le Prince prend place dans le bungalow sur lequel flotte des drapeaux français et canadiens. Il dispose d'un siège placé en avant, cependant que le duc de Newcastle et les membres importants de sa suite sont assis sur des bancs placés derrière lui. Les autres s'assoient en tailleur à leurs pieds.

Blondin est sur l'autre rive[2], habillé en chef indien. Il s'incline vers le Prince, qui l'observe à travers une lunette, puis monte sur la corde. Il commence son parcours lentement, aussi décontracté que s'il était sur la terre ferme. Il s'arrête deux ou trois fois, se dresse sur la tête, fait plusieurs sauts périlleux, avant et arrière, puis s'accroche par les mains à la corde, se laisse pendre au-dessus de *« l'enfer liquide »*, et brusquement, se propulse vers le haut et se met à tourner une vingtaine de fois à toute vitesse autour de la corde, comme un soleil de feu d'artifice. Le Prince, comme la plupart des autres spectateurs, ne peut supporter la vue de ce tourniquet infernal et détourne le regard. Nicholas A. Woods, l'envoyé spécial du *London Times,* l'avait averti : « *Si vous allez voir Blondin, une chose est certaine : une fois qu'il aura commencé ses tours, vous ne pourrez plus le quitter des yeux jusqu'à ce qu'il soit à terre sain et sauf, à moins que vous ne soyez obligé de les fermer avant, au comble de l'horreur.* » D'autres spectateurs reconnaissent « *avoir eu le cœur dans la bouche d'un bout à l'autre de l'exercice.* » Après plusieurs autres cabrioles sur la corde, Blondin arrive à peine essoufflé à la loge où l'attendent ses invités, moins

1 - Extrait de *Looking back…with Alun Hughes*. Historical Society of St. Catharines

2 - Le récit qui suit s'appuie principalement sur les articles de Kinahan Cornwallis dans le *New York Herald* et de Nicholas Wood dans le *London Times*.

d'une demi-heure après son départ. Tous se lèvent et l'entourent pour lui serrer la main et le féliciter. Sur l'autre rive les autres spectateurs l'acclament. Le Prince s'adresse à lui en français, s'inquiétant de son état de fatigue. Il lui présente le duc de Newcastle, qui se montre très affable, et Sir Edmund Head, à qui Blondin adresse un grand sourire, une lueur narquoise au fond des yeux.

En route pour les États-Unis[1]

Blondin annonce au Prince qu'il va maintenant faire la traversée en portant un homme sur son dos. Celui-ci se récrie, craignant qu'il ne fasse pour lui plaire un exercice trop risqué. Blondin le rassure, affirmant que celui-ci ne présente aucun danger. C'est alors qu'il lui propose tout à trac d'être son cavalier ! Le Prince est estomaqué. Il marque une légère hésitation. Le duc de Newcastle réalise ce qui se prépare et s'interpose vivement. Cette hésitation a été perçue par les membres de sa suite. Cent cinquante ans après, elle est encore portée au crédit du Prince comme preuve de son courage et cette anecdote figure parmi les soixante qu'Elizabeth Longford a rassemblées à son sujet dans l'ouvrage encyclopédique où elle raconte les faits saillants des règnes de tous les rois d'Angleterre.[2]

Le cavalier princier ayant fait défaut, Harry Colcord s'avance, vêtu de sa veste à queue de pie. Il enfile des mocassins et se place sur le dos de Blondin. Celui-ci, qui a quitté sa tenue d'Indien, a accroché des étriers à ses épaules au moyen de harnais. Colcord engage ses pieds dans les étriers et la traversée commence. Blondin avance prudemment afin de ne pas glisser dans la descente, ce qui les aurait immanquablement précipités dans « *les eaux qui bouillonnent, rugissent et plongent en vagues massives à la vitesse de 30 km par heure* ». Les deux acrobates s'arrêtent de temps en temps pour se reposer et Harry doit attendre l'ordre de Blondin pour remonter. La deuxième fois, le balancier s'agite violemment de haut en bas : Harry a des difficultés pour enfiler un étrier et ses mouvements déséquilibrent Blondin qui oscille sur ses jambes. Celui-ci, furieux, l'engueule en anglais. Un membre de la suite princière affirme avoir entendu distinctement : *« Stop moving, Bastard! Or I dump you here and you will get back home alone! »*[3] Le soir, Harry racontera qu'il a eu des crampes aux cuisses et que les choses ont failli mal tourner. A plusieurs reprises, le vaillant marcheur semble vaciller sous le poids de sa charge et trébuche. Une terrible catastrophe paraît imminente ; chacun retient son souffle. Mais il continue à progresser sur sa corde et finit par déposer son cavalier sain et sauf sur l'autre rive.

Après un quart d'heure de pause, l'épreuve la plus difficile débute : la traversée du Niagara sur des échasses. C'est le clou du spectacle, d'autant plus attendu que Blondin a déclaré qu'il tentait cet exploit pour la première fois. Les échasses font 60 cm de haut ; elles sont fixées à la jambe par des courroies et sont prolongées par trois griffes qui viennent enserrer la corde. Blondin progresse pas à pas, sans

1 - Niagara Falls Public Library - Canada
2 - Elizabeth Longford - *The Oxford book of Royal anecdotes*- 1989 – Oxford University Press
3 - "*Arrête de faire le con, ou je te laisse là et tu te démerderas pour rentrer tout seul*."

difficulté apparente. Tout à coup, il s'élance et fait un grand saut en avant. En retombant, la griffe centrale heurte un hauban et il se retrouve à califourchon sur la corde, saluant de part et d'autre comme si de rien n'était. Les spectateurs ont poussé un cri d'horreur, le croyant perdu. Le balancier en retombant a heurté violemment la corde et s'est fendu. Il ne pourra donc pas répéter ce saut trois fois, comme il en avait l'intention. Pour se sortir d'affaire, il lui faut encore remonter sur la corde, échasses aux pieds, ce qui semble totalement impossible. Après deux ou trois essais infructueux, il y parvient pourtant, au grand étonnement des spectateurs, et termine sa traversée sous les ovations. Le Prince laisse échapper : « *Dieu merci, c'est terminé* ! » Le duc de Newcastle, se départant de son flegme habituel, saisit la main de Blondin et lui fait part en français de son plaisir et de son admiration. Le Prince s'entretient longuement avec lui, le félicitant pour son courage et son adresse. Blondin lui ayant confié son désir de visiter l'Angleterre et de se produire devant la Cour, il l'assure de son soutien. Le spectacle a duré deux heures ; personne n'a vu le temps passer. Le Prince et sa suite remontent à cheval après l'avoir salué. Kinahan Cornwallis affirme avoir vu Blondin, vêtu de son collant et de son maillot de laine, rentrer chez lui en trottinant, ses échasses et son balancier sur l'épaule, sa coiffe de plumes sur la tête.

Le soir même, à l'initiative d'Erastus Brooks, du *New York Express,* de Nicholas A. Woods, du *London Times,* du Dr. Augustus Rawlings, d*'Illustrated News* et de Mr Ward du *Frank Leslie's Paper,* une petite fête est donnée dans un salon de Clifton House en l'honneur de Blondin, en présence de membres du gouvernement canadien[1] et des journalistes présents ce soir-là au Niagara. En remerciement de la représentation privée suivie d'un diner qu'il leur a offerte deux mois auparavant, ses amis lui offrent une magnifique canne à pommeau d'or commandée spécialement chez Tiffany and Co, le grand orfèvre de la 5e Avenue à New York. Deux scènes sont gravées sur le pommeau de la canne : l'une représente Blondin traversant le Niagara, l'autre une locomotive traversant Suspension Bridge. Au nom de la Presse, le Dr. Rawlings prononce un beau discours dans lequel il fait l'éloge du courage et de la détermination de Blondin et le remercie pour sa gentillesse. Blondin exprime à tous sa gratitude et annonce qu'il vient de faire cet après-midi sa dernière traversée du Niagara. On débouche un Moët et Chandon Imperial Green label et un Charles Heidsieck, à 2,5 $ la bouteille, pour trinquer à la gloire du vainqueur du Niagara. L'ambiance est joyeuse et conviviale et la fête se prolonge jusqu'au petit matin.

Le dimanche matin, le major-général Robert Bruce vient apporter à Blondin de la part du Prince une enveloppe contenant un chèque de 300 $ et un petit mot d'accompagnement qu'il lui traduit :

« *Le Major General Bruce a reçu du Prince de Galles l'instruction de remettre ce chèque à M. Blondin et de lui faire savoir que son Altesse Royale a assisté hier avec beaucoup d'intérêt à la démonstration de courage et d'habileté qu'il a donnée, un intérêt qui est cependant mitigé du fait du risque personnel pris par M. Blondin dans l'accomplissement de ces tours extraordinaires.»*[2]

On reconnait la plume du duc de Newcastle !

Le major-général confie en riant à Blondin que Bertie[3] était furieux d'apprendre hier soir, trop tard pour y participer, qu'une « *grande sauterie* », le bal à la mode aux États-Unis, avait lieu au premier étage de Clifton House. Il a la ferme intention de participer au prochain, demain soir, et d'y exercer ses talents de danseur émérite. Il consacrera ces deux journées à visiter les chutes et leurs environs et partira mardi pour Queenstown afin de poser la première pierre d'un monument à la mémoire du major-général Isaac Brock, Il franchira mercredi la frontière américaine à Windsor, près de Détroit, et poursuivra son voyage aux États-Unis à titre privé, sous son titre de baron Renfrew[4], comme convenu entre la Reine Victoria et le président James Buchanan.

Blondin a atteint le but qu'il s'était fixé, au-delà de toutes espérances : pendant 2 heures, l'héritier de la couronne d'Angleterre a applaudi son spectacle devant les correspondants des plus grands journaux américains et britanniques, dont l'envoyé spécial du *London Times,* le journal le plus prestigieux au monde. Dans les mois qui viennent leurs articles seront reproduits dans le monde entier et feront de lui une célébrité. Le *Buffalo Commercial Advertiser* conclut : *« Le "*petit Français*" peut considérer ce samedi comme le moment le plus important de sa vie et ce qu'il a accompli ce jour-là, comme le plus grand succès qu'il connaitra jamais*. »

1 - Nous ne savons pas de qui il s'agit.

2 - Le texte de ce message a été divulgué par Blondin lui-même dans la brochure publicitaire qu'il a préparée avec l'aide de Colcord en fin de saison. Cft infra.

3 - Rappel : surnom du Prince Edwards.

4 - C'est le nom sous lequel il profitera plus tard des charmes de la vie parisienne.

L'article de Nicholas A.Woods dans le *London Times* occupera plus d'une demi-page de ce journal. Le compte-rendu de ce spectacle dans les journaux français ne fera pas une ligne !

La prochaine représentation au Jone's Wood est fixée au vendredi suivant, 21 septembre. Le froid arrive, la saison au Niagara est terminée. Blondin donne des instructions pour le démontage de sa corde et part pour New York. Il laisse sans regret la place à Farini qui ne tarde pas lui-même à quitter le Niagara, les belles touristes étant parties. Il est désormais connu dans tous les États-Unis sous le nom du « Grand Farini » et fera l'orgueil de Port Hope, sa ville d'origine. La vie de ce personnage fantasque mérite un détour.

Farini ne revient pas au Niagara en 1861. Après un séjour à la Nouvelle-Orléans, il fait des ascensions dans la région et se lance dans une compétition avec Delave. Il apparaît en 1862 à Cuba dans des circonstances tragiques. Le 6 décembre 1862, il donne une représentation dans les arènes de la Havane sur une corde tendue à 20 mètres de hauteur à l'issue de laquelle il porte une femme sur son dos. Il est sur le point de terminer sa traversée, lorsque celle-ci, pour saluer le public qui les applaudit, lâche son cou et lève les bras. Ce faisant, elle se renverse en arrière et perd l'équilibre. Il lâche son balancier, s'accroche à la corde par le pli du genou et parvient à la rattraper de justesse par sa blouse. Malheureusement, le tissu se déchire et la malheureuse tombe de 20 mètres de haut sur des sièges en contrebas. Des dames de la haute société la secourent et la soignent mais elle meurt quelques jours après. Elle laisse un enfant en faveur duquel une souscription est lancée. Cette histoire a dû marquer Farini car il n'a jamais voulu en parler. Cette femme n'était probablement pas son épouse, contrairement à ce que les journaux cubains ont écrit, mais une simple compagne. Il est vraisemblable qu'il a adopté son enfant devenu orphelin et que c'est lui qui apparaît plus tard à son côté sous le nom d'El Niño.

Farini s'est vanté d'avoir été pendant la guerre civile un agent secret de l'armée de l'Union, enrôlé sur ordre dans l'armée des États confédérés. Cet engagement chez les Sudistes, s'il est réel, a été bien court, puisqu'on le retrouve au Niagara dès le mois d'août 1864. Le colonel Peter A.Porter a été tué deux mois auparavant à la tête de son régiment pendant la bataille de Cold Harbour en Virginie. Farini obtient de son fils, Peter A.Porter junior l'autorisation de tendre sa corde au travers des chutes américaines, entre Prospect Point et Goat Island. Toujours obsédé par son désir de surpasser Blondin, il annonce son intention de faire la traversée le 15 août sur des échasses. Après avoir tendu sa corde à quelques mètres de hauteur au-dessus des rapides, il entreprend le 8 août au matin une traversée pour s'entraîner. A mi-parcours, une des échasses casse et il est précipité dans les rapides, à une dizaine de mètres du bord de l'abîme. Bien que blessé à une jambe, il parvient à s'arracher au courant et à aborder sur Robinson Island, un petit îlot boisé qui, fort heureusement, se trouve à proximité. Il reste étendu sur le sol, se tenant la jambe et paraissant souffrir. Des spectateurs, rassemblés sur le pont de Goat Island et sur les rives, ont assisté à l'accident mais ne bougent pas, pensant qu'il s'agit d'un « *coup* ». Il reste ainsi pendant de longues heures à attendre des secours. Son frère marche dans les rapides en amont de l'îlot, dans l'eau jusqu'aux aisselles, et parvient à s'approcher suffisamment pour lui faire parvenir, en le faisant flotter au bout d'une longue corde, un paquet contenant quelques vivres afin de lui permettre de tenir. Il restera ainsi toute la nuit et ne sera sorti de sa difficile position que le lendemain matin. Sa blessure est sans gravité, mais il quitte Niagara Falls déprimé et défait et n'y remettra plus les pieds. La carrière de funambule du Grand Farini s'arrête non loin de là.

En 1866, il arrive en Angleterre avec El Niño, un jeune orphelin d'une dizaine d'années, qu'il présente comme étant son fils adoptif. Il l'entraîne au trapèze et le produit avec succès à Londres, au Chelsea Pleasure Garden et à l'Alhambra, dans le numéro du *Tambour volant*. Il présente avec lui un numéro de trapèze, sous le nom des *Farini volants*, dans les music-halls de Grande-Bretagne et le porte sur son dos au Crystal Palace, bien après le passage de Blondin. Il disparaît ensuite pendant deux années, au cours desquelles il tourne en Europe et en Egypte avec le petit cirque qu'il a créé, avant de réapparaître en 1871 avec une jeune beauté appelée Lulu qui va connaître un extraordinaire succès à Paris et à Londres, au point d'être qualifiée sur ses affiches de « h*uitième merveille du monde* ». Projetée dans les airs au moyen d'une catapulte à élastique que Farini a inventée, elle fait un bond de huit mètres de hauteur, accompagné d'un triple saut périlleux, avant d'attraper la barre de son trapèze. Elle devient la coqueluche de la bonne société londonienne et reçoit une quantité de cadeaux et plusieurs demandes en mariage. La supercherie n'est découverte qu'en 1878, à la grande confusion de certains, après que la demoiselle a été amenée à l'hôpital suite à un accident survenu au cours d'une représentation à Dublin : Lulu n'est autre qu'El Niño !

El Niño et Farini[1]

Farini va continuer à exploiter avec succès la même veine au Royal Westminster Aquarium : il invente un énorme mortier chargé de poudre au moyen duquel il expédie dans les airs, jusque dans un filet, une quantité de personnages plus exotiques les uns que les autres, dont une troupe de Bochimans.

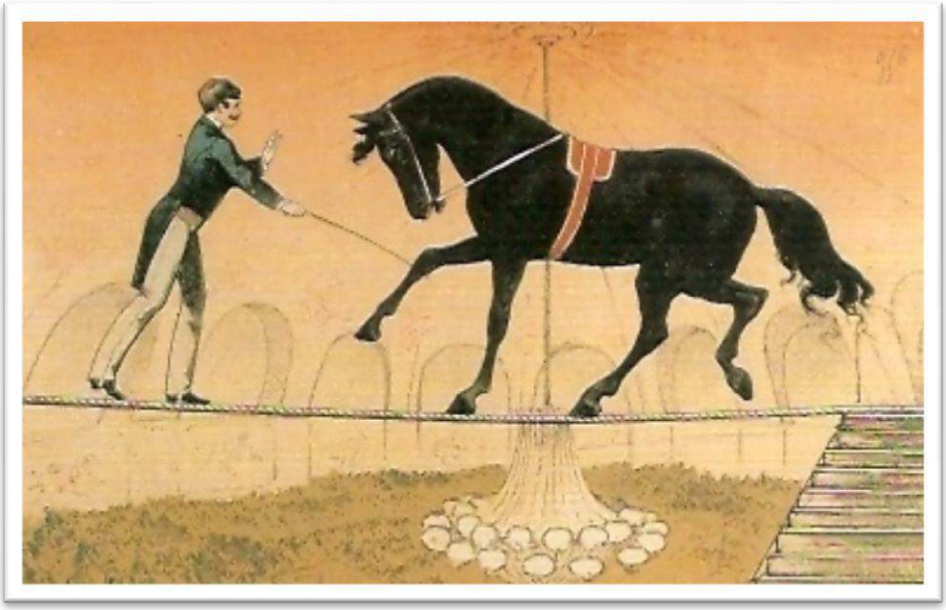
Cette première expérience ethnologique lui donne l'envie d'en connaître plus et il part en 1884 avec El Niño en expédition dans le désert du Kalahari où il prétend avoir découvert une cité perdue. Il fait en rentrant une publication scientifique à ce propos et donne les graines et des bulbes qu'il a rapportés au jardin botanique de Kew. Devenu horticulteur, il publie des ouvrages très populaires, tels que *Comment cultiver les bégonias*, qui lui valent d'entrer à la Société Royale d'horticulture. Il devient poète à ses instants perdus. Rentré au Canada en 1899, il s'établit définitivement à Port Hope, se lance dans la peinture et expose ses œuvres. Il meurt en 1929 à l'âge de 91 ans.

Après Blondin et Farini, de nombreux funambules viendront se mesurer au Niagara : Harry Leslie, « *le Blondin américain* », en 1865 ; le « *Professeur* » Andrew Jenkins, « *le Blondin canadien* », qui fait la traversée en 1869 sur une bicyclette ; le Signor Henry Bellini, un Anglais, qui combine en 1873 la traversée avec un plongeon dans la rivière ; Marie Spelterini, la « *femme Blondin* », qui traverse en 1876 successivement à reculons, les yeux bandés, les pieds dans des paniers ; Clifford Calverly, en 1887 et en 1892, qui pousse une brouette ; six Canadiens entre 1887 et 1892. Un seul y laisse la vie, Stephen Peer, en 1887, qui est allé prendre l'air sur sa corde après un repas trop arrosé. A partir des années 1890, l'autorisation de traverser n'est plus accordée, ce qui n'empêche pas certains de s'en passer.

En 1986, Philippe Petit, le célèbre funambule français qui a fait la traversée entre les tours du *World Trade Center* à New York en 1974, veut s'inscrire dans la lignée de Blondin en faisant la traversée des chutes sur un câble tendu entre Prospect Park et Table Rock. La Niagara Parks Commission lui refuse l'autorisation de le faire. Il devra se contenter de tourner, sur une corde tendue au bord des chutes, un film relatant les exploits de celui-ci. En 2012, Nick Wallenda, un funambule américain de 33 ans, obtient enfin cette autorisation après deux ans de bataille juridique. Il tend un câble de 5 cm de diamètre entre Goat Island et Table Rock, d'une extrémité à l'autre de la chute du Fer à cheval, sur une longueur de 550 mètres pour une déflexion de 11 mètres, et le stabilise au moyen de pendules lestés, placés tous les 45

1 - Guy little theatrical Photograph, Victoria and Albert Museum.

mètres. Le 15 juin 2012, Nick Wallenda, à qui on a imposé le port d'un harnais de sécurité, fait la traversée en 25 minutes en marchant avec beaucoup de prudence, sans faire aucune fioriture. Il déclare avoir été gêné par les embruns qui l'empêchaient parfois de distinguer son câble et avoir craint de glisser sur celui-ci qui était mouillé. Son exploit, qui a été financé en partie par une chaîne de télévision, a attiré plus de 150 000 spectateurs et a été diffusé dans le monde entier.



Le cheval Blondin[1]

Le monde du cirque rêve de planter son chapiteau sur le Niagara. Le 1er septembre 1886, Adam Forepaugh, le principal concurrent de P.T. Barnum, annonce que son « *cheval Blondin* » traversera le 13 du même mois le Niagara sur un câble d'acier tendu près des chutes. Son projet est pris au sérieux car il est le propriétaire de l'un des plus grands cirques américains où il exploite couramment les talents funambulesques de ses chevaux. Un autre « *cheval Blondin* » ne vient-il pas de se tuer en Europe en tombant de sa corde après plusieurs années de succès ? La Société pour la prévention des cruautés envers les animaux se mobilise et obtient l'interdiction du spectacle, à la grande déception de tous ceux qui rêvaient d'assister à un grand « plouf » équestre.

De son côté, l'immense Phineas-Taylor Barnum ne peut supporter que le spectacle de Blondin au Niagara ait échappé à son emprise. C'est une blessure pour son orgueil et une tâche à sa réputation qu'il va tenter d'effacer dans ses mémoires publiées en 1891 sous le titre *Les millions de Barnum, amuseur des peuples*. Il y prétend avoir été l'impresario de Blondin :

« Dès ma prime jeunesse, le Niagara, merveille des merveilles de la nature pour les Américains, hanta mon esprit.
« Commuent faire du Niagara une réclame pour Barnum ?
« Cette question, je me la posai tous les jours.
« Ce fut Blondin qui mit enfin la glorieuse cataracte dans mon escarcelle.
« Le célèbre équilibriste débarquait d'Europe avec le projet de sillonner les deux Amériques. Je fus le voir et lui fis des propositions qu'il accepta.
« Le jour suivant, tous les journaux publièrent que l'illustre Français Blondin allait traverser le Niagara sur un câble tendu entre les deux rives et, à la vue du public, exécuter au-dessus de l'abîme grondant les plus audacieux exercices de son répertoire.
« Je fis aussitôt un arrangement discret avec la compagnie du chemin de fer du Lac Erié, nouvellement créée. Nous convînmes d'affréter des trains d'excursion. Le billet à prix réduit comprenait les frais de séjour et du retour. Je lançai des affiches aux quatre vents. De Boston, Philadelphie, Washington, New York, du Canada, de Québec, de Montréal et Toronto, plus de deux cent mille curieux accoururent, gagnèrent, en voiture, à cheval, en charrette, en bateau, la plus proche station du chemin de fer, et affluèrent au village de Niagara Falls, pour être témoins d'un exploit unique dans l'histoire des

1 - Extrait du Blondin Memorial Trust

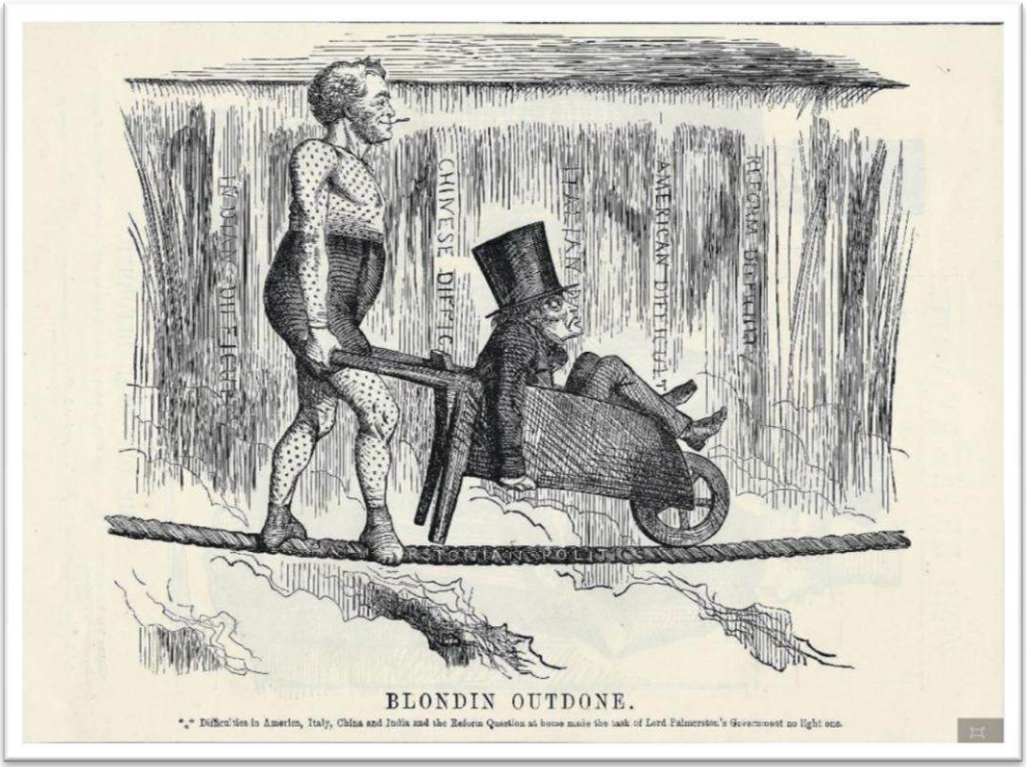
équilibristes passés et futurs. Les Deux Mondes ont retenti de cette étonnante aventure, tour de force où l'audace et le sang-froid s'unirent a une intrépidité extravagante.
« Mais l'instant vraiment glorieux fut quand Blondin, poussant devant lui, sur la corde raide, un homme dans sa brouette, atteignit le milieu du trajet, à l'instant du plus grand danger.
« Blondin fit un arrêt. L'homme de la brouette, un Italien du nom de Vitale, sortit de sa besace un immense drapeau américain. Il déroula ses soies flottantes, où les yeux stupéfaits des deux cent mille spectateurs, échelonnés sur la rive canadienne et sur la rive américaine, purent lire dans l'azur radieux :
« AU LIBRE PEUPLE D'AMÉRIQUE, SALUT DE PHINEAS BARNUM »
« Directeur du Musée Américain »
« Un immense « hourrah! » sortit de deux cent mille poitrines pour rendre son salut à Barnum. »

C'est faux ? En effet, mais c'est de la « Réclame ». Pour lui qui en est l'inventeur, cela justifie tout, y compris une absence totale de scrupules. Il a la franchise de nous en avertir dans un prologue prémonitoire qu'il intitule *Ma confession* :

« Je suis venu ; et je laisse, après moi, la Réclame qui sort l'Individu de la Foule, la Réclame, force née d'hier, plus puissante déjà que la Fée Électrique et le Vote, la Réclame, unique puissance à l'abri des révolutions ; car elle s'impose aux Anarchistes, Nihilistes, Révolutionnaires. Et, devant elle, sont égaux les Empereurs de la Triple-Alliance, comme les marchands de savon ou de purgatifs de bonne marque.
« De la Réclame moderne dépendent désormais la Beauté, la Santé, la Foi, l'Amour et l'Argent.

« Elle fait, à son gré, criminels et honnêtes gens, héros et martyrs, heureux et misérables.
«- Mais, la Réclame, elle dénature la vérité ? »
« - Parole d'enfant !
« - S'il vous plaît ! Qui donc, ici-bas, montre l'Exacte Vérité ? Pas même le photographe. Il lui enlève sa couleur.
« Et puis, est-elle donc si belle à voir cette Vérité Vraie, dans sa réalité, sa nudité crue ?
« Une pointe de fard gracieux, d'ajustement, d'arrangement, de retouche, n'est-ce pas à propos ?
« Le tout est de faire à la Vérité toilette plaisante - pour lui donner ce charme de la vie qui a nom l'Illusion - forme pratique de l'Idéal… »

Revenons à l'année 1860 et à Blondin, après ses adieux au Niagara et son départ pour New York. Il a été engagé par Valentine Mager, le propriétaire de *Jone's Wood*, jusqu'au 15 octobre, sur la base d'un spectacle hebdomadaire. Il donne donc quatre représentations : le 21 septembre, il fait la traversée les yeux bandés, un sac sur la tête ; le 28 septembre, il pousse une brouette et lance des fleurs sur le public ; le 8 octobre, il est enchaîné et marche les pieds dans des paniers ; il termine le 15 octobre sur des échasses. L'assistance n'est pas très nombreuse, quelques milliers de spectateurs, mais elle lui fait un accueil chaleureux. Au début de chaque représentation, il fait son entrée dans une calèche, au son d'un orchestre qui joue tour à tour *la Marseillaise* et *le Yankee Doodle*, puis il monte au mât principal comme un écureuil, fait sa prestation très haut, à la hauteur de la cime des arbres, et, celle-ci terminée, se laisse glisser jusqu'à terre le long d'un hauban. Son succès est tel qu'il a besoin chaque fois de l'aide de la police pour fendre la foule et regagner sa calèche. Un cortège de supporters enthousiastes, parmi lesquels prédominent les dames, l'accompagne ensuite jusqu'au Jone's Wood Hotel où il loge avec Harry. Cependant, malgré les efforts faits par Valentine Mager pour assurer la promotion du spectacle et accueillir le public, celui-ci n'est pas assez nombreux pour assurer la rentabilité de l'entreprise. Le mauvais temps explique en partie cette faible assistance, le froid et le vent glacial d'octobre dissuadant le public de venir passer deux heures immobile en plein air. Cependant, la raison principale de cette désaffection est autre : les New Yorkais sont très préoccupés par la situation politique et n'ont donc pas l'esprit à s'amuser. En effet, depuis plusieurs années le pays est soumis à de graves tensions au sujet de l'esclavage ; la campagne électorale présidentielle a accentué la cassure entre les États esclavagistes du Sud et les États du Nord, favorables à sa stricte limitation ; sept États du Sud menacent d'ores et déjà de faire sécession en cas de victoire de Lincoln, ce qui pourrait déboucher sur une guerre civile. Blondin constate cette même désaffection du public au Niblo's Garden, où il se produit fin septembre, proposant de porter le fameux chanteur Amodio, connu pour sa forte corpulence, et à Moffat's Grove, près de Buffalo, où il participe, début octobre, à deux piqueniques organisés au profit des Sœurs de Saint Vincent de Paul.

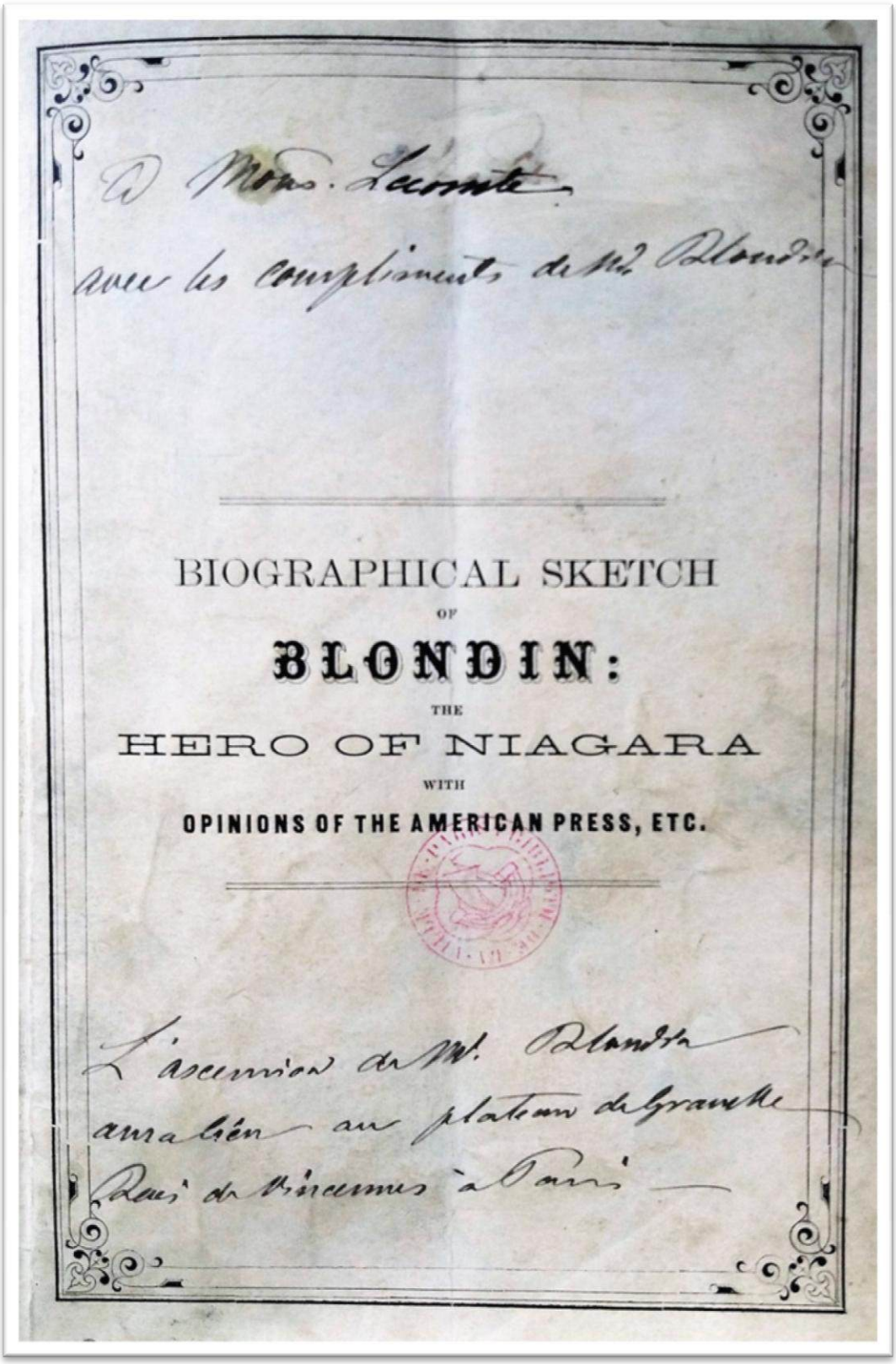


Blondin dépassé : Lord Palmerston, Premier ministre anglais, fait mieux que lui[1]

Cette situation conforte la décision qu'il a prise de quitter les États-Unis pour se rendre en Angleterre où il est très connu : les journaux anglais ont largement rendu compte de ses exploits au Niagara qui ont même inspiré les caricaturistes londoniens. Au mois de juillet, Gabriel Ravel lui a rendu visite à Niagara Falls, à l'occasion du passage de la troupe Ravel à Buffalo, et lui a proposé un engagement d'un an, à raison de 500 $ par semaine, pour faire une tournée avec sa troupe en Europe. Blondin a réfléchi pendant tout l'été à cette proposition, qui a l'avantage de lui assurer un revenu confortable sans le moindre souci, mais qui présente l'inconvénient de l'obliger à séjourner en France, le mettant à la merci de la presse parisienne qui ne l'aime guère et qui risque de découvrir sa bigamie. Après le passage du Prince, il n'y a plus lieu d'hésiter, les perspectives anglaises étant devenues très prometteuses. Il revoit Gabriel et François Ravel, lors de leur passage à New York, avant leur départ pour la France. Gabriel le félicite pour sa réussite au Niagara devant le Prince et lui confirme son intention de s'éloigner des États-Unis pendant un ou deux ans, en attendant que la situation politique s'éclaircisse. Il lui renouvelle sa proposition, mais il n'est pas surpris du refus de Blondin et approuve son choix. Ce dernier vient assister le 6 octobre à l'embarquement de la famille Ravel à bord de l'*Adriatic*, à destination du Havre. Gabriel et François lui souhaitent bonne chance.

Harry Colcord doit également faire un choix : suivre Blondin en Angleterre ou le quitter. Ces trois derniers mois ont été éprouvants. La traversée du Niagara sur le dos de Blondin devant le Prince lui a laissé un horrible souvenir car il a cru tomber et entraîner Blondin dans sa chute. Il ne s'en est toujours pas remis et ces dernières semaines à Jone's Wood n'ont rien arrangé. Il a dû grimper à cet immense mât de 60 mètres de haut, se tenir sur la minuscule plateforme, hisser l'équipement, la brouette en particulier, aider Blondin à s'enchaîner, à chausser ses paniers, à se bander les yeux, à chausser et déchausser ses échasses, puis redescendre le long du mât en fin de spectacle. Le moindre faux mouvement et c'était la chute. Il a acquis une seule certitude : ses chances de tomber sont aussi grandes que celles de Blondin de ne pas tomber ! Il fait tout cela par fidélité envers Blondin, mais il n'a que 25 ans et veut profiter de la vie sans se réveiller chaque matin l'angoisse au ventre. Par ailleurs, il ne se sent pas de dispositions pour être agent. Il a bien compris que Frank Soper, l'agent de Farini, avait été bien meilleur que lui, et il ne se sent pas capable de tenir ce même rôle en Angleterre. Il parle franchement de tout cela avec Blondin et ils en concluent avec tristesse qu'ils doivent se séparer.

1 - Caricature parue en Angleterre le 8 octobre 1859 dans *Punch, the London Charivari*. Collection de l'auteur.



D Mons. Lecomte

avec les compliments de M. Blondin

BIOGRAPHICAL SKETCH

OF

BLONDIN:

THE

HERO OF NIAGARA

WITH

OPINIONS OF THE AMERICAN PRESS, ETC.

L'ascension de M. Blondin

aura lieu au plateau de Gravelle

Bois de Vincennes à Paris

Page de couverture de la brochure publicitaire de Blondin

Avant de partir, Harry Colcord prépare sous la direction de Blondin, en prévision de sa tournée en Angleterre, une brochure publicitaire de 47 pages[1], intitulée *Biographical Sketch of Blondin, the Hero of*

1 - Je connaissais depuis longtemps l'existence d'une brochure éditée à Buffalo, qui racontait la vie de Blondin et qui était la source de la plupart des informations erronées qui ont circulé à son sujet. J'ai eu la chance d'en trouver récemment un exemplaire dans le fonds de la Bibliothèque de la Ville de Paris. A ma grande surprise, celui-ci était dédicacé de la plume de Blondin et adressé à l'un de ses admirateurs à l'occasion de son premier spectacle en France en juillet 1866, au plateau de Gravelle, dans le bois de Vincennes. Il était donc l'auteur de ces "*fake news*" !

Niagara with opinions of the American Press, qui comprend une brève biographie de Blondin en 6 pages et de nombreux extraits d'articles de la presse américaine relatant ses exploits[1]. La jeunesse de Blondin y est brièvement racontée :

« Le courageux et intrépide Blondin, sujet du présent opuscule, a vu le jour le 28 février 1824 à St. Omer, dans le Pas-de-Calais. Son père, un vieux soldat de l'Empire sous le régime de Napoléon Premier, qui avait pris part aux aventures de son Maître Impérial à Moscou, Austerlitz et Wagram, est mort avant que le jeune Blondin n'atteigne sa neuvième année, le laissant à la merci des rudes tempêtes de la vie alors qu'il émergeait à peine de l'enfance. À l'âge de 4 ans, le petit Blondin, qui manifestait d'extraordinaires qualités de courage et de maîtrise des nerfs ainsi qu'une rare précocité dans la pratique des exercices physiques, fut confié au propriétaire de l'École du Gymnase à Lyon qui le hissa en moins de six mois à un tel degré de perfection qu'il put se produire en public sous le nom de « Petite Merveille *». Son extraordinaire agilité et sa force lui valurent l'admiration de tous les témoins de ses exploits et il devint bientôt l'une des principales vedettes des grands théâtres français. Nous ne suivrons pas notre jeune héros tout au long des difficiles années d'apprentissage qu'a exigées la dure profession qu'il a choisie, mais nous le retrouverons en Amérique, théâtre de sa gloire, où ses prouesses lui ont assuré une célébrité qui perdurera aussi longtemps que le torrent bouillonnant du Niagara trouvera un écho dans les hauteurs déchiquetées qui l'encerclent.*
*« Blondin est sans nul doute et sans contestation possible le "*Roi de la corde tendue*", le "*Seigneur du Domaine du chanvre*", l'"*Empereur du chanvre de Manille*" ; et s'il a eu des imitateurs, il n'a jamais eu de rival. Un seul homme a eu la témérité de tendre une corde le long de la sienne et cet homme (Farini), a connu une si complète et si parfaite défaite qu'il est devenu un simple objet de dérision.*
« Blondin est venu en Amérique en 1855, ayant été engagé à Paris par l'agent de la famille Ravel pour rejoindre cette famille très favorablement connue aux États-Unis. Il est resté avec eux pendant trois ans et devint le favori du public, non seulement en tant que funambule, domaine où il excelle, mais également en tant que gymnaste et adepte de toutes les spécialités du cirque en dehors de l'équitation… »
Suit le récit détaillé de ses exploits au Niagara.

Cette brève biographie est un tissu d'approximations et de mensonges :

- ✓ Blondin n'est pas né à Saint- Omer mais à Hesdin, à 50 km de là.
- ✓ Entre 1805 et 1809, années des batailles d'Austerlitz et de Wagram, son père, sauteur et voltigeur, parcourt les routes de France. Il est jeune marié et père d'un premier enfant, Quentin, mort en 1809 à l'âge d'une semaine. Il ne peut donc pas avoir participé à ces batailles mais il est possible qu'après la mort de sa jeune épouse, il ait été mobilisé et qu'il ait participé en 1812 à la campagne de Russie. Cependant, en 1824, lors de la naissance de Blondin, il n'est pas le vieux soldat harassé par ses campagnes que décrit ce dernier, mais un danseur de corde actif, comme cela est indiqué sur l'acte de naissance qu'il a signé ce jour-là.
- ✓ C'est auprès de ses parents que Blondin a appris son métier et il était bien trop précieux pour que la petite troupe se sépare de lui[2].
- ✓ À la mort de son père, Blondin avait 13 ans et non pas 9. Il faisait alors partie avec sa mère, sa sœur ainée et son petit frère André âgé de huit ans, de la petite troupe familiale de danseurs de corde que celui-ci dirigeait. Sa mère a pris la suite de son mari à la tête de la troupe. Il n'a donc pas été, comme il le prétend, un orphelin abandonné.
- ✓ Il a embarqué pour les États-Unis avec Gabriel Ravel en avril 1851 et non pas en 1855.
- ✓ Il est resté avec les Ravel pendant 6 ans et non pas 3.

L'intention de Blondin est claire : en présentant un leurre aux journalistes anglais, il cherche à éviter que ceux-ci ne fassent leur propre enquête et, pour le cas où certains d'entre eux seraient trop curieux, il brouille sa piste. Cette biographie, datée de « *Niagara Falls, N.Y., oct. 24, 1860* » et signée des initiales d'Harry Colcord, H.C., sera éditée[3] à Buffalo et imprimée à des milliers d'exemplaires. Blondin emmènera avec lui en Angleterre plusieurs caisses remplies de ces brochures qu'il distribuera largement

1- Articles du *New-York Herald*, du *New-York Sun*, du *New-York Courier des États-Unis*, du *New-York Tribune*, du *New-York Times*, *du New-York Express*, du *Buffalo Republic*, du *New-York Vanity Fair*, du *Frank Leslie's Illustrated News*, du *Philadelphia Bulletin*, du *Philadelphia Argus*, du *Philadelphia Sunday Mercury*, du *Troy Whig*, du *Philadelphia Daily News*, du *Philadelphia Evening News*, du *Philadelphia Atlas*, *du Philadelphia Press*.
2 - Je n'ai trouvé aucune trace d'une École du Gymnase dans les archives de la ville de Lyon.
3 - Par *Commercial Advertiser Steam Press*.

dans toute l'Europe. Le procédé a été particulièrement efficace puisque la couverture qu'il s'est ainsi ménagée a tenu cent cinquante ans !

Après avoir effectué ce travail, Harry Colcord quitte Blondin. Il se consacrera désormais à la peinture de décors de théâtre et ouvrira plus tard à Chicago, dans l'Auditorium Tower, un studio d'artiste où il peindra des portraits avec un certain succès. Retrouvé en 1885 par un rapporteur[1] du *Chicago News* qui lui demande : *« Le referiez-vous ?* Il répond *: - Non, pour tout l'or du monde ! J'essaie de ne pas y penser. Cette nuit, comme chaque nuit après en avoir parlé, je vais encore avoir d'horribles cauchemars. Je fais des chutes de 1 000 pieds ; je vois des millions de gens qui essaient de me sauver ; et le rugissement de l'eau dans ce terrible gouffre, son rire hideux, ces jaillissements d'écume, comme des bras qui cherchent à m'atteindre pour m'enlacer et m'entraîner. Je me réveille couvert de sueur et tremblant de terreur.*

Blondin n'aura pas à chercher longtemps un remplaçant : J.M. Nixon, le directeur du Niblo's Garden, lui recommande un agent nommé Henry Coleman, un Anglais âgé d'environ quarante cinq ans, auteur dramatique et ancien directeur de théâtre, qui a des relations à Londres dans ce milieu. Blondin l'engage aux mêmes conditions financières qu'Harry, dix pour cent des recettes, mais son contrat précise qu'il ne mettra jamais le pied sur la corde. Son nouvel agent aura tout le temps de prendre des contacts à Londres puisque Blondin n'envisage pas de partir avant le printemps, après avoir vendu sa maison de Niagara Falls et fait une tournée d'adieu dans quelques unes des villes qui ont fourni pendant ces deux années une grande partie de ses spectateurs du Niagara : Lockport, Albion, Medina, Rochester, Canandaigua, Geneva, Seneca Falls, Auburn, Syracuse, Oneida, Rome, Utica, et Fonda. L'organisation de cette tournée va l'occuper dans l'immédiat.

Le 30 octobre, Blondin donne une représentation en salle, à Troy, dans l'État de New York, à 250 km au nord de New York. La corde est tendue entre la scène et les plus hautes galeries. Il fait un saut périlleux, échasses aux pieds, mais le croisé qui soutient la corde côté scène s'effondre et il tombe. Les spectateurs qui se trouvent au-dessous ont heureusement le temps de s'écarter ; il se reçoit sur les chaises et se fait très mal au bras. Il est obligé d'interrompre son spectacle et devra maintenir ce bras immobile pendant un mois.

La campagne électorale se termine enfin. Le 6 novembre, 4 685 000 Américains votent pour élire leur président. Lincoln, républicain, est déclaré élu avec 39,8% des suffrages, devant Stephen Douglas, démocrate, John Cabell Breckinridge, démocrate du sud, qui représente les États esclavagistes, et plusieurs autres candidats. La Caroline du Sud se dit prête à faire sécession, six autres États du sud hésitent encore. Les Américains retiennent leur souffle.

La situation risquant de se détériorer rapidement, il devient urgent de vendre la maison de Niagara Falls. Dès le 7 novembre, Blondin en confie le mandat à une agence immobilière qui passe des annonces dans les journaux de Buffalo et de Niagara Falls : *« A vendre, à Niagara Falls, la maison occupée par le célèbre Monsieur Blondin, avec tout son ameublement et ses dépendances. A vendre également d'urgence, à prix sacrifié, un cheval, son harnachement, une carriole, un boghey, une vache, plusieurs cages avec des oiseaux, etc. L'ameublement est moderne, pratiquement neuf et en parfait état. La maison est située dans une partie agréable du village. Une rare opportunité d'acheter une délicieuse résidence dans l'une des localités les plus recherchées au monde. Chez Pickering & Otto - Agents immobiliers à Buffalo.* »

Après une première visite le 13 novembre à Philadelphie pour signer les contrats, Blondin et Henry Coleman reviennent dans cette ville à la fin du mois pour une série de quatre représentations du 29 novembre au 1er décembre, à l'American Academy of Music et au Continental Theatre. La bonne société de Philadelphie est présente dans la salle lors de la deuxième représentation que Blondin donne le 29 novembre en soirée à l'American Academy of Music. Il porte un volontaire sur son dos depuis la scène jusqu'à la plus haute galerie et fait ses tours de danseur de corde, plus étonnants les uns que les autres, sans apparemment se soucier de son bras. Longuement applaudi, il a la grande surprise à la fin du spectacle de se voir remettre de la part de ses admirateurs une médaille en or[2].

---

1 - Joli terme canadien désignant le "reporter".

2 - Au cours d'une interview donnée en mars 1894 au *English Illustrated Magazine*, Blondin raconte que cette médaille lui a été remise par le Régiment des Washington Greys à Philadelphie. Sa mémoire le trahit : d'une part, les journaux de Philadelphie ne

La tournée d'adieu de Blondin dans les petites villes de l'État de New York commence probablement dès le mois de décembre et se poursuivra sans doute jusqu'à son départ, mais elle n'a pas laissé de traces dans les principaux journaux de l'État ; il n'est donc pas possible de la suivre. Blondin écrit dès le 4 décembre à l'éditeur du *The Era*, l'hebdomadaire londonien spécialiste des spectacles, pour annoncer son arrivée en Angleterre en avril prochain, « *encouragé par le jugement flatteur qu'ont porté son Altesse le Prince de Galles et sa Suite sur le spectacle qu'il leur a donné le 14 septembre dernier lors de sa traversée du Niagara.* » Il saisit cette opportunité pour demander au journal « d'assurer *le public qu'il n'a jamais mis précédemment le pied en Angleterre, à quelque titre que ce soit, et que les imitateurs sans scrupules qui se font appeler "*Blondin*" dans ce pays sont des imposteurs qui se servent de son nom et d'une renommée chèrement acquise pour pallier leur manque de réputation.*» Il ajoute qu'il a l'intention d'entamer une procédure judiciaire contre eux dès son arrivée.

La maison de Niagara Falls est vendue fin décembre. Charlotte déménage à New York avec les enfants et loge dans un premier temps chez sa mère. Le 12 janvier, Blondin se produit au Niblo's Garden, le 28 janvier au Canterbury Music Hall à New York. Fin mars, il revient à Philadelphie, au Concert Hall, accompagné par Charlotte « *qui l'assiste sur la corde et chante des ballades.* »

La Caroline du Sud a mis le 20 décembre sa menace à exécution et fait sécession. Elle a été suivie au cours du mois de janvier par le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, et la Louisiane, le 1er février par le Texas. Les sept États se sont constitués en confédération et ont désigné Jefferson Davis pour être leur premier président. Ils sont décidés à prendre le contrôle de toutes les installations militaires et navales établies sur leur territoire. Le 12 avril, leurs forces attaquent une installation militaire à Fort Sumter, dans la baie de Charleston, en Caroline du Sud, que les forces de l'Union ont refusé d'abandonner. Lincoln répond à cette attaque en mobilisant une armée de volontaires dans chaque État, ce qui conduit à la sécession de quatre États esclavagistes sudistes supplémentaires. La guerre de sécession a commencé ; elle durera 4 ans et provoquera la mort de 750 000 soldats[1].

Le lendemain même de ce jour fatidique, Henry Coleman embarque sur le vapeur *New York* à destination de Southampton, avec tous les pouvoirs de Blondin pour s'engager en son nom auprès de la direction du Crystal Palace, l'immense palais de verre construit à l'occasion de l'exposition universelle de 1851. Les contacts qu'a pris Henry à Londres ont porté leurs fruits : après plusieurs échanges par lettres et par câbles, les directeurs de cet établissement ont confirmé qu'ils étaient prêts à accueillir le spectacle de Blondin, lui offrant ainsi l'opportunité dont il rêvait d'entrer en Angleterre par la grande porte. Il l'a immédiatement saisie en envoyant Henry Coleman à Londres pour conclure. Il le rejoindra avec sa famille dés que l'engagement sera confirmé.

Blondin donne quelques jours après son dernier spectacle aux États-Unis : le « *Héros du Niagara* », comme il se nomme désormais sur les affiches, se produit le 19 avril avec sa femme à l'Academy of Music de New York et annonce son départ prochain pour Londres, *« afin d'honorer l'engagement qu'il a contracté auprès du Crystal Palace. »*

Peu de temps après son arrivée à Londres, Henry Coleman confirme la signature d'un engagement pour douze représentations, avec un cachet exceptionnellement élevé de 100 £ par représentation, et indique que la première représentation aura lieu le 1er juin. Il n'y a pas de temps à perdre ! Blondin embarque le 11 mai 1861 avec sa femme, ses trois enfants et une servante à bord du *Bremen*, un trois mâts mixte, voile-vapeur, en acier, de 2 674 tonnes et 101 mètres de long. Il est propulsé par une hélice à la vitesse de croisière de 11 nœuds et peut transporter 150 tonnes de fret et 570 passagers, dont 60 en première classe. Son arrivée à Southampton est prévue le 22 mai. Il transporte dans sa cale la corde du Niagara et tout le matériel du funambule.

---

font mention que de ses admirateurs civils et, d'autre part, il est membre honoraire du Régiment des Washington Greys de New York et non pas de Philadelphie.

1 - Longtemps estimé à 620 000, ce chiffre a été dernièrement réévalué à 750 000. Il correspond à 2,4% de la population (31 millions), chiffres à comparer avec ceux de la guerre de 1914 en France : 1 358 000 soldats français tués, soit 3,4% de la population (39,5 millions). Les pertes civiles restent inconnues, mais, s'agissant d'une guerre civile, sont probablement comparativement beaucoup plus importantes. Cette guerre a été une terrible saignée.

Le *Bremen*[1]

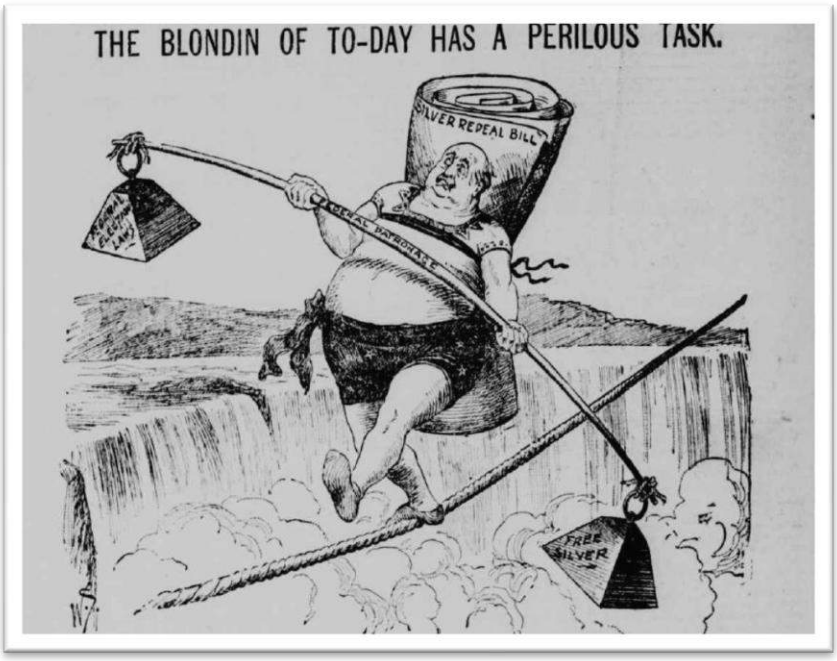
Blondin a passé 10 ans aux États-Unis. Il est venu y chercher fortune, il ne l'a pas trouvée. Le pécule qu'il a amassé se monte à 15 000 $ environ, moins que ce qu'il pourrait économiser en une année de tournée en Europe avec les Ravel. Par contre, il y a trouvé la gloire ; mais, en réalité, n'est-ce pas après elle qu'il courait ?

Il est au moment de son départ une célébrité aux États-Unis, dont la presse locale rapporte les exploits jusque dans les plus petites villes de l'Union. Il restera longtemps une figure de référence pour les journalistes, les caricaturistes et les hommes politiques. Recevant en juin 1864 une délégation de politiciens « *de l'Ouest* » très mécontents de son gouvernement, Abraham Lincoln écoute avec patience leurs récriminations et leur répond : « *Messieurs, supposez que toute votre fortune soit sous forme d'or contenu dans un sac que vous auriez confié à Blondin pour lui faire traverser la rivière du Niagara sur une corde, secoueriez-vous le câble ou lui casseriez-vous les oreilles en criant : Blondin, tiens-toi plus droit ; Blondin, courbe-toi un peu plus ; va un peu plus vite ; penche-toi un peu plus vers le nord ; incline-toi un peu plus vers le sud ? Non, vous retiendriez votre souffle et votre langue et vous croiseriez les doigts jusqu'à ce qu'il soit en sécurité ! Le gouvernement porte un immense fardeau. Des trésors incalculables sont entre ses mains. Il fait du mieux qu'il peut. Ne le harcelez pas. Taisez-vous et nous vous ferons passer de l'autre côté sains et saufs !* [2]»

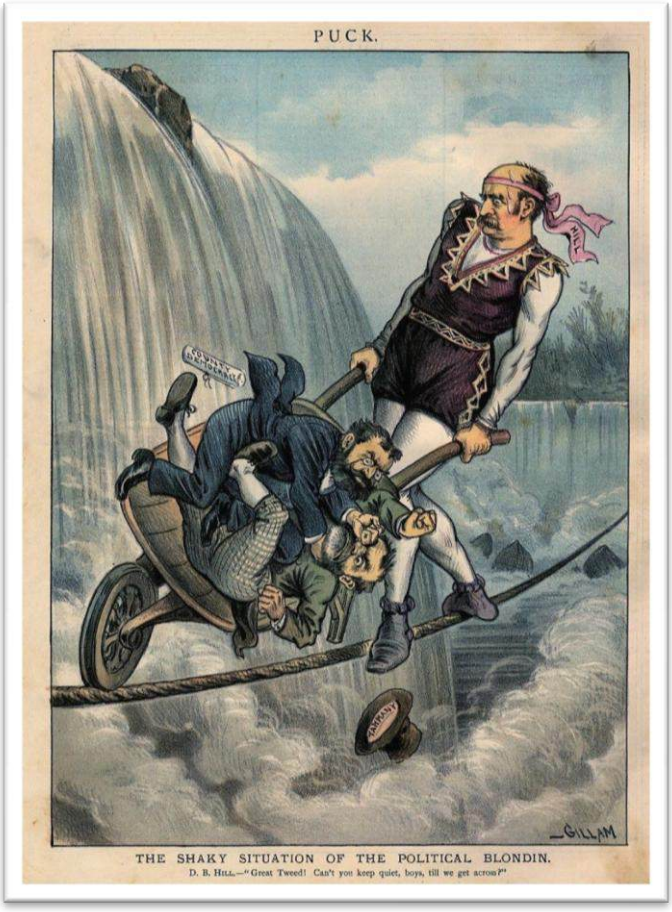
---

1 - Peinture à l'huile de Fritz Müller, 1858, Focke Museum, Bremen.

2 - The Soldiers' journal - 22 juin 1864. Cette anecdote a été reprise dans *War of Words - Abraham Lincoln and the Civil War Press* de Harry J. Maihafer et dans *An oral history of Abraham Lincoln* G.Nicolay's Interviews and Essays.



« Le Blondin d'aujourd'hui a une tâche périlleuse » [1]



« Tenez-vous tranquilles, le temps que nous traversions ? »

1 - Caricature représentant Grover Cleveland, 24ème président des États-Unis (en fait, 22ème et 24ème président des États-Unis car il a fait deux mandats, de 1885 à 1889 et de 1893 à 1897).

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

Avant-propos		page 3 à 4
Chapitre I :	Naissance d'un funambule	page 5 à 16
Chapitre II :	À la découverte de l'Amérique	page 17 à 44
Chapitre III :	Le Niagara : 1859, première saison	page 45 à 78
Chapitre IV :	Québec : L'exploit manqué	page 79 à 88
Chapitre V :	Le Niagara : 1860, seconde saison	page 89 à 125
Table des matières :		page 127

Ouvrage imprimé en novembre 2021

La biographie du célèbre funambule Blondin

Par Jean-Louis Brenac

Premier tome « Le Héros du Niagara » (1824 à 1861), suivant le qualitatif qu'il s'est lui-même attribué : sa naissance le 28 février 1824 ; ses premiers pas sur la corde sous l'œil bienveillant de ses parents, eux mêmes funambules ; ses tournées en France ; son mariage et son départ aux États-Unis en laissant en France son épouse et ses trois enfants : ses tournées aux États-Unis avec les Ravel et les Martinetti ; son mariage avec une jeune américaine qui lui donnera cinq enfants ; ses traversées du Niagara et son départ pour Londres à la veille de la guerre civile américaine.

Deuxième tome « Le Chevalier » (1861 à 1872), titre auquel il tenait par-dessus tout, qui lui a été accordé par le régent du Royaume d'Espagne, lorsqu'il l'a décoré de l'ordre d'Isabelle la Catholique à l'occasion de sa seconde tournée en Espagne : son triomphe à Londres au Crystal Palace ; sa conquête des iles britanniques et ses tournées dans toute l'Europe et en Russie.

Troisième tome « Le Voyageur » (1873 à 1877) : sa tournée aux Indes britanniques et néerlandaises ; son naufrage ; sa tournée en Australie ; son retour à Londres pour récupérer sa famille américaine et l'emmener faire un tour du monde en passant par l'Australie, la Nouvelle Zélande, la Californie, le Pérou, le Chili, l'Argentine via le Cap Horn, et le Brésil.

Quatrième tome « Le Gobe-mouches » (1878 à 1897) – à paraître : son passage triomphal au Palais de l'Industrie à Paris ; l'incroyable escroquerie dont il est victime à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1879 à Paris ; sa ruine ; son dernier voyage aux États-Unis en 1888, terminé par un pèlerinage aux chutes du Niagara en compagnie de son fils Henry Coleman ; son dernier mariage après la mort de sa femme américaine ; ses dernières années d'activité, aveuglé par le diabète, et sa mort le 22 février 1897.

Biographie de Rosalie, sa femme légitime, et de ses descendants (1861 à 1915) - Diffusion limitée : errance de Rosalie après le départ de son mari ; rencontre de Paul Fabre, un nouveau compagnon qui lui donnera quatre enfants ; formation d'une troupe théâtrale familiale avec ses enfants ; mariage de sa fille Elmie ; décès avant 1881 ; procès intenté par ses enfants aux héritiers anglais de Blondin et voyages à Londres pour tenter de récupérer leur part de l'héritage de leur père ; adoption par Sarah Bernhardt de leur petite troupe théâtrale ; mort de son petit-fils Aimé Costis au début de la guerre de 1914. Les documents suivants sont joints : photographies de deux lettres d'Aimé Costis ; arbres généalogiques ; photographies de la famille de Rosalie ; sources de l'auteur.

Jean-Louis Brenac est ingénieur en hydraulique et en mécanique des fluides (ENSEEIHT) – Il a travaillé dans le monde entier au cours de sa carrière, dans le domaine des barrages en particulier. Après son départ à la retraite, il s'est passionné pour la biographie de son trisaïeul, Jean-François Gravelet, dit Blondin.

Ces biographies ne sont pas commercialisées. Elles sont éditées à titre privé et diffusées à l'intérieur d'un cercle très restreint.